BSB Bayerische StaatsBibliothek

Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Le Caron, Louis

Les dialogues

Paris 1556

Pol.g. 175#Beibd.1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10192758-3

Copyright

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.

LES DIALOGVES DE LOYS LE CARON Parisien.

A PARIS,

Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant ſa bouſtique en la gallerie, par ou lon va à la Chancellerie, & en la Rue neufue noſtre Dame, à l'enſeigne Sainct Iean l'Euangeliſte.

1556.

Auec Priuilege.

LES DIALOGVES DE LOYS LE CARON Parisien.

A PARIS,

De Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant ſa bouſtique en la gallerie, par ou lon va à la Chancellerie, & en la Rue neufue noſtre Dame, à l'enſeigne Sainct Iean l'Euangeliſte.

1556.

Auec Priuilege.

10192758

Dialogues du premier liure.

Le Courtiſan premier, Ou, que le Prince doit philoſopher.

Le Courtiſan ſecond, Ou de la vraie ſageſſe, & des louanges de la philoſophie.

Valton, de la trãquilité d'Eſprit, Ou du ſouuerain bien.

Ronſard, ou de la poëſie.

Claire, ou de la beauté iiij. dialo. deſquelz le premier eſt comme l'argument, ou epitome des autres.

Du ſecond liure.

Le Chaldéan, Ou des diuinations. *ij.dia.*

Paſquier, ou l'Orateur. *ij.dia.*

Le Solitaire, ou de la deſcription du monde. *iiij.dia.*

Le Sophiſte, ou de la ſcience.

Faulchet, ou de l'vtilité, qu'apporte la congnoiſſance des choſes naturelles. *ij.dia.*

Du tiers liure.

Le nouueau Narciſſe, Ou de la nature de l'homme. *ij.dia.*

Le nouueau Heraclite, ou des ſecrets de la philoſophie non encores congneus ne reuelez. *iij dia*

Le nouueau Parmenide, ou de l'Eſtant, & des Idées.

Le nouueau Pytagore, ou des nombres & de l'harmonie. *vi.dia.*

Le Senateur, ou de la Choſepublique. *x.dia.*

Auant-propos, au Lecteur.

IE peu de faueur, que ie veoi la France porter aux plus diligents labeurs des ſiens, m'auoit lõguement detourné de la cõtinuation de mes premiers proiets : Et apres les deux liures de la Philoſophie vn repos ſolitaire me ſembloit plus gracieux, que telz exercices, combien que tresᵗ excellents & honnorables. Mais le meilleur Eſprit remettant en ma penſée le meſpris de la gloire preſente m'a excité au bien de la poſterité. Encores autre malheur s'eſt ietté au milieu de mes entrepriſes: qui a toutesfois renforcé mon courage: car d'autãt plus que les aduerſitez redoublent leurs aſſaultz, ie me fortifie de plus grande conſtance. Mais qu'as tu que faire de mes afflictions priuées, aſſes parauanture te tourmentent les publiques. Maintenant ie te preſente trois liures de Dialogues, deſquelz tu rapporteras & ce que les anciens ont congneu, & ce qu'ilz ont ignoré. Car ie ne ſuis ne trop ſerf admirateur, ne trop arrogant deſpriſeur de l'antiquité. Tu ne verras les tiltres ſi ſuperbes & enflez de pompe, comme de ie ne ſçai quelz liures bigarrez de riches frontiſpices: mais deſquelz l'edifice eſt ſi mal baſti, ſi mal ordonné, & ſi mal agenſé: que les auteurs ſemblẽt auoir voulu de prémier front t'eſpouanter, pour apres ſe moquer & de toi & d'eux-meſmes. Ne dedaignes pourtant de regarder ce qui eſt caché ſous la modeſte

10192758

couuerture d'vn tiltre philoſophique : non que ie te veulle attirer à lire & embraſſer mes euures (car peu ie me ſoucie de quel viſage ilz ſoiẽt recueillis du vulgaire) mais ie deſire te faire congnoiſtre quelle afectiõ me meut à tãt trauailler pour le bien public, ſans eſpoir d'autre recõpẽſe, que de celle, laquelle le ſouuerain Dieu à promiſe & reuelée à châcũ de nous. Ie n'imite ces mercenaires traducteurs, qui balancent leurs eſcrits au pris du gain : par ce qu'vn noble cœur ne s'auilit iamais à telle ſeruitude. Quant à l'ordre, que i'ai ſuiui, trop long ſeroit de t'ẽ rendre raiſon: toutesfois aſſeure toi, que ie n'ai riẽ diſpoſé ſans grãde prudence: & ne m'eſt beſoing de Cenſeur, cõme aux nouueaux apprẽtis, qui font leur coup d'eſſai. Quelcũ enflâmé de meſdiſante enuie ne trouuera bon qu'ẽtre les diſputes philoſophiqs i'ai mis le nõ d'vne Damoiſelle: cõme s'il eſtoit meſſeant de philoſopher auec les fẽmes. Toutesfois aſſes m'excuſeroit, ou la cõditiõ de cet eage, ou l'exẽple des autres, ſi telles raiſons me contẽtoiẽt. Mais mõ intentiõ, laquelle ne peut flater les erreurs de la ſotte multitude, n'aſpire alleurs, qu'à remettre au chemin de vertu les hõmes eperdus en vaines & miſerables voluptez: duquel biẽ ie voudrois auſſi que les femmes participaſſent: afin que de tous la verité des choſes feût entendue & nul ne ſe trouuât ignorant de ſoi-meſme. Autãt me plaiſt le nõ de Claire, qu'à Platõ celui de Phedre. Les amours ſont ſemblables, l'vne & l'autre viẽnent de l'eſprit, ont en lui leur cauſe, origine, moien & contentement: & ne tẽdent qu'à la iouiſſance du ſouuerain bien, lequel tout homme bien né ſe doit propoſer.

LE COVRTISAN, QVE
le Prince doit philoſopher, Ou, de la vraie ſageſſe & Roiale philoſophie.
Dialogue premier.

HOmere entre les louanges, deſquelles il honnore Minos Roi de Crete, le dit auoir familierement deuiſé auec Iupiter ſon pere par les neuf ans de ſon regne. En laquelle frequentation il apprenoit de lui les lois vtiles à la felicité de la vie humaine. Ainſi Platon interprete ce qu'a eſcrit Homere ὀαρισής, comme ſi nous diſions cõdeuiſeur. Il me ſemble que ce diuin Poëte propoſe à touts les Rois l'exemple de Minos, comme le plus excellent pour bien inſtituer & gouuerner vn peuple reduit ſous les lois politiques. Car ſi les anciens aueuglez de l'ignorante & ſuperſtitieuſe idolatrie adoroient Iupiter pour vn Dieu, ſans la puiſſance duquel ilz ne penſoient aucune roiauté (combien que grande) pouuoir durer: Les Princes, auſquelz auiourd'hui la vraie congnoiſſance de Dieu eſt reuelée, ſe doiuent rendre diſciples de ſa volunté: à fin que s'addreſſants & flechiſſants à elle ilz ne cherchent à leurs dignitez autre plus illuſtre nobleſſe, que la vertu: & en toutes leurs penſées & delibe-

ations ſe mõſtrent tant ſages & prudẽts, qu'ilz ẽmblẽt au vulgaire les plus chers & perfaits a-nis, & cõme vniques enfants de Dieu, ſeuls choiſis & ordonnez pour cõmander aux autres : En telle maniere, q̃ leurs lois & conſtitutions ſoient ornées de ſi grãde humanité & Iuſtice, que le peuple esbahi de leur admirable prudence les repute en auoir premieremẽt deuiſé & cõmuniqué auec dieu. Les Rois decorez de telle ſageſſe eſtoiẽt anciẽnement appellez Heroës ou demi-dieux. Auſsi la nourriture, de laquelle Homere entend Iupiter alaicter & entretenir les Rois, n'eſt quelq̃ viande mortelle : ains l'immortelle ambroſie de la diuine ſciẽce, & eternelle verité des choſes, leſquelles ne ſont compriſes, que par vn plus noble & celeſte eſprit, non aſſer-ui aux vaines cupiditez de la ſotte & temerai-re multitude. Ie ne veoi donc de toutes les manieres de viure, qui ſe peuuent preſenter à l'homme, autre meilleure & plus conuenable aux Rois, Princes & grands ſeigneurs, que celle, laquelle eſt addreſſée par la philoſophie. Car ie puis dire franchement la plus riche & precieuſe couronne des Rois eſtre la Nobleſſe: Mais les nobles (comme dit Pindare) ſont faits de la vertu. A céte cauſe Neoptoleme diſoit lui eſtre neceſſaire de philoſopher, mais peu: par ce qu'il ne lui plaiſoit entierement : duquel (à mon auis) la ſentence eſtoit telle, que ſon deſir empeſché en la gloire des armes ne ſe

pouuoit emploier en la philoſophie, combien qu'il congneût ſa dignité eſtre par elle entretenue & perpetuée. Ie penſe auſsi non pour autre raiſ n le grand Empereur Alexandre auoir deſiré d'eſtre Diogene philoſophe, s'il n'eſtoit Alexandre : que pour ce qu'il reputoit la vie philoſophique plus excellente & heureuſe, que la ſienne brulante d'ambition : mais oultrecuidé de ſes victoires (leſquelles couſtumierement enorgueilliſſent les princes) ne pouuoit contenter ſon afamée cupidité. Entre toutes les diſputes, qui ſont dignes du philoſophe, céteci merite l'vn des premiers lieux : laquelle autrefois par moi amplement traittée m'a ſemblé maintenant digne d'eſtre conſacrée à la memoire. Eſtãt à Fõtaine-bell'eau, ou la pourſuite de quelques afaires me contraignoit de ſeiourner, nul plus grãd heur me peut eſtre, que la cõpagnie d'vn gentilhõme, qui ne s'eſt autremẽt declairé à moi, que par le nõ de Philarete : lequel courtoiſemẽt me fauoriſoit & de gracieux deuis & de promptes diligences. A grand' peine l'Aurore commençoit à nous anoncer le iour, quand eueillez Philarete & moi dreſsâmes noſtre chemin ordinaire, droit à la plaiſante gallerie, en laquelle auiõs acouſtumé d'attẽdre q̃ la porte du chaſteau feut ouuerte. Ainſi entre les diuers ꝓpos tenus d'vne part & d'autre no⁹ tõbâmes en la plainte des ennuis, que l'iniurieuſe malice du tẽs fait iniuſtemẽt ſouffrir à pluſieurs : tellemẽt

que ie disois tel desordre & perturbation du repos des hõmes ne venir d'allieurs, que de l'ignorance & mespris de la philosophie (en laquelle chacun deuroit mettre le meilleur de ses ans) & quant à moi, ma deliberation estre de ne iamais reposer, tant que ie la voie vn iour autant fleurissante entre les François, que la poësie. Lors respondit PHILARETE. I'ai des long tems commencé à gouster les douceurs de la philosophie, desquelles ie desirerois plus parfaitement iouir, si mon estat le permettoit. Car elle seule peut rendre content l'esprit de sa liberté, sans laquelle il n'a ou s'asseurer : par ce que se laissant flechir ou çà, ou là, il tombe mise rablemẽt du plus hault degré de sa noblesse, & comme esperdu mescongnoit ce qui est en lui plus excellent. Mais les enuieus assaults des cruelles calamitez, qui m'ont banni de toute consolation & esperance, m'accoustument à cete vie, en laquelle tu me veois tristement enuieillir. Pensant quelquefois à telles aduersitez ie di en moy-mesme. Puis que nature à borné le cours de nostre vie d'vn brief tems, lequel toutesfois se perpetue d'eage en eage iusques à la derniere posterité, par la grandeur de la vraie & eternelle gloire : ou sont noz pensées, qui n'aspirent au souuerain honneur? veulent elles tousiours s'endormir en la misere des choses perissables? Il est trop indigne de l'hõme de s'auillir si bas, pour enuelopper sa cõdition

en tel desordre, que si la raison ne le remet à soi mesme, on ne peut bien esperer de lui. Toutesfois ie ne me trouue si egaré de toute congnoissance, que mon esprit aucunefois ne s'exerce en quelques discours, non indignes (à mon iugement) de la philosophie: & vn entre les autres plus souuẽt se presente à moi, lequel ie prendrois grand plaisir de mettre en propos, si t'est loisir & si tu veus. LE CARON. Si ie sçauois chacun n'estre moins affectionné à la philosophie, que ie te congnois estre; i'espererois trouuer quelque plus fauorable accueil enuers noz François: cõbien que rien ne leur soit agreable, que ce qui est elegant & fardé des plaisantes mignardises de bien dire, desquelles ie confesse mon oraison n'estre exquisement decorée: car ie ne recongnoi rien en moi, qu'vne pure & frãche affection enuers la Chose-publique, laquelle doit estre cõmune à touts. Mais ie ne suis desesperé de toute fiance: ains mon Demõ m'asseure qu'vn meilleur eage (si cetuici est ennemi à mes entreprises & desins) ne sera tant cõtraire à la philosophie, qu'il n'ẽbrasse quelquefois noz disputes. Ne dõnes place (mõ Philarete) à l'inconstance des calamitez humaines! n'ẽdures point que la haine des mortelz te priue de l'amour de l'immortelle philosophie! elle a tãt gaigné en moi, que ie me sen merueilleuse mẽt meu à te bienuouloir. Partant touts les affaires ne me pourroient tant presser, que ie ne

sois aussi prõpt à traitter de ce que tu voudras proposer, comme ie te pẽse prest à dire. PHILAR. La mesme amour de la vertu, laquelle nous assẽble en telle amitié: m'excite à te recõpẽser de semblable affectiõ, Et puis que ne dedaignes preferer nostre deuis à tes afaires ie m'ẽhardirai à te cõmuniquer la questiõ en laquelle mon esprit a tant trauaillé. Il sẽble estre presque impossible de persuader aux Rois, Princes, Senateurs & gentilzhõmes, que la philosophie soit digne de leur grandeur & noblesse: nõ toutesfois q̃ mõ opinion soit telle. LE CAR. Qui voudroit nombrer les diuerses sentences des hommes & les comprendre toutes, ne trouueroit à laquelle lui seroit meilleur de s'arrester. Car depuis que la raison ne gouuerne les estudes & conseilz de l'homme: infinies conceptiõs le tirent en contraires pensées: tellemẽt que riẽ ne lui peut plaire, riẽ ne lui semble deuoir estre dit ne pensé, que ce qui conuient & accorde à ses imaginations. Ie ne m'esbahi donc si la philosophie n'est estimée tãt gracieuse, qu'on veut estre la gentillesse des Courtisans, desquelz elle ne peut flatter les voluptez. Mais si tu consideres auec moi combien elle est excellente, ie te pense si bien né, que la iugeras toute roiale & digne des plus vertueux Princes. Nous auons de nature vn instinct & congnoissance de céte societé, laquelle nommons politique. Car nous sommes nez non entierement semblables: ains

Les hommes ont a- faire les vns des autres.

grandement differents, les vns enclins á vn art, eſtude, ouurage, ou exercice: les autres prompts & addonnez à autre. Ainſi châcun s'addreſſe & emploie à ce qui conuient mieus à ſon naturel, & ne peut vn ſeul entreprendre tout. Combien qu'aucun s'eforce & trauaille à contenter la neceſsité de ſa vie: toutesfois il penſeroit en vain de ſe ſatisfaire lui-meſme par ſa ſeule puiſſance: car pluſieurs choſes lui ſont neceſſaires, deſquelles auſsi depend entierement l'imbecilité de la vie: mais ſon importable inſuffiſance ne les embraſſe toutes. A céte cauſe nature a perſuadé aux hommes, par ce qu'ilz auoient beſoing & afaire de diuerſes choſes, que l'vn s'accompagnât & comme aioutât à ſoi l'autre & l'autre encores, à vn & autre vſage: & en telle concorde pluſieurs s'aſſemblaſſent pour rapporter & communiquer à la neceſsité commune leurs aides, & labeurs mutuelz. Tu veois le grand bien, qui ſoutient céte compagnable amitié, Les hommes en toutes leurs deliberations & entrepriſes aſpirent touſiours à quelque bien, & rien ne ſe propoſent, que ſous l'eſpoir de lui: Toutesfois ie puis dire le plus perfait & excellent de touts eſtre celui, qu'a apporté la plus noble, & accomplie de toutes les ſocietez: à ſçauoir la compagnie politique, ou ciuile, à laquelle nous ſommes naturellement affectez. Qu'on regarde en la compoſition de noſtre corps nous i

trouuerons vn ordre & police entre ſes parties: meſmement en tout l'hõme ſe repreſente quelque forme d'vne vraie Republique. La raiſon gouuerne, le corps doit obeïr, les membres corporelz ſont aſſeruis aux ſens, leſquelz recongnoiſſent, icelle cõme ſouueraine princeſſe. Les vns ſont nez à gouuerner par vne vertueuſe noblesſe, que nature leur ſemble auoir donnée, cõme ſeulz dignes de maiſtriſer: les autres pl⁹ forts pour accomplir ce qui leur eſt ordonné, mais trop rudes à commander. Ie ne puis entendre à quoi la parolle euſt proufité aux hommes, s'ilz euſſent eſté deſtinez à viure ſeulz & ſans compagnie. Si voulons chercher de quelle prudence les hommes ont eſté aſſemblez en la ciuilité, nous aurons aſſes de quoi admirer l'eſprit de ceux, qui premiers ont entrepris tel euure, lequel n'a peu eſtre parfait en vn momẽt. Lors que les hommes epandus & diſperſez par les bois & montaignes, viuants ſans lois comme beſtes ſauuages ne cognoiſſoient aucunes ſocietez: ilz fuioient la frequentation & aſſemblée les vns des autres, n'aiants autres villes, maiſons ou burons, que les cachettes, eſquelles ilz ſe retiroient pour la ſeureté & defenſe de leurs corps. Il ſemble donc auoir eſté tres-difficile de les attirer au compagnable deuis, ſans lequel les hõmes ne ſe peuuẽt entre-recõcilier. Souuiene toi de ce qu'on eſcrit des Barbares & ſauuages, qui ne ſont encores au iourdhui rengez à quel-

que police ? la presence des hommes les espouuante, & rien ne fuient en plus grande crainte, que la communication de la parolle. Quand la premiere societé commẽçant' à se disperser, n'a peu estre enclose es maisonnettes, qu'elle auoit bastíes pour son repos: l'auteur de cete traitable alliance à bien monstré son admirable conseil, retenant par sage pouruoiance les compagnies, qui de iour en iour s'augmentoient. Ainsi pour garder que les hommes ne retombassent en l'ancien desordre, les disposoit en familles, voisinages & quelques quasi colonies, ou peuplades, qui toutesfois n'estoient asses à la conseruation de leur tranquillité Mais en fin ilz ont esté fauorisez d'vn souuerain heur & entier contentement, lequel est en la constitution d'vne ville ou cité biẽ ordõnée & policée de lois ou mœurs conuenables à la raison . Toutes les societez incontinent qu'elles se sont estendues en plus grãdes assemblées, n'õt esté reduites en polices: ausi n'estoit tãt facile d'arracher si tost la sauuage & rude ignorance des hõmes mi-brutaux & nourris en vne vagabõde & inaccointable austerité.

Les hõmes ont esté rengez à la cõpagnie politique nõ p armes, richesses, ne noblesse de

Quel penses tu auoir esté l'homme tant noble & vertueux, lequel premier retira les hommes de l'horreur d'vne vie inhumaine & barbare, en cete politique humanité? Estoit il exercité es armes & puissances de guerre? non : car quelque tems à esté, que les hommes viuoient contents du peu de fruits qu'ilz pouuoient recueillir de

maiſon: ains par la prudence.

la terre, & n'auoiẽt encores eſté frappez de l'ar dẽte ſoif d'enrichir: ne les ambitieuſes affectiõs s'eſtoient enflamées en leurs cœurs: ilz ne congnoiſſoient ne deſiroient veoir plus grãd païs, que la cauerne, en laquelle ilz ſe cachoient par vn inſtinct, que nature donne auſsi aux autres animaux d'euiter ce qui leur peut nuire. Quelle force euſt eſté aux armes contre ceux, qui n'auoient autre defenſe, que leurs corps, peu vſans de la raiſon? Au lieu de les deſauuager & polir, on les euſt rendus plus farouches & intraittables. Nous voions les tigres & autres beſtes ſauuages n'eſtre tant vaincues par force, que par ſubtilité. Mais quel vſage des armes euſt peu eſtre entre les gens, qui entieremẽt l'ignoroiẽt? La compagnie des hommes, qui deuoit demeurer entre eux perpetuelle, euſt elle commencé par violence & iniure? Depuis aucuns oubliãts la ſimplicité naturelle ſe ſont armez de force, de laquelle ilz vſoiẽt plus, que de la prudẽce: & ne ſe pouuoit ſi facilement chãger vne accouſtumée nourriture. Nous liſons non ſeulement la Grece, ains auſsi les autres nations, quand elles commencerẽt à eſtre peuplées de compagnies, n'auoir eſté conſtamment habitées par vne ſeule gent: mais les peuples chaſſez par la violance des plus forts auoir couru en diuerſes parties de la terre, pour s'aſſeurer en quelque lieu. Car lors les villes n'eſtoient encores fermées ne munies de forteresſes, murailles, chaſteaux n'autres de-

fenſes:ains expoſées aux courſes & pilleries des larrons:tellemẽt que châcũ peu ſoucieux de labourer les châps,ne choiſoit autre maniere de viure,que d'ẽporter ce qu'il pouuoit rauir des biens d'autrui. En tel deſordre & confuſion le vulgaire pertroublé ſe retiroit à celui,non qui eſtoit plus puiſſant en richeſſes (comme penſe Thucydide)mais gouuernoit ſa famile & petite cité de telle prudence,que la force ne pouuoit rien contre elle.Il ſentoit bien ſon affliction & miſere ne venir d'allieurs, que de la brutale & deſordonnée cupidité d'auoir : de laquelle les premiers hõmes n'eſtoiẽt aucunemẽt eguillonnez:ains touts egalemẽt riches,frãcs & nobles ne recongnoiſſoiẽt autre ſeignr,que celui, duquel ilz auoiẽt la vie;qui eſt DIEV.En ce ſiecle & cage doré touts les biẽs eſtoiẽt cõmuns,les bornes ne ſeparoiẽt les châps,châcũ eſtoit ſeigneur d'autãt qu'il tenoit,ces deux mots MIEN & TIEN n'auoiẽt encores eſté ouis:qui ſont les deux lãces,deſquelles miſerablemẽt la trãquilité humaine eſt de toutes parts aſſaillie. Ilz ne ſçauoient lors que c'eſtoit de s'aſſeruir aux choſes: mais aſſuiettiſſoient à leur vtilité tout ce qu'ilz pẽſoiẽt neceſſaire à la vie,peu,ou plutoſt riẽ ne ſe ſouciãts des autres choſes.Ilz ne diſoiẽt no⁹ ſommes de telle natiõ,prouince,Roiaume, ou ville:mais voiãts la terre apparoiſtre à touts ne ſe reputoiẽt eſtre d'autre païs que du mõde Apres q̃ les mortelz ont tõbé envne pl⁹ cruel-

le horreur de la vie,animez les vns contre les autres: châcun s'eſt eforcé d'vſurper tout. Qui donc euſt entrepris, de les congreger en vne ville par quelque promeſſe,ou des richeſſes ou de grandeur & nobleſſe:ilz ſe feuſſent touts ietteż ſus lui & l'euſſent deſsiré en infinies pieces.Partant les hommes n'ont peu eſtre ainſi policez : mais par la prudence & conſeil de celui, lequel inſpiré de l'amour de ſageſſe deſiroit d'entretenir par touts moiens la ſocieté commune en repos : maintenant il conſoloit ceux qui auoient enduré quelque dommage,maintenant par ſa vertu proufitoit à la multitude,communiquãt à châcun ce qu'il auoit congneu des biẽs & ſecrets de nature:il incitoit les plus traittables à regarder le bien de leur naiſſance, admirer le ciel,les eſtoilles & leurs mouuemẽts,&en iceux honnorer le Createur, leur declairant l'excellence, qui les fait differer des beſtes, & l'vtilité qu'apporte la compagnable tranquillité. Par cete prudẽce les hommes comme reueillez du lõg ſommeil,auquel l'obſcurité de leur ignorãte & facheuſe auſterité les auoit endormis, ont facilement accordé à ſi neceſſaire & vtile cõſeil: & s'auoiſinãts en vne compagnable aſſemblée de maiſons ont embraſſé celui pour les gouuerner,duquel la ſageſſe leur eſtoit congneue & eprouuée,& qui auoit eſté ou l'auteur ou l'entreteneur de la ſocieté humaine : par ce qu'il ſembloit porter plus grand amour à quelque bien public.

public. partant châcun rapportoit à icelui le commencement & la conseruation de la commune felicité, desirant estre par lui dressé, conduit & institué à si grãd heur. Estants ainsi guidez ilz commencerent à s'adestrir aux choses plus conuenables à leur repos, comme à bastir, fermer les villes de murailles, se flechir aux lois politiques & constitutions de leurs Rois, Princes, Magistratz, ou si d'autre nom leurs gouuerneurs estoient appellez. Non seulement les histoires, ains aussi les fables descrites par les poëtes, font foi de ce que ie di. Qu'on lise ce que Homere, Hesiode, Pindare, Herodote, & si autres plus anciens ont escrit: on trouuera la premiere gloire des Rois qui ont iadis fleuri deuãt la guerre Troienne n'estre autre, que la louange de vertu, d'auoir rengé vn peuple Barbare sous quelque police & lois equitables, deliuré vn païs des monstres, & hommes cruelz, sauuages & ennemis de la tranquilité humaine. A céte cause le peuple nõ ingrat les appelloit & reputoit sages, & (comme nous lisons es histoires) Dieux, ou enfants & amis de Dieu. Car il pensoit bien estre plus celeste, qu'humain de veoir vn homme né de leur race, qui apportât tant de biens, non seulement à lui-mesme: mais aussi dauentage à la commune vie. Qui pouuoit plus estonner le vulgaire, que d'estre tant fauorisé d'vn seul, à l'excellence duquel touts les autres ensemblement n'eussent peu aspirer? Céte grã-

deur, laquelle disons estre propre aux seulz Rois, ne viét d'allieurs, que de l'amour de sagesse, laquelle entretient l'esprit roial en sa dignité: par ce qu'elle retire toutes ses pẽsées des choses viles, & ne les permet se vulgariser & assuiettir auxvaines põpes, seulemẽt admirées par la sotte multitude: ains les fait reluire en l'immortelle splẽdeur des plus haultes cõceptions & entreprises, mieux cõuenables à vne prudẽce diuine, qu'à vn conseil humain. Mais qu'est ce que la philosophie enseigne autre chose? Dispute cõtre Platon qui voudra, ie ne puis ne consentir à sa sentẽce, par laquelle il disoit les philosophes deuoir tenir le gouuernement & la seigneurie des villes & Choses publiques, ou les Rois & Princes philosopher: tellemẽt que la puissance roiale & la philosophie soient tousiours assemblées en l'esprit de celui, qui est decoré de la souueraine maiesté sus le peuple. Mais il me semble que nostre deuis sera mieux discouru, si nous disons premierement quel doit estre le vrai prince: enapres cõbien lui est necessaire la philosophie. I E PRENDRAI donc le Prince biẽné, lequel ie desire estre nourri & institué non en molles & tendres delices, encores moins en duré & aspre rudesse, qui est pleine de seruitude: ains en nobles & vertueux exercices: par ce que lors la forme est bien emprainte & marquée, quãd le nu & impoli tableau (auquel plusieurs cõparẽt la delicate enfance) re-

Au dialogue 5. de la Chose pub.

Quel doit estre le vrai prince.

La nourriture & institutiõ du ieune prince.

çoit des le cõmẽcemẽt ſa naïue façõ, laquelle apres eſt difficile de changer. A céte fin ſeront choiſis les plus excellẽts perſonnages du roiaume, pour l'enſeigner, nõ es artz, qui ne depẽdẽt, que du labeur & trauail des mains & autres forces du corps: car il a peu de beſoing d'elles, pour entretenir ſon autorité: mais toutes les ſciences, qu'on delibere de lui preſenter, ſe doiuent rapporter au meſme point, auquel auſsi ſa dignité aſpire. Nous diſons le propre office d'vn Roi eſtre de cõmãder & gouuerner. A lui dõc principalemẽt cõuient la ſcience & la force de l'eſprit: ce q̃ doiuẽt ſe propoſer ceux, auſquelz eſt cõmiſe la charge d'vne tãt chere inſtitution, de laquelle vn peuple infini doit eſtre quelquefois pticipãt. Mais telle a touſiours eſté la premiere reigle dõnéc au prĩce pour biẽ gouuerner, qu'apres auoir congneu qu'il n'a d'autre, que de Dieu la maieſté, en laq̃lle il ſe veoit reluire ſus tant de gens, il doit premierement cõmander à toutes les choſes q̃ ſont en lui, & ne ſeruir à riẽ. S'il hauſſe ſon entẽdemẽt à cõtẽpler la ſouueraine preuoiãçe de Dieu, le tout puiſsãt Roi, lequel proſpere (cõme dit Pindare) la douce fin & le cõmẽcemẽt des choſes humaines: il cõſiderera cõbiẽ eſt grãde ſon autorité, laq̃lle n'eſt vne electiõ ou ſort des hommes, ains vn don de Dieu: & partant le recongnoiſtra eſtre le ſeul gouuerneur de l'Vniuers, qui entretient le perfait ordre des choſes, & auquel touts les

En l'Ode 10. des Pythies.

biens se doiuent addresser. Ainsi arrestant ses pensées à ce que Dieu lui fait congnoistre, & inspire pour conduire son petit monde, ne commettra riẽ qui blesse sa grãdeur, laquelle ie puis biẽ appeller diuine. A céte cause Philippe pere du grand Alexãdre (lequel Theophraste escrit auoir non seulemẽt en dignité, ains aussi en prudẽce & meurs excellé sus touts les autres Rois) auoit coustume de dire qu'ũ Roi se deuoit souuenir qu'il estoit homme en puissance diuine: afin de n'entreprendre que choses honnestes & dignes de quelque diuinité, & toutesfois vser de parolle humaine. Le roiaume assẽblé de plusieurs & diuerses personnes imite la composition & harmonie du monde: mais le Roi, qui le gouuerne, represente entre les hommes la semblãce de Dieu. Comme le Roi entre les Princes Capitaines & Magistrats, qui sont constituez sous sa puissance, porte plus grande faueur à ceux, qui se façonnent dauentage à ses meurs, & lui semblent estre plus affectionnez à sa prosperité, lesquelz partant il enrichit des plus grandz honneurs de son Roiaume: ainsi (non qu'entierement Dieu soit cõparable à l'hõme) il faut que les Rois pour se rendre plus agreables à Dieu, emploient touts leurs desseins à l'efait de la charge, qu'il leur a ordonnée, & n'entreprennent rien, qui ne soit conuenable à sa volunté. Par ce moien les villes, les peuples & les prouinces se resentiront de la prudence

Philippe.

des Rois, & de la ſouueraine puiſsãce qu'ilz ont de Dieu, non pour autre cauſe, que pour nous retirer à leur exẽple de l'amour des choſes terreſtres & periſſables à l'admiratiõ des celeſtes. Noſtre nouueau Roi aiãt prins tel cõmẽcemẽt doit eſtre enſeigné à ſe gouuerner ſoi-meſme. Chãcũ ſçait eſtre en l'hõme diuerſes puiſsãces, & les affections emeuës par les ſens paſsionner l'eſprit tellemẽt eperdu, qu'il ne peut tenir l'addreſſe de la raiſõ. D'vne meſme choſe ne viuõs, deſirons & entẽdons : non plus q̃ d'vne meſme voions, marchõs & mãgeons. Pareillemẽt en vn meſme corps ſõt tãt de choſes ſi differẽtes, qu'vne ptie ſemble plus virile & forte, l'autre plus feminine & delicate. Mais la raiſon eſt en l'hõme, à laquelle eſt deu le gouuernement de lui, pour repouſſer la violence des cupiditez & flechir à la prudẽce de l'entendemẽt touts les deſirs: afin qu'ilz ne ſe reuoltent contre l'ordre & biẽſeance de nature. Partãt le prince doit viure en liberté, & ſe rẽdre ſeigneur de ſes affections, ne permettant (comme dit Platon) qu'aiant le nom de Roi, il ſoit contraint de ſeruir à ce qu'il peut renger ſous ſoi-meſme. Ainſi la force de l'eſprit baſtira en lui le premier fondement de ſa roiauté, duquel il ne pourroit trouuer autre plus ferme, durable & digne de ſa perſonne. Comment celui rendroit traittable & appriuoiſé vn peuple tant fâcheux, inconſtant & difficile, qui ne s'accommoderoit à ſoi-meſme?

Le prince doit eſtre ſeigneur de ſoi-meſme.

comment gouuerneroit il les autres, qui se laisseroit tomber, ou ses variables & contraires passions le tireroient? comment pourroit il contenir vne multitude, qui n'vseroit de la police de soi-mesme? Le Roi n'est semblable à vn homme priué: car de son bien depẽd le public, de sa vertu reluit la gloire & splendeur du peuple, de la tranquile & moderée constitution de sa personne vient la iouissance du repos commun. Voi le desordre, auquel l'homme se iette ne tenant le frain de ses couuoitises: maintenãt il s'ẽflame d'vne furieuse cruauté, maintenãt se souille d'vne vile & ordre volupté: tãtost l'audacieux lui plaist, tãtost le timide lui est à gré: en rien ne s'asseure, ains agité de plaisir, d'ennui, de courrous & d'autres pturbatiõs se *mescõgnoit* lui-mesme: & cõme Medée en Euripide, dit,

Ie sçai bien à quelz maux ie dresse ma pensée:
Mais l'ire est mon conseil, Et d'elle suis poussée.

Le Prince cõgnoissant la maniere de se bien donter iamais ne pãchera en l'opinion de ceux, lesquelz sous quelque couleur de l'entretenir en son autorité lui cõseillent entierement cõtre la Chose-publique: car ne laissant rien temerairement echapper, il cõsidera en son iugement si tel auis cõuient à la raison: & nõ plustost publiera quelque ordõnance, qu'il ne l'ait de fresche pensée meurement entendue & deliberée, sans la cõfondre de diuerses entreprises. Aussi appartient au Roi de cõseiller les autres, nõ de

flechir à leurs ambitieuſes opiniõs: & cõme il n'obeït à ſes afections, auſsi ne donner lieu aux cupiditez des ſiens. I'auſe bien dire que céte eſpece de principauté a ſa cauſe & origine en nature: par ce qu'il eſt tãt naturel, q̃ celui gouuerne, lequel entre toutz excelle en ſouueraine prudence, ſinguliere humanité & admirable conſtance. Et certainemẽt il eſt propoſé au peuple, cõme le plus accõpli, exquis & perfait exẽplaire & obiet de bien viure: l'vtilité duquel lui doit eſtre plus chere, que ſon ame, viuant non tant pour ſoi, que pour icelui, & n'epargnant rien de ce qui eſt en ſa puiſſance: tellemẽt qu'il contente ſes ſuiets de l'aſſeurée felicité. Ce n'eſt à lui, qui porte vne perſonne publique, d'eſtre aucunemẽt affecté à ſon proufit priué: car ſon heu r eſt celui-meſme du peuple: tout ce qu'il deli bere, entreprẽt, dit, ou fait, doit tẽdre au biẽ public, duquel il iouit enſemblement auec les ſiens, en telle maniere qu'embraſſant les vns il n'oublie les autres, & fauoriſant à trois ou quatre, ne laiſſe le reſte expoſé aux pilleries & violẽces de quelques mignõs: p ce qu'il faut q̃ céte amour enuers ſon peuple ſoit cõmune: autremẽt d'excellẽt Roi il s'abaſtardiroit en cruel & iniuſte tyran. L'office donc d'vn vrai Prince eſt de rendre ſon roiaume meilleur & l'entretenir par ſon exemple en heureuſe tranquilité. A céte cauſe ſe monſtrant digne de ſa maieſté (par ce qu'il eſt meſſeant q̃ les pires cõmandent aux

Le Prince doit eſtre amateur du bien public.

L'office du vrai Prince.

plus excellents, & les plus ignorāts gouuernent les plus ſages) cōtiendra les ſiens en telle aſſeurance, que nul peuple eſtranger, nul autre Roi puiſſant, nulle ſedition, nulle enuie, nulle auarice, nulle inſolence les pourra troubler. Ie pourrois imitant Homere, Platon & les autres, qui ont iadis eſcrit de ſemblables choſes, comparer les Princes aux Paſteurs, leſquelz ont l'œil diligent à garder leur troupeau: mais ie laiſſe à l'antiquité telles comparaiſons: ſeulemēt ie remonſtrerai aux Princes le cōmēcemēt de l'oraiſon de Chryſante en Xenophon, lequel dit en cēte ſorte. *Mais i'ai auſsi (Meſsieurs) autrefois ſouuēt pense le bon Prince ne differer en rien du bon pere. Car & le pere pourueoit à ſes enfants, que les biēs iamais ne leur defaillent: & Cyre me ſemble maintenant cōſeiller ce qui nous peut grandement iuſques à la derniere fin entretenir en felicité.* Partāt nous dirons l'vn des premiers ornementz du Roi eſtre la vertu, laquelle (comme dit Pindare) eſt noble de ſa nature, & ennoblit ceux qui l'ont chere: tellement qu'elle les fait aimer, & de ceux qui ne les ont iamais veus & de leurs aduerſaires: combiē donc plus de leurs propres ſuiets, en la preſence deſquelz elle reluit? Quād elle trouue vn eſprit biē né, merueilleuſemēt l'eleue au plꝰ hault degré d'honneur. Quel autre la pourroit mieux embraſſer, que celui, qui a l'eſprit tout roial? Homere apres auoir deſcrit le bon Roi, dit.

Au liure 8. de la Cyripedie, ou enfance de Cyre.

En l'ode 8. des Pithies.

Tout le peuple eſt orné de la vertu ſous lui,

Le Prince se doit persuader la vertu ne lui estre seulement vtile:ains aussi necessaire: tellemẽt que sans elle il ne pourroit regner. Ce que i'ai dit, semble principalement appartenir à la Temperãce:outre laquelle faut ꝓposer au gouuerneur d'vne cité, ꝓuince ou roiaume les trois autres vertus Prudence, Iustice & Force: par lesquelles il pourra heureusement entretenir & conseruer la tranquilité du peuple. Nous lisons de Cambyse Roi des Perses, qu'en céte sorte il enhortoit son filz Cyre à la prudẽce. Apres lui auoir remõstré q̃ plusieurs lois n'enseignẽt, que ces deux choses, à scauoir de commãder & endurer cõmandement, il dit estre deux manieres pour rẽdre le peuple obeïssant:l'vne de l'attirer par necessité en fauorisant & honnorãt l'obeissant,& au cõtraire reprimãt par infamie & plus seuere peine le rebelle & seditieux: l'autre & la plus bricue & meilleure de l'enhorter à obeïr volũtairement. Car les hõmes frãchement s'assuiettissent à celui, lequel ilz iugent plus prudẽt qu'eux-mesmes en leur propre vtilité. Et ce tu cõgnois (ainsi parle le bon Roi) estre veritable en plusieurs autres, & pareillement es malades: par ce q̃ diligẽment ilz appellẽt ceux, q̃ peuuẽt cõmander ce qui est cõuenable: en la mer ceux obeïssent aux gouuerneurs, lesquelz ensemblemẽt auec eux nauigent:& on ne veut iamais s'elongner de ceux, qu'on pense mieux sçauoir les addresses, cõme tres-sçauãtz & experts guides

Xenophõ au premier liure de la Cyripedie.

De la prudence.

d'icelles. Cyre auoit dit auparauant qu'il eſtimoit eſtre bienſeant au Prince de paſſer ſes ſuiets non en tromperie & oiſiueté, ains en prudence & diligence. Mais Camby ſe enapres l'enſeigne cõme il pourra ſembler plus prudẽt que les ſiens : diſant n'eſtre plus facile moien pour iparuenir q̃ d'auoir la prudence des choſes, deſquelles on deſire eſtre prudent. Ce qui n'eſt ſi prompt à comprendre, ſi non par meure pourueoiance, laquelle giſt principalement à congnoiſtre ce qui eſt meilleur de faire, & mõſtrer par quelle ſorte il pourra commodement eſtre fait. Qu'eſt-il plus propre au Roi, que de regarder ce qui eſt à ſuiure ou fuir es actions humaines? comme ſa puiſſance s'eſtend ſus pluſieurs : ainſi la cõſideration & diligence de ſon eſprit les doit touts embraſſer. Rien n'eſt qui plus eſblouiſſe les yeux (que ie parle ainſi) de l'entendement, que d'auancer ſon auis non encores deliberé : & trop tard celui ſe penſe repentir, lequel veoit le deplorable euenemẽt de ſon cõſeil: ce qui eſt à craindre dauẽtage en vn hõme, duquel l'heur eſt conioint auec pluſieurs. A céte cauſe la fidele memoire des choſes paſſées & de celles, qui de iour en iour ſe preſentent, doit tant valoir enuers lui, que comme de freſche congnoiſſance, il nombre les cauſes, les ſuites & les euenements d'elles : & comparant ce qui s'offre à ce qu'il a des-ia congneu preuoie le but, auquel aſſeurement il puiſſe dreſſer

son proiet:tellement qu'enapres la honte ne le face rougir de dire ce que Scipion l'Affricain disoit d'vn imprudent Empereur. IE N'AVOIS PENSE'. Aussi (comme nous lisons Demosthene reciter d'Iphicrate non ignorant des choses militaires) qu'il ne se hazarde à quelque entreprise: afin que ceci ou cela aduienne, mais afin que ceci. L'homme priué se iette par imprudence au comble de toutes miseres, que fera celui, à l'autorité duquel touts les autres s'arrestent? Combien que Phalaris ne se pouuoit excuser de tres-cruelle tyrannie: toutesfois encores il s'efforçoit de persuader aux siens, ce qu'il faisoit estre par vne prudence & souci qu'il auoit d'eux. Ie ne parle de ce tyran comme digne d'estre imité: car tant s'en faut que ie lui attribue quelque marque d'vn vrai prince, qu'il me semble auoir esté pl⁹ inhumain, que ces Barbares, qu'on appelle mãgeurs d'hommes. Mais ie di que si vn tyran a voulu colorer sa cruauté du lustre de prudence, le bon Roi la doit d'autant plus noblement cherir. Entre l'œil & l'esprit se trouue quelque conuenance: car comme la veuë offensée ne peut à grand' peine attaindre les choses tres-prochaines: mais claire & saine s'estend iusques au ciel: ainsi l'esprit de l'homme prudent est bien capable de gouuerner touts les autres: au contraire de l'imprudent & sot n'est à grand' peine suffisant de conduire & entretenir

En l'Alcibiade.2.

ſon ſeul corps, n'vne ſeule maiſon : beaucoup moins vn roiaume peuplé de tãt de gens. Platõ elegamment eſcrit la prudence eſtre honnorée de Dieu & des hommes, laquelle auſsi ſçait ce qui conuiẽt faire & dire enuers Dieu & les hommes. I'auſe dire que ſans elle la vie humaine ne pourroit iouir des plaiſirs, qui telz doiuent eſtre appellez. Voi la contenance d'vn prince imprudět: ſi quelque afaire importãt la police du Roiaume, & digne de la roiale maieſté lui eſt rapporté, autremẽt il ne deliberera d'i pourueoir, que d'en remettre l'entiere charge & puiſſance à deux ou trois, qui peuuẽt tout enuers lui, ſans trauailler dauentage ſon eſprit : comme s'il eſtoit contraire à la grandeur d'vn Roi, de ſe ſoucier des afaires de ſon miſerable peule. *Ie ne veux qu'il reiette & dedaigne entierement la* ſentẽce des hommes vertueux, leſquelz il apelle en ſon conſeil: auſsi me ſemble que ſeroit abuſer & de ſon nõ & de ſon autorité, que de luimeſme il ne puiſſe rien aduiſer. Ses oreilles doiuent eſtre ſi bien duites à ouir les choſes grãdes & importantes, que de ſa parolle comme d'vn oracle depende l'heur de la tranquilité de ſes ſuietz. Partant (comme dit Homere.)

L'entiere nuit ne doit dormir le Prince,
Que le ſouci de ſon cher peuple pince.

Si nous hõnorons ceulx, leſquelz en leurs afaires domeſtiques ſe monſtrent plus que les autres diligents: ie neſcai comment nous n'admi-

rerons, vn Roi ſoigneux du bien public. De céte prudéce ie ne ſepare la biendiſante facon- de, laquelle les Orateurs appellent eloquence, car ſans elle vn prince ne ſembleroit grande- ment autoriſer ſes commandements. Qu'eſt il plus louable, plus roial & plus noble, que d'vne infinie multitude de gẽs, eſtre vn qui puiſſe ou ſeul, ou auec peu exceller ſus touts les autres, en ce, qui rend principalement les hommes plus excellents que les beſtes? Encores eſt plus illuſtre en vn Roi, lequel comme en l'autre dignité des hommes, à ſcauoir en la raiſon, les paſſe touts, ainſi en la grace & bienſeance de parolle merite la premiere gloire: autrement de quelle grauité pourroit il contenir vne troupe ſi vola ge & imprudente. Si l'eloquence a touſiours fleuri en vne Republique populaire, & les orateurs comme princes ont eu entre les autres citoiens le plus honorable lieu: à plus forte raiſon celui, auquel ſeul appartient toute la puiſſance, doit emploier la meilleure part de ſon eſprit à rendre ſa dignité plus ornée de telle ſplendeur. Quand l'Embaſſade eſtranger, le ſeigneur voiſin ou allié, les gouuerneurs de quelque ville, ou autres ſe preſentent à lui par vne harangue des long tems & de pluſieurs mains façonnée & enrichie: ſi de prompte haulteſſe d'eſprit il leur reſpond par vne oraiſon non enflée de vaines parolles, ains decorée de graues ſentences bienſeãtes aux perſonnes, aux choſes & au tems

De la biendiſante facondé.

il les rendra tant esbahis & contents de son admirable faconde, qu'ilz n'aurõt que redire. Les Rois anciens (cõme dit Homere) cõbien qu'ilz feussent ornez de sceptre & pourpre, enuironnez de gardes, enorgueillis d'oracles, accoustumez d'espouanter le vulgaire: toutesfois ilz desiroient estre faits orateurs, ne dedaignants la grace de biẽdire, ne les assemblées esquelles les hõmes estoient ennoblis: & non seulement honnoroient Iupiter auteur de conseil, le belliqueux Mars; & la guerriere Minerue: ains aussi Calliope, laquelle (ainsi que chante Hesiode.)

En la Theogonie

Accompagne les Rois dignement venerables,
Et par le Hault-tonant fait reluire honnorables.

Phenix auoit esté enuoié à Achille par son pere, pour l'enseigner en l'eloquence, & Nestor cõbien que vieil agreoit plus au Roi Agamemnõ, que le courageus Aiax: duquel dit Homere.

La voix plus que miel doure ecouloit de sa langue:

Ie n'ai entrepris de reciter touts les exemples, que ie pourrois, comme de Philippe Roi de Macedon, qui feut aucunemẽt emeu cõtre soimesme par les oraisons de Demosthene: n'autres semblables infinis. Toutesfois ie desire l'oraison du prince estre tant roiale & coniointe auec la prudẽce (laquelle s'estudie en la recherche de la verité) qu'elle ne soit fardée de quelque couleur mensongere: car seroit indigne de sa vertueuse nobleſſe, que la parolle dementit la pensée. A ceste cause l'vn des maistres, que les

Perſes donnoient à leur ieune Roi, eſtoit pour l'inſtituer à ſuiure en toute ſa vie la verité. Les parolles d'vn prince ſont comme lois, leſquelles auſsi ſe doiuent reſentir de l'autorité qu'on lui attribue: pource que ſi on aioute pl⁹ de foi à lui n'aiant iuré, qu'a autre, quelque ferm̃et qu'il ait fait: il faut que ſon oraiſon porte auec ſoi ſa dignité. Mais (comme dit Demoſthene) la verité eſt puiſſante, & ſon contraire debile. Le prince ſe doit armer d'elle cõtre les embuches des mẽſonges pleins de tromperie. Ie ne puis paſſer vn excellent lieu du 5. dialogue des lois de Platon, lequel i'ai imité en céte ſorte. *La verité certainement eſt aux Dieux & aux hommes la guide de touts biens: de laquelle celui des le cõmencement doit eſtre participant, lequel aſpire à la felicité: afin qu'en la verité il repoſe le meilleur tems de ſa vie. Celui vraiement eſt fidele: mais celui infidele, lequel ment de ſon gré: ou ſi, non de ſon gré, il eſt forcené: deſquelz l'vn & l'autre ſont grandemẽt à fuir.* Ie n'en reciterai dauentage craignant de t'offenſer par trop lõg diſcours. Si quelcun m'obiette ce qu'a chanté Pindare.

En l'occaſion de la legatiõ faulcée de la verité.

En l'ode 5. des Nemées

Toute conſtante verité,
Deſcouurant' au public ſa face
N'eſt touſiours guain, faueur ne grace:
Ains ſouuent par ſubtilité
Sçauoir ſe taire eſt grand' ſageſſe.

Cõtre la ruſe de fineſſe & mẽſonge.

I'aiouterai pour reſpondre.

Mais la trahiſon de fineſſe,

Il n'eſt honneſte de ruſer le prince de telles manieres de diſsimuler: ce n'eſt noblemẽt enſeigner vn eſprit roial, ains le corrompre, & (pour mieux dire) empoiſonner de la plus pernicieuſe miſere, qui puiſſe iamais entrer en vn roiaume. Qu'eſt il neceſſaire, ou la prudence domine, d'vſer de vaines & trompeuſes ſubtilitez, principalement à vn prince, duquel la volunté eſt reputée pour loi? Partant il ne doit endurer ceux qui le veullent careſſer & oindre ſes oreilles de faulſe & blandiſſante flaterie, le perpetuel mal des Rois, & lequel ſous ſa couuerte trahiſon plus-ſouuent deſtruit les fleuriſſants roiaumes, que le plus furieux ennemi. *Ces ſubtilz,* (Cõme dit noſtre Poëte François) *artiz ans de menſonges.*

Rõſard en l'ode de la paix.

Et bons pipeurs de verité,
Fardants ſous vaine autorité
Le vain abus de leurs vains ſonges.

Sont en mœurs ſemblables aux Regnards, pleins de fineſſes, & tromperies: & eſt impoſſible de les veoir entre les bons reciter quelque parolle vertueuſe. Ie m'emerueille puis que le nom de flateur eſt odieux à châcun, comment toutesfois on ſe delecte d'eſtre flaté Si quelcun dit vn propos non tant plaiſant qu'vtile, à grãd^e peine ſera il recueilli de la moindre des faueurs, deſquelles iouiſſent ie neſcai quelz mignõs, qui ne ſeruent que de plaiſanter auec leurs petites teſtes ſans ceruelle. Qui fait que l'homme prudent aime mieux l'Academie de Platon, que la court

court de Denis. Le prince vne fois abattu par les flatteurs (en quoi eſt facile de tõber) ne demeurera iamais entier en ſes deliberations, cõbiẽ que meures & lõguemẽt repenſées: car preſtant l'oreille à ceux, qui feignẽt de n'auoir plus grãd plaiſir, que de lui complaire en tout, il chãge, fait & defait à leur fantaſie ce qu'il auoit ia entrepris & cõclu. Si ie voulois dire contre les flatteurs, leſquelz Platõ cõpare aux enchãteurs, qui ſous eſpece de bien enſorcellẽt le iugement des mortelz, qui ne ſe gardẽt de leurs trõperies: la parolle ne me defaudroit tãt, que la faueur de ceux qui m'eſcouteroient. Queile volupté apporteroit mon oraiſon? chãcun ſçait, & les hiſtoires ſont pleines d'exemples, que la flatterie corrõpt la vraie louãge, & par tout diſperſe infinies calamitez. Ie la laiſſe donc pour venir à la Iuſtice, laquelle les anciens ont dit regarder toutes les choſes & vẽger les offenſes: ainſi que i'ai appris de Platõ, eſcriuant que Dieu cõtenant le cõmẽcemẽt, la fin & le moien des choſes a voulu chãcũ eſtre perfait en ſon genre: lequel touſiours la iuſtice accõpagne, vengereſſe de ceux, qui ſe reuoltẽt cõtre la loi diuine: à laquelle celui de ſon bon gré s'aſſuiettit & deuotement obeit, qui ſe propoſe le ſouuerain biẽ. Les anciẽs la feignoiẽt eſtre au coſté de Iupiter, pour prier que le peuple feût puni, & pour ſa propre offẽſe & pour la cruelle iniure du meſchant Roi. Mais Plutarque eſcrit qu'elle n'eſt aſsiſe aupres

De la iuſtice.

Au 4. dialog. des lois.

de Iupiter: ains que lui-meſme eſt la Iuſtice, la perfaite & ſouueraine loi, par laquelle les principautez ſont gouuernées. C'eſt elle qui entretiẽt la police de l'humaine ſocieté : de laquelle Demoſthene dit les autelz eſtre à touts les hõmes, les vns tres-beaux & tres-ſaints en l'eſprit & nature de châcũ, les autres cõmuns propoſez à touts pour adorer : mais non de l'impudence, non de la calõnie, non du periure, non de l'ingratitude. Le Prince dõc ſe doit faire le tẽple de la Iuſtice, laquelle Socrate en Xenophõ appelle la vertu des Rois & roiale. Cõme ſi quelcun oſtoit de ce monde la lumiere, le reſte de toute la vie demeureroit enueloppé en ſi obſcures calamitez, qu'il ſeroit trop laborieux & difficile de viure en quelque ioiẽ: ainſi le roiaume priué de la ſplẽdeur de Iuſtice ne doit eſperer aucun plaiſir, repos ne contentement. Ce nom de Iuſtice a ie neſçai quelle douceur en ſoi, que facilemẽt & plus (i'auſe bien dire) que de nulle autre vertu (non qu'entre elles ie les compare) il attire la multitude à ſon amour. A l'homme ſolitaire & qui ſe deſtine à la vie ruſtique, l'opinion de Iuſtice eſt neceſſaire, & à ceux auſsi, qui vendent, acheptent & contractent: ie di dauentage que ſans quelque parcelle de ſa congnoiſſance, ceux qui viuent de larcins & meſchancetez ne pourroient durer. Quoi donc? Le Roi, lequel non ſeulement eſt né à la compagnie, mais auſsi doit regarder quel ordre, quel moien &

En la 1. oraiſon cõtre Ariſtogiton.

Au liu. 4. des dits & faits memorables de Socrate.

quelle biẽſeãce faut obſeruer en elle, poliçãt & gouuernãt les afaires, contracts & cõmerces de ſes ſuiets, pour cõtenir par toutes manieres leurs mains, leurs couuoitiſes & affections, qu'elles n'vſurpẽt les biens d'autri, pourra il regner ſans la Iuſtice? Si le Roi veut ordonner vne police en ſoi-meſme, & accorder toutes les puiſſances qui ſont en lui à la droite raiſon, afin de mieux dreſſer ſon peuple, la Iuſtice eſt preſte de lui en donner les moiens: par elle il apprendra de rendre à châcun ce qui lui appartient la commune vtilité gardée. Non ſans cauſe les anciens qui ont encores iuſques à ce iour laiſſé quelque marque de leur ſçauoir, auoiẽt accouſtumé de peindre aux ſceptres des Rois vne figure de Iuſtice. Chryſippe au premier liure de l'honneſte & de la volupté, la deſcit telle, d'vne forme virginale, d'vn front triſte & ſeuere, d'vn graue & eſpouantable regard: afin qu'elle ſoit aux iniuſtes crainte & fraieur, & aux Iuſtes aſſeuräce. Car telle face eſt aux iuſtes agreable, & aux iniuſtes aſpre & faſcheuſe: Ie ne veux le Prince eſtre de ſi effroiable veuë, pour epourer ſon peuple: mais (comme Pauſanias eſcrit auoir veu Iuſtice peinte en Elide) d'vn viſage orné de naïue & hõneſte beauté, gracieux & humain, aiant' toutesfois la main ſeuere & puiſſante pour punir l'Iniuſtice. Par la Iuſtice le Roi ordonne à ſon peuple les lois & Magiſtrats, guerdonne & honnore les vertueux de

La deſcription de la Iuſtice.

Aulu. 5. des choſes Grecques.

De la loi.

dignes recompenſes, & reprime l'audace des meſchãts par peines deuës & raiſonnables. L'vniuerſelle vie des hõmes, ou qu'ilz habitent vne grande ville, ou vne petite, eſt gouuernée par nature, ou par lois: & certainement l'imbecillité & corruption de la nature, telle, que la voiõs eſtre en chãcun, ſouuẽt conçoit mauuaiſes opinions, & ſe laiſſe tomber en merueilleux deſordre. Mais la loi commune & ordonnée à touts, (laquelle ne regarde, que ce qui eſt iuſte, vertueux & honneſtement vtile, & à ce entierement s'addreſſe) eſt vne inuentiõ & dõ de Dieu, la recõgnoiſſance de la meilleure nature, l'ordonnãce des hommes prudents, la reigle & punition des offenſes cõmiſes ou par propos deliberé, ou par imprudence: à laquelle qui n'obeït, bataille auec ſoi-meſme. Si le prince plus diligemment cõſidere ſon deuoir, il entendra la loi eſtre vne raiſon diuinemẽt dõnée à l'homme ſage, lequel pẽſant à l'infirmité de la nature des mortelz ſuiets à miſeres & calamitez, s'efforce de les cõtenir en vn certain ordre: afin qu'ilz aient en cõmun repos quelque aſſeurance. Telle eſt l'intẽtion d'vn bon Roi, tel l'ornemẽt du roiaume, & tel l'eſpoir du peuple. Car ſans la loi noſtre vie deſordonnée ſeroit peu differente de celle des beſtes. En quoi donc le prince ſe doit pluſtoſt emploier? Qu'eſt il plus deſirable au peuple, que d'auoir vne cõmune reigle, pour conduire ſes penſées, entrepriſes & actiõs à l'vtilité & de

lui & du biẽ public,& ſans l'offẽſe d'autrui?Seroit trop permettre aux affections des hõmes d'abãdonner châcũ à ſon opiniõ: la ſocieté cõmune ſeroit trop hazardée,& n'auroiẽt les citoiens,cõbien qu'aſsẽblez en vne meſme ville, aucune forme de politique cõmunauté.Ie ne reciterai les ſeditiõs,leſquelles ónt longuemẽt troublé l'eſtat du peuple Romain apres les Rois chaſſez,nõ pour autre cauſe,que pour le defaut des lois publiques, deſquelles le deſir a ſouuẽt eleué le vulgaire contre les nobles. Comme au gouuerneur de nauire la nauigatiõ proſpere,au Medecin le ſalut, au Capitaine la victoire: ainſi au Prince la vie heureuſe des citoiẽs eſt propoſée,afin qu'elle ſoit ornée de vertu, illuſtrée de gloire,enrichie de puiſſances,aſſeurée de richeſſes. Cõme le Chef des mariniers n'ordonne riẽ à la faueur de l'vn de ceux,qui ſont portez en la nauire plus,que de l'autre, ains à la cõmune vtilité de touts: ainſi la loi du prince ne doit eſtre eſcrite au prouſit d'vn ſeul, ou de peu de fauoris,ains (cõme eſtoit conſtitué par la loi des Atheniens) doit appartenir à touts: car elle eſt la commune alliãce de l'vniuerſelle Republique. Les maladies qui auiennentaux corps,ſont gueries par l'art &induſtrie des Medecins:mais l'intraittable fierté des eſprits eſt repouſſée & punie par la prudence des Legiſlateurs . Pindare appelle la loi,la Roine de toutes les choſes mortelles &immortelles,nõ céte ordonnãce eſcrite

Qu'eſt-ce que la vraie loi.

en papier ou parchemin, ou engrauée en airin ou cuiure : ains céte viue raiſon celeſtement inſpirée au Prince, plus haulte, que la penſée du vulgaire. Le Roi des Perſes auoit vn gentilhomme de chambre, auquel eſtoit enchargé entrant à l'aube du iour de lui dire. Roi *leue toi* & traitte les afaires, deſquelz Meſoromaſde a voulu que tu aies le ſoing. Au Prince vertueux la raiſon touſiours familiere excite vne amour enuers ſon peuple, & lui commande ce qui eſt de ſon deuoir : c'eſt elle, qui l'eueille & fait eſtre la loi parlante, laquelle auſsi eſt le vrai Prince. Ainſi nulle conſtitution doit eſtre appellée loi, laquelle ſoit elongnée de Iuſtice. Car ce qui eſt fait iuſtement, eſt fait par droit: & ou la vraie Iuſtice n'eſt, le droit ne peut eſtre : tellement que les iniques ordonnances des hommes ne doiuent auoir le nom excellent des lois : puis qu'elles ſont contraires à la Iuſtice, l'ame de la Choſe-publi que, laquelle a telle force en la cité, que l'eſprit au corps. A céte cauſe le diuin Platon dit tres-eleganiment l'office des bonnes lois eſtre de ſi bien inſtituer les eſprits des hommes, qu'ilz ſoient entierement accouſtumez & enclins à l'amour de l'vnique & perfaite Iuſtice, & haine de la cruelle iniuſtice. Par elle les legiſlateurs ſe propoſent de conſtituer les lois pleines de douceur & humanité, non de tyranniques menaces ennemies de la raiſon : & leſquelles (comme dit

Au 9. dialogue des lois.

Demosthene) ne commandent rien de cruel, de violent ou contraire à la liberté : ains ordonnent toutes choses humainement & populairement. Mais le Legislateur ne peut de telle prudence constituer les lois, que par le diuers cours des ans & changement des choses, ses successeurs ne trouuent souuent à redire. Car c'estoit assés à lui de publier le plus exquisement qu'il pounoit ce qui lui sembloit vtile à la Republique. Afin donc que ce qui à esté premierement introduit à l'vtilité des hommes, ne soit conuerti en leur dommage, & la tranquilité politique n'empire : le bon Roi ne sera tant superstitieux, qu'il doute de changer, abolir & entierement renuerser les lois anciennes, si elles lui semblent contraires ou à la raison, ou à la societé humaine : combien que parauanture son peuple voluntairement ne l'endure. PHILARETE. Ie n'auois deliberé (seigneur Caron) d'entrerompre ton oraison : par ce que tant elle me contente, que rien ne me pourroit plaire dauentage. Mais ie ne puis facilemẽt entẽdre, quel Prince maintenant tu descris & me semble estre plustost vn tyrã qu'vn vrai Roi. Il me resouuiẽt auoir leu en Xenophõ au liure iiij. des dits & faits memorables de Socrate, estre grãde difference entre le roiaume & la tyrãnie: cõbien que l'vn & l'autre soiẽt nõbrez entre les principautez. Car Socrate pense celui

Contre Timocrate.

Excellente question, si le prince doit suiure les lois escrites, ou les chãger selõ sa iuste prudẽce, & si cõtraignant son peuple à i obeir il ne laisse à faire son deuoir de vrai Prince.

eſtre Roi, lequel commande aux hommes à lui obeiſſants de leur bon gré & ſelon les loix de la cité : mais celui tyran, lequel les cõtraint à leur regret & enui, & meſmement cõtre les lois eſcrites. LE CARON. L'autorité & de Socrate & de Xenophon peut beaucoup enuers moi: mais aiant appris de mon Platon quelque meilleur auis, tu ne trouueras eſtrange, ſi ie di franchement ce qui me ſemble. I'eſtime que ſans doute conuiendras auec moi, qu'il faut arreſter vne certaine ſcience de bien gouuerner, à laquelle ſoient addreſſées toutes les conceptiõs du Prince, & icelle eſtre roiale. Si nul des autres exercices appartenãts à la vie humaine n'eſt ſans quelque art : céte dignité ſus touts les autres eſtats excellente ne doit eſtre delaiſſée ſans la ſcience : mais elle ne vient que de l'eſprit de l'homme, lequel ſe propoſe comme vne loi, la vraie reigle de ce qui eſt à faire ou fuir. Partant le Prince regardera principalement à céte congnoiſſance, que l'entendement lui donne, rapportant tout au ſalut & vtilité de ceux, auſquelz il commãde. Comme nous diſons le Medecin faire ſon deuoir, lequel tendant à la gueriſon du malade, lui ordonne quelques bruuages amers & peu gratieux au gouſt, & lui fait coupper, inciſer ou cotteriſer quelque partie de ſon corps, combien qu'impatiemment & à regret il l'endure: ainſi le Prince ne fait, que ce qui eſt digne de ſa maieſté, quãd ou par force,

Au politique.

De la ſciẽce roiale.

ou par perſuaſion il induit ſon peuple à ce qui eſt iuſte, honneſte & bienſeant. Di moi lequel de ceux te ſembleroit entendre mieux ſon art, ou celui, lequel aſſerui à l'affection du vulgaire s'accommoderoit aux anciennes inſtitutions contraires à la raiſon & moins conuenables à la condition du tems preſent, nõ pour autre cauſe, que pour ce qu'il craint de repugner aux lois ia receues, ou deplaire au peuple: ou celui, lequel ſuiuant vne meilleure & plus ſeure maniere pour bien dreſſer la multitude s'efforceroit non ſeulement de la perſuader, ains auſsi contraindroit à i obeir? PHILAR. Ie n'ai que reſpondre: car ta raiſon ſemble grandemẽt approcher à la verité: mais vne choſe me fait douter que rien n'eſt plus contraire à la loi, que la violence. LE CARON. Tu dis tres biẽ: mais voion que c'eſt que la violence. Si quelque choſe repugne à la loi ou Iuſtice, n'eſt-elle pas appellée violence: au contraire ce qui eſt ſelon la loi ou Iuſtice, n'eſt-ce pas ce que nous diſons le droit? PHILAR. Il eſt ainſi. LE CARON. Qui dira donc la violence eſtre iniuſte, laquelle ne s'emploie qu'à la conſeruation de la Iuſtice? Qu'on nomme tant qu'on voudra violence ou force, ce qui eſt fait autrement que par la perſuaſion: toutesfois telle & ſi vaine crainte ne doit tant valoir, qu'elle corrompe l'efait de la Iuſtice. PHILAR. Ton opinion bien que de premiere face ſem-

bleroit dure & non aſſes populaire, me plaiſt maintenant plus, que celle de Xenophon. LE CARON. Ne péſes point que ie differe grádemét de ſa ſentéce: car ie ne veux, qu'vn Prince ſoit tant ſeuere & violent, que par force il tyranniſe ſon peuple: mais ſi autrement ne ſe peut faire, pour quoi eſt ce qu'il n'auſera le contraindre à viure en tranquilité ſelon les lois de Iuſtice? Ainſi & l'humaine douceur & l'equitable grauité lui ſeront bienſeantes. Quant aux lois, il eſt certain, que la conſtitution d'elles appartient à la dignité roiale: & eſt meilleur que l'homme prudent & roial gouuerne, que l'ordonnance eſcrite & muëtte. PHILAR. Ie te prie (mon Caron) de me declairer ta penſée, ſans quelque obſcurité de parolles. LE CARON. Le Prince ou des le cómencement baſtit & inſtitue vne cité, ou la trouue ia inſtituée: s'il eſt le premier legiſlateur, il doit ordóner les lois ſi ſaintes & iuſtes, que tant qu'on peut cóprendre de l'eſprit, elles ſuffiſent au bien & repos du peuple. Mais ſi les lois ſont ia cóſtituées, les faut rapporter à la ſouueraine & eternelle loi, de laquelle les inſtincts ſont nez en l'hóme: & au regard d'elle les cóſtitutions & ordónances des mortelz ſont appellées lois: d'autát qu'elles ſemblent eſtre quelques ombres d'icelle. Parquoi ne doit tant preſumer de ſa maieſté, que par vne vaine ambitió d'entreprẽdre choſes nouuelles il change imprudemment les lois

anciennes,ou par vn desir de complaire à aucũs interprete les edits de ſes predeceſſeurs, ou ordonne autres nouueaux& contraires à ceux qui ont touſiours eſté reputez iuſtes & raiſonnables, & au lieu deſq̃lz il ne cõſtitue autres meilleurs: car ſeroit (comme dit Demoſthene) peruertir & corrompre à ſon plaiſir l'ordre de la police. Mais auſsi la diſſemblãce & diuerſité des actiõs humaines & incõſtance des choſes ne peut porter vne ſeule conſtitution & touſiours ſemblable:ains deſire que ſelon les diuerſes circonſtãces la loi pareillement ſoit changée. Céte loi, laquelle trop ſe fie à ſes inuentions & ne permet de rien faire, que ce qu'elle ordonne, rend l'hõme comme ignorant & obſtiné : par ce qu'elle perſuade la poſterité ne pouuoir rien inuenter de meilleur & plus vtile à la choſe-publique : Comment vne loi pourroit conuenablement pourueoir aux mœurs de l'eage futur, laquelle ne peut conſtituer, ce qui conuient à châcun de ſon tems? mais comme en touts eſtats & exercices ſont quelques communes lois, eſquelles ordonnent ce qui eſt plus commun, & ſemble plus prouſitable à pluſieurs: ainſi en la police humaine le legiſlateur donne les lois plus communes & vtiles nõ à peu, ains à beaucoup de gens, & non à touts, Si quelcun de meilleure dexterité, que le vulgaire ſe vouloit exercer ou à la courſe ou à l'eſcrime, ou autre ſemblable exercice, ſeroit il

chaſſé pour auoir inuenté quelque plus gentille maniere? PHILAR. L'epreuue iournaliere nous doit eſtre aſſes ſuffiſante pour faire foi de ce que tu dis: car nous voiõs au iourdhui ce que les anciẽs auoient en admiratiõ, eſtre deſeſtimé. Les ruſes de la vieille eſcrime, les ſubtilitez des anciens Capitaines, les afeteries des orateurs qui ont iadis fleuri en Athenes & en Rome, ne ſemblent eſtre maintenant de grande autorité. Ie di dauentage que les premieres lois comme les vieilles monnoies decriées ſont pres que toutes hors d'vſage. LE CAR. Qu'eſt il dõc beſoing de tant refrener la grãdeur roiale d'vne contrainte, comme d'vne bride des lois eſcrites, ou vulgairement obſeruées?. Céte ſciẽce, laquelle diſons contenir la dignité du Roi, n'appartient qu'à rendre les citoiens meilleurs & les entretenir en iuſte police. Si le prince par ſa prudẽce & cõgnoiſſance des choſes vertueuſes peut faire les ſiens telz, prouuoiant à la commodité de châcũ, mieux que par les cõſtitutiõs de ſes predeceſſeurs, ou parauanture les ſiennes premierement publiées, que fait il autre choſe, que ſon deuoir? En quoi eſt ce qu'il abuſe de ſa maieſté? Le medecin (I'vſe ſouuent de céte cõparaiſon, par ce que le Roi eſt le vrai medecin des mœurs du peuple ſuiet à diuerſes miſeres & calamitez) cõſiderant que pour quelques afaires ne lui ſera poſsible de viſiter ſi toſt ſon malade, lui eſcrit quelque auertiſſemẽt de ce qu'il

doit faire en ſon abſence:mais ſi dauenture il re tourne pardeuers ſon malade pluſtoſt qu'il ne penſoit, faut il que pour quelque mutation de tems qui ſoit auenuë, il ne ſuiue entierement que ce qu'il auoit auparauant ordonné, laiſſant le malade en peril:comme s'il n'eſtoit propre à l'art de medecine de commander autre choſe, que ce qui eſt accouſtumé,ou chãger de diuerſes & ſouuent contraires ordonnances,ſelon que la cõdition & eſtat du malade requiert? PHILAR. La prudence du Medecin me ſemble eſtre en la compoſition & accommodation des medicamẽts,ainſi qu'il veoit eſtre neceſſaire à la ſanté du corps. LE CAR Ne peut on pas biẽ dire le ſemblable du prince? PHILAR. Ie n'en doute aucunement. LE CAR. Partant il doit en telle maniere gouuerner ſes ſuiets, que le Chef de nauire les ſiens, lequel non par vne loi eſcrite:ains par quelque art, comme par loi conduit & la nauire & ceux qui ſont portez en elle. Mais ſi en toutes choſes, en la peinture, en la chaſſe, au fait militaire, en l'Architecture, en l'eloquence & autres eſtoit conſtitué, que rien ne feût enſeigné, que ce qui eſt eſcrit:faudroit que touts les arts feuſſent renuerſez ſans enapres renaiſtre à cauſe de céte loi,qui defend l'obſeruation des choſes nouuelles:ainſi la vie humaine, qui eſt maintenant tres-difficile, ſeroit lors entierement importable. Demoſthene recite q̃ les Locriẽs attribuẽt tant aux anciennes lois

En l'oraiſon contre Timocrate.

&mœurs de la patrie, qu'ilz ne permettoiẽt les lois eſtre conſtituées au plaiſir de châcun & à l'impunité des iniures : tellement que ſi aucun vouloit propoſer vne nouuelle loi, il eſtoit cõtraint de ce faire ſon col entortillé d'vn liẽ: & ſi la loi ſembloit eſtre hõneſte & vtile, l'auteur d'icelle s'ẽ pouuoit aller vif & ſauf: mais ſi au cõtraire, le licol eſtraint il periſſoit. Le prince doit vſer de cet exemple cõtre ceux, qui s'eueillent cinq fois la nuit pour tourmẽter par nouueaux editz le peuple tant affligé, que n'aiãt qui ſoutiẽne le bien public remet toute ſon eſperãce en Dieu: lequel endure quelquefois les Tyrans regner pour cõtenir les hõmes en la crainte de ſa grandeur. Toute la force des lois eſt appuiée ſus deux choſes, deſquelles eſt entretenuë la choſe publique, à ſçauoir le loier ou guerdõ, & la peine. Car le vertueux labeur merite d'eſtre orné & enrichi d'honneur, de digne recõpenſe & illuſtre gloire: mais les vices doiuent eſtre punis & reprimez par mort, pertes, infamies, priſons, baniſſemẽts & autres ſemblables peines. Rien n'eſt mieux-ſeant & conuenable à la dignité du Roi, que la iuſte liberalité, laquelle decore & recõpenſe châcun de telz loiers qu'il merite: & ainſi excite le peuple à l'amour & bienueullance de ſon ſeigneur: qui eſt le pl⁹ vrai & ſeur moien de viure en repos. Les roiaumes ne ſont deſtruits par la neceſsité des richeſſes : ains par le defaut des amis, deſquelz l'abondance Xenophon dit

estre le sceptre des Rois. Quand ie di les amis, i'enten ceux, lesquelz vne honnorable & vertueuse vie rend dignes de la cõpagnie roiale & pour leur autorité meritent d'estre aimez du prince: & pareillement aiment sa grandeur & noblesse & l'vtilité de la chose publique. Sont ceux enuers lesquelz selon l'auis de Platon le prince se doit monstrer liberal: afin d'attirer les estrangers à desirer son alliance, & enflâmer les siens à l'amour de vertu. L'excellence de Crese non moins riche d'amis, que d'or ne perit (comme dit Pindare): mais le cruel & violent courage de Phalaris est couuert d'vne haineuse renommée. Qui voudroit exposer sa vie aux dãgers pour le prince ingrat & ihumain? L'esperãce qui excite les labeurs, apres l'attẽte seroit trõpée. Toutesfois ie ne veux que telz nobles personnagẽs, ausquelz le Roi monstre plus fauorable amitié, soient tant couuoiteux de richesses, que sans quelque moien ilz tendent les mains à la liberalité du prince. Car en toutes choses faut premierement mettre deuant ses yeux le bien public, & regardant à l'vtilité commune considerer si en receuant le don, que le Roi lui presente, il n'en peut auenir aucun dommage au peuple: comme si pour quelque necessité, qui pressât le roiaume, ou par furieuse guerre, ou autrement, l'espargne ne suffise à le secourir, sans greuer & fouller les pauures suiets de char-

En Hiero, ou le tyrã.

Les vrais amis du Roi.

Aux Pythies ode. 1.

ges exceſsiues & tailles extraordinaires: par ce que telz hõmes ſe rendroiẽt par leur auarice indignes de la preſence du Roi: auſsi le ietteroiẽt en vn ſoupçon de tyránie, laquelle ne peut eſtre iuſtement liberale : car elle enrichit vn peu de fauoris par la ruine de beaucoup de gens. Partant tu veois combien ſont pernicieux les dons des cõfiſcations pourſuiuies par les mercenaires ſolicitatiõs de ieneſçai quelz mauuais eſprits, & arrachées par corruptions des iuges iniques: leſquelz pour cõplaire à l'appetit de ceux, qui peuuent trop, trafiquent & vendent comme en tauerne le ſang innocent des hommes iuſtes, cõtre leſquelz ambitieuſemẽt ilz briguent les cõmiſsions non ſans eſpoir de grande recompẽſe. Laquelle iniquité iamais ne ſe preſẽte à ma pẽſée, qu'incontinẽt le ſouuenir de la calamité du miſerable peuple ne me contraigne à eſcrier, ô tems! ô mœurs! Mon Dieu eſten ſus nous ta pitié. Et autrefois ne me ſuis peu cõtenir, que n'aie eſcrit cõtre telz nourriſsiers de la volupté d'autrui : & eſperant te communiquer plus amplement mon oraiſon, ce lieu veut que ie me taiſe. Ie ne penſe toutesfois, quoi qu'on veulle dire, les vertueux princes i conſentir: mais qui bien fait à ces ennemis de la ſocieté humaine, eſt tant loĩg de la liberalité: q̃ plutoſt il ne ſe rẽd moĩs iniuſte, que celui, qui cõuertit les biens d'autrui en ſon prouſit. Puis donc que le Roi eſt vn cõmun pere de touts ſes ſuiets, il les doit touts embraſſer,

braſſer, & auoir ceux principalement chers, qui entre les autres excellent en nobleſſe de vertu. Quelle plus conſtante felicité pourroit deſirer le Prince, que d'eſtre accõpagné de grãds perſonnages, leſquelz veullent vne meſme choſe, que lui, franchemẽt lui conſeillent & ſont participants du ſoing qu'il a de ſon peuple: tellement qu'il peut en vn tems pourueoir à diuerſes choſes, deliberer & ordõner de pluſieurs afaires, & n'a (comme le Roi des Perſes) vn ſeul œil, mais infinis? Le Roi cõme mortel eſt ſuiet à miſere & aduerſité: mais l'hõme tõbé en affliction trouue peu d'amis. Dare qui fut tué par les ſiens, nous ſera ſuffiſant exemple. A céte cauſe faut choiſir & eprouuer en tems de ioië ceux, auſquelz en triſteſſe on ſe puiſſe fier, eſperant d'eux quelque cõſolatiõ. Demoſthene dit qu'il penſe l'homme prudent ne deuoir tant eſtimer quelcun ſon ami & familier & de lui s'aſſeurer, qu'il oſte à ſoi-meſme la force de ſe venger, ſi parauãture il venoit à lui eſtre ïiurieux & ennemi: au cõtraire ne pourſuiure de telle haine ſon ennemi, q̃ ſi l'inimitié oſtée il ſe vouloit reconcilier à lui, il ſoit empeſché de ſe permettre telle occaſion. Mais le prince, qui repute ſes amis ceux qui viuent vertueuſement, & ſes ennemis qui ſuiuent vne vie meſchãte, ne doit ainſi douter de l'affection des ſiens. Parquoi Demoſthene dit mieux en autre lieu ceux qui decorent l'hõme indigne, auoir quelque opinion de ſim-

Cõtre Ariſtocrate.

A Leptine.

pleſſe & ignorance: au contraire qui ne recompenſent ceux qui ont bien merité, encourir le ſouſpeçon de malice : & eſtre plus conuenable d'honnorer entre les bons quelques mechants, que de reffuſer aux bons la recompenſe à eux deuë. La ſentẽce d'Eſchine ne doit eſtre oubliée par le Prince : car ſi moins ſouuent il elargit & diſperſe les dons, honneurs & à peu, magiſtrats & à ceux qui ſont dignes & cõme par l'ordonnance de la loi: il aura pluſieurs bataillants pour a vertu : mais ſi prodiguement & (que ie parle ainſi) eperdûment, quaſi par quelque couſtume il donne à châcun demandant & ambitieuſement pourſuiuant: & ceux qu'il penſe decorer, n'en auront grace, & les bons & nobles eſprits en ſeront corrompus. Dauentage pour entretenir la police de la Choſepublique, eſt grandement neceſſaire de punir les meſchants. Solon dit quelquefois deuant les Iuges en accuſant celui qui auoit prié le peuple d'vne loi pernicieuſe, qu'il penſoit l'argent ou pecune eſtre la monnoie trouuée pour les echanges & contracts entre les hommes priuez : mais les lois eſtre la monnoie de la Choſepublique. A céte cauſe les Iuges doiuent plus amerement haïr & reprimer, ſi quelcun corrompt la monnoie de la cité, que ſi celle des hommes priuez. Et comme en cueillant le tribut on a accouſtumé de bien eſtimer & honnorer celui lequel franchement obeït, comme qui ap-

En l'oraiſon de la couronne.

Demoſthene contre Timocrate le recite.

porte à la patrie l'entier tribut du ſalut commun : au contraire de punir le deſobeïſſant : ainſi faut iuger que la ciuile & publique cueillette eſt tout ce que nous faiſons ſelon la conſtitution des lois, laquelle qui meſpriſe, nous arrache, & tant qu'en lui eſt, corrompt les choſes bonnes, excellentes & vtiles. Ceux donc que nature ne peut contenir en leur deuoir, faut retirer de vice par grandeur de peine. Car l'impunité eſt la plus attraiante amorce de pecher, & peu ſe trouue, qui voluntairement s'abſtienne de meſſaire, & offenſer, ou toute crainte de punition eſt oſtée. N'eſt il pas plus vtile de reprimer par la peine d'vn meſchant, l'audace de pluſieurs : que pour pluſieurs meſchants pardonner à vn? Noſtre Platon eſcrit Eſculape auoir vſé de telle prudence en ſon art, que facilement il gueriſſoit ceux, leſquelz il congnoiſſoit valoir en nature & bonne education : mais eſtre afoiblis de quelque ſoudaine & exterieure infirmité : a fin que rendus à leur premiere ſanté & accouſtumée maniere de viure ilz traittaſſent leurs afaires : Mais n'auoir iamais entrepris de remettre vn corps entierement gaſté d'interieure & maladiue corruption, par diligente & ordinaire obſeruation de dietes : tellement que les hommes paſſaſſent leur vie en triſteſſe & difficulté & engendraſſent enfants maladifz. Auſsi ne penſoit eſtre raiſonnable

Des peines.

Au 4. dialog. de la Republ.

de guerir celui, qui ne pourroit se contenir en vn ordre & reigle de viure, cõme n'estant profitable n'à lui-mesme n'à la Chose-publique. Ce conseil me semble deuoir estre proposé au Prince: afin que par touts moiens il face rẽger à la vertu ceux qui viuẽt voluptueusement sans hõnesteté, & regard de leur personne: mais punisse de mort ceux qui sont nez d'vn mauuais esprit & entierement desesperez & perdus de corrõpuë & vitieuse nourriture, tellemẽt qu'on ne peut rien attendre de leur santé, cõme à eux-mesmes & aux autres pernicieux: tant afin qu'à l'exẽple de ceux qui sont affligez de peines, les autres soient faits meilleurs, tant aussi qu'il ne soit permis à aucun de faire quelque chose iniuste & meschante. Car ceux qui ont offensé & messait contre les lois, ne sont tãt punis pour la faute passée (par ce qu'il est impossible que ce qui est fait, ne soit fait) mais afin que ceux mesmes, qui ont falli & peché & les autres, qui ont veu punir les meschãts soient par crainte de l'exemple d'eux emeus à haïr l'iniustice, au moins se gardent de tomber en semblable faute. A quoi le prudent legislateur doit regarder, considerant la grandeur des peines qui sont deuës à châcun. Mais sans les Iuges & Magistratz les lois, bien que tres-excellentes & vtiles seroient mortes. Ie ne veux toutesfois dissimuler que nulle peut estre plus grande coniecture de la corruptiõ d'vne Republique mal gouuer-

Platon au Protagore ou les Sophistes & 12. des lois.

Des Magistrats.

née, que la multitude & diuerſité des Iuges & Medecins: principalemẽt ſi non ſeulemẽt le vil & mechanique vulgaire: ains auſsi ceux, qui ſe vantent d'eſtre plus noblemẽt nourris, ont afaire de leur aide. Car quel ſigne plus euident d'vne mauuaiſe inſtitutiõ pourroit on deſirer, que d'eſtre contraint pour le defaut & neceſsité de ſa proprevertu, d'emprunter la Iuſtice d'autrui, cõme pouſſé des autres, ainſi que de ſeigneurs & maiſtres, à viure iuſtement? Quoi penſe-ie ordonner vne perfaite Republique? Il n'eſt en moi. Faut donc que le Prince regarde quelz Iuges & Magiſtrats il conſtituera: par ce que ſeul il ne pourroit ſatisfaire à rendre le droit à tout le peuple, & le contenir en telle police que les lois demandent. Partant les Iuges non pour autre cauſe ſont eſtablis, que pour conſeruer la dignité des lois: Mais non pour quelque beauté de corps, dexterité & vaillance d'armes, fleur d'eage, ne pour autre ſemblable choſe, qui les face reluire entre les autres citoiens: ains pour la congnoiſſance & epreuue qu'ilz ont de bien vſer de la Iuſtice. Car en quoi peut eſtre la force des lois? A ſçauoir non, ſi afin qu'elles accourent & aident de leur preſence, quand aucun offenſé s'eſcrie? Non: par ce que ſont lettres compriſes en eſcriture, qui ne peuuent ce faire. En quoi donc ſe monſtre la puiſſance d'elles? Si les Iuges leur donnent l'autorité qu'elles meritent, & les repreſentent

Quelz magistratz doiuent estre eleuz.

tousiours fermes & stables à ceux, qui implorẽt leur aide: Ainsi les Iuges sont par elles asseurez, & elles par eux. Il me semble que le Prince doit elire les magistrats, qu'il veut apposer à l'administration de la Iustice, nõ les ieunes hõmes: ains les plus anciẽs de son roiaume, lesquelz par lõgue & eprouuée cõgnoissance de ce qui est à faire, ou à fuir, se sont rẽdus familiers de la Iustice. Car cõbien qu'en la ieunesse on peut trouuer quelq̃ cõmencement de vertu: toutesfois ce premier & rude trait n'apporte suffisante marque pour iuger du cours entier de la vie pleine d'incõstance: Dõt auient que souuẽt les ieunes, ou gaignez par faueur, ou vaincus par corruptiõ, ou aueuglez par haine ne rougissent de iuger contre le droit & la raison. Mais telles passions sont refroidies en la vieillesse, laquelle par meure experiẽce a tãt valu en soi-mesme, qu'elle a bien-appris de dõter & cõtenir ses affectiõs. Cõme l'vsage des Frãçois a voulu l'ornement des plus illustres magistrats estre le pourpre, ou escarlate: & la loi des Grecs leur dõnoit pour enseigne vn diademe ou courõne: aĩsi nature mõstre la plus noble & hõnorable marque de telle dignité estre la venerable chenure. Les plantes nous pourront estre exẽples sufhisants: car elles ne produisent leur fruit meur, qu'en la derniere saison, lors que leur feuillage se cõmence à sẽcher. C'est contre l'ordre de nature de vouloir meurir la ieunesse deuãt son tems, & frauder la

blãche vieilleſſe de la recõpenſe, qu'elle à meritée pour les labeurs & trauaux de ſon eage paſſé: comme ſi le pere deuroit eſtre gouuerné par le filz: combien mieux dit Homere.

Les Ducs ſe ſont aßis, l'ordre en vieilleſſe illuſtre
Aux nauires de Neſtor.

Riẽ n'eſt plus cõuenable, q̃ d'aſſuiettir la courageuſe, bruläte & ardẽte ieuneſſe à la prudẽce de la vieilleſſe tẽperée & refroidie. Mais le Prince ne doit vẽdre les magiſtrats & offices ſuiuãt le cõſeil d'Alexẽdre Seuere Empereur Romaĩ, leq̃l diſoit. Il faut q̃ celui qui achete, vẽde auſsi. Ie ne ſouffrirai iamais les marchãts d'offices, leſ quelz ſi i'ẽdure, ie ne puis demner. Cõmẽt peut il tõber en l'eſprit d'vn bõ Roi de ꝓſtituer l'adminiſtratiõ de la diuine Iuſtice à quelq̃ vile & abiette trafique d'argẽt? ou eſt l'eſpoir de la vertu? Si les richeſſes dominẽt en vn roiaume, ie doute qu'en fin ne ſoit abuſé d'elles. Quoi l'hõme pour s'eſtre ꝑ ſa meſchãceté enrichi, eſt-il pour tant digne de magiſtrat? S'il achete ſon office, la couleur d'vn nõ excellẽt lui ſera couuerture de ſon afamée & inſatiable cupidité pour rauir les biẽs d'autrui: Et puis dire frãchemẽt qu'à grãd' peine tel hõme peut auoir en haine l'iniuſtice: tellement qu'il eſt par trop à craindre que ce lieu, auquel la Iuſtice doit preſider, ne ſoit fait vne foire d'auaricieuſe iniquité. Car iamais ne detournera ſon cœur des richeſſes, leſquelles ſeules l'õt eleué en ſi hault degré: ains touſiours

les eſtimant embraſſera, les embraſſant adorera, & les adorant ne dreſſera allieurs ſa penſée. Le Prince doit auoir l'œil ſi bien regardant, qu'il voie egallement entre les riches & les pauures la prudence & iuſtice de châcun: & tirant d'vn ord & vil accouſtrement vne belle, riche & noble vertu, la mette en lumiere, l'enrichiſſe de gloire & hõneur, & monſtre à ſon peuple quel eſt l'appui d'vn roiaume bien gouuerné. Ainſi l'eage doré retournera, & le Roi, qui a de Dieu l'eſprit orné de l'or & argent diuin, iamais ne ſouffrira ſa courõne eſtre ſouillée de la corruptiõ de l'or mortel. Partãt il choiſira entre touts ſes ſuiets, ceux qui d'vne bonté de nature s'emploient nõ tant à leur prouſit priué, qu'au bien public & vtilité des pauures: & auſquelz châcũ du vulgaire en ſes propres afaires entieremẽt ſe rapporteroit. A céte cauſe ie ſerois bien d'auis (non que ie veulle vn Roi s'i rẽdre trop ſuiet) que telz magiſtrats ſoient ordõnez aux prouinces, qui congnoiſſent l'eſprit & les mœurs du peuple, qu'ilz entreprennẽt policer & gouuerner. Nous voiõs les medecins plus doucement & delicatemẽt traitter les gentilz-hommes, que les villageois, & les maiſtres que les ſeruiteurs: combien qu'entre-eux ne ſoit aucune difference en la maladie. Ie ſcai bien n'eſtre moins dangereux d'abandõner à vn Iuge trop grãde douceur, que le permettre vſer de trop cruelle ſeuerité: mais par ce q̃ ne viuons auec les hõmes

perfaits & entierement ſages, faut quelquefois remettre du ſouuerain droit, nõ toutesfois à l'iniure d'autrui, ne de telle faueur, que les fautes demeurent impunies. Car les mesfaits iuſques à ce qu'ilz ſoient iugez, ne laiſſent leurs auteurs: mais des que la ſentence eſt prononcée contre eux, ilz s'arreſtent en la perſonne des Iuges, qui ne les ont iuſtement punis. Ie trouue la couſtume des François tres politique & conuenable à l'opinion de noſtre Platon, qui veut le Legiſlateur attribuer beaucoup au iugemẽt & prudence des magiſtrats es choſes qui appartiennent à la punition des crimes. Ce que doit apprẽdre le bon Prince: afin qu'il ne cõmette la vie, l'hõneur & les biens de ſes ſuiets es mains des hommes meſchãts. Auſsi l'audace des Iuges eſt d'autant plus à reprimer: Comme les fautes, qui en nauigant quelquefois auiennẽt, ſi par l'imprudence d'aucun de la troupe, n'apportent qu'vne petite & legere perte: mais ſi par l'ignorance ou temerité du gouuerneur, touts les naui-gãts ſont iettez en vn commun peril & calamité: ainſi les hommes priuez s'ilz faillent, endurẽt ſeulz leurs miſeres priuées: mais les fautes des magiſtrats de la Republique dedaignants les lois s'eſtendẽt ſus tout le vulgaire. Le plus grãd ornemẽt d'vne ville eſt la politique trãquilité des citoiens, laquelle toutesfois ne peut eſtre biẽ entretenuë ſans le gouuernemẽt des hõmes vertueux. Et telz le Prince cõtraindra à traitter les a-

Au 9. dialogue des lois.

faires du roiaume, & exercer les dignitez & offices: cõbien q̃ ou pour la vieilleſſe, ou autre ſemblable cauſe priuée ilz s'en veulẽt excuſer: p̃ ce que touſiours l'vtilité publique doit eſtre preferée. I'ai aſſes parlé quel doit eſtre le Prince en tout tems: ie le veux maintenant inſtruire de la force, pour repouſſer les iniures de ſes ennemis & du peuple. Ageſilaë diſoit, que ſi no⁹ eſtiõs touts iuſtes, il ne ſeroit beſoing de la force: mais puis que telz ne ſommes, ſe faut aider d'elle pour la defenſe de Iuſtice. Qu'eſt-il plus roial en vn Prince, que le noble cœur, lequel eleué d'vne vertueuſe & incraintiue conſtance ne ſe laiſſe vaincre par l'aſſault des choſes mortelles & periſſables. Si la haulteſſe de cœur eſt propre à l'hõme, par laquelle il ne s'eſpouãte de rien, meſpriſe les choſes ſuiettes à mutation, & ne penſe pouuoir rien auenir à l'homme, que facilement il ne porte: Dautant plus le Roi, qui eſt l'exẽple de bien viure, ſe doit perſuader les plus grands biens, auſquelz l'hõme puiſſe aſpirer en cête vie. n'eſtre hors de lui: & partant ne s'emouuoir ne de l'vne ne de l'autre fortune, comme celle, qui ne peut rien apporter plus excellent, que ce qu'il a. Ie ſçai bien que l'hõme enorgueilli de nouuelles richeſſes vole (cõme dit Pindare) aux delices & felicité, ſus ſon cœur ren forcé de pl⁹ grãd' eſperãce. Mais les mortelz ne ſont q̃ iournaliers, vne ombre vaine, vn ſonge, vn vẽt leger & vne ſoudaine fumée: deſquelz le

De la force

En l'ode 8. des Pythies

plaiſir s'euanouit auſsi toſt qu'il cõmence. Tou tesfois ilz ont en eux la plus illuſtre & admirable ſplẽdeur de toutes les choſes humaines, laquelle Dieu leur a dõnée, q̃ eſt la raiſon. A ce ꝓpos ie veux imiter la cõparaiſon du cõmencemẽt des odes de Pindare. Cõme l'or à cauſe du luſtre reſplẽdiſſant qu'il tiẽt du Soleil, eſt le plꝰ eſtimé entre les ſuperbes richeſſes: mais rien ne peut eſtre veu au ciel plus reluiſant q̃ le Soleil: ainſi l'entendement, la vraië & celeſte richeſſe, à cauſe de l'excellẽce qu'il a de Dieu, qui l'a preposé à toutes les choſes creées, merite le premier hõneur de ſes euures. Mais Dieu aiãt choiſi entre touts les eſpritz vn plus noble & diuin pour gouuerner les autres, a voulu qu'il excelle en toutes perfectiõs, cõme le Soleil raionnãt ſus vn petit mõde. Quel deſordre ſeroit au ciel ſi le Soleil emprũtoit ſa lumiere de la Lune, incõſtãte & volage? Auſsi q̃lle police au roiaume, ſi le Prince ne depẽdoit, q̃ de la fortune? Qu'il regarde dõc & eſtime premieremẽt ſoi-meſme, & ce qui lui eſt propre: ſi nõ qu'il ſe propoſe les exẽples des anciẽs Empereurs, Rois, princes, gouuerneurs, Capitaines & Magiſtrats, deſquelz les hiſtoires ſont pleines. Car s'il n'eſt de telle excellẽce que nous deſirõs, dautãt qu'il marche quaſi touſiours par les chemins fraiez des autres ſe gouuernant en ſes faits par quelque imitation, il ſuiura les traces des plus grãds afin que s'il ne peut attaindre au ſouuerain but au-moins

en aproche bien pres: à l'exemple des bons archers, auſquelz ſi le blanc qu'ilz veulẽt frapper, ſemble trop loing, congnoiſſants la portée de leur arc, ilz prennent leur viſée plus haulte que le lieu de la butte, ſe propoſants par telle addreſſe de plus aſſeurement paruenir à leur deſſein. Et tãt ne me plaiſt l'opinion de Plutarque que ie veulle le prince pour la tranquillité de ſon eſprit regarder pluſtoſt aux moindres que lui, qu'a ceux qui ſont eleuez aux plus haultes puiſſances: par ce que les faits vertueux des grãds perſonnages, qui ont des-ia gaigné enuers le peuple vn honnorable renom, ſont d'autre vertu, que les images de l'engraueur, leſquelles Pindare appelle muëttes & priuées de ſens. Car ilz eguillonnent & incitent ceux qui *les ſuiuẽt*, à les paſſer, au moins diligẽment les imiter. Mais l'imitation des choſes baſſes & legeres, combien qu'elle ſoit de moindre labeur & difficulté, n'eſt de ſi grand honneur, & ne vault tant pour contenir vne multitude en la reuerence enuers ſon prince. Le peuple voiant la bonne affection de ſon Roi, lequel ſans trauailler ſon eſprit en vaines penſées & deliberations (cõme Homere deſcrit Achille depité) ne deſire ne cherche riẽ plus que le bien commun, que doit il autre choſe faire, ſi non apporter ſes eſtudes & deſirs à meſme fin. Céte vertu fera que le prince s'offrira conſtamment aux difficiles & hazardeuſes entrepriſes, nõ par audacieuſe temerité ou am-

Au liure de la tranquillité d'eſprit.

bitieuſe cupidité de gloire, ne pour ſa priuée vtilité: ains par vertueuſe nobleſſe d'eſprit, & pour quelque grande & iuſte cauſe: cõme pour la defenſe du nom de Dieu, de la patrie, & d'autres ſemblables, auſquelz ſeroit inhumain, inique & deſraiſonnable de reffuſer ſa force & diligence. La force, de laquelle nous parlons, n'eſt en la puiſſance du corps robuſte: ains en la conſtance de l'eſprit ferme & incraintif, lequel partant ne peut eſtre ſans la prudence ne les autres vertus. A céte cauſe Demoſthene dit le cõmencement de toute vertu eſtre la prudence, mais la fin & perfection, la force: & comme icelle ordonne ce qui eſt à faire: ainſi céteci le garde & defend. Le diuin Platon cõclut ſous la perſonne de Socrate touts les mouuements & enclins de l'eſprit conduits par la prudence tendre au ſouuerain bien & felicité: par l'imprudence tõber au contraire: tellement que la force ſans la prudence n'eſt qu'vne imprudẽte audace. Ainſi les vertus doiuent eſtre conioíntes en l'homme roial: afin que n'eſtant endormi en quelque pareſſeuſe & lâche couardiſe diligemmẽt il ſe prepare, deuant que rien entreprendre: & preuoiant le but de ſon intention ne deſeſpere par imprudence, ou trop ne ſe fie à ſon audace. Car & la prudence & la iuſtice & la temperance ne ſeroient ſans la force aſſes puiſſantes, pour s'entretenir en leurs grandeurs, & ſe defendre contre l'aſſault des perturbations, ennuits, miſeres,

En l'oraiſon funebre

Au Menon, ou de la vertu.

afflictions, iniures, & calamitez, auſquelles la vie des hommes eſt diuerſement expoſée: auſsi ſans elles que ſeroit ce la force, qu'vne audacieuſe fureur? Telle eſt donc la tiſſure roiale, que le prince iamais ne permet les mœurs & affectiõs moderées eſtre diuiſées des fortes & courageuſes: ains les aſſemble, & comme aiant tiſſu vne toile deliée & bienagenſée rend & en ſoi-meſme & en ſon peuple l'accord & police des deſirs bien conuenables & conſentants. Quel pẽſes-tu deuoir eſtre l'ornement du Roi? Ie veux bien qu'il ſoit plus richement veſtu, que le vulgaire: mais quel honneur lui peut auenir plus grand, pour eſtre mollement & delicatemẽt paré de pompes & brauetez, enflées d'vn ſuperbe meſpris du peuple? S'il trouue que la bienſeance de ſa perſonne ne ſoit qu'en tel ornement, il s'abuſe: car toutes ces farderies ne ſont q̃ pour le corps: mais le corps eſt pour l'eſprit. Les filles tranſportées de l'amour de trop complaire à elles-meſmes, ou à leurs muguets, pour eſtre regardées ſe parent de laſsiues & mignardes põpes, ou pluſtoſt afeteries: leſquelles toutesfois mettẽt leur nom en tres-mauuaiſe opinion. Et elles & les femmes enorgueillies de telles diſſolutiõs auroiẽt beſoing d'vn graue Cẽſeur: mais par ieneſçai quel malheur elles ſont ſeulles honnorées, & triomphent en toutes cõpagnies. Les Magiſtrats i penſeront: ie m'en ſuis autrefois iument plaint. Le prince prudent ne ſe doit plai-

L'ornemẽt du Roi.

ſanter en telles ieuneſſes propres à vn Sardanapale : ains ſe garder que par la vaine inſolence des ſumptueux accouſtrements il ne tõbe en quelque moquerie & deſeſtime de la grãdeur, à laquelle il eſt eleué. Homere blâme grãdemẽt *Iliad.2.* la pompe delicieuſe de Care, lequel alla chargé d'or en la dure bataille, comme vne pucelle : mais il fut tué de la main du vertueux Achille. Les magnificences Perſiques de Dare n'eſtonnerent Alexandre, ains pluſtoſt le feirent bien eſperer de la victoire. Quel donc plus precieux ornement peut auoir le prince, que celui, duquel le philoſophe eſt decoré ? Homere illuſtrant le Roi de ſes excellen *Iliad.3.* ces dit.

Il eſtoit & bon Roi & courageux es armes.

La philoſophie l'enſeigne, que laiſſant aux autres les molles delices du corps, il ne penſe eſtre digne & bienſeant à l'homme de parer ce qui lui eſt commun auec les beſtes, & enuillir l'eſprit, pour lequel ſeul il eſt nommé & reputé homme. Le ſceptre, la couronne, le manteau roial & tout l'accouſtrement, duquel le prince eſt veſtu en ſa plus grande magnificence, eſt la noble, & reluiſante vertu : laquelle il exerce en deux choſes, en la pureté d'vne ſainte vie, & haulteſſe de cœur, pour ne ceder aux aſſaultz de fortune. Nõ ſãs cauſe les Rois des Perſes eſtoiẽt eſtimez ſerfz & Barbares, au regard des Grecs: par ce qu'ilz mettoient leur plus grande gloire

à estre liez &enchesnez d'or & chargez de pierreries, sans se trauailler du gouuernement de leurs suiets. En quoi trop ilz se monstroient asseruis au corps, qui est vne tres-miserable seruitude. Ne faut oublier de dire en quelle maniere le Prince se doit gouuerner en la chose militaire. Ie ne disputerai combien est pernicieuse la guerre, & au contraire la paix vtile: car il seroit impossible (i'enten quand aux hommes) de si bien entrelasser les volũtez & pẽsées des grãds seigneurs, que le lien d'immortelle amitié, que Dieu commande demeurer ferme entre eux, puisse perpetuellement durer, sans estre ou entierement rõpu, ou aucunement defait. *Ainsi la* guerre iuste & hõnorable est preferée *à la* paix dõmageable & infame. Faut q̃ le Roi premierement considere la cause, en apres le moien de l'entreprise, & depuis la fin: & iamais ne prenne les armes pour vne cause vaine, legere ou douteuse, congnoissant que seroit se iouer du sang, qui lui doit estre plus cher, que sa vie. Si quelque meilleur moien se presente pour appaiser la fureur de celui qui viẽt contre lui, ou repousser l'assault qui est dõné à son roiaume: il s'efforcera d'empecher que les siens ne soient miserablemẽt pillez, destruits & ruinez par l'ardãte flâme du feu, & le cruel fil de l'espée. Partant Isocrate me semble tres-bien conseiller, quand il dit estre besoing en ces choses, qui dependent d'vn euenement douteux, d'vser de

Comment le Prince se doit gouuerner en la chose militaire.

En l'oraison de la paix.

meure

meure & diligente deliberation, & ne les reputer pluſtoſt cõgneuës, q̃ la fin nous en ait rẽdus certains par l'experiençe. Qui ne dira la guerre eſtre propre aux hõmes perdus & deſeſperez, qui cherchẽt par toutes manieres de s'enrichir, & la paix à ceux, qui viuẽt en heureux cõtentement? I'aimerois mieux que deux princes gouuernaſſent vn roiaume en tranquile ſocieté, qu'vn Roi ſeigneur de diuers païs feût autant ambitieux, qu'Alexãdre Macedoniẽ, lequel ſeul vouloit cõmander à tout le mõde, ſe propoſant le Soleil, qui eſt vnique au ciel. Son exemple & pareillement de Ceſar monſtre le peu de durée qu'a telle cupidité. Le prince ne ſe doit tant enflâmer d'vn deſir de vaincre, & regner (comme eſcrit Platon auoir eſté la couſtume des Lacedemoniẽs) que pour eſtẽdre les fins de ſon roiaume il ſe iette temerairement aux dangers, & entreprenne contre les Rois voiſins ou eſtrangers quelque iniuſte guerre. Car la vraie ſplẽdeur d'vn eſprit roial n'eſt en l'ambition d'eſtre veu excellent en magnifique & preſumptueuſe haulteſſe de renommée: ains iuſtemẽt noble en puiſſance vertueuſe: & partãt ne ſe propoſer la gloire pour loier des faits, qu'il entreprent: comme s'il eſtoit aſſerui à l'erreur d'vne ſotte & ignorante multitude. Les anciens diſoient la fin de la guerre eſtre la paix: ce que i'interprete ſuiuant l'opinion de noſtre Platon, que la guerre ne doit eſtre miſe ſus, que par la contrainte des

En l'Alcibiade 1. & 2. dial. des loix.

iniures & pilleries faites par l'ẽnemi: en telle intention toutesfois, que d'elle vienne vne plus fidele & durable paix. Car (ainsi qu'escrit Thucydide) les hõmes prudents se contẽtent de viure en repos, s'ilz ne sont irritez d'iniures: mais les vertueux s'ilz sont assaillis, n'estiment estre indigne de changer la paix à la guerre, & si leur est bien tombé, de reprendre la paix: tellement qu'ilz ne soient enorgueillis par l'euenemẽt de la guerre, ne trop espris de l'oisiue paresse de la paix ilz se laissent offenser. Par cè que celui qui trop s'arreste au plaisir de la paix, peut estre incontinent priué de sa volupté: & celui qui s'enfle de la prosperité de la guerre, ne *considere* qu'il est eleué d'vne incertaine temerité. Plusieurs choses mal-deliberées sont *quelquefois* paruenuës à felicité p la faute des ennemis plus imprudents: & plusieurs autres qui sembloient bien ordonnées, sont vilainement tombées en contraire euenement. Ausi on ne pense combien est difficile de faire le semblable, qu'en deliberant on se promet: car nous consultons en nostre aise, mais en l'euure souuent defaillons de peur: tellement que Pindare chante le vainqueur estre quelquefois contraint de porter vne partie de la calamité. Partant ne me semble suffire pour rendre la guerre iuste ce que dit Ciceró, si auparuant elle est denõcée & signifiée, ou si les choses sont redemandées: par ce que l'vn & l'autre peut auoir esté fait:

En l'ode 4. des Nemées.

Contre Ciceron au liure 1. des offices.

toutesfois la cauſe ne ſera iuſte. Si les entrepriſes des Romains contre les Grecz, Heſpagnolz & autres eſtrangers n'ont eſté colorées, que de l'vne de ces deux cauſes: ie puis dire qu'ilz ont auſsi iuſtement perdu ce qu'ilz auoient conqueſté, comme ilz auoient premierement conuoité d'eſtendre les fins de leur Empire es terres d'autrui. Et la ſentence de Pyrrhe, combien qu'elle plaiſe grandement à Ciceron, ne me ſemble tant roiale: car on ne pourroit ſi bien deguiſer l'affection de celui, qui prent les armes, non pour autre cauſe, que pour eprouuer ſes forces contre l'ennemi, & debattre lequel fortune aime mieux regner, qu'on ne voië clairement en lui l'ardeur d'vne ambitieuſe ieuneſſe pleine de temerité. Toutesfois deux choſes me ſont agreables en ſon opinion, l'vne qu'il ſe dit n'eſtre attiré de la cupidité de l'or, & à céte cauſe pardonner ſans rançon à la liberté: l'autre qu'il ſe veut eprouuer par vertu: ce que i'enten eſtre l'honneur du noble Prince de n'vſer de traihiſons, eſpies, ſurpriſes & autres ſemblables tromperies: car ce qui eſt elongné de la Iuſtice, ne merite iamais quelque gloricuſe louange. Qu'eſt il plus contraire à la vertu que la fineſſe? Le Roi contraint pour le bien public d'entreprendre la guerre, conduira le premier ſa gendarmerie, dreſſera ſon camp, & ordonnera les bandes &

compagnies de gẽs de pied & de cheualsousles Capitaines, lesquelz il choisira pour la prudence de leur conseil & experience des choses, que l'eage leur a fait congnoistre: afin qu'aiant trenché à l'ennemi le lieu de l'auantage, s'il faut courir sus lui, châcun conduise si dextrement ceux de sa charge, que nul desordre & confusion les puisse afoiblir: & si l'occasion presse de retirer en arriere, il les entretienne en telle asseurance, qu'ilz resemblent aux Scythes, lesquelz fuiants ne batailloient moins, que poursuiuants l'ennemi. Que le Prince donc reuoië ses gendarmes, les persuade & anime à resister vertueusement aux iniustes assaultz, à defendre la patrie, eux-mesmes, leurs femmes, enfants, parents, amis & touts entieremẽt ceux du roiaume, pour lesquelz ilz sont nez: qu'il les appelle ses amis & compagnons, & de son sceptre (comme dit Homere mettant Neptune en la bataille) renforce leur courage.* Car la presence du Roi & le familier & humain visage, qu'il monstre à ses soldatz, les excite grandemẽt à vne amour & bienueullance enuers lui, qui est la plus seure & ferme coniecture pour bien esperer de la victoire. En céte maniere ne portera aux vns plus grande faueur qu'aux autres, ains honnorera ceux, que la vertueuse vaillance rend dignes d'estre cogneus, les recompensant des labeurs qu'ilz ont portez. Agamemnon en Homere se monstre si diligent enuers ses sol-

Iliad.12.

datz, qu'il ſçait appeller chacun par ſon nom, & admonneſte au ſemblable ſon frere Menelaë. Mais tel ſoing ne me ſemble beaucoup neceſſaire à noſtre Prince, lequel ne ſe doit tant ſoucier des afaires de la guerre, qu'il oublie le reſte de ſon roiaume. Auſsi ſon deuoir n'eſt d'entretenir perpetuellement les armes, & s'obſtiner à la deſolation d'vne ville: ains de gouuerner tout ſon peuple en iuſte police. En toutes choſes, deſquelles faut parler à la verité, deuons conſiderer ce qui eſt plus important & vtile. Si le Prince ſe iettoit en la foulle de l'armée combattant à la façon d'vn ſimple cheualier, ou hõme de pied: ſon peuple n'en rapporteroit tant d'heur & vtilité, que de miſere & ennui. Le ſoldat conçoit bonne opinion de ſon ſeigneur, par l'aſſeurance qu'il a, qu'icelui n'eſt emeu à l'entrepriſe de la guerre, que pour le bien commun de tout le roiaume: & partant comme ſouſtenant ſa propre cauſe, qui ne peut eſtre ſeparée de la publique franchement il s'expoſe aux aſſaultz. Au cõtraire quelles calamitez, quelles fâcheries & quelz troubles exciteroit ou la priſõ, ou la mort d'vn bõ prince, tãt aimant ſes ſuiets, & d'eux tant aimé? Les exẽples des Empereurs, Rois & Capitaines anciens ne peuuent riẽ en ce lieu. Car l'ambitiõ qui les enflâmoit à s'enrichir des païs eſtrangers, & epandre leurs noms par tout l'vniuers, leur auoit fait choiſir céte voie comme la plus brieue & commode pour par-

Iliad. 10.

Le Roi ne ſe doit ietter en la foulle de la bataille.

uenir à leur deſsin : par ce que trauaillants les gendarmes de continuel labeur, ilz n'euſſent trouué qui les euſt voulu long tems ſuiure, ſi non qu'en toutes les menées, pourſuites, alarmes & dangers ilz ſe feuſſent rendus entierement leurs compagnons. Mais le Prince qui repouſſe les iniures faites à ſon peuple paiſible, n'a beſoing d'accompagner ſon camp que pour le dreſſer par ſa prudence : toutesfois ne ſera indigne de ſa perſonne, qu'en tems de paix il s'exercite en la diſcipline militaire : tant afin de s'endurcir aux peines, que d'apprendre à bien conduire ſon armée & reſiſter aux tromperies, rufes & ſurprifes de l'ennemi. Dauantage puis- qu'on ne peut touſiours viure en tranquile contentement, pour n'eſtre en tems de guerre deſarmé, il ordonnera quelque diſcipline & exercice, auquel ſeront aguerris ceux, qui ſembleront plus puiſſants pour ſouſtenir le trauail des armes. Mais ne ſeroit louable, de s'eſtudier ſeulement à tel art : comme nous liſons de Philopemene Prince des Achéens. Partant ie ſuis de l'opinion de Socrate, que le principal office d'vn Capitaine eſt de vaincre : toutesfois ie ne trouuerois bon, ſi le Prince ne ſe propoſoit autre fin que la victoire. Aux vns plaiſent grandement les carmes de Tyrtée, leſquelz eſtoient chantez par les Lacedemoniens, pour exciter la ieuneſſe aux armes : mais ceux de Theognide recitez par Pla-

Au dialogue Eutyphron, ou de la ſainteté.

ton m'agreënt beaucoup plus, par leſquelz il dit céte foi, qui reluit principalement es dangers, eſtre la perfaite Iuſtice plus precieuſe que l'or. Mon Prince donc pour ne deshonnorer les richeſſes, deſquelles la vertu t'a ennobli, embraſſe la foi, & la garde ferme & conſtante, non ſeulement aux tiens : ains auſsi à tes plus grands ennemis. Car elle eſt le fondement de la Iuſtice, & l'appui de la ſocieté humaine. Qu'eſperera l'eſtranger s'il veoit vnefois dementir la promeſſe. A quoi ſe fiera le peuple, ſi celui, qui eſt retourné à ſon ſeigneur ſous l'aſſeurance qu'il auoit de lui, eſt trompé ? Ie ne ſçai ſi l'homme n'eſt veritable en ſa parolle, quel il pourra eſtre en la police, en la conſtitution des lois, en l'entretenement du bien public. Ie ne doute qu'on m'obiettera qu'il eſt quelquefois neceſſaire de feindre la foi, pour punir & ſurprendre les meſchants, mais auſsi on m'accordera qu'il ne faut abuſer de tãt ſainte vertu, comme d'vne choſe contrefaite à plaiſir. Cyre reſpondit prudément aux Hircaniens, que nous auons la foi & en l'eſprit & aux mains ; ce que ie puis ainſi interpreter, que le Prince ne doit ſeulement eſtre d'eſprit fidel, c'eſt à dire, auoir céte volunté de garder la foi: mais auſsi de ne faire aucune choſe, qui l'accuſe d'eſtre d'effait contraire à ſa parolle. I'ai aſſes dit (mon Philarete) de l'inſtitution du Prince, laquelle tu peus entendre n'eſtre tirée

Au dialogue. 2. des lois.

De la foi.

Xenophon au liure 4. de la Cyripedie.

d'allieurs, que de la Philoſophie. PHILAR. Si i'eſtois autant verſé aux liures des philoſophes, cõme i'ai bien cõpris ton diſcours: facilemẽt ie marquerois les lieux, deſquelz le Prince enſeigné pourroit ſuiure ton inſtitution: Toutesfois ie te prie (puis que nous auons loiſir) de cõtinuer ton propos, & mõſtrer plus clairemẽt l'vtilité, que la Philoſophie apporte à ceux, qui veulent vertueuſemeut regner. LE CAR. Le nom de la philoſophie declaire aſſes qu'elle eſt. Car chacun l'entend eſtre nommée de l'amour de ſageſſe: & le philoſophe ſe vouër & dedier entierement à elle, l'embraſſant toute, nõ l'vne ou l'autre de ſes parties, par ce qu'elle n'eſt qu'vne, inſeparable & eternelle. Phocylide (lequel nous liſons auoir recueilli ſes carmes des liures des Sibilles) eſcrit, n'eſtre qu'vn ſeul ſage, riche & puiſſant, à ſcauoir Dieu: à l'amour duquel ſe doit arreſter le philoſophe, & en l'aimant ſe propoſer de l'imiter, & ſe rendre à lui ſemblable, entãt que les forces de l'eſprit i peuuent aſpirer: car d'attaindre à ſi haulte grãdeur n'eſt à l'hõme poſsible. Telle eſt la vraie amour, laquelle contente celui, qui l'a chere, & le retire des paſsions corporelles: afin qu'il s'eleue à la congnoiſſance des choſes cachées en nature, leſquelles Dieu (comme dit Platon) ne veut eſtre reuelées à touts, ains ſeulement à ceux, qui lui ſont plus agreables. Ce que ie di du philoſophe, conuient auſsi au Prince: par ce que ſans

De la vraie philoſophie

l'inſpiration de Dieu toutes les entrepriſes des hommes ſont vaines : & à plus forte raiſon celles des grands ſeigneurs. La philoſophie ne permet le corps ſe reuolter cõtre l'entẽdemẽt: ains entretiẽt touſiours l'eſprit humaĩ en ſa nobleſſe, pour l'attirer aux ſciẽces dignes de lui, aſpirant à vn biẽ immortel, auquel repoſe le but de noſtre eſperance. Par elle auons appris ce que le vulgaire appelle biens, n'eſtre que trahiſons & embuches de fortune, pour attrapper ceux, qui trop ſe fient à ſon inconſtance. Theophraſte prochain d'expirer reſpondit à ſes diſciples, qui lui demãdoient s'il ne vouloit rien leur cõmander, qu'il n'auoit autre choſe à leur encharger, ſi non que ſous l'ombre de la gloire, la vie mentoit pluſieurs choſes douces : mais alors commencions à viure, quand nous mourions : tellement que rien n'eſtoit plus vain, que l'amour de la gloire : auſsi la vanité de la vie eſtoit plus grande, que l'vtilité. Penſant à telles & autres infinies ſentences, leſquelles viennent pleines de grauité des eſcholles philoſophiques, ie ne puis ne me perſuader, que telz perſonnages n'aient eſté choiſis de Dieu, pour conduire & gouuerner les autres mortelz. A céte cauſe Pericle tres-elegamment diſoit en Thucydide. *Nous philoſophons, c'eſt à dire, portons la pauureté ſans afoibliſſement d'eſprit, & vſons des richeſſes plustoſt à la commodité des choſes, qu'auec vne vantance de parolles.* Nous ſommes tant affi-

Au liure 2.

gez de diuerſes perturbations, que l'epreuue iournaliere me contraint de dire, que ceux, qui dedaignent la philoſophie, tombent en telle haine d'eux-meſmes, qu'il leur deplaiſt d'eſtre hommes. Elle ſeule peut bien conſoler & alleger les calamitez, & partant le Prince la doit faire ſon vnique cõpaigne: afin qu'eſtãt propoſé au peuple pour exẽple à imiter, il ne lui monſtre rien, qui ne merite d'eſtre ſuiui & admiré. Car comme le Soleil (lequel noz anciens appelloiẽt le Prĩce du ciel) eſt regardé pour ſa lumiere: ainſi la vertueuſe ſplẽdeur eſt ſeule qui attire les yeux des citoiẽs à honnorer leur Roi. Mais cõment ſera-ce, q̃ le Prince pourra cõgnoiſtre ce qui eſt vrai, & de lui ſeparer le faulx, penſer q̃lque choſe grande, & qui ſemble au peuple pres-que diuine: iuger de ce qui eſt bon ou mauuais: rendre à châcun ſon droit, & guerdonner ceux qui le meritent, au contraire refraindre & reprimer l'audace des iniurieux: ordonner lois roiales & iuſtes: entretenir les ſiens en paiſible & compagnable tranquilité, tellement qu'il ſoit la viue loi: eſtre liberal enuers ceux, qui ſont dignes, ſans piller les autres, reſiſter conſtammentaux perilz qui s'offrent, & courageuſement ſouſtenir la Iuſtice: vaincre par temperance ſes affections & donter les voluptez des ſiens: s'il n'apprend de la philoſophie que c'eſt que la prudence, le bien, le mal, le vrai, le faux, la iuſtice, l'iniure, la liberalité,

la force & nobleſſe de cœur, la tẽperance, brief en quoi giſt la ſcience roiale? Ne penſes point que ie feigne en ma fantaſie vn contẽplatif philoſophe, qui n'a ſeulement que le nom, & ſous quelque couleur de la barbe griſe, des cheueux chenus, & d'vne vie contraire à la cõmune, s'efforce d'eſtre regardé. Car le vrai philoſophe ne brigue la faueur populaire, ne deſire d'eſtre cõgneu, ne differe du vulgaire, ſi non en ce qu'il ſuit la meilleure vie: autremẽt s'il laiſſoit ou violoit en aucune maniere la ſocieté publique, il corrõproit ſa profeſsiõ, & cõme inutile & pernicieux deuroit eſtre deietté. PHIL. Puis que le philoſophe eſt tel, pour quoi n'eſt il emploié aux afaires de la choſe-pub. Cõme no⁹ dõnons pluſtoſt le gouuernemẽt de la nauire à celui cõbien que vieil, lequel cõgnoiſſant les cõtrées, les deſtroits de la mer, lés prefages des eſtoiles preuoit les dãgers, & par ſa prudẽce met ordre q̃ la tẽpeſte eſmeuë ne iette la nauire en extreme peril: qu'a celui, lequel trop ſe fiant à ſa dexterité & puiſſance eſtẽd les forces de ſon bras à batailler cõtre l'orage. Ainſi me ſemble qu'à ceux appartiẽt de gouuerner, qui reluiſent en vertu, & nõ à ceux qui ſont enflez de vaines richeſſes, ou armez de forces periſſables. LE CA. I'ai touſiours eſté de céte opiniõ: Mais les philoſophes voiãts le peuple tãt corrõpu ſe ſõt retirez des ſeditieuſes diſcordes, eſquelles auſsi leur prudẽce n'euſt riẽ valu: nõ pl⁹ que l'hõme ietté entre les beſtes

ſauuages, qui ſe lancét ſus lui à gueule ouuerte, auſquelles ne peut reſiſter, ains eſt deuoré auãt que de pouuoir ſecourir ſes amis, qu'il veoit entre les dents de quelques tigres. Telz ſeroient ceux es eſmeutes populaires, qui voudroiét entreprẽdre la defẽſe de la iuſtice: car ilz ne pourroient ſi toſt aider à la choſepublique, qu'ilz ne ſentiſſent la foulle des ſeditieux ia bendez contre leurs teſtes. Demoſtene cõiecture auoir eſté vn tems en Athenes, auquel le peuple contraignoit celui à gouuerner & exercer les magiſtrats, lequel il euſt veu le plus iuſte & prudét: non par faute d'autres (car touſiours pluſieurs ſe preſentent à telles dignitez) mais afin que par leurs exẽples les citoiens fuſſent plus vertueux.

Au 1. dialogue de la repub.

Depuis par ambition châçũ s'efforçoit d'attaindre à telz honneurs. Si la cité (comme dit Platon) eſtoit compoſée de gens vertueux, on debattroit autant pour ne gouuerner, qu'au iourdhui on s'entrebat par vne cupidité de regner. Mais c'eſt la plus grande miſere & calamité, qui puiſſe auenir ou à la republique viuãte en liberté, ou à vn roiaume, que d'eſtre aſſuiettis au gouuernemẽt des meſchãts. Et pour céte cauſe q̃lquefois les hõmes bien nez & afectiõnez au biẽ public, d'vn meilleur enclin ſe preſentẽt à l'adminiſtratiõ de la cité, non par ambitiõ, n'eſpoir de quelque gain ou volupté, ains comme à vne choſe neceſſaire: par ce qu'il eſt dangereux de commettre vne ville, vne prouince & tout vn

roiaume au plaiſir des hommes iniuſtes, ignorants, cruelz & pleins de vices. Toutesfois ie ne veux tant flatter le nom de la philoſophie, que ie ne reiette de toute compagnie ie neſçai quelz ſophiſtes, qui ont abuſé d'icelui: leſquelz le Roi des Indes excellent philoſophe (ſelon le teſmoignage de Apollone Tyanéan) nommoit tres-bien vollcurs & pirates de la philoſophie, de laquelle, comme d'vn precieux ornement veſtus ſe marchoient trainants vne robbe, qui ne leur appartenoit. Trop long ſeroit de redire ce que i'ai autrefois retiré des ſentences & de ce Roi & des autres pour noſtre diſpute. PHIL. Ie me contenterai ſi tu me ſatisfais de deux choſes: premierement que c'eſt qu'il te ſemble des autres arts: enapres quelz liures te ſemblent deuoir eſtre preſentez au Roi. LE CAR. Quãt aux arts i'vſerai de céte comparaiſon. Comme ceux, qui percent & minent la terre, pour tirer l'or, ne ſufiſent à congnoiſtre la nature de lui: mais appartient à ceux, qui l'epurent & prouuent au feu. Ainſi les arts d'eſcrire, de bien-dire & de ſubtilement diſputer ſont ſemblables aux rudes metaux de l'or, & aident aucunement à la congnoiſſance des choſes: Mais la philoſophie eſt la touche & epreuue, par laquelle la verité de toutes les choſes diuines & humaines eſt congneuë. C'eſt vne choſe tres-dãgereuſe, d'entreprendre le iugement ſus les illuſtres & admirables eſprits, qui ont anciennement fleuri,

Philoſtrate au 2. liu. de la vie d'Apollone.

Quelz liures douuẽt eſtre preſentez au Prince.

deſquelz encores la memoire reluit en cet eage, & ſera touſiours plus excellente iuſques à la derniere poſterité. Mais pour te cõplaire ie dirai mon auis, laiſſant aux autres leur meilleure opinion. Partant le prince, s'il veut ſuiure mon conſeil apres l'intelligence de Dieu, apprendra les ſciences dignes de l'hõme noble, & principalement de lui: comme ſont les Mathematiques, par leſquelles l'eſprit ſe deliure de l'inconſtance des choſes humaines, & ſe propoſant l'ordre perfait & bienſeance exquiſe des celeſtes tend à l'imitatiõ du ſouuerain Roi de l'Vniuers. Pluſieurs ont monſtré, & quelquefois ie dirai plus amplement combien eſt grande l'vtilité, que la congnoiſſance des nombres, grandeurs, proportions, accords, & mouuements des eſtoilles apporte à la vie humaine: cõbien auſsi ces ſciẽces honnorent l'eſprit bien né. Il me ſera maintenãt aſſes de ſatisfaire à ta priere. Ie propoſe dõc au Roi les liures de Platõ, Homere, & Xenophon, leſquelz entre infinis me ſemblent meriter les premiers lieux, nõ que ie reiette les autres: Mais l'eage de l'hõme principalemẽt de celui, qui eſt empeſché en tant d'afaires, ne ſuffircit à les cõprẽdre touts. Toutesfois ie lui en laiſſe ſon libre iugement. PHILAR. Ton auis me ſemble tres-veritable, lequel tu pourrois cõfirmer par les exẽples des Empereurs Alexãdre & Scipiõ, leſquelz par la leçon des carmes d'Homere & & de l'hiſtoire de Xenophon de la ieuneſſe de

Cyre ſe ſont rẽdus plus heureux & admirables en toutes leurs entrepriſes. Mais Platon par ſa grãd' diuinité les paſſe touts. Ie deſirerois encores ſçauoir de toi, cõmẽt l'hõme pourroit eſtre dreſſé par la philoſophie à bien manier & traiter les afaires de la choſe publique. LE CA. Ie pẽſois auoir entieremẽt ſatisfait à noſtre diſpute: toutesfois ie ne te veux rien denier de ce qui pourra eſtre en ma puiſſance. Tu ſçais biẽ que toute la vie de l'hõme giſt ou en contẽplation, ou en actiõ: car la troiſieme eſpece, que font au cũs de la vie volupteuſe, ne me ſemble deuoir eſtre nõmée entre les hõmes. Mais q̃lque actiõ, que l'hõme entreprenne, ſi elle n'eſt gouuernée par la prudẽce, iamais ne paruiẽdra à la fin: auſſi l'hõme, qui ſe plaiſt tãt en ſes penſées, qu'il ne veut viure, qu'en oiſiue contẽplation, s'eloigne trop de la vie cõmune, & ne ſe monſtre né à la ſocieté. Partant le premier qu'enſeigne la philoſophie, eſt de cõioindre l'action auec la cõtẽplation: en telle maniere, q̃ riẽ ne ſoit fait, que premieremẽt l'hõme ne l'ait diligẽmẽt & ſagemẽt diſcouru en ſon eſprit: & peillemẽt ce qu'il a pẽſé vtile au biẽ public, il le raporte en cõmũ. Ainſi celui, qui aſpire à la choſe-publique, doit dreſſer ſon entrepriſe par raiſon: afin qu'il ne ſemble tẽdre à ſi grande choſe par quelque ambition de vaine gloire, pour apres viure en oiſiueté. Car cõme ceux auſquelz rien n'eſt bõ en leur maiſõ, perdẽt dehors la meilleure partie de

Comment l'homme eſt dreſſé par la philoſophie aux maniements de la choſepubl.

leur tems sans aucun vsage des choses:ainsi aucuns par ce que rien ne se presente à eux en la maison & en priué pour les emploier,s'auancẽt de s'entremettre aux afaires publiques, non autremẽt,q̃ s'il failloit là seulemẽt pretendre pour vaincre la paresse. Les autres par ie ne sçai quel sort & fortune viẽnent à la Republiq̃,lesquelz incontinẽt saoulez d'vn despris & degoust des choses desirent se retirer des afaires en vne vie priuée:mais il ne leur est facile,& sont sẽblables à ceux,lesquelz par plaisir de s'exercer vn peu entrẽt en la nauire pensants la nauigation estre legere & facile : mais iettez en mer par la tempeste soudaine regardent de toutes pars vers la terre:& cõbien qu'ilz se repentent de leur entrepriſe,demeurent toutesfois en la nauire contre leur gré,fâchez,estourdis & tourmentez de vomissemẽts. Toutes ces perturbatiõs n'auiennent iamais à celui,qui par prudence & conseil se propose de suiure la republique : à laquelle qui pẽse venir,comme aux foires pour son gain (ainsi que nous lisons Stratocle & Dromoclide auoir eu de coustume de s'étr'-inuiter à la moisson d'or , nommants en céte maniere par moquerie le Senat)il est grãdemẽt trompé de son opinion: & non moins celui,qui n'i est pousſé, que par vne priuée afection & cupidité. Car ne l'vn ne l'autre entend quelle est la fin des actiõs de la vie humaine : encores moins ce qu'il fault esperer de la Chosepub. Enapres celui, lequel par

par ſage iugemẽt s'addonne au biẽ public, doit congnoiſtre les mœurs des citoiens & diligemment regarder les eſprits de ceux, leſquelz il deſire gouuerner: afin que l'autorité, qu'il penſe auoir, ne lui ſoit vaine, inutile & pernicieuſe. Car il n'eſt ſi prompt, ne ſeur de vouloir chãger incontinẽt ce qui à eſté vſité & approuué par vn long tems. Il fera donc mieux de s'accõmoder des le cõmẽcemẽt aux mœurs du vulgaire, iuſques à ce qu'il ait gaigné enuers lui quelq̃ bõne opinió de vertu: & lors s'il veoit la couſtume eſtre en aucune choſe cõtraire à la raiſon, il aduiſera cõment par l'autorité du prince elle pourra eſtre corrigée. Mais pluſieurs Courtiſans, cõme les oiſeleurs imitẽt les voix & degoiſemẽts des oiſeaux: ainſi s'efforcẽt de cõtrefaire en toutes choſes les geſtes & cõtenances des ſeigneurs pour tirer d'eux quelque faueur. Iceux ne me ſemblerent iamais dignes d'eſtre eſtimez: parce qu'il eſt trop ſeruil & abiet de complaire touſiours à l'erreur ou impudence des princes, ou de la ſotte multitude. Noſtre politic ſe doit eſtudier à rẽdre ſa perſonne ſi accomplie, qu'il ne monſtre riẽ en lui, qui puiſſe eſtre blâmé. Nous liſons de Temiſtocle & Pericle, quãd ilz dreſſerẽt leurs eſprits à la choſe publiq̃: iceluis'eſtre premieremẽt retiré des banquets, & cetuici auoir chãgé ſon ornemẽt de corps & ſa cõtenãce, cõgnoiſſants biẽ, que s'il n'eſt poſsible de corriger touts les vices, qui ſõt en l'hõme, au moins

faut reprimer ceux qui sõt les plus euidẽts & se rencõtrẽt de premiere face. Car de celui, qui est eleué en telle dignité on a accoustumé de regarder & noter châcune parolle, châcune chose, qu'il fait ou dit, la vertu, la delectatiõ, & tout ce q̃ lui echappe p̃ grauité ou plaisir publiquemẽt & en sa maison. Ie ne parlerai des vices qui ont esté reprochez à Alcibiade & Cimõ Atheniẽs, à Scipiõ & Cn. Põpée Romains & autres infinis, qui ont esté renõmez pour les plus excellents Empereurs: seulemẽt ie dirai nõ sans cause Publicole auoir esté estimé, de ce qu'il desiroit sa maison estre si ouuerte, que châcũ peut regarder en quelle maniere il viuoit. A céte cause ce que dit Menãdre poëte Comique, *que sont les* mœurs du biẽdisãt qui persuadẽt & *nõ l'orai*son, me sẽble biẽ cõuenir à nostre p̃pos: par ce que le fard de l'eloquẽce ne peut iamais tãt enuers le prince vertueux, qu'il deguise ce qui est euidẽt par dehors. Toutesfois ie ne prouue ce que dit Euripide, q̃ meilleur seroit le miserable gẽre des mortelz estre sans langue & cõme les enfãts: afin q̃ les choses feussẽt aux hõmes pour voix. Car la biẽdisante oraiso̅ est l'vne des choses mieux-seãtes à l'hõme. Mais cõme (selon les Musiciẽs) faut toucher les cordes de l'ĩstrumẽt nõ par force, ains par douceur & moiẽ: ainsi l'oraison de celui, lequel nous instituons, doit estre pleine d'honorable gẽtilleſſe & naïueté, nõ fardée de couleurs trop exquises & recerchées des

eſcholles ou Theatres. Pericle auant que cõmẽcer ſon oraiſõ, prioit & faiſoit vœu, que nulle parolle lui tõbât en la pẽſée, qui ſemblât trop elõgnée des choſes. De toutes les manieres, par leſquelles on peut paruenir à la Repu. celle principalemẽt a eſté touſiours recõmãdée, laquelle n'eſt trop ſoudaine neviolãte: ains ſe cõduit par les degrez de vertu & d'honneur: nõ par la faueur d'autrui, ains par ſon excellẽte gloire & ſãs ambitiõ. Car elle eſt nõ ſeulement aſſeurée de ſõ autorité, mais auſsi s'aquiert vne louable memoire, qui l'ennoblit à la poſterité: cõme nous auõs veu en noſtre eage le ſeigneur de Lãgey, *De Lãgey.* lequel ie nõme pluſtoſt qu'aucũ des anciẽs: par ce que nul d'eux peut eſtre aſſes cõuenable exẽple à noſtre propos. Ie ſuis de l'opinion de Demoſthene, qu'on ſe doit ſouuenir des triõphes & faits illuſtres de noz predeceſſeurs: Mais celui à bõ droit ſeroit moqué, leql recitãt les prouesſes des anciẽs, exciteroit à les imiter: cõbiẽ qu'elles ne puiſſent conuenir à l'eſtat des choſes preſentes. Tout ce qui a eſté iadis renommé ne peut eſtre accõmodé à ce tems: toutesfois pluſieurs choſes ont eſté delaiſſées par l'antiquité, leſquelles encores au iourd'hui la memoire garde, à l'vtilite de l'eage preſent. Qui ne ſe propoſeroit à ſuiure, que ce qu'õ a eſcrit des Grecs & Romains, ſembleroit depriſer l'heur de ſon tẽs, & faire cõme les enfãts, leſquels quand voions mettre peine à s'approprier les accouſtremẽts

de leur pere,n'eſt poſsible de nous contenir de rire. Si vient en l'eſprit de noſtre politic ce que diſoit Epaminõde Thebin,nõ ſeulement l'hõme eſtre congneu par le magiſtrat, ains auſsi le magiſtrat par l'homme;il ne deſirera le gouuernement de la Choſe-publiq̃ pour ſe faire veoir en dignité,mais pour le biẽ cõmun de la patrie, lequel lui ſera de tel regard, que pour mieux l'entretenir il n'oubliera aucun moien,afin d'en rendre le Prince amateur. Toutesfois ne conſentira à la vehemente & immoderée cupidité d'honneur, qui enflâme ſouuent les ambitieux à blandir & flatter les Princes par inuentions colorées de quelque feinte vtilité, pour les enrichir à la miſere du peuple. Ainſi par la deſolation d'vne multitude s'eleuent aux dignitez & ſouuerains magiſtrats. Nous en pouuons auoir congneu pluſieurs, qui n'ont trouué autre plus brief chemin pour attaindre au but de leur ambition, que de troubler par telz moiens la trãquilité publique. Ce que le Roi vertueux ne doit endurer. Es tumultes & ſeditiõs du vulgaire mutiné faut quelquefois lâcher le pied (cõme on dit) & obeïr aux flotz, quand principalemẽt la fureur eſt tres-grãde: car qui s'expoſeroit ſeul ou auec peu de gẽs, il eguillõneroit dauentage l'imprudente multitude iuſques à deſeſpoir: mais aprcs l'auoir appaiſée, adoucie & eſteinte il reprimera prudẽment & l'audace des auteurs, & la legereté de ceux, qui trop faci-

lement ſe ſont eleuez contre le repos public. La philoſophie enſeigne de cõtenir châcun en ſon ordre plus par la puiſsãce de vertu, de laquelle on eſt orné: que par la force violante. Car le politic illuſtré d'elle regardera diligemment, quel eſt le deuoir de châcũ eſtat, faiſãt exercer le menu & cõmun peuple (lequel eſt de la plus baſſe & petite cõditiõ) aux labeurs depẽdãts plus des forces corporelles: comme à labourer la terre, porter les charges & fardeaux & autres ſemblables exercices: à l'exẽple de la partie de l'homme, laquelle appartient toute à la vie & nourriture du corps: par ce que céte vulgaire multitude grandement la repreſente, & partant la faut plus contraindre & aſſeruir, afin qu'elle ne s'abandonne aux delices & ſuperfluitez. Il traittera ceux du moien eſtat plus liberalement: comme la partie de l'homme, en laquelle ſont les ſens, eſt plus excellente que celle, de laquelle auons parlé: toutesfois ne lâchera la bride aux cupiditez deſordonnées: ains fera que châcun s'emploira aux choſes neceſſaires au prouſit cõmũ, de quelle maniere ſont les marchãdiſes & telles autres commoditez. Quant à ceux du troiſieme gẽre & ordre, leſquelz ſont appellez nobles & repreſentent la principale & pludigne ptie de l'ame, qui eſt la raiſon ou l'ẽtendemẽt, il les hõnorera ſus touts les autres & prepoſera aux dignitez: afin qu'ilz entreprennẽt auec lui la cõmune charge de la Choſepub. nõ ſeu-

lement es choſes qui giſent en action: ains auſsi en celles, qui ſont toutes en l'intelligence & cõtemplation de l'eſprit: non ſeulement es choſes d'armes & de guerre: ains auſsi de conſeil & de paix. Mais (comme i'ai des-ia dit) i'enten la nobleſſe, non céte ſplẽdeur, qui vient de la fortune, ou de l'ancienne race: ains l'excellence de l'homme bien né & enrichi de vertu. PHILAR. Tu me rens ſi cõtent (ſeigneur Caron) que ie ſuis entieremẽt ſatisfait de tes graues diſcours. Mais la porte du chaſteau ia des loing tems ouuerte nous ſemond à i entrer, pour preſenter noz ordinaires ſalutations & reuerences.

LE COVRTISAN II. OV
de la vraie ſageſſe, Et des louanges de la Philoſophie.

Dialogue II.

IE ne pẽſois plus retomber en diſpute, & des-ia remettois en mon eſprit touts les moiẽs pour paruenir à fin de mes afaires, tant m'eſtoit aſpre & ennuieuſe céte pourſuite: Quãd apres le diſner re-

tournants au chasteau trouuâmes deuát le parç vn gentilhomme de la maison de monseigneur le Duc de Vendosme, grandement familier de nostre Philarete, lequel apres les caresses accoustumées nous dit en céte sorte. I'auois grand desir ce matin de m'accoster à vous, pour estre participant de voz deuis, ausquelz me semblies estre si attentifs, que passant & repassant n'ai esté apperceu d'aucun de vous. Mais craignant de les entrerompre par ma suruenuë, n'ai ausé me presenter. A ce propos respondit Philarete. Excuse nous, si enuers toi auõs failli en quelque point de ciuilité: car la grandeur de noz discours ne nos permettoit detourner allieurs noz pensées: Toutesfois si tu eusses daigné nous accompagner, nostre dispute n'en eust esté, que plus excellemment traittée: & certainement tu i pouuois bien: par ce que nous deuisions si la philosophie estoit digne des Rois, Princes & grands personnages: ce que le seigneur Caron m'a entierement persuadé. LE COVRTISAN. Comment se peut-il faire, veu que la philosophie est tant vaine, inutile & pernitieuse à la Chose-publique. LE CAR. Si tu auois entendu (mon gentilhomme) tout nostre discours: autrement en iugerois. LE COVRTISAN. Mais au cõtraire si tu entendois quel est le deuoir d'vn Roi & Prince souuerain, ie di tel, que le commun vsage enseigne, tu changerois ton opinion. Car le Roi, le

Prince, ſeigneur, Magiſtrat ou gouuerneur ne ſe doit propoſer autre fin, que d'entretenir en quelque ſorte que ce ſoit, la grandeur de ſa dignité, & contenir en ſi eſtroites lois ſon peuple, qu'il n'ait de quoi lui faire teſte, & n'auſe aucunement murmurer contre ſes mandements & ordonnances: tellement qu'il ſoit à ſon plaiſir obeï. LE CARON. Si tu ſuis ce vulgaire erreur, la verité ne me permet de l'accorder. LE COVR. Penſes tu autre choſe plus veritable? ne ſçais-tu point la dignité roiale exceller alors, quand le Roi fait garder comme loi, ce qui lui plaiſt d'ordonner? LE CAR. Ne me ſcaurois-tu dire pour quelle cauſe les Rois ſont conſtituez ſus le peuple? LE COVRTISAN. A quelle fin tend céte queſtion? Il ſemble que tu veus rapporter cet eage au premier tems, que les hommes viuants ſans aucune ciuilité ne congnoiſſoient l'ordre de la vraie police: laquelle n'eſt que de s'accommoder à ce qui ſe fait. LE CARON. Mon intention n'eſt de rechercher l'origine & premiere inſtitution des Rois. Mais ie deſire ſcauoir qu'eſt-ce qui meut les hommes à conſtituer, ſacrer & courõner les Rois: car puis qu'ilz ſont ornez de la raiſon, ilz ne doiuent rien entreprendre ne deliberer, que pour quelque cauſe raiſonnable: auſsi la fin de leurs deſsins & proiets tend à quelque bien & felicité. Si ie te demãdois à quelle fin il ordõne ſus ſon armée les

Capitaines, que me reſpondrois-tu ? LE COVRTISAN. Non autre choſe à mon auis, ſi non qu'ilz ſont ordonnez & conſtituez pour la conduite, defenſe & gouuernement des gend'armes, deſquelz la charge leur eſt commiſe. LE CARON. Si donc la raiſon du Prince conſtituant vn Capitaine eſt de rendre ſon armée meilleure, plus forte & plus courageuſe contre l'aſſault & violence des ennemis, contenir le camp en ordre, le conduire & aſſeurer : tu peus bien dire qu'il ſe propoſe vne fin raiſonnable. LE COVRTISAN. Ie te prie de me declairer en vn mot ta conception ſans vſer de ſi long circuit. LE CARON. Tu l'entendras incontinent. Le Capitaine n'eſt conſtitué ſus vne bande & compagnie pour lui-meſme : ains pour ceux deſquelz la conduite lui eſt ordonnée, & non ſeulement pour eux, mais auſsi pour le bien & defenſe de toute l'armée. Partant il doit trauailler non pour ſon vtilité, ains pour le ſalut de tout le camp : car autrement ne feroit ce qui eſt de ſon deuoir. Es-tu pas de céte opinion ? LE COVR. Ie ne penſe homme ſi depourueu de bon entendement, lequel aiant quelque congnoiſſance des choſes, ne le iuge ainſi. LE CAR. Ne ſcaurion-nous dire le ſemblable du Roi, Prince, ou gouuerneur du peuple ? LE COVR. Comment ? LE CAR. Ie veux en ce diſcours imiter Vliſſe, lequel Homere appelle orateur aſſeu-

ré: par ce qu'il pouuoit facilement par les choſes congneues au vulgaire attirer les cœurs des hommes, ou il auoit deliberé. Ne m'accorderas tu pas que le Roi peut eſtre aucunement comparé au paſteur? LE COVRTISAN. I'ai quelquefois entendu le prince deuoir eſtre tel enuers ſon peuple, que le paſteur ſus les brebis, leſquelles il garde ſongneuſement. LE CARON. Mais à quelle cauſe la charge des brebis eſt donnée au paſteur: eſt-ce pour ſon proufit, ou pour la conduite d'elles? LE COVR. Ne faut douter, que ce ne ſoit pour elles. LE CARON. Partant le Roi, le Prince ou le gouuerneur, n'eſt-il pas auſsi conſtitué, ſacré & couronné non pour ſon vtilité priuée, ains pour le bien public, & le gouuernement, la police, la conſeruation & la tranquilité de ſon peuple: tellement que ſon heur ſoit celui-meſme de ſes ſuiets. LE COVR. En quelle maniere? LE CAR. Regarde qui ſont ceux, deſquelz le prince a le gouuernemẽt. Sont ce point hõmes raiſonnables, qui ne differẽt du prince en l'egalité de nature, & deſquelz le roiaume eſt cõpoſé, cõme de parties neceſſaires, & ſans leſquelles il ne pourroit eſtre tel eſtimé? Le Roi dõc doit penſer nõ pour autre cauſe eſtre eleué en ſi haulte dignité, que pour gouuerner vne Choſepublique. Ainſi conſiderant ſa perſonne prepoſée à telle multitude oubliera l'affection du proufit particulier, comme indigne

de soi. Car facilement il iugera n'estre bienseãt à celui, qui est illustré du deuoir public, de s'addonner à quelque desir priué. Pourquoi est ce qu'il contient le peuple assemblé en vne politique tranquilité: si non pour la conseruation du bien public, lequel vnefois osté ne faut esperer que le roiaume, auquel tel malheur sera auenu, puisse longuement durer: par ce qu'incontinent il tombera en vne miserable tyrannie. Entre toutes les differences, que les excellents auteurs escriuent estre entre le Roi & le tyran, ilz dient le tyran n'auoir aucun egard du bien commun, & ne se proposer autre chose, que de piller le peuple pour sa priuée cõmodité. Mais le Roi ne couuoitera rien moins, que ce qui est separé de l'vtilité publique: tellement que son obiet n'est que l'honnorable vertu, & celui du tyran la volupté pleine de cruelle auarice. LE COVR. Ie suis bien de ton opinion, que le Roi se doit ainsi maintenir. Mais que s'ensuit il de ton discours? LE CAR. Que le plaisir du prince ne doit estre autre, que ce qui plaist au peuple bien institué: tellement que sa dignité soit celle-mesme de la chose-publique. Car ne se peut faire que le prince s'accommode à l'vtilité du peuple, lequel n'estime rien bon & iuste, que ce qui est conuenable à ses afections. La societé commune, de laquelle le prince est la plus excellente, & meilleure partie, aspire à vne fin de bien

& heureuſement viure, à laquelle châcun des citoiens ne paruient. Mais le prince s'elongneroit trop & de céte fin (laquelle touſiours il doit auoir en la penſée) & de ſon deuoir: s'il ſe laiſſoit gaigner des paſsions, auſquelles ſouuent tombent les hommes priuez. Et certainemẽt la loi, qui eſt la raiſon vniuerſelle de tout le peuple, & de laquelle depend le bien public, veut donter & reprimer les afections des hommes: mais ſi au contraire l'imprudente temerité d'vn ſeul entreprenoit de forcer par iniuſte violance le peuple à obeïr à ſes cupiditez: ne la raiſon, ne la la loi, qui vient d'elle, trouueroit ou s'aſſeurer. Partant il eſt plus vrai, que la conſtitution du prince ne merite le nom de la loi, ſi non, quãd elle conuient à la iuſte raiſon: au contraire ce qu'il ordonne par vne priuée cupidité de vengence, de faueur, d'auarice, ou d'autre ſemblable paſsion, doit eſtre reietté & reprimé, comme meſſeant à la dignité roiale. Le peuple ne peut & ne doit aimer celui, lequel par force & contre Iuſtice le contraint à ſuiure ſes plaiſirs: car châcun naturellemẽt deſire de viure en politique liberté, de ſorte qu'obeiſſant ou à vn, ou à pluſieurs il ne ſoit cruellement affligé. Mais qui veut rapporter tout à ſa volupté, ſe trouble de telle outrecuidance, qu'il ne laiſſe de ſoi autre opiniõ que d'vn tyrã. LE COVR. Encores tu ne dis rien qui ſoit contre ce que i'ai dit que l'ordre de la police depẽd entierement

de la volunté du Roi. LE CAR. Ie penſois auoir ſatisfait à céte queſtion:mais puis q̃ tu n'es content, ie te prie de me dire, Si la volunté du Prince doit eſtre touſiours telle, que celle du peuple? LE COVR. Il ſemble que tu veus tirer ta cõcluſion de ce que i'ai accordé le prince ſe deuoir propoſer l'vtilité publique. Mais ſeroit rendre le Roi le plus ſerf de touts ſes ſuiets, s'il n'eſtoit maiſtre de ſa volunté, conſtituãt ce qu'il eſtime meilleur: car parlant de l'vtilité publique i'enten celle du prince, laquelle châcun doit reputer cõmune:par ce qu'en tout il ſe doit accommoder & flechir au Roi, duquel eſt la ſouueraine puiſſance. LE CAR. Tu changes en diuerſes ſortes ta penſée, cõme ſi tu vouloís me tromper:auſsi tu comprens bien, que ne puis auec toi ſubtilement diſputer:par que frãchement ie cõfeſſe & publie ne ſcauoir qu'vne choſe, qui eſt, que ie neſçai rien. Si ne t'eſt fâcheux, tu me diras ſi les Rois telz que tu deſcris ne peuuent iamais faillir, ou ſi quelquefois ilz tombẽt en fautes:tellement que ceux qui viennent au roiaume apres eux ſont contraints, ou pour leur vtilité, ou pour le biẽ public, ou pour autre cauſe de changer ce que par iceux auoit eſté ordonné? LE COVR. L'experience nous fait aſſés ſuffiſante foi qu'ilz ſont ſuietz à faillir. LE CAR. Mais quand te ſemblent ilz faillir? LE COVR. Quand les edits qu'ilz font publier, ne ſont entieremẽt à leur prouſit:

ains tendent à quelque cauſe enueloppée de di uerſes & incertaines occaſions, leſquelles amenent telz changemẽts. LE CAR. Eſt il iuſte que le peuple ſoit aſſerui à tout ce que le prince ordonne? LE COVR. I'ai touſiours dit rien ne deuoir eſtre appellé iuſte, q̃ ce qui plaiſt au prince. LE CAR. Quoi dõc par ton propos cela nõ ſeulement peut eſtre eſtimé iuſte, que le prince conſtitue à ſon vtilité: ains auſsi s'il tourne quelquefois en ſon dommage. LE COVR. Tes ſubtilitez me rẽdent ſi confus, que ie ne veoi, ou mõ eſprit ſe doiue arreſter. LE CAR. Ie cõprendrai ton opinion en peu de parolles. Cela merite le nom de iuſte, qui eſt ſelon la volũté & conſtitution du Roi. Mais le Roi ordõne quelquefois non entieremẽt à ſon prouſit, en quoi tu le dis faillir. Partant s'enſuit ce qui diminue de ſon entiere vtilité, eſtre auſsi appellé iuſte. Dauẽtage il ne peut tõber en mon entẽdement, que cela ſoit digne du nom de loi, ou de iuſte, qui viẽt de quelque faute, ou imprudẽce. Explique moi tout ce que tu pẽſes de céte diſpute, ſans ainſi me deceuoir de tes gracieuſes courtoiſies. LE COVR. Toute ma cõceptiõ eſt de dire, qu'il ne fault riẽ eſtimer iuſte, q̃ ce qui eſt cõſtitué, receu ou approuué par le Roi. LE CA. Tu as dit qu'il peut faillir. LE COVR. Qui en doute? N'eſt il pas hõme? LE CA. Eſt ce par prudẽce, ou par imprudẽce que le prince eſtablit & ordõne les lois? LE COVR. Ie n'ai

encores iamais veu mettre en differẽt, que la prudence ne feût le premier & principal moien de la cõstitution des lois. LE CAR. La prudẽce & l'imprudẽce ne sont ce poĩt choses cõtraires? LE COVR. Entieremẽt. LE CAR. Cõment est ce donc que le prince, qui se doit prudẽment gouuerner en l'ordonnãce des lois, peut aucunemẽt faillir. No⁹ disons en toutes les sciẽces & exercices celui ne faire son deuoir, ains cõtreuenir à l'art, lequel se laisse rõber en erreur. Par mesme raison ie puis dire le prince abuser de la dignité roiale, lequel est aueuglé de sa faute. Cõsidere la fin de touts les arts & sciẽces. La medecine n'est inuẽtée pour elle-mesme: ains pour le corps humain, qui est son suiet, & celui ne merite d'estre nõbré entre les medecins, leql nõ pour autre cause exerce cet art, que pour son gain priué. Est il pas ainsi? LE COVR. Ie n'ai q̃ dire au cõtraire. LE CA. Le semblable pouuõs iuger du gouuerneur de nauire, del'orateur, du maistre d'escrime & des autres, qui se ꝓposẽt q̃lque suiet. De quelle vtilité seroit l'eloquence si ne regardoit seulemẽt, qu'à elle-mesme? Ce q̃ traitte l'art, s'adresse tout à la chose, de laq̃lle il est art. Aĩsi nulle sciẽce cherche l'vtilité de soi-mesme, ou de ce qui est pl⁹ grãd: ains de sõ suiet, auq̃l elle cõmãde. Le medecin ne s'estudie de prouster au medecin, ains au malade: ne l'orateur à l'orateur, ains à celui duquel la cause est traittée; ne le marinier au marinier, aĩs à ceux qui sõt portez

en la nauire, leſquelz il conduit. Auſsi le prince entant qu'il eſt prince, ne penſe à ſes priuées cõmoditez: ains à l'vtilité de ſes ſuiets, laquelle il prefere à toutes choſes. LE COVR. Tu m'ẽueloppes en longs circuits de parolles. Mais ſi tu me permets dire de la philoſophie ce q̃ des long tems i'ai cõceu en mõ eſprit, ie m'aſſeure, que facilement detournerai ton opinion d'elle. LE CAR. Ne doutes point, que ton oraiſon ne nous ſoit trop plus qu'agreable: cõbien qu'elle me pourroit ſembler quelque peu aſpre & amere, comme entierement contraire à ma profeſsion: toutesfois ie paſſe céte rudeſſe & aſpreté ſous l'eſpoir que i'ai de diſputer auec *toi* par raiſons. Ce qui eſt tres-rare en ce *tems*. LE COVR. Tu dois eſtre aſſeuré *de* ma part, que ie t'eſcouterai en la defenſe de la philoſophie, auſsi franchement & patiemment, que tu auras eſté fauorable à m'ouir. Lors il commença en céte maniere.

L'ORAISON DV COVR-

tiſan contre la philoſophie, en laquelle eſt diſputé, qu'il faut dreſſer toutes ſes penſées au iugement du peuple: & que la vraie ſageſſe, eſt l'induſtrie d'auoir le contentemẽt des choſes plus eſtimées & deſirées de la multitude.

NE penſez point (Meſſieurs) que ie fois pouſſé à reprendre la philoſophie de quelque haine priuée ou deſir de meſdire : car i'eſtime l'vn & l'autre tãt cõtraires à la nobleſſe d'eſprit, que celui me ſemble abuſer & du nõ & dignité de gentilhomme, lequel ſe laiſſe vaincre de telz eguillons. Mais (ſi mon iugement ne me trompe) toute mon intẽtion ne tend, qu'à retenir en tranquilité la Choſe publique, & ne la ſouffrir eſtre priuée de ſa felicité. Non ſeulement donc à nous appartiẽt: ains auſsi à touts les hõmes bien nez, qui ſe ſont dediez au bien public, de cõſiderer diligẽment céte cauſe. En toutes les choſes, deſquelles deliberons dire la louange ou vituperation, nous cherchõs premieremẽt leur origine; race & ancienneté. Ce qui me ſemble deuoir eſtre le cõmencement de mon oraiſon. Si nous regardons qui ont eſté les inuenteurs de la philoſophie, n'aurons grand eſpoir de ſon excellence. Les Grecs ne conuiennent auec les Barbares. Aucuns d'iceux s'attribuent la gloire d'eſtre les premiers auteurs, les autres recongnoiſſent les Barbares. Car les Magiẽs de Perſe, les Chaldéãs de Babylõ & Aſſyrie, les Gymnoſophiſtes des Indes, les Druides des Gaules, les Egyptiens & infinis autres ſe vantẽt d'auoir les premiers in-

De l'origine de la philoſophie.

ſtitué céte ſecte & maniere de viure. Mais ie dou te, que le debat de tãt de peres ne face trouuer en fin la philoſophie baſtarde. Quand ie penſe aux mœurs & preceptes, deſquelz ces ſages Barbares exprimoient leurs ſciẽces, ie ne veoi qu'vne barbarie: auſsi qu'euſt il peu venir d'elegãt, d'humain, de poli, d'excellẽt & louable de gens indoctes, ſauuages, rudes & entierement barbares? Il me ſemble (& ne ſuis abuſé de mon opinion) que leur conception eſtoit de reſauuager les hommes. Car & les Gymnoſophiſtes & les Druides & les autres violants la loi de nature (laquelle nous enſeigne eſtre nez à la ſocieté publique) ſe ſeparoient de la police, ciuilité & compagnie humaine, & comme brutaux ſe retiroiẽt loing du vulgaire, lequel pluſtoſt ilz deuoiẽt endoctriner, ſi en eux eſtoit telle ſageſſe, qu'ilz faiſoiẽt publier. Quelle vtilité, quelle doctrine, quelle ſcience contenoit leur glorieuſe philoſophie? rien n'eſtoit en elle, qu'vne vaine ſuperſtition. Bien vrai eſt que les Magiens & Chaldéans par leurs ceremonieuſes obſeruations & predictions de fatalles auantures abuſoient les ſimples eſprits: mais ilz n'eſtoiẽt, que trop prouſitables à eux-meſmes, trouuants par telles fineſſes le chemin ouuert au gaing & dignité. Ie ne reciterai en voſtre preſence les ſeditiõs que les Magiens emeurẽt en Perſe rauiſſants la couronne roiale. Ou eſt céte braue gloire de la Grece enflée du renom d'eſtre la

mere de toutes les ſciences ? Quoi ſon admirable & ſuperbe philoſophie auſera elle bien recongnoiſtre telz auteurs ? Mais qu'on leur donne céte louange, non aux Barbares. Qui ſont ceux, qu'ilz nous propoſerõt auoir eſté anciennement dignes de ſi grand honneur? Athenes ſont celebrées de Muſée, Thebes ſont renommées de Line, quelle marque de leur haulte ſageſſe ont ilz laiſſée à la poſterité? Cetuici a eſcrit de la generation du monde, icelui des Dieux: graues & emerueillables ſuiets: mais deſquelz ne pouuons iuger ſi non que Muſée ne peut auoir châté que des moqueries, nõ moins ineptes q̃ les gencalogies d'Heſiode. Que pourroient eſcrire les poëtes autre choſe, que fictiõs, fables & mẽſonges? Incontinẽt pour m'eſtõner de parolles, quelcũ preſentera les ſept ſages de Grece: deſquelz toutesfois ſi on me p̃met oſter la braueté du nom, riẽ ne reſtera en eux, qu'vne vaine impudẽce. Et certainemẽt puis-qu'ilz ont eſté ſi outrecuidez d'vſurper ce ſouuerain tiltre (duquel nul eſt plus excellẽt n'au ciel n'ẽ la terre) ilz ſe fõt trop impudẽmẽt iouez de la ſimpleſſe des hõmes rudes, aſpirãts à quelq̃ immortelle celebrité de la gloire. Qui les auoit hõnorez de tel nom ? veu qu'ẽcores maintenãt on ne cõgnoit q̃ leur ſciẽce meritât telle ſplẽdeur. Leur audacieuſe & temeraire arrogãce ne ſe peut excuſer de reprehẽſion: par ce qu'ilz ont donné à vn art encores nouueau, incõgneu & ne faiſant

que de ſortir en lumiere, le tiltre plus noble, perfait & embraſſant toutes choſes: combien qu'infinis ans apres ait eſté trauaillé à rechercher qu'eſtoit ce que nous appellons ſageſſe. Ie les appellerai (cõme ton Platon) ſages Lacedemoniens. Car par nulle autre fineſſe ilz ont practiqué ſi grand renom enuers le vulgaire, que par quelques ſubtiles & aguës ſentences (ainſi qu'il leur ſembloit) comme le plus vil mercenaire de Lacedemon trouſſant vn propos court ſe vouloit faire reputer prudent & diſcret. Mais ſi toute la ſageſſe que tu as retenuë d'eux, n'eſt autre: elle eſt incomparablement mieux enſeignée par les mœurs des ſages Courtiſans, que par les apophthegmes de Thales Mileſien, Pitthaque Mitylenéan, Bias Prienéan, Solon Athenien, Cleobule Lindien, Chilon Lacedemonien Myſon Chenéan, ou Periandre: combien qu'en vne aſſemblée faite de leur cõmun cõſentemẽt ilz aient conſacré au tẽple d'Apollon les premices de leurs ſentẽces. C'eſt trop parlé d'eux: car nul iamais a peu accomplir touts les nõbres de ſageſſe: ſi ne voulons dire imitants Homere, touts ceux qui promettent quelque choſe grãde en leur art eſtre dignes de ce nom. Mais peu de gloire en viendroit à ces ſept, qui ſeulz le pẽſent meriter. Partant Pythagore Samien voulãt corriger cet erreur, & diminuer l'enuie d'vn nõ tant preſumptueux, a eſté le premier, qui s'eſt contenté du tiltre de philoſophe. Eſtant en

Au Protagore.

De Pythagore.

Phliõte, Leon prince des Phliaſiẽs, ou (cõme les autres dient) Sicyoniens eſtõné de ſon eſprit & faconde lui demanda à quel art principalement il ſe fioit: Auquel il reſpondit ne ſçauoir aucun art, ains eſtre philoſophe: c'eſt à dire, amateur de ſageſſe. Graue reſponſe & bienſeante à la modeſtie d'vn hõme prudent: il ne s'eſt rien attribué, il n'a parlé de ſoi plus fieremcnt, il a ſeulement declairé l'afection née en tous les hommes d'aſpirer à la ſageſſe, eſtre en lui quelque peu plus ardente? Qui eſt celui tant defauoriſé de tous les dons de nature, lequel ſans egard de ſa ſanté & de ſes afaires n'emploie ſes meilleurs eſtudes à l'amour de ſageſſe? Mais Pythagore meſme a abuſé & du nom & de l'autorité de la philoſophie: par ce que voulant egaller ſa doctrine aux oracles d'Apollõ dedaignoit la compagnie de ſes diſciples, leſquelz il n'enſeignoit que par reſponſes: & apres vn ſilence de cinq ans s'ilz pouuoient iouir de ſa preſence, ilz rẽpliſſoient leurs païs de lettres, comme precieux enſeignements de leur plus grand heur. En toutes diſputes ilz n'vſoient d'autre raiſon, que de ſon autorité: dont eſt venuë céte vulgaire reſponſe entre-eux αὐτὸς ἔφα, icelui a dit. Craignant eſtre veu trop long en la reprehenſion des autres, ie vien au point. La commune vie des hommes nous eſt miſe deuant les yeux, comme le miroir, auquel deuons regarder la maniere de viure, laquelle

La vie cõmune eſt cõme le miroir de bien viure.

nous faut proposer à imiter. Ainsi selon les mœurs, que voiõs mieux receuës, la raison nous incite à façonner nostre esprit pour discerner ce qui est à suiure, ou à fuir: & n'est celui digne de la societé publique, qui n'aspire au mesme but, auquel il considere les pensées, estudes & desirs de la multitude se rapporter. Mais de touts les biens, ausquelz les hommes sont afectiõnez, les vns sont desirez à cause d'eux-mesmes seulement: cõme les plaisirs, voluptez & autres semblables, qui n'apportẽt rien qu'vne delectatiõ: Les autres sont laborieux & poursuiuis à cause du gaing & autres proufitz qui viẽnẽt d'eux. La tierce espece est de ceux, qui sont embrassez & à cause d'eux-mesmes & d'autres: comme veoir, congnoistre, iuger, se bien porter. De touts lesquelz biens la vie cõmune nous dõne le *desir*. Car quãt aux plaisirs, rien ne nous pourroit attirer à eux, si l'enuie des choses delectables, desquelles les autres iouissent, ne nous i enflâmoit. En vain aspirerions aux dignitez, si l'exẽple de ceux, lesquelz voions estre honnorez en grandeur de puissance, ne nous i excitoit. Plus inutilement on trauailleroit à s'enrichir, si n'estions emeus des autres, qui amasset les richesses pour le soulagement de leur vie, ornement de leur repos, secours en leurs afaires. Le renom & autorité ne plairoient tant, si leur illustre excellence n'entretenoit ceux en la faueur du peuple, qui sont bien estimez de lui. Suiuant no-

Cete distinction des biẽs est au 2. dialogue de la Repub. de Platon.

ſtre propos ne reſte que les derniers biens, les plus deſirables. Mais qui pourroit feindre vn homme tant monſtreus, qui ſans la frequẽce de la vie humaine peût bien congnoiſtre, iuger & diſcerner des choſes. Elle eſt donc le vrai theatre, auquel ſe doit exercer celui, qui deſire le tiltre d'homme noble & vertueux : en elle faut chercher le nom de ſageſſe: & accõmoder touts ſes eſtudes à l'vtilité d'elle. Puis-que nous ſommes nez ſous céte loi, qu'vn ſeul tant ſoit-il puiſſant, ne peut ſuffire à ſoi-meſme, mais depend de l'aide & conſeil de pluſieurs (ainſi nature a engẽdré & produit châcun de nous prompt & enclin à châcune choſe, & non vn ſeul à toutes) nous faut dreſſer noz penſées de telle prudence, qu'elles ſe rapportent entierement à céte commune loi de nature. L'inſtinct naturel nous i reguillonne & incite, la neceſsité nous i cõtraint, nous-meſmes nous i dediõs. Qui receuroit dõc autre ſage, q̃ celui, lequel emploie ſa vie non en ſolitude & auec peu de gens, ains en la compagnie & aſſemblée des hommes: & ſuiuant les communes voluntez & entrepriſes regarde ce qui eſt à deſirer, & à quoi les autres ſont plus afectez? Car cela doit eſtre deſiré, qui par l'opinion de pluſieurs en eſt reputé digne : & pour i paruenir, on ne doit epargner aucune diligence. Partant pour nous aſſeurer en céte diſpute & auoir vn certain point à l'exemple des

mariniers, auquel puissions addresser & la verité de noz raisons & l'erreur des contraires, nous descrirons la sagesse. Icelle n'est autre (à mon auis) que la science, discretion, prudence, ou industrie (si mieux-aimez) d'auoir le contentement des choses plus estimées & desirées de la multitude des hommes, auec lesquelz on frequente. Mais afin que ie ne vous semble auoir voulu composer céte definition, pour la faire venir à mon desin, i'abuserai tant du peu de loisir, qui nous reste, que ie m'auenturerai de reciter les opinions des anciens, mesmement de voz philosophes: l'autorité desquelz mettra fin à nostre different. Platon entre touts les autres honnoré fait disputer Socrate auec Glaucon & Adimãte filz d'Aristõ: sous la personne duquel il mõstre q̃ la premiere sagesse reluit en la cité de quatre choses, prudence, force, tẽperance & Iustice: & de toutes les especes de science, céte seule merite le nom de sagesse, laquelle prudemment & considerément gouuerne la Chose-publique; tellement que si nous voulons cõparer ses propos, nous en recueillerons céte definitiõ de sagesse, à scauoir la diligẽte & experte science de bien conseiller à la Chose-publique. Isocrate escrit ceux ne deuoir estre estimez sages, lesquelz excellemment disputẽt des choses legeres, ne ceux qui promettent aux autres felicité, cõbien que la pauureté les face miserablemẽt languir: Mais ceux, qui sans vantan-

Descriptiõ de la sagesse.

Au 4. dialogue de la Republ.

En l'oraison du roiaume à Nicocle.

ce d'eux-meſmes peuuẽt dextremẽt entreprendre & mettre à fin les grands afaires, & frequenter cõmodemẽt entre les hõmes, ne ſe laiſſants vaincre de quelques troubles & perturbations, qui puiſſent ſuruenir à la vie humaine: ains moderemẽt & vertueuſemẽt portẽt tant les choſes proſperes, que les aduerſes & cõtraires, & aux tems plus tempeſtueux ſe mõſtrent plus forts & conſtants. Ie ne vous detiendrai en plus lõg recit des ſentences de Demoſthene & Ciceron les premiers orateurs: car ie doute, que comme trop ambitieux & populaires ilz ne ſeroient aſſes ſuffiſants, pour dõner autorité à céte cauſe. Parquoi le ſage doit exceller entre touts les autres en grãdeur de courage, ſubtilité d'eſprit & experte induſtrie, s'accommoder à touts, ne faire aucune choſe, de laquelle l'euenement le face repentir, ne denier ſa prudence à aucun, ne s'endormir aux afaires de la cité, & ne reputer vie plus digne, q̃ celle qui s'emploie aux choſes grandes & publiques. Sa ſouueraine fin ne ſoit autre, que de gouuerner en autorité la vile, à laquelle il eſt né. Mais celui, lequel induit d'vne propre & ſinguliere opinion & elongné du iugemẽt commun ſonge par pluſieurs nuits en ſon eſprit ie ne ſcai quelle ſageſſe, que pourroit-il faire d'excellẽt? Quelle gloire lui apporteroit ſon inuention, eſtant hors d'eſpoir d'eſtre ſecõdé & imité? Châcun trauaille & aſpire à ce qu'il veoit pluſieurs ſe ꝓpoſer: il faut dõc flechir

& dreſſer touts ſes eſtudes & conſeilz au iugemẽt du peuple: auſsi eſt-il plus raiſonnable qu'vn ſeul obeïſſe aux ſentences de pluſieurs, que pluſieurs à l'opinion d'vn ſeul. De reuolter cõtre le cõmun auis de la multitude, c'eſt ou arrogãce importable, ou legereté & inſolence digne de moquerie. Nature no⁹ a borné vn court chemin de la vie, leq̃l elle nous a permis de croiſtre par l'eſtẽduë de la gloire. Mais ne ſeroit-il meilleur à l'hõme de n'auoir iamais iouï de céte lumiere, que de s'elõgner de la faueur populaire, de laquelle depẽd ſa vie? Car i'auſe biẽ dire l'hõme eſtre mort des ſon berceau, qui paſſe céte ombre de vie iuſques au tombeau, ſans laiſſer quelque marque d'auoir quelquefois eſté: non comme aucuns, deſquelz la memoire eſt l'enſeigne de leur perpetuelle infamie. Quelcun m'obiettera ce que dit Demoſthene le peuple eſtre vne troupe, la choſe plus volage & imprudente de toutes, en laquelle (comme en la mer l'onde fluctuante, eſt inconſtamment agitée) on voit l'autre venir, l'autre s'en aller: mais nul ſe ſoucie de la Choſepublique, & peu ſe ſouuiẽt de ce qui eſt fait. Puis-que le peuple eſt tel, cõment pourra la ſageſſe dependre de ſon iugement, veu que d'elle la fin doit eſtre aſſeurée, & ſa conſtitution auſsi? Si céte vie eſtoit eternelle, afranchie de mutations, & touſiours à elle-meſme ſemblable, les changements des choſes nous pourroient eſtonner. Mais comme

En l'oraiſon contre Eſchine de la legation faulcee.

les circonſtances & diuerſitez des tẽs font conſtituer les lois & ordõnances diuerſes & ſouuẽt cõtraires: tellemẽt que ce qui a ſemblé autrefois eſtre iuſtice, maintenãt cede à ſon cõtraire: toutesfois l'vn & l'autre en ſon tẽs eſt reputé iuſte, & la iuſtice ne pert ſon nõ. Ainſi les conſeilz de ſageſſe ne demeurẽt touſiours ſemblables, ains s'accommodẽt au tẽs, lequel peut tout es choſes humaines. Combiẽ que le peuple ne s'arreſte conſtammẽt en vne opinion, mais autrefois en autre part comme fluctueux ſoit pouſſé: nõ toutesfois pourtant eſt diminué de l'honneur de ſageſſe, & ſon nom changé aucunement. La plus grande ſageſſe a touſiours eſté eſtimée de ſeruir au tems: & n'eſt moins excellent, que difficile de flechir & façonner ſa maniere de viure aux muables raiſons de la multitude: & promptement s'accõmoder à touts les euenemẽts des choſes & diuerſitez des tems. Les hiſtoires ſont enflées d'infinis exẽples de pluſieurs nobles & gẽtilz-perſonnages, qui ont attaint le cõble de ſouueraine autorité par la prudẽce, qu'ilz ont euë de tẽporiſer & plaire au peuple, & d'autres qui pour leurs opiniõs trop elõgnées du vulgaire n'õt peu gaigner aucune faueur. En telz enſeignemẽts deuõs chercher la vraie forme de ſageſſe: car l'experiẽce eſt perpetuée à la poſterité pour l'ẽſeigner. Il no⁹ faut ſouuenir des tõbeaux & triõphes de noz anceſtres pour les imiter, en ce quilz ont iadis eſté renõmez. Cõpare main-

tenãt à céte perfaite deſcription de ſageſſe céte tienne philoſophie, aux eſcholes tant admirable, pour iuger combien elles ſont differẽtes. Ie m'eſbahi comment elle eſt tant impudente, de vouloir embraſſer la perfection de toutes les ſciẽces, & faire profeſsiõ de ſageſſe, laq̃lle elle dit eſtre la cõgnoiſſance des choſes diuines & humaines & de leurs cauſes: ſans regarder à la modeſtie de ſon nom, qui r'abaiſſe ſon orgueil, ne la faiſant qu'egalle aux autres arts, qui pareillemẽt s'ẽploient touts en l'eſtude de ſageſſe. Non moins le peintre, l'engraueur, l'afineur, ou autre artizan, qui trauaille es euures, que nous appellons mecaniques, deſire eſtre veu ſage en ſon art, que ton philoſophe en ſa doctrine. Quoi! nulle ſcience s'auſe preſenter qui *ſoit digne* de l'homme liberal & vertueux, qu'*incontinent la* philoſophie ne l'vſurpe cõme de ſon droit. Elle fait ſiennes toutes les choſes qui ſont au ciel, es quatre elemẽts & ſous la terre. Elle s'attribue l'Arithmetique, Geometrie, Muſique, Aſtrologie, & tant d'autres elle ſeule embraſſe, qu'enfin a eſté contrainte de les diuiſer en trois ordres. Mais ſi les ſciences, comme elles ſont aſſes ſeparées par leurs propres & differentes profeſſions, châcunes ſe departoient de ce Caös, retenãtes leur nom certain & diſtinct des autres: la braue philoſophie depouillée des plumes empruntées, ou pluſtoſt rauies, emouueroit vne plaiſãte riſée. Mais qu'õ lui laiſſe & ſa Phyſique

& ſon Ethique & ſa Logique, noms ſuperbes & hautains, mais de plus grande ventance, que d'efait & vtilité. La Phyſique, ou naturelle s'eleue tant qu'elle voudra à la recherche des ſecrets de nature, & contemplation des choſes celeſtes, ie ne trouue rien en elle, qu'vne vaine, ennuieuſe & inutile curioſité, conuenable ſeulement à ceux, qui abuſent & du loiſir & de la patience des princes, qui les endurent viure en otieuſe pareſſe: laquelle partant Socate à reiettée, cõme incertaine & enueloppée d'inexplicables obſcuritez. Dieu à voulu tant clongner les choſes celeſtes de nous, qu'il ſemble auoir borné le but de noſtre penſée de l'entour des elements. Qu'eſt-ce autre choſe d'entreprẽdre la guerre cõtre les Dieux à la maniere des Geãs, que s'efforcer d'attaindre au lieu, ou l'acces no⁹ eſt entieremẽt fermé? Ce n'eſt à l'homme bien né & de bon eſprit de perdre ſes eſtudes en la congnoiſſance des choſes inutiles au bien public, & deſquelles il ne peut eſperer, qu'vn ennuieux trauail. Toute la louange de ſageſſe reluit en honnorables actions: & ceux qui ſuiuent autre maniere de viure, comme abortifs de nature, & incapables de la ſouueraine felicité ſe retirent en ſolitude, & pour couurir la marque de leur lacheté ſe feignẽt quelques admirables ſecrets des choſes celeſtes. Ne ſont ilz pas tres-deplorables, que pour le peu de volupté, qu'ilz ſe donnent en leurs fictions, ilz oublient l'amour

de la patrie. Les bons citoiens n'ont rien plus aſpre & amer, que d'eſtre priuez de la biẽueullance & humanité de la choſepublique: & ces haineurs des hommes ſe forgent vne priuée & ſolitaire vie, pour n'eſtre veus du nombre des autres. En vain noz maieurs auroient tant trauaillé à retirer les mortelz d'vne vie ſauuage & impolie à la ciuilité, les aſſemblants en vne politique concorde: ſi telz philoſophes eſtoient ſoufferts, qui ne tendent qu'à diſcorder & deſaſſembler les citez. Mais regarde quel prouſit ces Phyſiciens ont rapporté de chercher le ciel. Thales ſongeant aux aſtres feût moqué d'vne vieille, par ce qu'il tomba en vne foſſe, laquelle il n'auiſa deuant ſes pieds. Anaxagore abandonna ſes terres deſertes & inutiles, leſquelles il deuoit pluſtoſt labourer à l'vtilité cõmune. Bien eſtoit aueugle Democrite de ſe creuer les les yeux pour céte malheureuſe contemplation. Trop long & deplaiſant ſeroit de reciter les autres inepties. Touts leurs liures ſont remplis de vaines diſputes, à ſçauoir ſi le monde a eu commencement, ſi la priuation doit eſtre nombrée entre les principes des choſes naturelles; ſi les Idées ſont ſeparées de la matiere, de quelle grandeur ſont les eſtoilles, & autres infinies de ſemblable oiſiueté. Encores ſont ilz tant diuiſez en cõtraires opinions & ſectes, qu'on ne pourroit aſſeurer, lequel d'eux ſont plus dignes d'eſtre ouis: tellement qu'il ſe-

roit plus vtile à la choſe-publique de bruler leurs liures, que les garder & lire. Quant à l'Ethique, laquelle ilz vantent enſeigner la vraie maniere de bien & heureuſement viure, ie ne l'eſtime plus que l'autre : par ce qu'elle n'eſt moins abuſée de ſon orgueil. Il faudroit dire que Pharamond (ie laiſſe maintenant les princes eſtrangers,) lequel a donné le premier luſtre à ce noble roiaume, Clouis, Charles le grãd, Philippes Auguſte & les autres excellents & vertueux Rois, Pairs de France, princes, Chevaliers & infinis grands ſeigneurs eſtoient philoſophes : car ilz ont admirablement conſtitué, decoré & enrichi ce roiaume de telles lois, victoires & faits memorables, que leur renom fleurit d'eage en eage plus celebre. Quelque vertu, que tes philoſophes puiſſent imaginer, ſi elle eſt bienſeante & commode à la ſocieté humaine, tu ne la trouueras mieux enſeignée, honnorée & entretenuë, que par ceux qui viuent louablement ou au palais & court des princes, ou en la compagnie populaire. Si quelcun me demandoit en quelle eſcholle ie deſirerois apprendre la vertu, ie ne voudrois reſpondre autrement que feit Demade orateur Athenien, en la frequẽce & aſſemblée du peuple. Regarde la grande difference, qui eſt entre la doctrine de tes philoſophes, & celle, que i'appellerai (ſi tu veus) populaire. Tes philoſophes ne conuiennent entre eux ne de la fin, ne de l'efait &

La differẽce entre la doctrine philoſophique & la populaire.

propre definition de vertu. Châcun la veut façõner à ſon plaiſir & ceux-meſmes, qui ont iuré aux parolles d'vn ſeul & meſme auteur, s'eſtudient à emouuoir entre eux infinies diſſentiõs. Le peuple & ceux, qui viuent auec lui, merueilleuſement s'accordent en ce qui eſt d'elle, & d'vne commune voix nomment celui vertueux, lequel de la bonté née en lui (laquelle on appelle naïueté) s'addonne aux choſes grandes, ſe contient en toute modeſtie, expoſe vaillamment ſa vie â la defenſe & conſeruation de la patrie, ne rauit ou couuoite le bien d'autrui, & en la bonne opinion du peuple paruient au cõble & ſouuerain degré d'honneur. La commune vie des hommes ſe preſente aux yeux de la multitude, châcun peut veoir le iugement du peuple, les exẽples ſont manifeſtes à touts, rien n'eſt caché. Mais les philoſophes elõgnét leurs opinions du ſens commun, enueloppent la vertu de toutes obſcuritez, leur doctrine eſt confuſe & pertroublée de contentieuſes diſputes, & qui plus eſt, ilz s'eforcent nõ d'accommoder leurs preceptes aux exẽples de la vie commune, ains de tirer & contraindre icelle à leurs abſurdes imaginations. Ie ne demande autres teſmoings, que leurs liures, deſquelz on ne pourroit recueillir quelque certaine deſcription de vertu. Auſsi les hommes otieux ne conçoiuent rien de bon ne prouſitable. M. Caton reputé & nommé ſage, deuant que la philoſophie feut apportée

Qui eſt vertueux ſelon le peuple.

apportée à Rome, quand il euſt oui Carneade & Diogene enuoiez par les Atheniens au Senat en la cauſe d'Orope, troublé de leurs oraiſons feût d'auis qu'ilz deuoiẽt incontinẽt eſtre renuoiez : car la ieuneſſe commençoit à ſe retirer des eſtudes de l'art militaire pour les ouir. Enſemble auſsi comme par oracle grauement il predit, que Rome ſeroit depouillée de l'empire du monde, quand elle fauoriſeroit aux philoſophes. Si tu ne veus rompre ta patience, laiſſe moi diſcourir par touts les traittez de céte philoſophie. Quelle diſpute peut eſtre plus vaine, que celle, laquelle i'enten eſtre la premiere entre les Ethiciens, à ſçauoir ſi la vertu eſt née en l'homme, ou s'il l'aquiert par doctrine ? L'homme eſt trop depourueu de bon iugement, lequel ne peut condeſcendre en ce qui eſt congneu de touts. Nous voions la naïueté naturelle par l'exercice des choſes bien eſtimées, & la ſuite des faits agreables à la multitude rendre l'homme en autorité & renom de vertueux. Ainſi & nature & l'induſtrie aquiſe conſtituent la vertu. A quoi tend la mediocrité, de laquelle on veut icelle borner ? Qui pourroit apprendre ou d'Ariſtote ou des autres quel eſt ce moien d'entre le plus & le moins ? Les diuerſes conditions du tems, qui doiuent eſtre principalement obſeruées en la Choſepublique, deſirent quelquefois plus grande ardeur de courage, quelquefois

plus gracieuſe douceur. Mais qui viendroit de l'eſcholle philoſophique, ne voudroit rien remettre de ſa graue & inflechiſſable mediocrité, craignant de tomber ou en exces, ou en defaut: & ainſi ietteroit la tranquilité ciuile en facheux deſordre. Ie receurai en céte cauſe la plus commune diuiſion de vertu. Voi combien i'attribue aux tiens: toutesfois ne la prudence, ne la Iuſtice, ne la force, ne la temperance peut bien eſtre enſeignée par tes Docteurs. Comment celui pourroit meriter le nom de prudent, lequel enuieilli en la ſolitude ne s'eſt iamais entremis au maniement des afaires de la Choſepublique, & ne la aidée de conſeil? Si ie voulois reciter toutes les definitions de prudence, par l'vne ie reprendrois l'autre: tant elles ſont contraires. Mais ie les puis bien toutes accommoder à mon propos. Ou que la prudence ſoit la ſcience du bien & du mal, ou la recherche de la verité: elle appartient à la ſocieté humaine. Qui diroit quelque choſe eſtre bonne ou mauuaiſe, laquelle on deuroit ſuiure ou fuir; s'il n'auoit congneu le iugement du peuple? En quelle autre lieu la verité pourroit eſtre mieux recherchée, qu'en l'aſſemblée publique, en laquelle le vrai & le faux apparoiſſent à châcun. Ton diuin Platon dit tres-bien le prudent eſtre celui, qui eſt bon & ſuffiſant Conſeillier à ſoi & à la patrie, & congnoit ce qui faut faire ou dire.

Des quatre vertus.

En l'Alcibiade 2. ou du vœu.

Ie penſe que tu ne voudras nier la Iuſtice eſtre entierement politique : auſsi le ſolitaire ne ſe pourroit dire auoir vne conſtante afection de rendre à châcun cé qui lui appartient en gardãt la commune vtilité. Puis que l'homme eſt né à la compagnie, il s'eforceroit en vain de chercher allieurs la Iuſtice conſeruatrice d'icelle. Les lois, les droits, les mœurs, les polices & les conſtitutions de la raiſon naturelle s'addreſſent toutes au bien public. Et ne me ſemble celui auoir mal dit, duquel Platon eſcrit l'opiniõ auoir eſté, le ſuiet de la Iuſtice eſtre de garder l'amitié entre les citoiẽs. Quelle eſcholle donc faut choiſir, pour apprẽdre la iuſtice? celle qui a iugé Ariſtide filz de Lyſimaque tres iuſte. Et certainement céte ſentence du peuple Athenien a eſté auſsi approuuée par les philoſophes. Mais au contraire qui eſt celui, lequel ſe compoſant à la vie philoſophique ait merité tel nom enuers le peuple ? Il n'eſt beſoin de parler de la force & grandeur de courage entre les philoſophes : car elle ne conuient qu'à ceux, leſquelz d'vne vertueuſe nobleſſe d'eſprit s'expoſent ſans crainte à la defenſe de la Choſepublique, & pour elle franchement endurent les ennuits, trauaux & dangers, eſquelz ſouuent elle tombe. Quelle force enſeignent les philoſophes non autre à mon auis, que celle (ſi force doit eſtre appellée) de Cleombrote, lequel (cõme on lit en l'epigrãme grec de Callimaq̃)

Au Clitiphon.

aiant leu le dialogue de Platon de l'immortalité de l'ame se precipita des haultz rochers en la mer. Combien la philosophie a esté pernicieuse aux villes, qui l'ont recueillie, les calamitez venuës à cause d'elle nous en rendront certains. Les Atheniens reiettent toute l'origine de leurs miseres aux orateurs & philosophes: par ce qu'iceux troubloient le repos de la multitude par seditieuses oraisons, ceuxci efeminoient les courages de la ieunesse, lesquelz corrompus d'otieuses disputes delaissoient les exercices necessaires à la Chosepublique, pour s'endormir en vne vie si lâche & paresseuse. Ariston le pourra tesmoigner. Car ce miserable philosophe non content d'auoir reduit le peuple Athenien en tres-aspre seruitude, & exercé contre lui toute inhumanité, souffrit razer leur ville par L. Sylle Empereur du camp Romain. Que dirai-ie de Periandre l'vn des sept sages de Grece? lequel a tenu Corinthe la plus noble & celebre cité de la Grece foullée & opprimée de si cruelle tyrannie, qu'il se monstroit auoir conspiré à l'entiere ruine d'elle. Quand ie pense à tel tyran, que doi-ie plustost pleurer ou la patience des Corinthiens, ou la cruauté d'icelui, ie ne scai. Pourquoi est ce qu'ẽ céte contrée d'Italie, laquelle anciennement estoit appellée la grand' Grece, l'assemblée des Pythagoréans feût brulée? Polybe historien grec recite la cause auoir esté leur

ſecrette & cachée coniuration . Ie ne doute que Platon ne ſoit au iourd'hui entre les anciens le plus renommé : mais veoi combien par la philoſophie il a voulu nuire & à ſoi & à la patrie , de s'eſtre entierement retiré de la vie publique. Il auoit trois fois guerroié: premierement en Tanagre , depuis en Corinthe , tiercement en Dele , ou il raporta la victoire . Mais voiant la ville d'Athenes vſurpée par les trente Tyrans (laquelle deſiroit en recompenſe de l'auoir ſi cherement eleué à tel degré d'honneur , qu'il emploiât plus que iamais ſes forces pour la remettre en liberté) il ſe monſtra tellement changé de ſa premiere nobleſſe, que feignant d'eſtre eguillonné de ie ne ſçai quel deſir d'apprendre il eſtima plus Euclide Megarien , que l'amour de la patrie . Sans comparaiſon Thraſibule (qui recouura la liberté des Atheniens, & pour la conſeruation d'eux franchement ſ'expoſa à la mort) a mieux ſceu que c'eſtoit de force. Lequel d'eux à ton auis laiſſant toute particuliere afection pourroit mieux rendre l'homme fort & de vertueux courage? Quand ie conſidere quel a eſté Socrate apres auoir laiſſé l'exercice militaire, auquel il s'eſtoit excellemment porté, ie ne puis aſſes m'eſbahir comment il pouuoit ſouffrir du vulgaire, tant d'iniures & moqueries. Toutesfois ie ne veux tant attribuer à Socrate, que les philoſo-

Athenée au 5. liure chap. 12. des Dipnosoph. traduit par le Caron.

phes s'en vãtent dauẽtage. Car plusieurs mieux iugeants parauanture de ses faits, ont escrit, que toutes les entrepriſes militaires, desquelles Platon l'honnore, sont faulsement controuuées contre la raison du tems, & la vraie histoire recitée par Thucydide. Ausi qu'elle conuenance pouuoit estre entre les armes & la badinerie Socratique? Il est facile de dire la force estre la discrete & aduisée entrepriſe des dangers, souffrance des labeurs & mespris des choses viles. Mais telle vertu ne peut estre aquise en l'escholle des philosophes autant adestres aux armes, qu'à la ciuile courtoisie. La quatrieme vertu est la temperance, laquelle modere & reprime les voluptez, desirs & autres mouuementz de l'ame sous l'obeissance de raison. L'homme seroit plus que brutal, qui ne sentiroit quelque eguillon de volupté: & soit il tant austere, que les Stoiciens veulent, si quelque plaisir ne l'accompagne, sa vie lui semblera tant aspre & amere, qu'il sera à soi-mesme ennuieux. Ceux donc qui s'eforcent de priuer l'ame de toutes afections, se rendent plus ennemis à la vie commune, que les volleurs ou tyrans. Les philosophes disputent asses qu'est-ce que temperance: mais ilz ne monstrent en quoi gist son action & vtilité. Faudroit qu'ilz forgeassent vn nouueau peuple, pour lui faire garder leurs conceptions, car iamais ne tombera en l'esprit des hõmes qu'ilz

se doiuent abstenir de toutes voluptez : desquelles toutesfois ilz doiuent vser par moien, ne violants en rien la biensеance & honnesteté de nature, afin d'entretenir leur santé. Ce que i'ai dit semblera parauenture grand à plusieurs & suffisant pour reietter céte partie de philosophie. Mais qui entendra les absurdes & vaines contentions des philosophes pour la constitution du souuerain bien, il s'emerueillera comment ilz ne rougissoient de honte de laisser à la posterité tant insignes marques de leurs inepties. L'vn dit la fin de toutes choses estre la volupté, & donne grand' peine à ses disciples de chercher en quoi elle gist. L'autre soutient la vertu estre de soi-mesme contente à bien & heureusement viure. Les Peripateticiẽs se plaisent grãdement en trois especes de biẽs, d'esprit, du corps & de fortune: Les Academiciẽs raportẽt toute la felicité à l'Idée qui est vn nom inuenté par leur precepteur Platõ pour rendre par obscurité sa doctrine admirable. Ie ne serois moins digne de moquerie, si ie voulois reciter infinies opinions de touts, iusques aux petits philosophastres, lesquelz ont tant desiré de gaigner quelque nom & nouuelle secte par telles disputes; qu'en plus de cent manieres ilz ont obscurci ce qui estoit facile de cõgnoistre du souuerain biẽ: cõbien qu'ilz se deussent ꝓposer vne butte certaine, à laq̃lle tẽdissent toutes leurs conceptions, & de ce comme d'vne

reigle commune accorder entre-eux. Qu'eſt-ce que de la philoſophie pouuons eſperer? Encores elle ſe vante & promet d'addreſſer les hommes au ſouuerain bien, & les rendre touts heureux & contens. Mais elle eſt plus malheureuſe, que les autres arts, meſmemẽt mechaniques, qui ont vne certaine fin, de laquelle il conuient entre touts les artizans, & n'eſt qui en doute. Puis que la louange de toutes choſes reluit en l'efait & action d'elles: ne ſera hors de propos de conſiderer les mœurs des philoſophes, leſquelz penſent beaucoup faire de farder leur parolle de ie ne ſcai quelle admirable grauité: mais leur vie les dement. Qui eſt celui d'eux, qui ne s'enfle de gloire? qui ne palliſſe d'enuie? qui ne ſoit aſſeruia la cupidité du gain? qui ne brule d'vne ſoif inſatiable de l'or? qui ne vende & proſtitue ſa profeſsion, combien que tant il l'adore comme choſe tres-ſacrée? quelz plus vilz mercenaires pourroit-on trouuer, q̃ ceux, qui diſputent contre l'auarice, auſquelz toutesfois rien n'eſt premier & plus cher, que l'argẽt? Quelle grand' & ſainte doctrine peut eſtre venuë des eſcholles du voluptueux Ariſtippe, de l'impudique Arete ſa fille, de l'atheiſte Theodore, de l'impudent Diogene, du moqueur Democrite, du calomniateur Ariſtote, de l'obſcur Heraclite, des impaſsionaires Stoiciens, des incertains & douteux Academiciẽs, des indoctes Epicuréãs, des obſtinez Pythagoréans. Ie pour-

rois reprocher à Platõ les delices de la court de Denis tyran de Sicile : à Aristote la mort d'Alexandre son seigneur : mais ie ne les veux tant chercher: car leur autorité me peut seruir contre eux-mesmes & les autres. Ilz reprennent diligemment les Sophistes de leurs inutiles & otieuses disputes, principalement de celles qui sont des mœurs : toutesfois leurs liures ne sont pleins d'autres choses. Regarde donc comment la sagesse est traittée, comment la vie est instituée par telz maistres? Ie ne les veux autrement appeller, que Platon m'a enseigné, tauerniers & tres-ords maquignons de touts vices couuerts & masquez du nom de vertu, lesquelz encores ilz s'attribuent à gloire. Si me resouuient de l'ordre des parties de la philosophie, ne reste plus maintenant que la Dialectique ou disputatrice, contre laquelle ie ne trauaillerai longuement à dire : par ce qu'elle est nuë, sans suiet, sans ornement, & hors le nom, entierement nulle. Ie se glorifie de subtilement disputer, mais dequoi? des choses naturelles, de la vie & mœurs des hommes? Si ainsi est, ou les deux autres sont inutiles & superflues, ou iniustement elle vsurpe ce qui n'est sien. Les medecins ne la receurẽt iamais en leurs disputes. Les mathematiciens l'ont reiettée de leurs demonstrations. Si elle se vouloit ietter es possessions du droit ciuil, la recreance seroit incontinent iugée contre elle, & n'auroit que dire cõtre la main-tenue. Ie n'en-

durerai qu'elle entreprenne les armes : car elle corrompt tout ce qu'elle peut attaindre. Que reste il donc en elle ? infinies baueries, fineſſes, ſurpriſes, calomnies & ſophiſteries de mots nouueaux. Souuent elle repete les termes, ſyllogiſmes, modales, cathegories, predicaments, predicables, intentions premieres & ſecondes, figures & autres ſemblables, deſquelz elle façõne ces beaux & ſubtilz arguments, cõme cetuici. Tu as ce q̃ tu n'as point perdu : mais tu n'as point perdu des cornes : ergo tu en as. A céte ingenieuſe concluſion les gentilz ſommiſtes frappent des mains, renforcent leurs cris, & treſaultent de merueilleuſe ioië. C'eſt la plus belle choſe de les ouir touts enſemble caqueter, mais ſans raiſon & prouſit. Car ilz ne tendent qu'à deguiſer la verité. Noſtre eage congnoit par *l'*exemple des ans paſſez, quel malheur ont apporté au monde ces pernicieux Sophiſtes. Ie pleure la miſerable calamité de noz peres, qui ont eſté ſi longuement abuſez de telles inepties. Di moi, ſi l'amour de ta profeſsion ne t'aueugle, quelle choſe anciennement pouuoit eſtre tant claire, vraie & certaine, que céte calomnieuſe Dialectique n'ait obſcurcie, corrompuë & faulcée. ô tems heureux, qui embraſſes maintenant la pure, & reluiſante verité, voudrois-tu encores recueillir ſon ennemie ? ô grande force de la verité, laquelle facilement de ſoi-meſme ſe peut defendre contre les fi-

nesses & feintes embuches des hommes! Mon esprit ne peut imiter ceux, lesquelz ou pour estre veus biendisants orateurs, ou remplir la cruauté de leur haine enuieuse s'estudient d'eplucher les mœurs des accusez iusques aux plus petits cheueux (comme on dit) car laissant les moindres parties de châcune de celles, qu'õ appelle les principales, ie vien à ce qui touche dauentage. Denis tyran de Sicile attira en sa court vn trouppeau de philosophes par ie ne scai quelles amorces d'argent ou volupté. En quoi s'exercoiẽt ilz? Il me deplaist de reciter ce que les historiẽs escriuent d'eux. Ilz adoroient vn tyran, qui de sa nature est ennemi du biẽ public, dãsoient vestus d'estolles à la façon des femmes, portoient leur chef bossué d'iniures, & enduroient ce qu'vne libre femmelette n'eust voulu souffrir. Qui a iamais veu les chiens blãdissants, flattants, & amadoüants, telz estoient ces papelards enuers le tyran, lequel au contraire, si telz ilz eussent esté qu'ilz penssoient persuader au vulgaite, ne deuoit reputer plus grãd heur, que de les acueillir en tel honneur, que la vertu merite: mais leur impudence les elongnoit de toute gloire: par ce que les hommes perdus & deplorez eussent rougi de honte de commettre en public, ce qu'iceux vouloiẽt leur estre honnorable. Ie ne puis taire la plaisante raillerie de Diogene & Aristippe deux grands philosophes. Diogene lauant quelques herbes

veit paſſer Ariſtippe, lequel aigremẽt il reprit en céte maniere. Si tu auois appris d'appareiller ces herbes, tu ne pourchaſſerois les courts des tyrans. Mais (reſpondit Ariſtippe) ſi tu ſçauois hanter & viure auec les hommes, certainement tu ne lauerois ces herbes. Conſidere quelle modeſtie, quelle grauité, quelle biẽſeance des perſonnes, des lieux, & des tems a iamais eſté gardée par les philoſophes. Ceux qui ont eſcrit de leur vie, ne nous ont laiſſé autre iugemẽt d'eux, qu'écores tu veois au iourdhui le peuple auoir. Qu'eſt ce que leur doctrine, vn recueil de vaines conceptions, abſurdes penſées, inutiles & eſpineuſes diſputes, meſdiſantes inuectiues contre la vie commune, aplaudiſſements aux princes qui les inuitẽt aux bãquets, iniurieuſes moqueries des plus vertueux, qui les dedaignent de leurs compagnies, & menſonges maſquants la verité. D'ou ſortent les philoſophes? de la fangeuſe & vile troupe du plus abiet vulgaire. Miltiade, Themiſtocle, Pericle & les autres grands ſeigneurs d'Athenes ſe ſont ilz emploiez en telz eſtudes? Vn Socrate engraueur, vn Simon coroieur, vn Theophraſte foulon, vn Diogene banni pour la faulce monnoië, & infinis autres ſemblables de moĩdre etoffe ſont les auteurs de céte braue philoſophie. Et Platon, qu'ilz eſtiment tãt diuin, auoit paſſé le meilleur de ſes ans en la poëſie & peinture, & longuement guerroié, auant qu'il euſt oui Socrate. Partãt rien ne

ſe preſente à mon eſprit, qui me puiſſe exciter à quelque amour de la philoſophie: & me ſemble que ſeroit frauder noſtre France de ſon noble eſpoir, ſi elle eſtoit aſſeruie à telle ignorance. La naïueté de noſtre illuſtre & gracieuſe lãgue reiette céte obſcure & difficile barbarie. Qui delaiſſera le Senat pour s'enuieillir en telle ſolitude? Les hommes de bon entendement ſuiuent les traces plus fraiées, pour paruenir à quelque ſouuerain heur & dernier repos, mieux-aimants l'ombre de la preſence de leur Roi, que le plaiſir de la vie priuée: au contraire ceux qui ſe confinent ou pluſtoſt s'enſeueliſſent en ſolitaires contemplations, ſemblent porter impatiemment la ſocieté commune. Que ſeroit ce ſi châcun les vouloit imiter? Les villes ſeroiẽt depeuplées, la puiſſance des princes demeureroit ſans autorité, le peuple deſeſperé ne trouueroit qui le voudroit conduire, ſous couleur d'vne faulſe liberté. Le vulgaire tomberoit en la plus dure & importable ſeruitude, qui ait iamais eſté veuë en vne ſeditieuſe republique. Ie te prie donc n'eſtre ſi obſtiné en ton opinion, que tu faces ſi grand' iniure & à la France & à ton nom. Regarde ce que la ieuneſſe françoiſe des-ia ſe promet: non de s'abaſtardir en la pareſſeuſe negligence & lâcheté des philoſophes: ains de dreſſer es terres loingtaines l'immortel trophée de ſon excellente vertu. Penſes tu la detourner de ſi heureuſe entrepriſe. Que

diroit de toi la posterité, si tu decourageois tant de nobles esprits par le vain abus de telles inepties ? Propose toi l'exemple de noz maieurs, lesquelz n'ont estimé, que deux sortes de gens, à sçauoir ceux, qui reluisoient en prudence de conseil, biendisante faconde & congnoissance de ce qui estoit vtile au roiaume & chose publique: & ceux qui fleurissoient en nobleſſe de chevalerie, dexterité des armes & renom d'hõnorables victoires. Les philosophes n'estoiẽt en autorité enuers eux: mais voudrois tu bien les preferer à iceux & condemner noz sages predecesseurs, ou d'ingratitude, ou d'ignorance. L'opinion d'vn seul ne doit tant presumer, qu'elle aose entreprendre & s'eleuer sus le iugement cõmun, ains la faut accommoder à icelui.

I'ai dit.

Apres que le Courtisan eust dit, Philarete grãdement estonné reprit la parolle. Ta diserte & exquise oraison (dit il) me semble auoir esté des long tems pourpensée contre la philosophie, laquelle tu iuges cõtraire à tõ estat. Mais elle m'a tellemẽt emeu, que beaucoup ie doute des estudes de ma ieuneſſe (lesquelz ne se sont iamais proposé autre but, q̃ le cõtentemẽt de la vertu, telque la philosophie promet) si tu ne monstres (seigneur Caron) icelle estre tãt puissante d'elle-mesme, que les forces plus éfilées, les parolles pl⁹ poignãtes, les afeteries d'eloquẽce plus recherchées ne sont suffisãtes pour l'esbrãler au-

cunement. Alors ne voulãt traihir la diuine phi losophie, laquelle i'auois touſiours embraſſée, comme ma plus chere & vnique amie, & deſirant contenter l'eſperance de mon Philarete ie commençai à dire.

L'ORAISON POVR LA *philoſophie, en laquelle eſt traitté de la vraie ſageſſe.*

SI céte cauſe (meſsieurs) deuoit eſtre traittée en l'aſemblée populaire, ou deuant les Iuges & Magiſtratz ornez des dignitez du peuple: mieux-ſeant me ſembleroit de taire, que ietter mõ nom au peril de ſon hõneur. Mais en ce familier deuis ie craindrois en vain, puis que franchement & ſans trouble la verité incite châcun de nous à dire ce qu'il pẽſe. Car ſi me failloit leuer pour defendre la philoſophie deuant vne multitude, les deux choſes, qui peuuent tres-grandement en la republique feroient toutes contre moi, la ſouueraine faueur, & la diſerte eloquence. Cõment le peuple (en la puiſſance duquel eſt toute la force de l'orateur) me pourroit eſtre gracieux, aiãt ſi mauuaiſe opiniõ de la philoſophie, laq̃lle

il auroit des-ia iugée pernicieuſe à ſa trãquilité? La grandenr de ton oraiſon (ſeigneur Courtiſan) l'admirable dexterité de ton eſprit, & la perfaite cõgnoiſſance, que tu as de toute la philoſophie m'eſtonneroient tellemẽt, que ie n'auſerois me preſenter pour la crainte de mon inſuffiſance, telle qu'on peut veoir en vn ieune apprenti de la ciuilité populaire. Auſsi ie neſcai quelle volupté d'ouir meſdire, reprendre & accuſer remplit noz eſprits de tel plaiſir, qu'apres en vain la defenſe attend ſemblable accueil. Car la louãge de celui qui parle, ou de ſa profeſsion ne peut aucunemẽt plaire: & rien n'eſt au vulgaire plus facheux & amer, que d'entendre le contraire de ce qu'il a vnefois arreſté en ſa pẽſée. D'auentage ce qui eſt le ſouuerain recours aux autres orateurs, m'eſt entierement reffuſé: Ainſi quand toutes les choſes, qu'on pourroit deſirer pour eſtre bien oui, me viendroient à ſouhait: toutesfois i'ai tant peu de tems, qu'il ſeroit impoſsible de m'aquiter du deuoir, que la philoſophie de ſon droit me demãde. Mais ſans trop m'arreſter à l'ornemẽt & fard de bien-dire, que franchement ie confeſſe n'eſtre en moi, ie m'eforcerai de rendre à la verité le luſtre, nõ tel qu'elle merite: ains que pourrai recueillir de la philoſophie à elle toute conſacrée. Celui qui premier auſa ſeparer l'eloquence de la ſageſſe, leſquelles nature a eſtroitemẽt vnies, me ſemble auoir ietté la ſocieté humaine en miſerable

rable desordre? Dont sont venus tous les maux, lesquelz au iourd'hui nous pleurons. Car premier il enseigna de farder & colorer la parolle mensongere d'vne semblance & image de verité : cõbien que si nous regardons à la loi de nature, elle a voulu l'oraison estre la representatiõ du vrai dessin de l'ẽtendemẽt. Comme le front & les yeux descouurent les plaisirs & ennuits interieurs de l'ame: ainsi la langue est donnée à l'hõme pour exprimer ses voluntez & cõseilz: mais si elle feint autre chose, que la pẽsée n'ẽtẽd, elle abuse & de soi & de nature: & ne seroit tant dangereux que la volupté gouuernât, que sous la couuerture de raison on faulçât ce qu'elle ordonne. A céte cause puis qu'autrement ne se peut faire, te donnant la gloire de l'eloquence, i'embrasserai la verité : suiuant laquelle si quelquefois m'eschappe d'estre enuers toi trop aspre, excuse l'amour qui ne m'affectionne moins à elle, qu'à la patrie. Mais pour mieux te cõtenter, ie ne permettrai mõ oraison s'egarer de l'ordre, que tu as proposé en la tiẽne. Ie t'ai ouï cõmencer de ce que tu dis estre premier en toutes choses, à sçauoir de l'origine de la philosophie, l'ignorance de laquelle te fait douter qu'elle ne soit bastarde. Au contraire la premiere louange, de laquelle ie la voudrois orner, seroit céte-ci: & te ren graces immortelles de m'en auoir auerti. Car les hommes desirants châcuns ennoblir leur patrie (comme Vlysse & Aiax

pour les armes d'Achille) ſemblent auoir entre eux iuré vn debat irrecõciliable pour les inuẽtions des choſes excellẽtes, & deſquelles ilz pẽſent la gloire leur tourner en immortel renom. Les Aſſyriens, Egyptiens, Syriens, Babiloniens & autres peuples ſont tant bandez pour l'inuẽtion des letres, des arts, & iuſques aux choſes particulieres: que leurs diſſentiõs n'ont peu encores eſtre appaiſées: cõbien qu'ignorãts les inuẽteurs ilz aient eſté contraintz de nommer les Dieus. Tu veois donc combien a eſté vaine la diligence de ceux, qui ont trauaillé à chercher, qui auoit premier apporté au monde ce que nous embraſſons ſous le nom de ſciẽce. Ne les Grecs ne les Barbares ſe deuoient tant attribuer, de penſer l'inuẽtion de la philoſophie venir d'eux: par ce qu'elle ne peut auoir autre origine que celeſte. Toutesfois les mortelz outrecuidez ont touſiours voulu derober la gloire du ſouuerain Dieu, pour la dõner ou à leurs imaginations, ou aux faulſes deitez des Dieus, qu'ilz auoiẽt forgez des hõmes. Mais ce bien-heureux ẽage ne peut porter telles fables, ains r'adreſſe au createur tout le bien duquel il iouit. Partant les choſes, que nous appellons ſciences, arts, doctrines, vertus, ou d'autre ſemblable nõ ſont toutes cõpriſes en l'infinie grandeur & ſouueraine intelligẽce (que noz philoſophes nõment l'Idée) de céte plus admirable nature, laquelle épand les ſemences d'elles aux eſprits des hommes:

en telle maniere qu'incontinent que la raiſon les fait entendre, ilz ſentent en eux vn inſtinct naturel, qui les eguillonne, enflâme & excite à la congnoiſſance de Dieu, qui eſt la ſource du ſouuerain bien & derniere felicité, & à la recherche des choſes, deſquelles ilz preuoient leur immortel honneur principalement dependre. Nous diſons l'homme eſtre compoſé de l'ame & du corps en telle police, qu'à elle appartient de gouuerner & conduire: & contre la raiſon ne ſe doit le corps reuolter. Toutesfois l'ame n'eſt tant rude & difficile à l'imbecillité du corps, qu'elle lui reffuſe ce qu'il demande à ſa neceſsité: & comme pour la nourriture du corps elle reçoit les choſes corporelles ſuietes à diuers chãgements & corruptions: ainſi pour l'entretenement de l'eſprit la meilleure & plus excellente partie, elle deſire & cherche les choſes celeſtes, plus haultes & approchantes à la perfection diuine. Ainſi voiõs que les hõmes (quãd ie di les hommes, ie n'enten ceux, qui ſont tant corrompus des voluptez corporelles, que la raiſon ſemble eſtre morte en eux) d'vn enclin naturel ſont tant afectionnez & enflâmez deux-meſmes à l'amour des ſciences, qu'il ſemble nature leur auoir des le ventre de leur mere propoſé ce ſeul obiet, auquel ilz addreſſaſſent leurs penſées, deſsins & conceptions. Si voulons diſcourir des l'enfance iuſques à la

Le deſir de ſcauoir né aux hõmes.

Voi ce que nous auons escrit au premier liure de la philosophie.

blanche vieillesse, & regarder toutes les sortes de gens, nous ne trouuerons aucun prince, grãd seigneur ne mechanique qui ne soit merueilleusement touché du desir de scauoir, & se donne en lui si grand plaisir & contentement, que toutes les autres choses ne l'en peuuent detourner iusques à ce qu'il en ait rempli son esprit. Que dirai-ie des deux Catons, desquelz l'vn afoibli de longue vieillesse sentit vne ardeur de congnoistre les langues Grecques, esquelles il consuma le reste de son eage: l'autre retenant cet estude hereditaire ne se pouuoit contenir en l'assemblée du Senat qu'il ne leût quelque liure Grec. La maladie de M. Varrõ, de laquelle il expira ne l'épescha aucunemẽt de poursuiure en son lict le cours de ses estudes. Ie reciterois les peines & trauaux incroiables des philosophes, si ie pensois leurs exemples deuoir estre receus de toi, comme ilz meritent. Mais qu'est il besoing de plus long propos? Les mouuemẽts des esprits nous emeuuemẽt de telle force, que sans eux, nul certain plaisir, nul ferme repos nous peut longuement accompagner: & tant soient les hommes eperdus en leurs voluptez, encores respirent ilz quelquefois se ressentants de cet instinct naturel, qui entierement ne peut estre esteint. A quelle fin tel propos? Comme nous entendons l'amour, la couuoitise & le desir des sciences estre nez en nous: ainsi eur origine ne deuoir estre cherchée allieurs,

qu'en l'admirable puiſſance de nature: à laquelle les mortelz ne voulants rapporter la cauſe d'vn tel bien (qui ne peut venir que d'elle) dõnẽt toute la gloire de l'inuẽtiõ à vn, deux, trois ou quatre hommes: combien que les premieres congnoiſſances ſoient en châcun de nous. Mais par ie ne ſçai quel malheur ces ſemences naturelles ne proufitent egalemement en touts: ains les voions en pluſieurs tant corrompuës, obſcurcies & entremeſlées de choſes vaines & inutiles, par le deſordre, trouble & abus de l'inſtitution & accouſtumance de la ieuneſſe enueloppée d'infinis erreurs: qu'à grand' peine icelles peuuẽt eſtre recongneuës: & n'eſt grand eſpoir qu'elles fleuriſſent iamais. Il n'eſt beſoing d'exemples, l'eſpreuue iournaliere en fait foi. Mais nature de toutes les choſes qu'elle à creées & engẽdrées n'a rien produit, qu'à vn certain vſage, ne laiſſant le moindre & plus vil de ſes euures ſans quelque vtilité: touresfois vne choſe eſt plus noblement & dignement emploiée que l'autre: & n'eſt l'vſage de toutes entierement ſemblable. Diſcourans par celles qui tombent ſous le ſens nous congnoiſtrons qu'a ce ſeul point elle aſpire, & en lui aduoue toute ſa force, que châcune choſe ſoit née, faite & addonnée à entreprendre & accomplir le deuoir qui lui eſt bienſeant & conuenable. Ce que meſme nous voions es choſes, qui viennent de l'art, vrai imitateur de nature, leſquelles nous

Nature n'a riẽ produit qu'à vn certain vſage.

disons industrieusement & par art estre faites, quand elles sont accommodées & disposées à leur vrai vsage. A quelle vtilité est né l'homme? Les bestes ne sont poussées que de l'appetit, d'autant que le sens les mene à ce qui se presente à elles sans sentir le passé ou futur: & encores l'homme peut vser d'elles à ce qu'il les veoit plus propres & mieux faites: aussi toutes les autres choses mortelles sont à lui asseruies: & par l'addresse de raison preuoit & ordonne ce qui est necessaire au cours de sa vie. Partant l'vsage de l'homme est en lui-mesme, c'est à dire en l'esprit raisonnable, lequel seul est ce que nous appellons l'homme: & fait que constamment il suiue nature, recueillant les dons celestes, desquelz Dieu l'a plus fauorablement ennobli, que nul autre de ses *euures*: & ne laisse iamais la pensée s'enuelopper aux afections corporelles, & s'abaisser dauentage iusques à la vileté de l'appetit commun auec les bestes. Plusieurs choses nous semblent estre en l'homme dignes de louange & admiration. La gracieuse beauté du corps & la pompeuse richesse sont les deux, qui rendent l'homme plus agreable au vulgaire: pareillement l'excellent ouurage fait renommer l'auteur. Mais telles louanges doiuent plus à l'opinion, au tems & à l'art, qu'à la vraie gloire de l'homme, laquelle toufiours doit retenir sa splendeur & excellence en ce-

L'vsage de l'hõme est en lui-mesme.

lui, qui la merite, ſans eſtre cherchée hors de lui. Qui ne dira le renom de Miltiade, Themiſtocle, Demoſthene, Caton, Scipion, Ciceron & autres immortalitez par leurs vertus eſtre plus grand, plus digne & plus illuſtre, que de Phidie, Liſippe, Apelle & telz autres non tant renommez par eux-meſmes, que par leurs ouurages? Puis-que l'obiet de noſtre nobleſſe ſe monſtre en nous, c'eſt il que deuons embraſſer: pour i paruenir faut chercher vne certaine addreſſe, qui nous remette à l'vſage de la raiſon. Ce que la philoſophie promet. Nous ſcauons n'eſtre vne ſeule eſpece des arts, ne des eſprits vne meſme penſée. Car aucuns trauaillent dauantage des forces du corps, abaiſſants leur entẽdement aux ouurages de la main: les autres mieux-congnoiſſants la haulteſſe de leur eſprit s'eleuent aux choſes plus grandes & deſquelles le iugement ne depend des yeux: Et de céte eſpece ie trouue deux principales manieres. Les autres ſciences deſtinées à certain ſuiet ſont toutes en lui, & n'appartiennent à l'homme, ſi non d'autant qu'il s'emploie en elles: mais la philoſophie (ſi iuſques là deuons la demettre, qu'elle ſoit reputée au rang des arts) eſt propre à l'hõme, non pour autre cauſe, que pour ce qu'il eſt homme. Quãd quelcũ aura perdu tout ſon eage à ſcauoir les ruſes & afeteries d'eloquence, pour practiquer en vn Senat la ruine du riche, le deſeſpoir du pauure,

la desolation de la veuüe & du pupille, la mort de l'innocent, la deliurance du criminel : quand l'autre aura vsé son corps à apprendre les plus laborieux exercices, quel prousit, quelle vtilité, quel honneur, quel contentement en vient à l'esprit? Il ignore ce qui lui est premier & doit estre plus cher, c'est la congnoissance de soimesme, laquelle il ne peut scauoir d'autre, que de la philosophie. La vie commune, que souuent tu dis apparoistre à tours, sera le theatre pour representer les malheurs pres-qu'incroiables & plus encores deplorables de ceux, qui trop se sont oubliez, lesquelz tu feins aspirer à la sageste populaire : mais ilz me semblent estre entierement pertroublez & aueuglez de l'ignorance d'eux-mesmes. Tu fais ta sageste serue de l'opinion du vulgaire : en quoi elle n'a rien, qui tant la rende celebre, que tu penses nous persuader au commencement de ton oraison. Si elle est sous le iugement d'vn peuple, que peut elle auoir plus illustre, que les choses viles? Ie ne puis dissimuler (& ne te deplaise si ie le di) que l'impetueux torrent de ton eloquence quelquefois s'agite en diuerses parts, n'aiant ou s'arrester : car parlant de ceux qui sont appellez les sept sages de Grece, tu dis que par la splendeur d'vn nom excellent ilz ont attiré le simple vulgaire à les admirer. Comment donc seroit-il le iuge de ce qui le fait esbahir ? D'ou lui vient si soudainement

tant d'autorité? Si l'homme bien-né & plus liberalement institué veut diligemment péser & considerer ce que son entendement lui presente, incontinent excité du nom de sageſſe il ſe proposera quelque choſe plus noble & excellente, que la commune pensée ne pourroit conçeuoir, formant vne espece tant accomplie, exquise & perfaite, qu'on ne desireroit rien en elle. Les anciens, qui ont bien escrit des choſes ne donnerent iamais le nom de sage, qu'au Prince ou autre personnage vertueux & prudent, lequel d'vne franche grauité contenoit le peuple, & ne se laissoit asseruir aux teneritez d'icelui. Au contraire le sage que tant tu estimes, se doit entierement façonner aux incõstantes voluntez de la multitude. Mais puisque rien n'est plus mol, plus volage, plus incertain, plus fragile, que le sot vulgaire non moins suiet aux troubles & seditions, que la mer aux ondes & vagues, en quel tems le pourras-tu assembler pour iuger de la sageſſe & de l'homme sage? Encores ce peuple incontinent se fache de la gloire qu'il a dõnée à ceux qui la meritoient & enuieux à leur felicité s'efforce par touts moiens de le reduire en ordre & l'abaisser au degré des moindres. Ou estoit le premier iugement du peuple Athenien (i'vse des exemples estrangers, par ce qu'auiourd'hui les autres ne plaisent) lequel oubliant le conseil de Pericle, qu'il aucit iugé tres-sage & tres-

Thucydide au liure 2.

prudent, contre lui ſe mutinoit, le reputant auteur de toutes leurs calamitez: mais pourtant il ne voulut s'accommoder à leurs opiniõs: ains à l'heure diſsimula iuſques à l'opportunité, laquelle offerte il monſtra bien que pouuoit le conſeil d'vn prudent Capitaine. Nous pourrons lui comparer Q. Fabe Maxime Romain celui, lequel on lit auoir par ſa diſcretion affoibli & vaincu Annibal enflé de victoires. Quand ilz reſiſtoient aux ardeurs du peuple, qui ſe vouloit temerairement ietter en peril, quand ilz portoient patiemment la moquerie & blâme du vulgaire, eſtoient ilz moins dignes de la ſplendeur de ſageſſe, puis que leur bien-auiſée deliberation, cauſe de ſi grandes felicitez, les a ornez de plus illuſtre gloire? Eſt-ce ainſi que la ſageſſe depend de l'erreur *de la* multitude: où apres qu'ilz ont eſté hõnorez par la voix & aſſemblée populaire, par ce qu'ilz auoient preferé leur auis au volage & leger iugement du peuple? Ce n'eſt donc le deuoir d'vn ſage d'obeir aux inconſtantes voluntez d'icelui. Châcun veoit les faueurs pouuoir tout es afaires des hõmes, mais elles ne ſont hereditaires: & tel ſe promet infinis biens trompé desvaines careſſes ou des princes, ou du peuple, ſus lequel panche ſon dernier malheur. Si le peuple eſtoit ſi bien afecté à la vertu, que rien ne lui feût plus cher qu'elle: ie lui attribuerois plus d'autorité, qu'il ne faudroit pour entre-

tenir ſa grandeur : mais en toutes choſes il ſe monſtre tant variable, & principalement en ce qui regarde la meilleure partie de lui, qui eſt l'ornement des vertueux : qu'on n'en peut bien eſperer. Tu m'as auerti de repeter la memoire des Grecs & Romains, pour apprendre des exemples anciens quelle maniere de viure ſe faut propoſer. De quelle recompenſe a eſté honnoré Miltiade Athenien, lequel premier auoit publiquement bien merité de la Grece? Quand me reſouuient des exils & banniſſements de Themiſtocle, Ariſtide, Alcibiade, Thraſibule & infinis autres, ie ne ſcai de quoi ie me doiue pluſtoſt eſbahir, ou de l'inconſtante fortune, qui s'eforçoit de priuer la poſterité de la ſouuenance de leurs excellentes & immortelles vertus : ou de l'inique ingratitude de la trop cruelle patrie. Comment la vertueuſe & admirable puiſſance, de laquelle les barbares auoient eſté chaſſez, a peu deietter non ſeulement d'Athenes, ains de la Grece le tres-illuſtre & vaillant Themiſtocle, qui pour elle n'auoit douté d'expoſer ſa vie? Le Roi, qui de lui auoit enduré tel deſhonneur qu'il s'en eſtoit fuï honteuſement vaincu, plus humainement le receut & honnora, que ſa propre ville, laquelle l'auoit engendré, choiſi & declaré ſon Empereur & Capitaine, & par lui rapporté le renom de la plus fleuriſſante victoire, que la Grece ait iamais veuë. Parlerai

ie de Marc Coriolan, Camille & des Scipions. Ce lieu desireroit que ie cõparasse Demosthene & Ciceron, si le tems promettoit: l'vn & l'autre ont adressé touts leurs labeurs, conseilz & oraisons à l'vtilité publique: toutesfois les calomnieuses enuies, qui ne tẽdent qu'a traihir & surprendre la vertu, les ont guerdõnez de presque semblables recompenses. Mais qu'est il besoin des exemples estrangers! Nostre eage fait foi des chãgements & inconstances des faueurs des Rois, princes & grands seigneurs: ie pardonne aux noms de ceux qui l'ont eprouué. Ie ne dirai rien dauentage, que ce qu'escrit Pausanias parlant de l'ingratitude des Atheniens enuers Demosthene, que nul ne se peu trouuer, qui ait iamais passé heureseme*n*t son eage iusques à la mort, lequel se seroit trop fié à la chosepublique. Ce que ie puis aussi obietter à ceux qui mettẽt tout leur espoir en la suite des plus grands seigneurs. Des hommes que tu dis aspirer à la sagesse populaire, i'en ai recueilli de ton discours trois manieres, les vns endormis aux lasciues voluptez, les autres alterez de l'ardante soif d'auarice, & les plus nobles & courageux enflâmez de la põpeuse ambition. Mais qui est celui, qui ait tant les voluptez à plaisir, auquel tant fauorablement la fortune semble rire, qui soit si hault eleué aux honneurs qu'il desire, lequel ne se trouue incontinent trompé par soimesme? Quel bien, quelle ombre de sagesse,

Au liu. 1. des choses Attiques

quel bon inſtinct de nature peut eſtre en l'hõme tant brutal & depourueu de tout iugement raiſonnable, qu'en telles paſsions il s'egalle aux beſtes? Tu dis le vulgaire, auquel ſe faut accommoder, eſtre grandement afectionné à telle vie. Mais nous ſcauons les cauſes de la ruine & deſolation des plus riches & triomphantes villes auoir eſté les voluptueuſes delices, leſquelles corrompent la force virile, renuerſent l'ordre de nature, & deguiſent tout ce qui eſt de beau & perfait en l'homme. Les autres, qui brulent d'auarice, me ſemblent plus malheureux: car ilz ſont aſſeruis aux choſes, qui n'ont rien entierement commun auec eux. Comment pourroient ilz proufiter à la choſe publique, puis qu'ilz ne congnoiſſent l'vſage de la priuée? Touſiours à bon droit l'auaricieux a eſté haï comme le plus cruel ennemi & de ſoi-meſme & d'autrui. Le vulgaire (dis tu) embraſſe ceux, qui ſont puiſſants en richeſſes. Mais l'homme ie ne di ſage, ains ſeulement diſcrét & prudent ſe met deuãt les yeux le peril d'autrui, nõ pour l'imiter, ains ſe garder du ſemblable. Ie pourrois reciter à ce propos infinïes hiſtoires des anciens: mais noſtre eage eſt aſſes plein d'exẽples. Chãcun veoit les meilleures maiſons, villes & prouinces eſtre tant empoiſonnées de céte peſte, qu'õ ne cherche maintenant autre choſe, que les moiens d'epuiſer toutes les richeſſes les vns des autres. Dont vient l'affliction de la tranquillité humai-

ne. Ceſt trop parlé de telle ſorte de gens. Ie vien à la derniere eſpece de ceux qui te ſemblent plus approcher à la grandeur de la plus excellente partie de l'homme. Sont ceux, leſquelz attirez du vent de la gloire populaire ſe preſentent aux afaires publiques, deſquelz le deſſin eſt de paruenir aux dignitez & hõneurs. Combien que céte ambition ſe farde de quelque reſemblance de vertu: toutesfois elle eſt grandement pernicieuſe & à celui qui s'en pense brauer & à la choſepublique. Car l'ãbitieux & ciuil adorateur des grands ſeigneurs, mendiant quelque fauorable promeſſe pour attaindre à ſon but, corrompt & change ſes propres moeurs pour les façonner aux paſsions de celui, lequel il ſe propoſe comme le Dieu de ſon eſperance: & rien ne lui eſt vertu ne vice, que ce qui plaiſt, ou deplaiſt à ſon maiſtre, il ne priſe les choſes à la verité, ains ſeulemẽt à ſon prouſit: toutesfois en fin comblé du malheur, qu'il ſemble auoir lõg tems pourſuiui, ſe trouue d'autant plus abaiſſé, qu'il auoit trauaillé à s'eleuer. Mais regardon de quelz commencements l'ãbition s'excite. Des que l'enfant ſent en lui ie ne ſcai quoi d'homme, il veoit infinies manieres de viure, pluſieurs & diuers eſtats. Les laborieux lui ſemblent trop aſpres & difficiles, les autres enflez de põpeuſes magnificences lui viẽnent mieux à plaiſir. Chercha nt donc le moien qu'il repute plus gracieux, il ne penſe qu'à gaigner

l'étrée aux maisons des grãds personnages, espe rant les contenter de tant de seruices, qu'en fin meritera tout credit & autorité enuers eux. Mais ce pendant qu'il brigue ce point, Dieu sçait quelles peines, quelles angoisses, quelles ca lamitez il porte. Considere son maintien, tu ne verras que flatteries, applaudissements & caresses: tant d'humbles reuerences, tant de courtoisies: c'est merueille de sa bonne grace: & de sa part il ne demande moins d'honneur, comme il se repute à gloire d'adorer les plus nobles, ainsi grandement couuoite d'estre salué, orné de reuerences & regardé du vulgaire. Mais qu'elle est la fin de l'ambition? Si en vne republique les princes de la cité son frappez d'elle, on ne verra que tumultes & seditions, rien n'est asseuré, de toutes parts sont factions, brigues, enuies & troubles. Les guerres ciuiles qui furent entre Pompée & Cesar, & autres infinies nous en rendent certains. Si au roiaume, auquel vn seul gouuerne, les princes sont diuisez par ambition, l'esprit du Roi agité de diuerses opinions iettera son miserable peuple au desordre de toutes calamitez: & s'eforçant de plaire à touts il les rend plus mescõtents. Dauẽtage touts ceux, qui trop se fient à telles splendeurs ne considerent aucunement, ce que les hommes amateurs de la vraie gloire doiuent principalement regarder, combien est vile l'indguité,

combien eſt legere l'ardeur de l'eſprit, qui ambitieuſement afecte. Quoi donc le iugement du peuple fera il eſtimer telles vanitez les ſouuerains biens? Mais ſi céte opinion doit auoir leu, ie ne veoi qu'on puiſſe dire aucun bien eſtre ſelon nature & à la verité. Car tout bien eſt ou par nature, ou par opinion: ſi par nature, il demeure touſiours ferme & conſtant: ſi par opinion, les iugements des hommes ſont diuers & cõtraires: tellemẽt qu'vne meſme choſe ſemblera bonne & mauuaiſe: & ainſi rien ne ſera de certain & aſſeuré en nature, nulle ſcience aura lieu, le nõ de prudẽce demeurera vain, le chois des choſes entierement s'euanouïra. Encores ie m'aiderois bien du iugement du peuple, lequel voions ſouuent meu d'vn deſir de retourner à ſa premiere innocence ſe plaindre de la corruption de l'eſtat preſent, & regretter la vertu & continence des anciens. Toutesfois ce malheur s'eſt tant epandu, qu'à grãd' peine ſe pourroiẽt trouuer deux peuples de meſme opinion, quát aux choſes que tant tu priſes. Les vns ſe plaiſent en delices & rien n'admirent que ce qui eſt braue & põpeux. Les autres viuent chichemẽt & duremẽt, abhorriſſants les ſumpteuſes & laſſiues voluptez. Les vns eſtiment plus la riche & laborieuſe marchandiſe, les autres preferent la prodigue & paraſſeuſe gentilleſſe. En quel rãg ſe mettra ton ſage? Il ſe doit accorder à l'opinion de pluſieurs. Mais deſquelz? ilz ſont tant differents

differents & contraires à eux-meſmes. Ie repreñdrai la cõparaiſon de la loi ou Iuſtice. Comme toutes les ordonnãces, ſtatuts & couſtumes des peuples ne meritẽt le nõ de la loi: autrement les conſtitutions des tyrans & des ſeditieux contre l'honneſteté naturelle & la ſocieté humaine & les autres mœurs repugnantes à raiſon, deuroiẽt eſtre appellées lois: ce qui ſeroit trop importable & dangereux à la vie des hommes, leſquelz nature principalement entretient par ce ferme lien. Toutesfois nous auons quelque cõgnoiſſance, que toutes choſes ſe doiuẽt gouuerner par l'ordre & raiſon d'vne loi eternelle, laquelle n'eſt ſongée ne controuuée par l'entendement des hommes, ne conſtituée par l'edit d'vn certain peuple: ains donnée de Dieu & epanduë en tours les hommes prent ſon origine en nature, & pour quelque changement & ſedition des opinions humaines demeure touſiours conſtante & à elle-meſme ſemblable: les autres n'ont tant gaigné le nom de lois à la verité, qu'à la faueur de ceux, qui les conſtituent. Ainſi la ſageſſe, de plus excellent & celeſte dõ, duquel Dieu ennobliſſe l'homme, ne peut eſtre chãgée par quelques opiniõs qu'ẽ ait le vulgaire: ains demeure perpetuellemẽt telle, que la pure & entiere congnoiſſance de nature enſeigne à chãcun de nous. Si la ſageſſe eſt en l'euenement des vtilitez dependantes de fortune, leſquelles ie ſemblent eſtre biens, ie ne veoi quelle diffe-

rence eſt entre elles. Car le ſage ne ſera fait que par l'incertaine auẽture des choſes, qui ne ſont en la puiſſance des hommes. Ou eſt donc céte auiſée & diligente conſideration? ou eſt ce conſeil? ou eſt ce prudent egard des choſes? en quoi ſe monſtre le deuoir du ſage? L'vſage des noms impoſez par noz predeceſſeurs ne permet la fortune eſtre meſlée auec la ſageſſe, car icelle n'eſt rien de ſoi, ſi non quelque inconſtance des choſes ſuiettes à diuerſes conditions, & partant cõtraire & à nature, & à l'art: mais céteci eſt le vrai ornement de la vertu. Parquoi celui a tres-bien dit que le ſage ne peut promettre l'euenement de fortune: par ce qu'il ne ſe doit aſſeurer aux choſes miſes hors de lui, ains preuoir quoi qu'il puiſſe auenir, qu'il n'ait *rien*, qui le deiette du ſouuerain degré de la *raiſon*. Conſidere ie te prie quel ſage tu nous eſcris, vn ruſé & ſubtil ouurier de tromperie & diſſimulation, lequel eſblouïſſant noz yeux de quelque fardée & reſplendiſſante mine recelle & cache en ſon cœur les ſecrets deſſins de ſa malice: puis quand l'occaſion s'offre, les couuertures & deguiſements de ſa feintiſe ſe demaſquent, & ainſi ne priſant la vertu, ſi non d'autant que d'elle il penſe colorer ſon vtilité, par toutes iniuſtes manieres ſe pouſſe aux richeſſes & honneurs. Quoi donc les fauoris des tyrans, qui ſeulz pour la crainte de leur cruelle violance ſont flattez du peuple, com-

bien qu'ilz emploient toutes leurs forces à la ruine & deſtruction des iuſtes & vertueux, & telz autres infinis trafiqueurs d'iniquité ſeront ilz honnorez de ce nom tant excellent? Le peuple Romain a tant de fois éprouué combien le iugement des ambitieux populaires lui a eſté dommageable & pernicieux, non ſeulement en ſa liberté, ains auſsi ſous le gouuernement des Empereurs. Au contraire le peuple Sicilien a congneu que l'autorité d'vn philoſophe, lequel n'entreprent iamais rien que par vertu, quand il ſe veut emploier aux afaires publiques, peut donter les forces d'vn tyran. Car il feût deliuré de la tyrannie de Denis par le conſeil de Platon, qui reſtitua Dion. Si Periandre n'euſt eſté frappé de quelque inſtinct de ſageſſe, les Corinthiens euſſent enduré plus d'afflictions & miſeres. Ie ne veux qu'on me penſe tant mal iuger de la ſageſſe, que ie la deſérichiſſe des vtilitez neceſſaires à la vie: auſsi mon opinion eſt bien autre: par ce que i'ai touſiours eſtimé l'ornement des biens, qui ſont attribuez à fortune ne venir d'allieurs, que de la ſageſſe, & pourtant le ſage deuoir ſeul eſtre appellé riche. Qu'ont ces biens de louable en eux? ilz demeureroient incongneus & ſans quelque commodité, s'ilz n'eſtoient mis à prouſit par la raiſon de celui qui en vſe: lequel ſi par ordre & moien les diſpoſe, rien n'eſt plus honnorable qu'ilz ſont: mais

si par inconsiderée & aueugle cupidité ilz sont ou despendus, ou enterrez sous la main auare, qu'est-il plus indigne & deshonneste? Combiẽ qu'vne legere faueur de fortune puisse quelque tems deguiser & obsurcir l'indignité de celui, qui ainsi abuse des richesses: toutesfois en fin se decelle & publie elle-mesme. Tõ esprit doit estre le seul iuge de toi, non l'opiniõ des mortelz, ne l'abondãce des possessions. Si rien ne te semble defaillir: ains sois contẽt du peu de biẽs, que Dieu te dõne sans couuoiter dauentage: tu iouïs de la vraie richesse. Et ce point est l'vn des principaux, que traitte la philosophie. Mais plus amplement il faut parler d'elle. Entre nous conuient qu'elle est l'amour de sageſſe, retirée des choses humaines & terrestres à la *contemplation* des diuines. De toutes les choses les vnes sont en vn estat perpetuel, & aucunement se tiennent en la perfection d'elles-mesmes, comme le ciel, les estoilles & la terre: les autres sont en quelque maniere afectées enuers nous, comme le bon, le mauuais, le choisisable, le fuiable (qu'il me soit permis d'vser de ces mots) la volupté & la douleur. La raison les embrasse toutes deux. De la premiere espece est la science & contemplation: de l'autre qui nous touche, vient la puissance de deliberer: & la vertu d'icelle est la sagesse: mais de céte-ci la prudence. Ainsi les anciens & entre autres Platon & Aristote les ont

Diuision des choses.

distinguées. La sageſſe eſt en la contemplation & recherche des choſes, qui ont leur cõdition touſiours vne & en meſme maniere : la prudence s'exerce en la bien-auiſée conduite de celles, qui ſont toutes en action & expoſées à diuers changements. Toutesfois céte difference n'eſt tant eſtroite, qu'elle ne ſoit ſouuent meſpriſée. Auſsi la philoſophie promet ſous l'amour de ſageſſe l'eſtude & des vnes & des autres choſes. Que l'homme hauſſe ſa veuë à l'admiration des reluiſantes eſtoilles, & regarde tout ce qui lui eſt decouuert au ciel : ou s'il craint de ſe trop trauailler, conſidere ſeulement les miracles de nature es choſes qui s'offrent en la terre : il ne priſera plus grandes richeſſes, que la congnoiſſance des cauſes & ſecrets de telles choſes. Et pour céte raiſon Dieu aiant fait les autres animaux panchez & baiſſez à la paſture,

La face hault eleuée à l'homme il a donné,
Et l'auoir droite au ciel il lui a ordonné:

Ouide en la Metamorphoſe.

Comme i'ai imité du poëte Latin. Ainſi donc comme les mouuemẽts des corps celeſtes ſemblent receuoir quelques diuerſitez : mais l'ordre, que Dieu leur a defini, demeure touſiours ferme & conſtant. Ainſi les diuers & contraires deſsins de l'homme ne le doiuent iamais detourner de la raiſon, qui a le premier lieu en lui. Mais qui nous excite à telles penſées? La philoſophie, laquelle eſt pleine de ſi

merueilleux plaiſir, qu'on n'en peut eſtre laſſé, n'en aucun tems fâché. Les autres voluptez ne chatouillẽt ſi toſtle corps, qu'vne triſte douleur ſoudainemẽt ne les aſſaille. Cé que declaira Sophocle lors qu'interrogué comment il ſe gouuernoit en telles voluptez reſpondit, bonnes parolles ô l'homme : car ie ſuis des-ia remis en liberté, & lõg tems a, q̃ par le plaiſir de la vieilleſſe i'ai fui ce rude & furieux ſeigneur: Quand ie di la ſageſſe, ie n'enten vn certain art, qui enſeigne quelque choſe particuliere, ains (q̃ ie die en brief ſans plus repeter) céte vraie congnoiſſance, que Dieu eſt l'auteur, la cauſe, le comble & la perfectiõ de toutes choſes. Ce que la philoſophie engraue en noz eſprits. ô celeſte amour de choſe ſi excellente! Qu'eſt celui, qui tant s'auſe fier à la felicité preſente, que ſon eſpoir ne ſoit incontinent traihi de quelque affliction? Mais la philoſophie le peut bien aſſeurer, ſans que depuis il ait occaſion de s'éfraier aucunement. Les autres arts enſeignent quelle eſt châcune choſe, ſelon la fin particuliere : La philoſophie comprend l'eſſence & verité des choſes, telles à ſçauoir, que nous diſons eſtre en l'Idée, laquelle ignorée n'eſt facile de s'arreſter en quelque ſcience. Comme (pour exemple) celui qui n'entend en generalité que c'eſt que bien, & quelle eſt ſa nature & force, penſe les richeſſes eſtre biens : toutesfois il deuroit premierement s'eſtudier à ſçauoir qu'eſt-

ce q̃ le ſouuerain & vniuerſel biẽ, en la cõgnoiſſance duquel la verité de touts les autres biens eſt miſe, leſquelz auſsi ſont écoullez de lui. Et par ce moien l'homme facilement entendroit les vaines illuſions & trompeuſes blandices des faulſes opinions, la difference des choſes bonnes & mauuaiſes, & le comble de la vraie felicité. Ie puis comparer ceux, qui ne s'arreſtent qu'aux opinions, ſi quelquefois ilz rencontrent bien, aux aueugles leſquelz on dit ne ſuiure les droits chemins que parauanture: & ne ſe perſuader rien qu'en telle ſorte, n'eſt autre choſe que repreſenter les inſenſez, leſquelz ſe plaiſent merueilleuſent en quelques geſtes & contenances, ignorants à quelle fin, à quelle raiſon & à quel propos ilz les font. Que les courtiſans ſe moquent tant qu'ilz voudront de l'eſtude des choſes celeſtes, ſi noſtre entendement conſidere bien ce qui lui eſt propre & naturel, à elles ſeules entierement il s'adõnera. Car la premiere cõgnoiſſance d'elles eſt née en no⁹: & la verité, qui eſt leur ſeure guide, ne peut eſtre allieurs trouuée: par ce qu'elles ne changent iamais: mais celles qui tombent ſous le ſens, ſi legerement s'ecoullent qu'à grand' peine laiſſent elles aucune trace de leur premier eſtat, & ſemblẽt n'auoir onques eſté. A céte cauſe les anciẽs ont appellé Dieu L'ESTANT, ou ce qui eſt: & n'a iamais le vulgaire tant auſé de donner ce nom (i'enten abſolûment) à

quelque mortel. Trop ne faut attribuer au ſens foible & volage : afin que douteux on ne s'ebranle maintenant en céte penſée, maintenant en l'autre. Quoi ! l'hõme abuſé de telles enueloppes, ne pouuant choiſir quelque train aſſeuré il enfilera & defilera ſouuent, ce que longuement il aura tiſſu : incontinent lui deplaira le proiet à ſon auis meurement pourpenſé : Apres l'erreur de ſes pẽſers cẽt & cẽt fois retracez ietté en diuers ſoucis & miſeres il fera naufrage de ſes premiers deſsins & conſeilz. Ie ne veux toutesfois dire les ſens de l'homme, ne la partie de l'ame, en laquelle ilz ont vie, eſtre aucunement inutiles : car l'ame comprend les choſes en deux ſortes, ou par ſoi-meſme, c'eſt à dire par ſa propre & vraie puiſſance, laquelle n'eſt autre que l'entendement, ou par les *forces* du corps, auquel coniointe & vnie elle departit ce qui lui eſt neceſſaire & proufitable. Partant auſsi la philoſophie, qui eſt exercée par l'homme nõ tout intellectuel ; ne dedaigne aucunement l'aide des ſens, combien qu'ilz ſoient corporelz : ains par eux s'addreſſe quelquefois à l'admiration de l'ordre excellent & beauté accomplie des choſes preſentées aux yeux pour paruenir aux plus haults ſecrets. Outre la recherche des ſecrets de nature, la philoſophie donne le iugement de congnoiſtre & choiſir, ce qui approche plus à la verité, & quel ordre, quel moien, & quelle conuenance faut obſeruer es

choſes qui viennent en propos : en quoi diſons eſtre la Dialectique, non pleine (comme tu dis) de ſubtiles tromperies: car rien n'eſt moins philoſophique, que le deguiſement de la verité. Combien qu'en ce l'vtilité de la philoſophie ſe monſtre aſſes : toutesfois elle s'emploie dauentage à la conduite des actions humaines: & la ſageſſe remet beaucoup de ſa graue contemplation pour s'accommoder à elles : en quoi reluit la prudence. Elle eſt accompagnée de la Iuſtice, laquelle entretient le repos de la ſocieté humaine: & eſt ſoutenuë de la force. Et pour moderer & contenir les afectiõs, la raiſon excite en nous vne modeſtie ou temperance. Ces quatre vertus s'eſtendent & diſperſent plus amplemẽt: car ſous elles pluſieurs autres ſont cõpriſes, deſquelles les nõs aſſes vollẽt par le vulgaire. Mais qu'eſt-ce que la vertu, la prudence, la Iuſtice, la force, la tẽperance, nul des plus ruſez du peuple pourroit definir. La ſeule philoſophie l'entend, l'enſeigne & mõſtre à touts. Ne faut penſer q̃ céte partie, laquelle giſt au gouuernemẽt des mœurs, eſt ſans quelque admiration des ſecrets & cauſes de nature. Si la prudence ſe propoſe de choiſir le bien & fuir le mal, qu'elle regarde en nature ce qui retient plus des choſes immortelles & diuines, & lors congnoiſtra ce qui eſt à la verité bon ou mauuais : par ce que la diuinité nous doit eſtre comme la certaine preuue des choſes qui viennent en noz actiõs:

autrement ſeroit à craindre qu'vne trop grand' amour de nous-meſmes ne feit perdre noz penſées. Pareillemẽt la Iuſtice a dequoi s'aſſeurer en céte contemplation : par ce que l'ordre admirable, la perfaite harmonie & conuenance des choſes celeſtes la peut bien aduertir *de la* ferme cõcorde des mortelz. A céte cauſe cõme le monde eſt gouuerné par vn ſeul Roi & ſeigneur: ainſi elle no⁹ enſeigne de viure paiſiblement ſous la main & puiſſance d'vn Prince vertueux. La force conſiderant' les cauſes des chãgements qui de iour en iour auiennent, l'inconſtance des tems, l'immeſurable grandeur de l'vniuers, ne voudra riẽ entreprẽdre, nõ meſmemẽt la conqueſte du plus excellẽt roiaume cõtre la iuſtice & cõmune amitié: & aimera *mieux* les celeſtes richeſſes & (comme dit Platon) *l'or* naïf de l'eſprit, que le vil & deshonneſte guain. La beauté, la bienſeance & la grace de tout ce monde pourra ſuffire à la modeſtie & temperance ſi elle veut contempler . Tu vois donc quel doit eſtre le philoſophe, non vn hõme otieux & inutil à la Choſepubhique , ains amateur d'elle, ne tendant à autre fin, qu'à l'vtilité commune , ne ſuiuant vne vie contraire, ains meilleure, que levulgaire & ne dõnant occaſion de troubler l'ordre politic. Par amour naturelle il s'addonne aux choſes dignes de la vertueuſe nobleſſe, les autres i ſont plus-ſouuent contraints par menaces, peines & ſem-

blables afflictions repugnantes au repos de nature. Pluſieurs (comme toi) m'obietteront les diuerſes ſectes de ceux qui ſe ſont enrolez es bandes des anciens philoſophes. Que dirai-ie? la ſplendeur de la verité ſe peut elle eſpandre par telles opinions ſi diuiſées? En vain ie diſsimulerois ce que châcun congnoit en touts les arts, que les conceptions, penſées & diſcours des hommes ſe bandent tellement, qu'ilz ſemblent auoir conſpiré à l'entiere confuſion des ſciences? Ce non-obſtant la verité, combien qu'elle ſoit deguiſée, demeure touſiours en ſa perfection: & n'en peut eſtre deiettée par les Sophiſtes, leſquelz iadis vagabonds par la Grece attiroient par faulces & vaines promeſſes les enfants amorcez de leurs trõperies: mais la plus braue profeſsion, de laquelle ilz ſe vantoient n'eſtoit que de faulſer la verité, & rẽdre par les afeteries de quelque fardée eloquence vne cauſe iniuſte, tant ſemblable à l'equité, qu'elle gaignoit la plus iuſte & veritable. Partant & les princes des villes, & les plus nobles philoſophes (comme Socrate, & Platon) voiants leur vaine & ambitieuſe cupidité d'auoir, les ont bannis de la compagnie des autres qui franchement s'emploient à l'eſtude de la verité, & à la ſocieté des bons citoiens. Ces deux excellents philoſophes laiſſerent à la poſterité la plus ſeure marque de la vraie philoſophie, laquelle eſt de chercher

la perfaite & certaine ſcience des choſes. Mais leurs diſciples preſumants d'eux dauantage & enialouzez d'enuieuſe outrecuidãce ont dedaigné l'exemple de leur modeſtie, ſe diuiſants en ſectes ne ceſſoient de meſdire les vns des autres, & penſants immortalizer leurs inuentions contraignoient ceux, qui ſe rengoient à leurs eſcholles de iurer en leurs opinions, comme oracles ou arreſts. Trop contraire ſeroit à la philoſophie, de la departir en diuerſes & temeraires conceptions : car c'eſt elle, qui promet la franchiſe & liberté d'eſprit, & dechaſſe de lui l'obſcure & eſpaiſſe nuë d'erreurs. D'icelle les autres arts ſont conſeruez : & n'eſt aucune partie de la vie humaine, qui ſe puiſſe heureuſement entretenir ſans elle, nõ ſeulement es afaires publiques, ains auſsi priuez & domeſtiques : ou que tu deſires t'ẽtremettre au gouuernemẽt des principautez, ou à la police de ta maiſon, ou à la conduite de toi-meſme. Elle eſt la gloire & louange de toutes bonnes choſes, par elle ſommes dreſſez à la cõgnoiſſance de Dieu, arrachõs de nous-meſmes la racine des corruptions plantées par le deſoſdre des premieres accouſtumãces cõtraires aux inſtincts naturelz, nous reſouuenons des ſemences de toutes les vertus, leſquelles Dieu à dõnées à noſtre eſprit, & remettons la raiſon en ſa dignité pour cõtenir & gouuerner les appetits corporels. ô toi ſouueraine philoſophie, qui guides le cours de l'imbecillité

humaine,laquelle ſans ton adreſſe tomberoit en la plus miſerable cõdition, qu'autre animal qui viue ſous le ciel:qui embraſſes les vert⁹,repouſſes les vices, ſans toi qu'euſsions nous eſté ! Tu as aſſemblé en tranquille ſocieté les hommes epars & vagabonds,tu as baſti les villes,ordonné les lois &ciuilitez,ſans ta prudence les hommes ne ſe fuſſent iamais retirez aux certains mariages,ne cõtracté enſemble par la conciliation des letres & parolles.C'eſt toi,qui dõnes bõne eſperance à noſtre vie. Qui euſt diſtingué le bien public d'auec le priué, & contenu ſa main de la couuoitiſe des poſſeſsions d'autrui, ſi tu n'euſſes engraué en l'eſprit des hommes le deſir de conſeruer leur genre, qui autrement ne dureroit? Quel luſtre, quel ornement, quelle faueur, quelle excellence & quel honneur plus grand pourroit deſirer la France, pour eleuer ſon illuſtre renommée au plus hault degré de l'immortalité:que l'admirable &diuine nobleſſe de la philoſophie. ô toi France trois & quatrefois heureuſe, ſi tu voiois ſortir de tõ ſain vn eſprit ſi bien né, qu'il t'aportât les theſors de céte riche ſcience ? Si tu pouuois parler, ie ſçai bien que tu enflâmerois les tiẽs de telle oraiſon. Mon peuple plus que nul autre fauoriſé en la grandeur des armes victorieuſes,reſouuiẽne toi des immotelz trophées que ie t'ai fait planter es tions eſtranges, deſquelles encores au iourdhui le fleuriſſant nom François eſt craint &hõnoré.

Proſopopée de la France.

Que te reſte il? De la gloire bellique la fortune s'attribue la meilleure part, les commoditez des lieux, les munitions, les eſpies, les embuches, les alliances & autres ſemblables choſes amoindriſſent la louange, que la vertu des Capitaines, & la force des gens d'armes penſent auoir aquiſe: tellement que tes anciens honneurs, bien qu'ilz ſoient plus grãds, que nul autre pourroit attaindre, ne ſemblent eſtre propres à toi ſeul. Renforce donc ton courage & trauaille à chercher vne excellence, qui toute ſoit tienne: afin que tu depouilles les eſtrangers de toutes leurs gloires. La louãge que ie t'ai donnée, plus douce, plus gracieuſe & plus naïue, que celle du Grec enflé de vanterie, & du ſuperbe Romain. commence à paſſer les autres, ſe traçant' vn beau ſentier à l'heureuſe memoire. Voici encores, que ie te preſente, l'ornement des letres, c'eſt la philoſophie, de laquelle plus que des armes la Grece a eſté celebrée. Ie t'aſſeure, q̃ l'illuſtration de ta langue ne pourroir mieux eſperer qu'en elle: car la grauité des choſes, vraie ſplendeur de l'oraiſon, ne vient d'allieurs. Veus-tu fuir ton heur? ie te predi, que ſans elle touts les deſsins, que tu pourrois conceuoir, ne paruiendront iamais à quelque memorable efait. Quoi donc? Laiſſeras tu touſiours les eſtrangers (ie di meſmement ceux, qu'on repute Barbares) triompher ſus toi de céte ſeule gloire, qui ſe veut maintenant donner à toi, comme au peu-

ple, qui mieux la merite . Ainſi diroit la France, pour exciter châcun de nous à l'amour de ſageſſe. Mais cet accueil plus gracieux & humain, duquel me ſemblez attendre la fin de mon oraiſon, me promet (meſsieurs) quelque choſe plus grande de la philoſophie, laquelle ie deſire vous eſtre autãt & encores plus chere, qu'elle eſt pour ſon immortelle vtilité honnorée de ceux : qui l'ont vnefois congneuë.

I'ai dit.

Ie me taiſois, quand le Courtiſan d'vn plus fauorable viſage reprit la parolle. Tu ſçais cõbien nous deuons aux princes, leſquelz puiſque la philoſophie veut eſtre honnorez des rares & perfaites excellences, telles que châcun veoit en monſeigneur de Vendoſme : ie croi, que ne trouueras mauuais, ſi i'aime la court d'vn tel prince, en laquelle reluit la vraie nobleſſe. Toutesfois apres que nous auons ſatisfait au contentement de noz eſprits, il eſt tems de donner quelque nourriture au corps. Partãt ie vous prie l'vn & l'autre de m'accorder céte faueur, de venir en mon logis (lequel auſſi eſt voſtre) pour veoir le bon viſage, duquel ie deſire vous recueillir auec telle chére qu'vn ami doit à l'autre. LE CAR. Celui de nous ſeroit iuſtement accuſé de toute inciuilité, lequel te reffuſeroit ce qui eſt le premier gaige de

toute amiable congnoiſſance. Ne doutes point de noſtre volũté, ie le puis bien promettre pour le ſeigneur Philarette & pour moi.

VALTON, DE LA TRANQUILLITÉ D'ESPRIT, OV DV SOVVERAIN BIEN. *Dial. 3.*

QVelquefois l'eſprit ne ſe dõnoit vn peu de relâche des graues eſtudes & afaires, qui plus-ſouuẽt le detiennent: à grãd' peine pourroit il heureſemẽt pourſuiure ſes deſſins Mais le repos des labeurs entremis excite vne plus prompte allegreſſe à la recherche des choſes qu'on ſe propoſe de traitter. A céte cauſe, quand ie puis echapper des afaires, qui trop plus que ie ne deſire, m'empeſchent au Senat: rien ne m'eſt plus cher que de viſiter mon oncle en la ville de S. Denis diſtante deux lieues Françoiſes de Paris. Car outre q̃ la memoire de ma premiere nourriture & inſtitution à lui deuë, ne me laiſſe iamais ſans vne perpetuelle ſouuenance de lui: encores plus ſa vertu & humanité, qui rend à touts ſa vieilleſſe honnorable, a tant gaigné en moi, que ie ne puis ne l'admirer plus que le cõmun

mun des hommes. Ainſi plus grand heur ne me pourroit auenir, que d'eſtre en ſa compagnie, de laquelle touſiours mon eſprit rapporte auec l'agreable conſolatiõ vn aſſeuré contẽtement. Car de toutes les choſes, deſquelles on peut diſputer par raiſon, ie ne trouue homme, qui deuiſe plus prudemment, que monſieur Valton (ainſi ſe nomme mon oncle) combien que par l'iniure du tems il n'a peu entretenir ſes eſtudes en la congnoiſſance des lãgues Grecques & Latines: auſsi il n'a eſtimé les ſubtilitez eſquelles au iourd'hui les eſcholles mettẽt la meilleure partie des ſciences, non ſans grande corruption de la ieuneſſe. Ie me ſuis ſouuent esbahi de l'excellente bonté de ſa nature, telle, que i'ai autrefois dit auec Homere.

Es lieux ſaints & ſecrets la ſageſſe eſt cachée.

Tõbants es diſputes de la philoſophie, quelque propos, qui ſe puiſſe à nous preſenter, il en parle ſi grauement, qu'il me ſemble traitter vn diſcours de Platõ. De telz deuis, qui me plaiſent plus, que ceux du vulgaire, ie m'eſtime ſi fauorablemẽt recueilli, que plus ne pourrois, ne voudrois. Les vns briguẽt les reſignations des eſtats & benefices de leurs parents, les autres aſpirent aux ſucceſsions: & en telle miſere & trauail d'eſprit ſe pert au iourd'hui la ieuneſſe, à laquelle la vertu n'eſt congneuë, que de nõ. Mais de mõ heur ie me contẽte, peu ou plus-toſt rien ne me ſouciant des faueurs populaires, auſquelles ne

pourrois ſeruir, ſãs faire tort à la philoſophie, en laquelle i'ai mis le principal but de mes eſtudes. Me pourmenant quelquefois auec mon oncle en vn parc ſpatieux & plaiſant pour la diuerſité des couleurs de la fleuriſſante prérie, apres pluſieurs propos nous entrâmes en la diſpute de la tranquilité d'eſprit & du ſouuerain bien. Il lui reſouuint de ce que peu auparauant il auoit oui reciter à monſieur l'Eſcorché d'vne meſme queſtion, diſcouruë entre lui, Cotereau, & Rabelais, & humainemẽt me la declaira toute. Depuis repẽſant à ces diſcours il m'a ſemblé de les traitter plus amplement, faiſant parler ceux, deſquelz les ſentences eſtoient propres, & exprimant ſous le nom de mon oncle noſtre cõmune penſée. Partãt ie lui ai donné en céte ſorte le premier lieu. VALTON. Ie m'emerueille grandement (ſeigneur l'Eſcorché) comment l'homme, lequel n'eſt autre choſe, que ce que l'ame le fait eſtre, ne congnoit mieux ce qui excelle en lui. Car s'il ſe regardoit biẽ conſiderant toutes ſes parties, il auroit aſſes pour admirer les dons, deſquelz Dieu l'a orné & enrichi ſus touts les animaux. Ie ne veux parler du corps, lequel en toute beauté, perfection & bienſeance excede celui des beſtes: mais ie deſire que l'hõme s'entende eſtre né à plus haultes choſes, que le ſens ne lui fait veoir: & partant ne repute le corps, ſi non l'inſtrument mortel, par lequel l'ame regarde les choſes

naiſſantes & periſſantes en ce monde. L'homme eſt appellé par les Grecs ἄνθρωπος, duquel la vraie etymologie eſt (comme Socrate explique en Platon) voiant enſemble & conſiderant ou contemplant. En quoi giſt le propre deuoir de l'homme: A céte cauſe les anciens philoſophes diſoient eſtre deux parties, forces, ou puiſſances de l'ame humaine, l'vne celeſte, laquelle ilz nommoient l'image de Dieu, l'Entendement ou la raiſon, l'autre coniointe auec le corps, & commune aucc toutes les choſes viuantes ſous le ciel: en céte-ci ſont les deſirs, cupiditez, courroux & paſsions: en icelle la penſée, congnoiſſance & iugement. Si l'hõme n'eſt entierement brutal, facilement il entendra, que la congnoiſſance doit deuancer l'afection: par ce que naturellement la ſcience precede l'action: & d'icelle vient la congnoiſſance, mais l'action depend du deſir ou inſtinct: partant la ſcience doit conduire & gouuerner l'entrepriſe & afection: autrement la fin ſeroit vaine, temeraire & ſans raiſon. I'ai quelquefois rechercé en mõ eſprit, ſi quelque cauſe pourroit dõner couleur au deſordre de la corruptiõ humaine: mais ie n'en n'ai iamais peu trouuer aucune, qui ſoit ſuffiſãte: & celui, qui ſe pẽſe ſauuer ſous la couuerture de ſon imbeceillité, ne cõgnoit biẽ ſa nature; par ce que Dieu a éleué châcun par l'eſprit qu'il lui a donné, à la contemplation de ſon admirable grandeur: au contraire non plu- *Au Cratile.*

ſtoſt l'homme commence à vſer du corps, qu'il ne s'abâtardiſſe, laiſſant perdre ſon excellence naturelle pour vne choſe vile. Sus tel fondement ie ne veoi point, qu'on puiſſe baſtir quelque heureuſe vie. Que t'en ſemble? L'ESCORCHE'. Si ne reſtoit pour perſuader aux hommes, que dire mon auis, i'aurois bien toſt monſtré que l'Entendement eſt le gouuerneur & de l'ame & de toute la vie humaine, lequel auſsi embraſſe la vraie ſcience. Mais ce vulgaire eſt tant aueuglé de ſon ignorance, que tout lui ſemble aſpre & amer, qui n'eſt oingt des delices, eſquelles il met ſon ſouuerain bien. Toutesfois il ne pourra me detourner de publier mon opinion. Nature (la quelle aucuns des anciens appellent Dieu, les autres vne puiſſance diuine, diſperſée par l'Vniuers, & incomprenable par le ſens) eſt reputée celle, qui comprend & entretient toutes les choſes creées de Dieu, & entre les autres, l'homme libre, franc & vrai ſeigneur des beſtes, plantes, metaux, & de tout ce que le ciel enuironne: mais ſuiet à Dieu le ſouuerain Roi du monde. En l'homme le corps eſt conioint à l'ame, nõ cõme partie d'elle, ou eſtants enſemblement meſlez & confus: car l'ame retient touſiours ſon eſſence, & par elle ſeule il eſt (que ie parle ainſi) ennaturé: tellement qu'on la peut dire la forme, non du corps, qui de ſoi n'eſt rien: ains de l'homme, lequel ſans elle n'a nul-

De la nature de l'hõme.

le vie, force ne congnoissance. Ainsi donc il moienne de la vertu celeste & de l'estat mortel. Nous voions es hommes principalement de noble & vertueux esprit, que l'ame ne s'addonne tant aux basses choses, qu'aux plus excellentes & elongnées du corps, qui nous fait asseurer qu'vn plus diuin entendemeut gouuerne tout l'homme, lequel Platon escrit Dieu auoir donné à châcun de nous comme vn Demon. En quoi il imite les Egyptiens, Orphéans & Pythagoréans, qui disoient le Demon estre vn animal (ainsi vsoient de ce genre pour toutes les choses, lesquelles on dit auoir essence d'ame) plus spirituel ou intellectuel, moien entre Dieu & les hommes, lequel n'estoit afranchi de pasion, mais biẽ de la mort, à laquelle les hommes sont touts suiets. Ilz constituoient plusieurs especes de Demons, les diuisants en autant d'ordres, qu'il i a de planettes au ciel, nommants les vns Saturniens, les autres Iouiens, & ainsi pareillement des autres. Nous lisons que Pythagore enseignoit l'air estre tout plain d'iceux. Ie n'ignore ce que Mercure Trismegiste & les Platoniciens ont escrit: mais trop long seroit de reciter toutes leurs opinions: Toutesfois ie ne veux passer que Platon appelle en plusieurs lieux les Demons, les gouuerneurs des hommes, qui les inspirent à la sagesse & les retirent du contraire: en l'Apologie de Socrate il les nomme Dieux, ou filz des

Au Timée. Qu'est-ce que les anciens appeloient Demon.

Dieux, & au Banquet fait parler Diotime, laquelle dit qu'ilz interpretent aux hommes les choſes diumes & les attirent à Dieu. Car l'ame humaine enueloppée de l'esblouiſſement d'infinis erreurs, qui de toutes parts l'enuironnent, ne pourroit eſtre aſſeurée en céte inconſtante & miſerable vie, ſans la perpetuelle garde & cõduite de Dieu, lequel fait accompagner châcun hõme d'vn propre & familier Demon. VALTON. Noꝰ auriõs beſoing de plus grãd loiſir ſi vouliõs repeter toutes les diſputes des anciẽs à ce propos. Mais (pour en dire ce que i'ai peu entendre) Orphée ſemble appeller Iupiter le grand Demon, & Xenophon prouue tres-elegamment que Socrate parlant de ſon Demon n'a entendu autre, que Dieu : ce que Platõ mõſtre auſsi ſous la perſonne de Socrate diſputant auec Alcibiade, quand il dit, qu'autrefois Dieu ne l'a permis deuiſer auec lui, n'eſtãt encores eleué en céte eſperãce de ſe rendre le plus digne de tout hõneur enuers la Republique: laquelle puiſſance Socrate aſſeure nul autre lui pouuoir dõner, q̃ ſoi par la faueur & inſpiratiõ de Dieu. Partant on peut biẽ reçeuoir ce qui nous a eſté rapporté des colõnes de Mercure, eſquelles eſt cõpriſe toute la doctrine Egiptienne, que Dieu eſt ſus tous les Demons, & toutesfois le tres-grand Demon accompagnant les hommes, qui addreſſent à lui toutes leurs penſées, & le veulent imiter, entant que la vertu humaine i

En l'hinne du Demon.

peut attaindre. Mais quant aux Demons propres & familiers de châcun : il m'eſt aſſes de prendre quelque comparaiſon des Heroës, leſquelz pour leur excellente & pres-que diuine ſageſſe ont eſté mis entre Dieu & les hommes: ainſi qui diroit le Demon eſtre l'entendement ou la partie de l'ame pure & ſeparée du corps, meriteroit quelque autorité. Car ſans rechercher les ſecrets, que les Platoniciens recellent ſous leurs allegories, i'ai appris de Platon & au Cratyle & au Banquet, que l'homme, qui s'eſt entierement abſtrait & retiré des choſes terreſtres & mortelles à la contemplation des diuines, eſt fait Demon, c'eſt à dire ſage & heureux tant viuant, que deliuré du corps. Qu'eſt ce donc autre choſe en nous ce Demon, que la raiſon gouuernante l'homme, raiſon immortelle & infuſe de Dieu, laquelle auſsi doit moderer les paſsions? Elle eſt la perfaite vertu, & le vrai entendement, qui nous mene à la congnoiſſance de Dieu. De céte opinion eſt Dion Chryſoſtome, qui dit le Demon ou Genie eſtre ce qui commande à châcun, & ſuiuant lequel châcun eſt addonné, eguillonné & enclin à viure & faire ce qu'il fait, c'eſt à dire, le propre eſprit de châcun, lequel eſtant vertueux & bon merite d'eſtre ainſi appellé : mais vitieux & mauuais κακοδαίμων.

Afin que ie ſatisface à touts ie conclûrai

le Demon eſtre vn eſprit donné de Dieu, inſpirant en l'homme ce qui eſt à faire & à dire, ou à fuir & taire. D'icelui les philoſophes remplis & ornez ſemblent eſtre morts en la priſon corporelle, par ce qu'ilz dedaignent les voluptez & delices, eſquelles malheureuſement les autres penſent la meilleure & plus chere partie de leur vie eſtre comblée. Le commencement de l'eſtude du philoſophe eſt l'admiration, laquelle rauit noz penſées à l'immortelle Idée de la diuinité, & fait que par raiſon conſiderons, iugeons & choiſiſſons les choſes vraies & aſſeurées les diſcernants des faulſes & incertaines. C'eſt ce que dit Platon q̄ le philoſophe eſt touſiours arreſté à l'Idée de L'ESTANT, ou ce qui eſt (lequel on interprete Dieu) mais entouré de telle ſplendeur ne peut eſtre veu. Car les yeux (que ie parle ainſi) des ames vulgaires ne peuuent ſoutenir les raions de la grādeur diuine. Ie voudrois bien qu'il me feut autant aiſé & facile d'exprimer mes conceptions, que ie deſire monſtrer à châcun l'obiet de l'eternelle felicité: par ce que pluſieurs enorgueillis de l'excellent nom de la philoſophie ſe ſont par la trop grand' amour d'eux-meſmes trompez en leurs propres deſſins. Trois choſes à mon auis ſont neceſſaires au philoſophe, à ſcauoir la cōtemplation, admiration ou recherche de la verité, le chois ou iugement des choſes, & l'vſage ou accōmodation

Au Sophiſte.

Trois choſes ſont neceſſaires au philoſophe.

de la ſcience : toutes leſquelles ſont enſemble- *De la compoſition de l'homme.*
ment coniointes en vn entendement. Mais puis que no⁹ ſommes venus en ces propos, ie ne puis celer mon opinion de toute la compoſition de *Diuiſion des choſes.*
l'homme. Les anciens, qui ont bien philoſophé, eſcriuent eſtre deux eſpeces des choſes l'vne intellectuelle & d'vne meſme & touſiours ſemblable nature ou eſſence, laquelle les Pythagoréans appellent indiuidue, cõme enſeigne Timée, par ce qu'elle ne reçoit aucune diuiſion ne changement en ſon eſſence : ains touſiours demeure en vne eſpece. L'autre eſt corporelle, muable & diuidue. Icelle ne peut eſtre compriſe que par l'entendement & raiſon, céteci eſt voiable, expoſée au ſens & ſuiette à generation. D'elles toutes Dieu eſt le createur, auteur & ouurier : & (comme dit Timée au liure de l'ame du mõde & de la nature) Θεὸν δὲ τὸν μὲν ἀϊδιον, νόῳ ὁσῳ ἁπτὴ μόνος, πᾶσι ἀπάντων ἀρχαγὸν καὶ γενέτορα τουτέων τὸν δὲ γενατὸν. Mais le ſeul entẽdemẽt contẽple Dieu eternel createur & Prince de toutes les choſes. Ou ſoit donc qu'on ne parle de l'eſſence de Dieu, laquelle l'eſprit humain ne pourroit aſſes dignement exprimer, ou qu'on la comprenne ſous les eſpeces que i'ai dites : elle eſt la vraie & perfaite nature, laquelle ſeule on peut dire eſtre à la verité. Mais ie ne veux diſputer que de celles, leſquelles plus franchement traitte le philoſophe. Partant de l'eſſence intellectuelle ſont les ames, & de l'autre les corps. Dieu

les a conioinctes & assemblées en l'homme par telle harmonie & conuenance, que combien qu'elles semblét estre de natures repugnátes & cõtraires, elles s'accordét toutesfois: l'ame mouuante, gouuernante & inspirante le corps, & lui gouuerné, animé & viuant par elle. Ainsi l'ame (comme dit Platon) comprend les choses en deux sortes ou par elle-mesme, ou par le corps: & non pourtant céte temperation corrompt l'ame: non plus, que la lumiere du Soleil laquelle est incorporelle s'épandãte par l'air corporel ne peut estre corrompue, combien que d'elle il soit eclairci & illustré. L'ESCORCHE. Il me semble que nostre deuis ne sera que mieux entretenu, pour parler de l'autre puissãce de l'ame, laquelle s'éploie à la cõduite des sens. car par eux selõ l'opinion de Timée & de Platõ les passiõs paruiénent à l'ame. Elle est vulgairemẽt appellée sensitiue, & comprend les choses, qui sont hors de nous par quelque partie du corps. Il est certain que toute nature se propose la perfaite cõseruation de son genre & par toutes manieres cherche ce qui lui est plus vtile. A céte cause l'hõme a esté orné de la force de sentir pour auoir le chois, cõgnoissance & iugemẽt des choses vtiles & inutiles, & vser d'elles par raison. Ainsi dõc céte puissance viẽt de l'ame: mais elle est aidée des instrumẽts du corps, lesql tousiours s'assuiettit aux actiõs de l'ame, cõme la matiere

Au Thée tete.

De l'ame sensitiue.

eſt ſumiſe à la forme. Et ne faut penſer, que la cauſe efficiẽte du ſens ſoit autre, que l'ame: car le corps n'a rien de lui-meſme. Mais en telle ſorte, de la mutuelle action & paſsion des deux le ſens eſt fait & engendré. La puiſſance de ſentir, laquelle eſt en l'ame, par l'inſtrument du corps à ce accommodé eſt emeuë & excitée de l'obiet exterieur conuenable au ſens: & de céte emotion ou excitation de l'obiet mouuant, & de la puiſſance (comme dit Theophraſte) eſueillée, ſe fait vn ſentiment: & ainſi le ſens eſt produit & rapporté à l'ame. Parquoi l'inſtrument doit patir & endurer de l'obiet auant que le ſens puiſſe eſtre engendré: par ce que la puiſſance de ſentir n'eſt entierement ſeparée du corps: ains elle ſe monſtre en l'inclination de l'ame s'accõmodante à l'inſtrumẽt du ſens: leql ainſi afecté de l'obiet, fait que l'ame cõpréd & diſcerne l'image de la choſe obiettée: & en céte maniere on entẽd le ſens eſtre fait entour les choſes ſenſibles, nõ entour les paſsions de l'inſtrumẽt, cõbien qu'au ſentimẽt il prepare l'entrée. Faut dõc q̃ l'iſtrumẽt reſemble à l'obiet nõ en la matiere corporelle, aĩs en q̃lque eſpece & image abſtraite & ſeparée de la matiere, entãt qu'elle adhere au corps, repreſente & fait cõceuoir la choſe, nõ toutesfois ſans q̃lque trace d'elle: car l'ame ne peut riẽ autremẽt cõprẽdre, ſi nõ p vne ſeparation de la forme tirée de la matiere, cõme no' pouuõs obſeruer en l'ouïe: l'eſpece du ſon

Comment le ſens eſt fait produit & engendré.

emeuë en l'air vient aux oreilles, & non le ſon meſme: & ainſi des autres. On dit auſsi l'ame auoir l'eſpece de la choſe ſenſible, car l'action, en laquelle eſt le iugement de la choſe compriſe, vient d'elle. Mais l'inſtrument eſt appellé vn leger eſprit pres que incorporel, excité de la nourriture du corps, lequel eſpandu par les arteres ſert d'inſtrumẽt à produire les ſens, duquel vſe l'ame pour comprendre les obiets. Par la chaleur natiue s'extenuë tellement vne partie de la nourriture, qu'elle ſe change en vne ardente haleine, laquelle ſoûtient la vie: icelle diſperſée de l'ame aux inſtrumẽts des ſens, cõme de moienne nature entre les choſes incorporelles, & corporelles, peut eſtre emeuë des obiets *corporelz* & apparceuoir les eſpeces & images *incorporelles*, leſquelles l'ame comprend. Mais ces meſmes eſprits attirez par les nerfz deſtinez aux ſens les produiſent en touts les animaux, comme le gouſt, la veuë, le touchement & les autres ſemblables. Auſurplus faut conſiderer ce que traitte Theophraſte, ſi châcun obiet paruient egalement au ſens, ou pluſtoſt ſi cetuici dauentage & icelui moins: par ce qu'à la verité touts les ſens ont ceci commun, que ſi l'obiet a plus grande ou moindre force à emouuoir, d'autant plus ou moins facillement il ſera conceu: tellement que s'il eſt trop grãd ou trop petit, ou les ſens ſont grandement offenſez, ou rien entierement ne ſentent: car tout exces de la

choſe ſenſible peruertit le ſens:comme es choſes, leſquelles ſouuent pour le bruit d'vn tres-graue ſon aſſourdiſſent (ainſi que l'experience des groſſes artilleries fait foi)auſsi es choſes,deſquelles la trop reluiſante ſplẽdeur no⁹ eſblouit. Au contraire ſi l'obiet eſt ſi menu & delié,qu'il ne puiſſe exciter le ſens,il eſt difficile q̃ le ſentimẽt ſe face,cõme ſi le ſon eſt trop foible. Enapres la pureté de l'inſtrumẽt peut beaucoup & eſt auſsi beſoĩg d'vne diſtance cõuenable entre le ſens & l'obiet : car ſi la choſe ſenſible eſtoit trop & plus que de raiſon elõgnée,elle ne pourroit commodement eſtre compriſe du ſens:pareillement ſi elle eſtoit trop voiſine ou approchée à l'inſtrument du ſens, encores moins ſeroit ſentie. Reſte à ſçauoir, ſi les ſens quand ilz ſont produits,agiſſent ou endurent, qui eſt vne queſtion diſputée par Theophraſte apres Ariſtote, mais ne l'vn ne l'autre me ſemble la diſſouldre. Toutesfois elle eſt facile . Nous auons dit le ſens eſtre pres-que vn efait prouenant de la mutuelle afectation & emotion de la puiſſance ſenſitiue & de l'obiet:ainſi donc il a quelque action , quand il rapporte à l'ame les images & & eſpeces des choſes conceues : il patit & endure auſsi des obiets,entant que céte excitation ſe fait en l'inſtrument . Partant ie puis dire le ſens eſtre vne puiſſance comprenante châcunes choſes par quelque inſtrument du corps à ce accommodé. Quãd ie parle des ſens, i'enten

La definiciõ du ſens.

ceux qui ſont appellez exterieurs, leſquelz chacun ſcait eſtre cinq & auoir leurs propres inſtruments & moiens, par leſquelz ilz ſont perfaits : comme la veuë les yeux & la lumiere : le flairement les narines & l'air : l'ouïe les oreilles & l'air : le gouſt la langue & la ſaliue : le touchement les nerfs eſpandus par tout le corps & la chair. Et ne peut l'vn des ſens comprendre autres eſpeces, que celles, qui lui ſont conuenables : comme la veuë n'apparçoit le ſon, ne l'ouïe la couleur, ne le gouſt la voix, n'autre en ſemblable ſorte. Puis que les ſens comprennent les qualitez des corps, & icelles ſont contraires : non ſeulement ilz cõçoiuent les formes de obiets, ains auſsi leurs priuations : comme la veuë la couleur & les tenebres : & l'ouïe le ſon & le ſilence, mais non en meſme maniere : *car l'vn* emeut, comme l'eſpece, & l'autre comme la priuation : tellement qu'il ſemble en elle le ſens proprement ne ſentir, ains pluſtoſt conſentir, & la comprendre par vne congnoiſſance qu'il a que ſon action eſt empeſchée. Toute la force de ſentir vient du cerueau, comme tresbien prouue Galene contre l'opinion de Platon & Ariſtote, qui la mettent au cœur, auſquelz ie ne puis donner tant d'autorité, que la verité ne me ſoit premiere. De touts les ſens recitez eſt vne collection, liaiſon & comme centre en la partie de de l'ame, laquelle diſons auoir cête vertu de ſentir : & partant eſt appellée le ſens

commun, lequel ne ſe monſtre exterieure- *Du ſens co-*
ment, ains eſtant en l'ame comprend & aſſem- *mun.*
ble les ſens exterieurs, deſquelz les inſtruments n'ont en eux autre force que d'apperceuoir les formes & eſpeces des choſes: mais icelui par la raiſon interieure & plus ſubtile les peut bien congnoiſtre & diſcerner. Ce qui conuient à noſtre premier propos, qu'en l'ame ſeule ſe fait le iugement des choſes compriſes. Et la cauſe en peut eſtre entenduë de ce que dit Platon que la nature de l'ame eſt vne en ſon eſſence & ſuiet: enapres toutesfois quand elle exerce diuerſes actions ſe diſperſe en quelque multitude. Ainſi le ſens comun ſemble eſtre en l'ame vne puiſſance de ſentir toutes les choſes tant ſemblables que contraires: mais en-tant qu'elle vſe de diuers inſtruments du corps, produit diuers ſens. C'eſt céte force, par laquelle ſentons & congnoiſſons, quand nous voions, oïons, gouſtons, flairons & touchons: & en meſme tems comprenons pluſieurs choſes, combien qu'elles ne ſoient ſemblables. Mais comment ſe pourroit faire qu'en meſme moment les diuerſes eſpeces des choſes ſoient compriſes par diuers ſens, ſi non qu'vn autre premier ſens, comme par diuerſes entrées les reçoiue: tellement que les images des choſes ainſi apparceues s'aſſemblent en quelque commun poinct qui toutes les diſtingue. I'eſtime grandement l'opinion de Pla-

ton, lequel faisant disputer Socrate auec Théetete prouue qu'à châcun sens son instrumẽt est destiné, duquel l'autre ne peut vser : mais outre iceux est vne puissance, laquelle nous fait cõgnoistre ce qui est cõmũ aux sens ou propre à châcun, & ordonne à eux touts leurs instruments: par lesquelz elle sent en nous toutes les choses qu'on peut sentir, tant semblables, que dissemblables : & icelle est l'ame, laquelle conçoit telles choses par les instruments corporelz. Et au Charmide ou de la temperance il monstre que le sens ne peut aucunement iuger qu'il a apperceu. Et partant céte congnoissance depend de la vertu de l'ame, laquelle *i'ai* souuent redit estre le sens commun: lequel à *la* verité n'est vn châcun sens, n'aucontraire entierement separé d'iceux: car par sa force il les comprend touts, discernant leurs actions, cesses & empeschements. A céte cause on entend facilement estre en l'hõme vne autre puissance d'estimer, penser & considerer coniointe auec le sens, separée de celle, laquelle mettons en la pure raison ou entendement. Apres ce sens commun, auquel on donne place en la partie deuanciere du chef, suit la fantasie ou imaginatiõ, ausi sens interieur, laquelle Platon ne semble aucunement distinguer d'icelui : mais Theophraste la separe & du sens & de la raison. Ceux qui ont mieux escrit de la nature de l'homme, traittent que l'imagination est vne puissance de l'ame

De la fantasie ou imaginatiõ.

l'ame sensitiue, laquelle plus diligemment pense & considere les especes des choses conceuës par le sens commun : Ie dirai plus facilement, laquelle donne & adioute quelque ordre & apparance de raison aux choses non asses distinctemẽt compriſes par le sens commun. Car elle approche plus pres à la raison, & est en elle quelque semblãce (que ie parle ainsi) de raisonnement: on la constitue au milieu du chef. C'est elle, qui feint & exprime toutes les actions de l'ame sensitiue, & reçoit les images, visions, apparitions, impresſions de toutes choses, & si autrement on peut mieux expliquer ce que dient les Grecs φαντάσματα, qui touſiours & indifferemment se presentent à nous, mesmement quand moins i pensons. D'elle viennent pres que toutes les conceptions, pensées & afections de l'homme, qu'on appelle animal & composé, c'est à dire, pour ce regard que l'ame accommode ses forces à la vie, sentiment & mouuement du corps, & a quelque temperation & conuenance auec lui. Par ce que les sens, qui sont apprehenseurs des choses presentées, les offrent toutes à l'imagination comme iuge, laquelle les conçoit & discerne, recueille & assemble les passées, excogite, considere & auant-pense les futures discourant en infinies cõceptions, les vnes vraies, ou vrai-semblables & conuenables à la raison, les autres entierement elongnées, contraires & messeantes

à elle, faulſes, douteuſes & deceptiues: comme aduient en dormant, lors que la fantaſie plus libre & moins arreſtée vague çà & là, elle comprend, conioint & imagine les choſes differentes (comme on dit) par diametre, non iamais ouïes & abſurdes. Dauantage ſouuent nous congnoiſſons l'imagination ſe conceuoir autre choſe, que ce qui s'offre au ſens, quelquefois ſelon la verité & raiſon (comme en la grandeur du Soleil, que l'œil ne comprend auſsi grand, que la terre: toutesfois la fantaſie obeïſſante à raiſon iuge autrement) quelquefois contre toute experiẽce & verité. Dõt s'ẽſuit que l'imagination eſt autre que le ſens, mais à lui grandement approche: & partant (ainſi que Theophraſte eſcrit) eſt aucunemẽt emeuë du ſens, & vſe des eſpeces ſenſibles, comme de quelques ſuiets. Ce qui eſt conforme à la ſentẽce de Platon, lequel dit la fantaſie venir par les ſens: car ilz ſont comme ſes meſſagers, & par les images qu'ilz apportent, elle fait ſes diſcours & actions. Mais la memoire conſerue toutes les choſes comprifes par le ſens, laquelle auſsi eſt nombrée entre les ſens interieurs, & a lieu en la partie derriere du Chef: c'eſt elle qui remet les choſes en la penſée, & fait ſouuenir de ce qui eſt paſſé. Pareillement les choſes, que l'Entendement a recherchées, ſont par la penſée rapportées à la memoire, laquelle certainement les garde: & partant Speuſippe la definit vne diſ-

Au Sophiſte ou de l'Eſtant.

De la memoire.

Au liure des definitions de Platon.

position de l'ame conseruante la verité conioin-
te à elle. Si grande conuenance est entre la fan-
tasie & la memoire, qu'icelle recommande à
céte-ci entierement tout ce qu'elle imagine: tel-
lement que plusieurs se pensent quelquefois
resouuenir des choses qu'ilz ont fantasiées, & les
recitent comme faites, vraies & certaines: & la
memoire les retient, comme si telles estoient.
Mais comme l'imagination n'est semblable en
touts les mortelz, n'aussi la memoire. Nous
voions les vns plus subtilz & ingenieux en cō-
ceptions, comme sont les hommes melancho-
liques: les autres plus lourds, hebetez & stu-
pides: les vns de plus viue & prompte me-
moire, comme ceux, qui sont d'vn cerueau
temperé, c'est à dire, ne trop froid, ne trop hu-
mide, ne sec: les autres d'asses facile à receuoir,
mais legere & écoullable, comme ceux de trop
humide cerueau: les autres au contraire de
sec ou froid, d'vne memoire plus difficile
à prendre, toutesfois ferme à retenir. Des-
quelles choses les marques sont euidentes au
Chef, au front, en la cheueleure, au nez
& autres parties du corps; ainsi qu'Aristote
& Galene ont tres-doctement & subtile-
ment escrit. Mais toute la cause depend
(comme i'ai dit) de la temperation & harmo-
nie de l'ame & du corps: car aussi le corps a
ses parties interieures & exterieures, ausquel-
les l'ame donnante la vie donne pareillement

les forces, complexions, temperatures & dispositions, desquelles aussi elle participe : Toutesfois céte question par ce qu'elle est enueloppée de fâcheuses obscuritez, merite plus ample discours. A céte cause ie te prie de reprendre ton premier propos, & le poursuiure, cõme si ie ne l'eusse entrerompu. VALTON. Ie pensois estre deliuré de toute céte dispute par le contentement de ton dernier deuis. Mais puis-que tu desires emploier tout le tems en ces graues questions, ie ne puis & ne dois reffuser de te satisfaire. Ie ne repeterai des anciens Pythagoréans, ne de Platon ce qu'ilz ont escrit de l'ame de l'Vniuers : car seroit trop loing rechercher le commencement de mon oraison. Toutesfois i'auertirai les bons esprits, qui se dediẽt entierement à leurs doctrines de *considerer* plus diligemment la verité : par ce qu'il ne faut recongnoistre autre ame de l'Vniuers que Dieu, touſiours Estant & viuant, eternel, immesurable, infini, incomprenable, sans commencement, sans fin & sans diuision, lequel a inspiré & inspire en châcun homme l'esprit, ou spiration de la vie (comme escrit Moïse) c'est a dire, l'ame. Partant en l'homme n'est qu'vne ame, non deux diuerses : combien que telle soit l'opinion de Galene & Plutarque. Mais sans chercher allieurs qu'es liures des philosophes Grecs, la seule autorité de nostre Platon me suffit, lequel monstre disertement

Dieu est l'ame de l'Vniuers.

En l'hõme n'est qu'vne ame.

au quatriême Dialogue de la Choſepublique n'eſtre qu'vne ame, de laquelle ſont pluſieurs & diuerſes puiſſances. Hipocrate, des opinions duquel les anciens philoſophes ſe ſont grandement aidez, diſoit l'homme eſtre compoſé de la temperation des quatre elements ou qualitez, à ſçauoir du feu, de l'air, de l'eau & de la terre: à la nature deſquelz les ſens pareillement reſpondent. Les deux elements plus elongnez ſont le feu & la terre: deſquelz la veuë tient d'icelui, & le touchement de céte-ci: entre eux moiennent l'air & l'eau, à icelui conuiennent l'ouïe & le flairement pour la parfumeure des odeurs: à céte-ci le gouſt ſe rapporte, lequel ne peut eſtre ſans humeur. Ces qualitez ſont conioíntes & temperées en l'homme, auſquelles l'ame s'accommode participante d'elles toutes: ce que tu as amplement declairé. Mais faut regarder quelle conuenance peut eſtre entre la raiſon & la partie de l'ame laquelle s'exerce entour les corps. I'ai des-ia dit n'eſtre qu'vne ame, decorée de diuerſes forces, laquelle entant qu'elle traitte & gouuerne le corps, neceſſairemẽt s'accorde aux afectiõs & qualitez corporelles, autremẽt icelui ne viuroit: mais entant qu'en elle-meſme diſcourt & contemple (qui eſt ſa vraie vie & propre deuoir) elle ſe retire toute du corps & n'embraſſe rien de mortel. Toutesfois l'homme compoſé de ces deux puiſſances n'eſt entie-

De la conuenance entre la raiſon & la partie de l'ame, qui traitte le corps.

remẽt ne tout corporel, ne tout intellectuel: par ce que l'entendement eſt comme plongé (ainſi que dit Platon) es flotz & reflotz des inondations corporelles. Ie ne veux dire q̃ l'ame eſt premiere que le corps, & en lui deſcend du ciel, ou foient toutes les ames (car des long tems céte opiniõ a eſté reiettée) ains q̃ l'ame, laquelle eſt de nature & eſſence diuine & immortelle, & l'image de Dieu, eſt miſe au corps, auec lequel elle a quelques forces cõmunes, & les autres ꝓpres ſeulement à ſoi. Comme nous pouuõs entendre par la formation & expiration de l'homme: car l'ame incontinent qu'elle eſt infuſe au corps, les puiſſances deſquelles nous auõs parlé, s'eleuent ſi non toutes euidemment, aumoins pour la vie, mouuement & ſentiment: au contraire l'homme expiré, & l'ame du corps ſeparée, toutes ces forces ne ſont plus veuës, & ne reſte en lui aucune trace de l'ame. Le ſemblable peut eſtre congneu es penſées & contemplatiõs de l'entendement, lequel retiré & abſtrait des affections corporelles à la recherche & intelligence des choſes celeſtes, les autres vert' de l'ame ſont comme ſuſpendues, ou certainement afoiblies.

Es phyſiques.

Partãt la ſentẽce de Parmenide me ſemble plus vraie, que de Theophraſte, lequel apres le recit des opinions de toutes les philoſophes eſcrit, icelui auoir penſé l'ame & l'entendement n'eſtre qu'vn meſme: ce que toutesfois il reprouue. Mais ne céte force de la vie, laquelle plu-

sieurs appellét naturelle & diét estre disperſée par tout le corps, ne la ſenſitiue, ne les autres, leſquelles on comprend ſous le nom de l'appetit, peuuent estre ne durer ſans l'ame raiſonnable: ce que meſmement ceux, qui contrediſent à noſtre opinion, ſont contraints de confeſſer. Si l'homme ſe congnoiſſoit bien, & ſçauoit vſer des bonnes parties, deſquelles Dieu l'a embelli, ce qu'on dit eſtre l'ame és autres animaux, ne ſeroit en lui que la raiſon: par ce que l'ame n'eſt aux beſtes q̃ pour la vie du corps, auec lequel elle eſt pareillement eſteinte: auſsi elles ne ſont pouſſées, que par l'appetit: mais elle eſt en l'hõme ornée de la raiſon & pleine de l'entendement, lequel Dieu a fait à ſon Idée & ſemblance. En touts les animaux ſont engendrez & dõnez de nature deux inſtincts: l'vn le chois ou la fuite des choſes vtiles, ou nuiſables à la vie, l'autre le deſir d'engendrer ſon ſemblable, & la perpetuelle conſeruation de ſoi & des ſiens. Ce que les beſtes font par le ſeul appetit, l'homme ne doit entreprendre que par la raiſon & conſeil: autrement ne ſeroit aucune difference entre eux. Car chacune choſe doit eſtre telle eſtimée, que la forme la deſcrit & figure: mais il eſt certain l'ame eſtre la vraie forme de l'animal. Si quelcun s'esbahit comment ce qui eſt priué de raiſon, peut obeïr à elle, qu'il conſidere combien grandes ſont ſes forces, & iuſques ou elles penetrent ſi vne fois on les

laisse gouuerner. Toutes les parties du corps ne peuuẽt rien, si l'esprit premieremẽt ne les dresse. Incõtinent que la pẽsée s'emeut, les mains, les pieds, & les autres mẽbres, desquelz le corps est cõposé, sont prestz. Mais tout ce qui est biẽ fait, depẽd de la raison: le cõtraire se rapporte ou au sens & imagination, ou à la cupidité. Combiẽ la raison vault sus les passiõs, ausquelles le sens est suiet, Homere a monstré en ces carmes.

Quand present son mari de pleurs vne rosée
Auoit la grand' beauté de sa face arrosée:
Mais d'Vlisse les yeux meu de pitié au cœur
De sa femme éplorée en extreme langueur,
Immuables estoient comme le fer, ou corne,
Et son esprit cachoit sa tristesse plus morne.

Premierement donc (comme tu as dit) le sens commun apres auoir receu & recueilli les choses singulieres apperceues par les sens, les presente à l'imagination, laquelle les cõçoit & discerne, & la memoire les embrasse & retient: Enapres l'Entendement les distingue & considere par raison, & d'elles extrait quelques cõmunes notions ou intelligẽces, lesquelles Platõ appelle Idées. Et par la comparaison d'elles auec les especes particulieres il discerne & iuge toutes les choses, separant les bõnes des mauuaises, les vraies des faulses, les semblables des cõtraires, les essences des accidẽts. Partãt céte vertu de la raison recherche les causes, les suites & les efaits, & diligẽment discourt pour paruenir à la per-

faite congnoissance des choses : à laquelle toutesfois n'attaint si souuent qu'elle pense : car en céte imbecillité & corruption mortelle, l'esprit ne peut si facilement comprendre la verité: ains se trompe & abuse quelquefois en ses pensées. Mais si quelcun m'estime estre de céte opinion, que l'entendement ne conçoit que les choses apperceues par le sens, qu'il oïe maintenãt toute ma sentence. Entre nous & les plus celebres philosophes conuient qu'en Dieu est vne Idée, priuée de toute matiere, incorporelle & perfaite intelligẽce, par laquelle il congnoit toutes les choses, les congnoissant peut les faire & par sa pouruoiance les a faites, encores fait & tousiours eternellement & immuablement fera. C'est ce q̃ nous disons la raison ou l'ẽtendemẽt de Dieu: car rien n'est en lui, que par essence. Puis que Dieu a formé l'hõme à sa semblãce, il lui a dõné vne raison, image de son Idée. Ainsi donc quelque notion & cõgnoissance des choses est née en l'hõme plus excelléte que la cõprehension, qu'apportẽt les sens: par laquelle il dresse ses pẽsées, discours, & cõceptions à l'exemplaire diuin, lequel admirãt il se propose d'imiter, afin d'attaindre quelquefois à la souueraine felicité. A céte cause (comme dit Platon) qui ostera l'Idée, ostera pareillement le but de l'entendement humain: & n'aura la philosophie, ou s'arrester. Ie ne suis en céte heresie, que les ames de quelque autre vie apportent au corps

De l'entendement.

Au Parmenide.

la perfection de toutes les sciences : mais ie di que Dieu donnant à l'homme céte ame incomparablement plus noble & illustre, que celle des bestes, l'a aussi ornée, decorée & enrichie des dons celestes, pour discerner le bien du mal & le vrai du faux, esquelz sont les semences de toutes les vertus & des arts : tellement que Platon ause bien nommer celui, qui contemple l'Idée, & met en elle tout son estude, vn Dieu viuant entre les hommes : par ce qu'excité à l'amour de la verité, allieurs il n'aspire, qu'à la congnoissance de Dieu. Dauentage l'entendement rapporte tout ce qu'il extrait des especes particulieres à céte Idée, c'est à dire, à soi-mesme contemplant l'intelligence des choses, car rien ne peut estre en lui, qui ne soit lui-mesme : & ainsi mesmement conçoit les choses tombantes au sens, desquelles aussi il cõprend & ordonne quelques communes notions & vniuerselles congnoissances des choses exterieures. Par telz moiẽs il s'addresse à facilement apprẽdre tout ce qui se peut offrir à lui : & non seulement s'accommode aux choses presentes, ains preuoit aussi les futures, lesquelles aucunemẽt il cõpare auec les passées, coniecture, delibere, & fait entierement le deuoir de la raison. Mais comme les sens ne sont touts certains & asseurez, ne l'imagination vraie & tousiours consentante à la raison, ains trompeuse & muable : ainsi la comprehẽnsion des

Aux Sophiste & Théetete.

choſes ſenſibles ne paruient touſiours à la parfaite intelligence: ains demeure quelquefois en l'opinion, laquelle me ſemble eſtre vn aſſentement ou accord de l'ame à l'imagination par quelque apparante raiſon. Car ſi l'homme eſt tant depourueu de bon iugement, que ſans aucune couleur de la raiſon temerairement il s'arreſte à vne vaine fantaſie, il s'abuſe pluſtoſt par ignorance. Toutesfois par ce qu'icelle ne reluit tant en l'opinion, qu'en la ſcience: quand on les cõpare, l'opiniõ eſt appellée derai ſonnable, douteuſe & incertaine: mais la ſciẽce la raiſon de l'ẽtendemẽt. Qui eſt la cauſe, q̃ Socrate touſiours reiette l'opiniõ de la ſciẽce, & l'abaiſſe à la cõception des ſens: au cõtraire pl⁹ hault eleue la ſciẽce à la cõteplatiõ des choſes ſeulemẽt cõprenables par l'ẽtẽdemẽt, neaumoins quelquefois ce qui a ſemblé opiniõ eſt faict ſciẽce, quãd l'entẽdemẽt l'a plus diligẽmẽt cõſideré, & tout le doute oſté le cõgnoit eſtre conforme & accordãt à la verité: & ainſi l'amene (cõme dit Platon) à l'idée, en laquelle ſeule giſt la ſciẽce. Elle eſt appellée des Grecs ἐπιστήμη, par ce qu'elle arreſte & aſſeure l'entendemẽt. Qui voudra rapporter l'opinion d'Heraclite à vne exquiſe la raiſon il cõgnoiſtra q̃ riẽ n'eſt pl⁹ veritable, que ce qu'il a dit la vraie ſcience n'appartenir aux choſes apparceuables par les ſens. Car nulle choſe peut eſtre compriſe par l'entendement, qu'elle ne ſoit entierement ſeparée de la matiere, & encores plus

De l'opinion.

Platon au Théetete, Timee, & quet 5. dialogue de la Choſepub.

De la ſcience.

exactement discernée par l'imagination: & ainsi comme toute retirée du sens corporel elle est receuë de la raison, & partant faite digne de l'entendement. Au cõtraire si nullemẽt elle ne peut attaindre à céte perfectiõ & pureté, ne faut espérer, que iamais elle paruiẽne à la sciẽce, ains demeure en l'imaginatiõ, ou en l'opinion. Des choses sensibles ou la cõgnoissance est vraie & certaine, ou l'apprehension est incertaine & douteuse: mais qui peut iuger & discerner céte difficulté, si non l'entendement? Parquoi ne sont d'elles-mesmes vraies ou certaines, ne faulses ou incertaines: ains telles ou telles l'entendemẽt les iuge selon l'auant-science, qu'il a conceuë & formée en soi par vne diligence & bienauisée consideration. A céte cause la stable & asseurée congnoissance des choses depend de l'entendement, lequel Epicharme Comique dit veoir & ouir: mais toutes les autres choses estre aueugles & sourdes. Il conçoit aussi de sa nature les choses plus haultes, intellectuelles & diuines, non comme le sens par passion exterieure; ains par sa propre puissance. Car Theophraste elegãment escrit que les choses entẽdibles (c'est à dire, lesquelles ne peuuent estre cõgneues que par l'intelligence) sont l'entendement mesme. Au cõtraire l'autre partie de l'ame, laquelle cõduit les sens, se meut & exerce en vne diuersité & changement de muables & repugnantes dispositions: tellement que tout l'hõme quelque-

fois eſt paſsionné & afecté des choſes exterieures: & lors on dit l'ame aucunement endurer: combien que ſeparement elle ne ſoit ſuiette à aucune paſsion corporelle, ne le corps pareillemẽt de ſoi-meſme puiſſe ſouffrir: par ce qu'il n'a la vie, le mouuement ne le ſentiment d'ailleurs, que d'elle. Ainſi par quelque ſympathie, qui eſt entre l'ame ſenſitiue & l'entendement, (leſquelz ne ſont, comme i'ai dit, qu'vne ame) cetui aucunement s'apparçoit de l'émotion & afection d'icelle, non qu'il ſouffre, ou ſoit participant de la paſsion exterieure: ains comme eſbloui de q̃lque brouillart. Ainſi qu'es enfants à cauſe du continuel accroiſſement & augmentation de la matiere, l'ame eſt cõme endormie, & tant ne reluit la raiſon en eux, cõme en ceux qui ont attaint quelque eage de force: par ce que les inſtruments des ſens ſont moins conuenables à conceuoir les choſes: toutesfois on peut veoir en iceux quelques eſtincelles de l'ame enclоſe en ce petit corps. Au contraires les vieillards, eſquelz la force corporelle decroiſt, afoiblit & diminue, cõmencent à oublier & moins entrendre les choſes. Si donc l'homme eniüré des voluptez & delices du corps ne donne place au gouuernemẽt de la raiſon, ains laiſſe toutes ſes parties miſerablement ſe reuolter contre elle: l'entendement combien que de ſoi-meſme il ſoit impaſsionaire, eſtant enfermé au corps ne pourra en telle diſſolution & deſordre le cõte-

nir & reprimer. De quoi voions que la tempe-
ration du corps fait l'esprit ores plus subtil & e-
ueillé, ores plus hebeté & endormi, maintenant
plus noble & courageux, maintenant plus vil,
delicat & éfeminé. Aussi la nourriture, l'insti-
tution & la doctrine peuuent beaucoup tant au
regard des sens, de l'imagination, que de l'opi-
nion: & peu n'importe l'accoustumance, com-
me l'épreuue nous fait veoir es bestes, lesquel-
les rendons par coustume faciles & obeïssantes
à nostre plaisir les accoustumants à feindre &
exprimer noz voix. Partant Homere dit sou-
uent qu'Achille auoit de coustume d'enhorter
les hommes & les cheuaux à la bataille. Ie pen-
se que rien tu ne desires dauentage pour l'expli
cation de céte dispute, combien que tout ce
qu'on en pourroit dire ne soit entierement *di-*
scouru: mais suiuant le vulgaire prouerbe, qui
s'eforce de tout dire, ne dit rien. LESCORCHE'. Ce propos, lequel asses
me contente, remet en ma memoire la que-
stion, qui feût dernierement traittée en mon lo
gis entre les seigneurs Cotereau, Rabelais &
moi de la tranquillité & perturbation de l'es-
prit & du souuerain bien: à laquelle nostre de-
uis me semble auoir fait l'entrée. Si tu ne trou-
ues ennuieux que ie la recite, ie prendrai grand
plaisir à la discourir, pour t'exciter à dire ton o-
pinion de si excellẽte & difficile dispute. VALTON. Ne doutes-point que chose me puis-

se estre plus agreable que d'ouïr telz propos, esquelz gist la congnoissance de l'heur de nostre vie : & ne refuse te faire enapres participant de ma pensée. LESCORCHE'. Croi moi que lors ta presence feût autant desirée, comme tu congnois les voluntez de telz personnages estre bien afectionnées enuers toi. Mais sans repeter par quelle maniere nous tombâmes en céte question (car celà est de plus grand loisir, que d'vtilité) escoute Cotereau ainsi commencer. COTEREAV. Puis que l'autorité de la philosophie est toute en la science de l'heur & felicité de la vie: & les pensées, estudes & actions des hommes biennez aspirent entierement à ce poinct, comme au souuerain but de touts leurs dessins & entreprises : Ie ne pourrois honnestement m'excuser de céte charge, laquelle m'auez proposée. Premierement nature a engendré en châcun animal vn instinct & desir de se conseruer & rendre perfait en son genre: & céte afection est commune aux hommes auec les bestes. La raison premiere & plus excellente partie de l'homme, le doit seule gouuerner, & l'appetit du corps s'assuiettir à elle. Aussi l'entendement, qui en elle reluit, entretiét le vie humaine en vne societé & de parolle & de mutuelle communication: tellement que si aucun est bien formé de nature, il ne se reputera seulement né à soi-mesme, ains plustost

La sentẽce des Stociẽs du souuerain bien.

à la patrie,aux ſiens & à touts les autres hõmes, & nõ pour autre cauſe, que pour ce qu'ilz ſont hommes. Car conſiderant le deuoir,auquel nature l'a deſtiné,il entendra ce nom d'homme eſtre plein de ſi cõpagnable & politique amitié, que ſans rechercher autre plus ſinguliere cauſe il ſe ſentira emouuoir de lui-meſme à bienfaire à celui, lequel il veoit orné de ſemblable face que la ſienne:de laquelle nulle autre peut eſtre excogitée ne feinte pl⁹belle,aimable & perfaite. Dauentage la raiſon a de nature les inſtincts & ſemences de toutes les choſes vtiles & neceſſaires à l'entretenemẽt & conſeruation de la vie humaine. Mais nulles pourroiẽt eſtre de plus grãd prouſit,que celles,leſquelles appartiennent à la congnoiſſance du bien & du mal,& à la recherche de la verité. Puis-que nature s'eſt propoſé de rẽdre l'homme accompli de touts ſes nombres,ne faut pẽſer qu'elle ait rien oublié en lui. Toute la maniere de biẽuiure giſt en deux choſes,en l'actiõ & en la cõtẽplation,leſquelles ſont tant coniointes,que l'vne à grãd' peine apporteroit quelque vtilité ſans l'autre. Que pourroient la Iuſtice, la force & la Temperance ſans la ſageſſe, & les arts qui l'accompagnent ? Qui doutera donc & que l'amour des ſciẽces & des vertus,& la premiere ſemence, notion & quelque quaſi precõgnoiſſance d'elles ne ſoiẽt nées en l'homme?Ie ſçai bien qu'elles ſont au commencemẽt confuſes,obſcures & moins illuſtres:

mais

mais en fin par la doctrine & inſtitution, laquelle ſe fait conuenablement à nature, clairement apparoiſſent. Lors congnoiſſons à quoi nous ſommes nez. Et de ce pouuons veoir quelque exemple es beſtes, leſquelles ne ſe peuuent incontinent mouuoir du lieu, auquel elles ſont nées: mais enapres peu à peu châcune eſt pouſſée de ſon appetit. Le couleureau rampe, le canart nage, le marle s'enuole, & ainſi eſt à châcune ſa propre nature. Le ſemblable auſsi ſe monſtre au genre humain. En telle maniere giſt l'enfant ſorti premierement en lumiere, comme s'il eſtoit ſans ame: mais d'autant plus que la force s'augmente & croiſt en lui, il commence à vſer & de l'ame & des ſens, s'eforçant de leuer & exercer ſes petites mains, congnoiſtre ceux, qui le nourriſſent, enapres ſe reſiouir de ſes egaulx, frequenter voluntiers auec eux, iouer & prendre plaiſir à ouir les fables, les faire participants du peu de biens qu'il a, & des choſes qu'il a appriſes. Dauentage il regarde & penſe plus diligemment ce qui ſe fait en la maiſon, retient les parolles, enhortements & menaces de ſes parents & gouuerneurs, ne veut ceder à aucun de ſes egaux, s'il les ſurmonte, s'eleue de ioïe: mais vaincu il ſe deſplaiſt & abaiſſe ſon cœur. Qui dira conſiderant tel diſcours & progres de la vie, l'homme n'eſtre né à plus nobles & grandes choſes que le corps, deſquel-

les voions es enfants les commencements, mar-
ques & comme eſtincelles. Si céte intelligen-
ce & notion encommencée par nature, laquel-
le tire ſon origine du ciel, n'eſt peruertie de
l'erreur & corruption des variables & incertai-
nes opinions, ains ſe renforce, auance & con-
tinue à entẽdre plus perfaitement la grandeur,
les ſecrets & cauſes de nature: elle deuiendra
vne raiſon accomplie, laquelle n'eſt autre, que
la vertu, ou la ſageſſe. En telle ſorte l'hom-
me qui aura ſi bien conformé ſon eſprit à l'in-
ſtinct de nature, ſera paruenu à l'entiere iouiſ-
ſance des choſes, qui ſont en lui les premieres &
plus honnorables, & auſquelles il eſt principa-
lement né. Mais qui eſt-ce, qui auferoit demen-
tir nature, & nier qu'elle ne ſe repoſe en ce but
cõme dernier & ſouuerain, lequel aiant' *obtenu*
elle a entierement attaint le cõble de toutes ſes
afections? Ou peut eſtre donc la felicité allieurs
qu'à viure ſelon nature? Mais telle queſtion ne
peut eſtre ſerrée en ſi brief diſcours. Partant les
Stoiciẽs (leſquelz en céte diſpute ie me propo-
ſe de ſuiure) diſoiẽt le mõde eſtre cõme vne ci-
té & ville cõmune gouuernée par la puiſſance
de dieu, de laq̃lle l'hõme eſtoit vne partie, icelui
conſtitué en l'Vniuers pour regarder, contem-
pler & admirer, & ce nõ ſeulemẽt: ains auſsi en-
tendre & interpreter les euures de Dieu. Par-
quoi toutes les choſes ont eſté creées à l'vtilité
de l'homme, mais icelui à la gloire du ſeigneur,

lequel lui a donné l'entendement raisonnable, afin qu'il eust quelque alliance auec la diuine naure: autrement sans céte premiere intelligence il n'eust iamais congneu ne Dieu, ne les choses plus haultes que le sens. Car le semblable ne peut estre comprins que par le semblable. L'homme decoré de telle noblesse ne doit en rien la souiller, pour n'estre veu ingrat contre son createur, & se vouloir abastardir à la vile condition des bestes. Qui ne trouueroit deshonnorable & messeant à l'homme, si entierement il imitoit les autres animaux, commençant & finissant en telle maniere, qu'ilz ont accoustumé? Le sens domine en eux, mais l'homme a la raison, non pour s'asseruir & accommoder au sens, & empreindre en l'Entendemẽt les especes & imaginations excitées des choses sensibles: ains pour recueillir, iuger & discerner ce qui est en telles choses digne & conuenable aux notions de nature. Combien que Dieu se soit monstré si liberal enuers l'homme, qu'il l'ait enrichi de tant noble & franche vertu: nous voions toutesfois le soing du corps lui estre plus cher, que l'excellẽcede la raiſõ. Châcũ s'estudie à entretenir les sens en leurs forces, embellir & parer la grace & conuenance des parties du corps. Ce pendant il deprise la raison & laisse l'Entendement impoli: combien que le dommage d'ignorer les sens n'importe tãt, que la mescongnoissance d'icelui. Entre ces

Nulle differẽce ne se trouue entre les communes & premieres notions: ains en l'accõmodatiõ d'icelles aux choses particulieres.

communes notions & intelligences, lesquelles conuiennent toutes en nature, n'est aucune repugnance ne contrarieté: dont s'ensuit qu'asseurement elles guident à la congnoissance des choses. Qui est celui, lequel n'entende le *bien* estre vtile & desirable, & châcun i deuoir employer la meilleure partie de ses estudes? Qui est celui de nous si mal afecté & depourueu de iugement, lequel ne pense que ce qui est iuste, ne soit aussi honneste? Mais la differẽce & contẽtion est tres-grande en l'accommodation des premieres notices aux choses particulieres. Car aucuns (& la plus grand' part des hommes) abusez de l'ignorance du vrai vsage & de *la liberté* & des notions naturelles permettẽt trop à leurs imaginatiõs & fãtasies: de *sorte q̃* souuẽt le noble Esprit s'auilit à la seruitude des choses, lesquelles Dieu lui a daigné assuietir. Car de toutes les choses les vnes sont en nostre puissãce & en nous, les autres hors de no⁹ & de nostre puissance. Celles veritablement sont en nostre puissance, lesquelles pouuõs par nature libremẽt & facilemẽt traitter, desquelles entieremẽt depẽdons, & ne peuuẽt estre empeschées d'aucũ: cõme les puissances de l'ame, lesquelles nul tãt soit il grand seigñr, ne pourroit arracher de nous. Le raisonnemẽt ou ratiocinatiõ non seulement cõgnoit toutes les autres choses quelconques, ains aussi soi-mesme, cõsiderãt ce qui est à suiure ou à fuir. De mesme espece sont les opiniõs, desirs,

Diuision des choses.

entrepriſes, afections, deſsins, & (que ie die en vn mot) ὅσα ἡμέ τιεραΐεγα comme eſcrit Epictete, c'eſt a dire, touts les euures qui ſont noſtres, venants de nous, aiants la cauſe, origine & auancement en nous. Mais ces choſes ne ſont en noſtre puiſſance, leſquelles vulgairement on appelle exterieures & ſont infirmes, ſuiettes à la force, violance & contrainte d'autrui: comme le corps expoſé à infinies miſeres & calamitez, les poſſeſsions & richeſſes, la gloire populaire, la ſeigneurie & autres ſemblables, qui ne demeurent aucunement en nous, ains ſont commē empruntez d'allieurs. Partant ſi l'homme ſe propoſe céte diſtinction, ſeulement il s'eſtudiera à polir & orner ce qui eſt vraiement ſien, vſant des autres, ainſi qu'ilz ſe donnent & preſentent: mais au cõtraire s'il ſe laiſſe vne fois aſſeruir aux choſes, qui ne ſont en lui, s'enueloppera en tel deſordre, qu'on ne pourra eſperer de lui quelque bonne fin. Car les choſes, leſquelles d'allieurs ſe viennent offrir à ton imagination, n'ont d'elles- meſmes aucune eſtime ne valeur. Si donc par trop ardante couuoitiſe tu t'addonnes à elles, ta penſée ſe bannit & de nature & de raiſon: tellement que la bienſeance qui deuroit eſtre en ta perſonne, ſe diſcorde, corrompt & entierement peruertit. Et ne ſe faut excuſer ſus quelque ignorance: car châcun non pluſtoſt congnoit ſes forces, qu'il n'entende pareillement ce qui

eſt honneſte & conuenable à bien-viure. Les beſtes par le ſeul inſtinct naturel ſans quelque enſeignement ou doctrine ſentent ce qui eſt né en elles, pour ſe defendre, leur corps & leur vie, preparer leurs commoditez, fuir ce qui eſt nuiſable, & repouſſer les violances des autres. Mais non ſi toſt qu'elles commencent à viure, ſont inſtruites à tel ſentiment: ains petit à petit & par exercice elles éprouuent leurs forces: non toutesfois que par quelque meſcongnoiſſance elles s'auãturent outre leur naturel: par ce que iamais ne le paſſent. L'homme doit prendre exemple d'elles, & attentiuement s'exercer en la penſée & meditation de choiſir les choſes appartenantes à la liberté & franchiſe de ſon eſprit. Nature touſiours nous accompagne & admoneſte de noſtre deuoir. Sa force eſt *tres-grãde*, mais quelquefois, ie ne di, ne la ſentons, ains feingnons ne la ſentir, combien qu'elle nous excite, eguillonne & pourſuiue: comme ceux miſerablement éprouuent, leſquelz coupables de quelque meſchanceté par eux inhumainement commiſe ſont agitez, eſpouantez & ſans repos tourmentez de la conſcience, laquelle nature remet touſiours deuãt les yeux (que ie parle ainſi) de l'eſprit. C'eſt-elle la furie domeſtique, laquelle comme de flambeaux ardants pourſuit & demene la penſée malheureuſe, & iamais ne la laiſſe, qu'elle n'ait vengé le crime. C'eſt-elle, laquelle fait rougir de hõ-

La force de la cõſciẽce.

te l'homme tant soit il audacieux, quand on lui obiette son vice: tellement que cét e recõgnoissance de nature le fait ou denier son offense, ou chercher & feindre quelque couleur de sa iuste douleur & defense. Mais que pourroit-il contre nature? Quelque fard & apparence de raison, dont Oreste s'eforcât d'excuser son mesfait: la furie vengeresse du sang maternel ne le permettoit iouir d'aucun aise. Qu'estoit elle? Oreste mesme la declaire en Euripide, la nommant la conscience, par ce qu'il estoit coupable d'auoir commis vn fait cruel & inhumain. A ce propos tres-elegamment dit Electre.

O quel mal est nature aux hommes ainsi nez!
Et quel salut à ceux de sa bonté ornez?

Puis que nature peut tant en nous, comment est-ce qu'on prefere à elle infinies autres choses perissables, lesquelles nostre puissance n'embrasse? Si châcũ vouloit bien regarder à lui, ne l'or, ne l'argent, n'autre richesse lui sembleroit d'aucune valeur au regard de son excellẽce naturelle. Toutes les perturbatiõs, q̃ vulgairemẽt on appelle miseres, calamitez, plaisirs, delices, voluptez & autres semblables, ne le toucheroiẽt aucunemẽt, par ce qu'elles sont hors de lui & de sa puissãce; ains il se remettroit tout au chois & iugemẽt des choses, & en ce diligémẽt s'éploieroit & trauailleroit, afin d'entretenir son esprit cõsentant & accordant à nature, & resister aux imaginations des choses exterieures. Il ne peut

L'hõme ne se doit passioner.

nier, qu'il n'ait en lui la force, grandeur & noblesse d'esprit, pour soûtenir & porter virilement les mutations, auentures, inconstances, dangers & changements de fortune, repousser les assaultz des attraiantes voluptez & se rendre entierement tel, que rien n'apparoisse en lui, que digne de l'homme. Si plustost en la bataille on se doit exposer aux dangers de mort, q̃ de reculer, ou laisser l'ordre assigné par le Capitaine, ou faire autre acte de couardise & lacheté: comment l'homme bien né pour quelque emotion, laquelle exterieurement se presente à lui, pourra oublier son deuoir? Quoi que l'homme se veulle persuader, ne l'abondance des richesses, ne la perte, ne *la mort*, ne la fuite ou banniſſement, ne la grace ou elegance des choses exterieures, ne la messeance, n'autre semblable pourroit aucunement estre cause qu'il face ou laisse quelque chose: ains seulement les opinions, desins & conseilz qui sont entierement nostres, nous i peuuent exciter. Car ce qui est hors de nous, ne peut auoir contre nous-mesmes aucune force, si non par les choses, lesquelles sont en nostre puissance: cõme i'ai dit estre les opinions, conceptions & pẽsées. De toutes les choses qui sont, no⁹ disons les vnes estre bõnes, les autres mauuaises, & les autres neutres: Les bonnes sont les vertus excellentes en toute perfection de nature, & partant desirables pour elles-mesmes. Les mau-

Autre diuision des choses.

uaiſes ſont les vices contraires, leſquelz qui diroit eſtre les corruptions & deſordres de nature, ne ſembleroit faillir. Les neutres ne ſont ne bonnes ne mauuaiſes : ains indifferentes, comme la vie, la ſanté, la beauté, la volupté, les forces, les richeſſes, la gloire, la nobleſſe : & leurs oppoſites, la mort, la maladie, la douleur, la laidure, l'infirmité, la pauureté, l'obſcurité, le meſpris & autres ſemblables. Puis donc que tel eſt l'ordre des choſes : l'Eſprit humain ſe doit propoſer celles, leſquelles ſont entierement bõnes, & ce d'autant plus, qu'elles demeurent fermes & ſtables : & le contentement qu'il recevra d'elles, ſera vn repos aſſeuré & tranquilité certaine. Quant aux contraires, ie ne penſe l'hõme ſi aueuglé de toute impudence, qu'il ne les veulle fuir : Les autres doiuent eſtre rapportées au chois & iugement de la raiſon, afin que les faulſes opinions qui d'elles ſe pourroient conçeuoir, ne troublent & corrompent la cõcorde de nature. Car entieremẽt il eſt impoſſible que ce qui eſt franc & libre de ſon naturel, puiſſe eſtre émeu & empeſché d'autre, que de ſoi-meſme. Ainſi les perturbations ne viennent d'allieurs, que des opinions & legeretez de céte partie de l'ame, laquelle diſons eſtre priuée & detournée de la raiſon : partãt elles ſont toutes cõtre nature & ne tõbent iamais en l'eſprit de l'homme ſage : duquel auſsi le deuoir eſt de ne reputer choſe humaine & for-

tuite aucunement fâcheuſe & importable, & ſi prudemment gouuerner le cours de ſa vie, que rien ne lui ſoit nouueau, admirable & inesperé, de ſorte qu'il n'en n'ait moins de repos & aſſeurance. En ce giſt la ſubſtance du bien, à laquelle noſtre volunté ſe doit reigler, pour bien vſer des imaginations & accommoder les notions & inſtincts de nature aux choſes particulieres, ce qui eſt proprement apprendre. Par ce moien on cõgnoiſtra que le vulgaire en céte vie ſe trouble des choſes obiettées à ſes yeux, comme les enfants par ignorance ſont épourez des maſques & loups-garoux. Il eſt en la puiſſance & liberté de l'homme de couuoiter ou non couuoiter, de ſuiure ou fuir, de s'enflâmer de vaine amour, ou ſe deliurer de telle paſſion, qu'eſt-ce qui le peut forcer à telles miſeres? S'il dit les richeſſes lui ſemblerbonnes, c'eſt l'opinion, laquelle ainſi l'afectionne: par ce que d'elles-meſmes ne peuuent eſtre nombrées entre les biẽs: puis-que celui, qu'on repute plus fauoriſé d'elles, eſt moins en ſon aiſe & repos. Cyre Roi des Perſes prudemment reſpondit à vn qui le diſoit plus heureux, par ce qu'il eſtoit fait riche, qu'au contraire il ſe ſembloit plus triſte à cauſe qu'il poſſedoit maintenant dauentage, qu'auparauant quand il auoit peu. Partant ſi on veut proprement iuger des choſes, les vraies richeſſes ne ſont, que l'abondance des actions vertueuſes: & n'eſt autre

La ſubſtãce du bien.

Xenophon au 8 liu. de la Cyripidie, ou de l'inſtitutiõ de Cy.

Qui ſont les vraies richeſſes.

veritablement riche que le ſage, car ſeulement l'eſprit de l'homme peut bien congnoiſtre & penſer de ſon eſtat, non l'opinion du vulgaire, ne les poſſeſsions. Mais qui eſt content & ne penſe rien lui defaillir à viure, rien ne deſire dauantage, & ne ſe fait vn coffre de vaines & inutiles pecunes: icelui heureuſement iouït des richeſſes, telles que nature veut eſtre embraſſées par châcun, les eſtimant non tant propres à lui ſeul, que cõmunes à touts: autrement il ne meſureroit icelles ſelon l'honneſteté. Celui qui touſiours trauaille à remplir & ſaouler vne afamée cupidité d'amaſſer infinis theſors, ne peut eſtre riche, ains demeure en perpetuelle pauureté. On ne pourroit donc bien aſſembler la vertu auec telles inſatiables affluances. Celui ne doit moins eſtre chaſſé de la compagnie des hommes vertueux, lequel veut flatter les ſens d'vne ſouueraine volupté: par ce qu'elle eſt l'attrait, l'amorce & l'appaſt de toutes les afections, qui eſblouiſſent la raiſon & rẽuerſent le chois & iugement des choſes. Parquoi l'opinion des Peripateticiẽs eſt trop molle, delicate & éfeminée, leſquelz ſoûtiennent tel- *Cõtre les Peripateticiẽs*
les cupiditez & perturbations eſtre naturelles, & l'eſprit neceſſairement deuoir eſtre perturbé, mais auec quelque moien, outre lequel ne faut paſſer. Ie ne puis bien entendre que ce qui viẽt d'vne lâcheté & delicateſſe d'eſprit puiſſe eſtre naturel. Car les inſtincts de

nature, ou ſont les eguillons de la vertu, ou ces afectiõns pleines de perturbation, ou touts les deux: Si les eguillõs de la vertu, tout ce qui peut emouuoir & inciter à vice, doit eſtre arraché, deraciné & entierement oſté de l'homme: par ce que c'eſt à la raiſon de le gouuerner, conduire & dreſſer, à laquelle obeïſſant facilemẽt il paruiendra au comble de ſon repos. Si nous diſons les afectiõns (leſquelles auſsi les Peripateticiens mettent en la partie de l'ame priuée de la raiſon & deſtinée à l'appetit) eſtre les inſtincts naturelz, ie ne veoi quelle eſtime on doiue auoir des ſemẽces de nature, leſquelles ne ſeroient moins pour le vice, que pour la vertu: ainſi on rendroit la raiſon inſuffiſante & non aſſes puiſſante d'elle-meſme: & l'homme, qui deuroit eſtre en lui bien diſpoſé & accordé, ſeroit naturellement ſuiet à infinis troubles & diſcords. Ce qui n'eſt ne vrai ne vraiſemblable. Non plus donc les inſtincts de nature ſeront touts les deux enſemble: par ce qu'il eſt impoſsible de cõioindre la vertu auec la moindre trace de vice. Soutiẽnent les Peripateticiẽs tant qu'ilz voudront les ſonges de leur mediocrité, ſi ce n'eſtoit le deſir de nous contredire qui les tranſporte, facilement conſentiroient à noſtre ſentẽce. Car conſtituãts que les afectiõs & perturbatiõs s'emeuuẽt en la partie de l'ame agitée des troubles de l'appetit ou cupidité, & de l'ire ou courroux, & meſmement par vne opinion de ce qui ſemble bon ou

mauuais, ilz declairent assés qu'elles ne sont tãt nées en l'homme, qu'excitées par vne imprudente & volage conception sans le vrai iugement de la raison. Mais nous desirons l'homme estre plus consideré, entendu & exercité es choses humaines: afin que riẽne le iette hors de son deuoir, imitant nõ le gẽ-d'armes couard (lequel est plustost tué en la fuite deshonneste, que si vertueusemẽt il se defendoit) ains le sage Chrysante, duql Xenophõ recite, qu'estãt prest à frapper l'ennemi, quãd il eust oui sonner la retraite, il s'est contenu estimant plus vtile & honnorable d'obeir au commandement de l'Empereur, que de faire ce qui touchoit seulement à sa personne priuée. Toutesfois ie ne suis tãt rude, stupide & insensé, que i'oste toute la puissance de regarder & discerner la difference des choses, combien qu'elles soient hors de nous: car seroit aueugler les hommes d'vne trop vaine ignorance de la nature de châcune chose. Mais nostre opinion a tousiours esté, que c'est à vn noble & excellent esprit de donner à châcune chose la force qu'elle a: & ainsi discernant considerer sa dignité, & cõgnoistre aussi laquelle surpasse les autres, non tant pour elles mesmes, que pour ce qui est le plus accompli & perfait en l'homme, à cause duquel toutes les autres choses doiuent & peuuent estre desirées. On peut bien auoir soĩg des yeux, des autres sens & parties du corps mais non entierement s'emploier & addonner

à les parer & orner, comme choſes principales en no⁹:ains par ce que l'eſprit, lequel eſt la plus noble partie de l'homme, s'en aide aucunemẽt. La verité eſt telle, que la cauſe de toutes les miſeres de la vie humaine vient de l'ignorance de ſoi-meſme & du vrai vſage des choſes. Si nous pouuons bien vſer de cet exẽple, qu'eſt ce qui orne, embellit & eſtime vn Chien, vn Cheual ou autre beſte ſemblable? Ie penſe qu'on me reſpõdra q̃ c'eſt la vertu, ſi la perfectiõ de leur naturel doit eſtre ainſi appellée. Quoi donc quel autre ornement & beauté peut eſtre en l'homme que la vertu? Elle eſt le ſuiet & comme la matiere du ſouuerain biẽ: par elle nous ſommes entretenus en la nobleſſe & liberté à châcun dõnée & recommandée de nature: tellement que l'opinion du vulgaire doit eſtre reiettée au regard de la ſentẽce des philoſophes. Car nature enſeigne q̃ celui eſt vraiemẽt libre & noble, lequel ſçait bien vſer de la principale & plus excellente partie, qui ſoit en lui, à ſçauoir de la raiſon: & accõmoder à elle ſa penſée, volunté & entrepriſe, obeïr franchement à la loi, non par crainte des peines, ains par ce qu'elle cõuient à nature, & n'aſſeruir ſon cœur aux choſes periſſables & incertaines. Contre ce iugemẽt de nature s'eleue l'erreur du vulgaire conſtituãt ceux eſtre nobles, leſquelz deſcendent de riche ou ancienne race, ou ſçauẽt bien cõtrefaire les prudents mõdains, & brauer d'vne ſoie frizée, paſſe-

Quel eſt le vrai noble.

mẽtée,&deguiſée en infinies ſumptuoſitez:leſquelz plus ſouuent ſont ſerfz & eſclaues des cupiditez & paſsiõs,qui miſerablemẽt les affligẽt. L'homme decoré de la pure & vraie nobleſſe iamais ne monſtrera vn cœur vaincu & afoibli: ains meſmemẽt en la plus grãde douleur & maladie,qui le puiſſe tourmẽter,il n'oublira ſa cõſtãce & ne ſuccõbera à l'ĩfirmité. Qu'eſt ce dõc qu'õ puiſſe dire le bien,ſinõ la vertu? par ce que le bien n'eſt autre choſe, que ce qui eſt perfait & accompli ſelon nature : ou,par lequel toutes choſes nous ſont proſperes,& ſommes faits biẽheureux,& qui n'apporte aucun dõmage.Partant la fin des hõmes doit aſpirer au cõble de ce bien,leql eſt auſsi reputé ſouuerain & embraſſe la felicité.Ie veux reciter les ſubtilz arguments des noſtres à ce ꝓpos.Ce qui eſt bõ,eſt entieremẽt louable:mais ce qui eſt louable,eſt tout hõneſte.Ce qui eſt dõc bon,eſt hõneſte:autremẽt rien ne peut eſtre bõ,qui ſoit aucunemẽt enclin & ſuiet à miſere:mais nulle choſe ne ſe trouue,laql ne ſoit ſuiette à calamité , ſi nõ l'hõneſteté &vertu. Dauẽtage celà merite ſeulemẽt le nõ de biẽ, duql celui qui iouit,a le cõtẽtemẽt de touts ſes eſtudes,cõſeilz,deſsís & pẽſées:mais la ſeule vertu eſt telle.Socrate cõfirmãt céte opinió argumẽtoit ainſi,l'hõme eſt tel,que ſon afectiõ le mõſtre:mais quel il eſt, telle eſt ſa parolle,à laquelle les faits ſont ſemblables:&aux faits la vie: mais l'afectiõ de l'eſprit en l'hũme vertueux eſt

Qu'eſt ce que le bien.

louable:auſsi donc la vie:ſi louable, pareillemẽt honneſte. Si la vie doit eſtre eſtimée heureuſe, à laquelle rien ne default, ains entierement eſt comblée,remplie & ſatisfaite en ſon genre:& la felicité eſt vn bien ſtable,certain,perdurable & conſtant : Ie ne veoi point qu'elle puiſſe eſtre miſe allieurs, qu'en la perfection de nature, laquelle eſt la vertu de ſoi-meſme & en ſoi-meſme cõtente, afrãchie & deliurée de toutes paſſions,non agitée des moqueries de fortune,& en laquelle ſeule reluit la ſplẽdeur de la vraie gloire, & giſt l'aiſe & repos de l'eſprit. Debattent les autres philoſophes tãt qu'ilz ſoient ennuiez de leurs vaines diſputes,iamais ilz ne trouuerõt autre plus ſeure congnoiſſance du ſouuerain bien, que celle traittée par les Stoiciens,laquelle auſsi ie puis aſſeurer eſtre Socratique &auoir eſté approuuée par les anciẽs. Anaxagore Clazomenien mettoit la felicité en la contemplation,& en la liberté qui vient d'elle. Pythagore (comme recite Heraclide Ponticien)en la ſciẽce de la perfection des vertus de l'ame. Democrite en la tranquille & conſtante diſpoſition de l'eſprit, laquelle il appelle ἐυθυμίαν. Heraclite en l'aiſe & repos de l'eſprit,qu'il nõme ἐυαρέστησιν. Antiſthene auditeur de Socrate enſeignoit q̃ la plus grãde beatitude de l'hõme eſtoit de mourir heureux:mais celui mouroit en telle felicité, lequel auroit veſcu ſaintement & iuſtemẽt. Car la vertu ſans autre aide eſtoit de ſoi-meſme ſuffiſante

fisante à bien & heureusement viure. Qu'est-il donc besoing de nombrer touts ceux, qui ont expressement soûtenu céte sentence, ou autre semblable à elle? L'ESCORCHE'. Apres que Cotereau eût dit, ie repris ainsi la parolle. Si i'étreprenois de disputer contre châcune des opinions dispersées par ton discours, ie me pourrois enuelopper en quelque obscure confusion, sans retenir asseurément mon premier fil. A céte cause ne t'emerueilles, si ie laisse vne bonne partie de tes raisons, pour les traitter autrefois plus amplement. Mais ie delibere de garder cet ordre, que ie trauaillerai premierement â monstrer qu'outre la vertu sont aussi quelques autres biẽs de nature: & combiẽ qu'elle soit de touts le bien plus excellent, elle n'est toutesfois le seul: Enapres qu'en elle ne doit estre constitué le souuerain bien: Et n'oublierai, quand le propos s'offrira de dire en passant ce qui me semble de la cause des afections, & de la nature des choses. Ie commencerai donc à ce mesme lieu, q̃ tu as fait le premier & principal de ta dispute. Tant souuent a esté redit que de toutes les choses viuantes sont trois natures, ames, forces ou puissances. Les vnes viuent seulement, & n'ont rien en elles pourquoi elles semblent vouloir, couuoiter ou fuir ceci ou celà comme les plantes, racines & autres, qui naissent de la terre: & telle nous appellons vegetatrice, vegetable ou nourrissante: aucuns la nom-

Pour les Peripateticiens contre les Stoiciẽs.

ment naturelle. Les autres ornées des sens & de quelque iugement de viure ont de nature vn instinct & enraciné, pour discerner ce qui s'offre à elles, & icelui ou desirer, chercher & suiure, ou reietter, euiter & fuir: céte force (laquelle est appellée sensitiue, sentãte, couuoiteuse, appetante & de plusieurs autres noms) conuiẽt à toutes les choses, lesquelles vulgairement on nomme animaux. La troisiême espece contiẽt les deux autres & la vie & le sens: mais outre elle a l'excellente raison, prepossée à elles toutes & donnée au seul hõme: ainsi nature les a en lui coniointes assemblées & tẽperées. Partant qui se propose de disputer du souuerain biẽ, doit premieremẽt cõsiderer, qu'elle est la puissance, la fin & le biẽ de châcune d'elles separemẽt: enapres en l'assẽblée, accouplemẽt & conuenãce des autres toutes ensemblemẽt comparées. Car la force, de laquelle châcune des parties de l'ame ou nature participe en céte meslée & conionction, n'est celle mesme, à laquelle particulieremẽt est née. Le deuoir de celle la premiere descrite s'ẽploie en la nourriture, accroissement, figure, disposition, renforcement, generation & conseruation du corps: icelle est le fondemẽt des autres, toutesfois la plus vile & serue, à laquelle comme fin & dernier biẽ la santé est proposée, laquelle aussi comprend la sauueté de la vie: Et en elle principalement gist céte espece de bien, qu'on appelle vtile. Car celà nous disons estre

vtile qui appartient à donner, ou entretenir, ou reſtituer la ſanté : ou (comme les autres ont accouſtumé de definir) eſt accommodé au ſoing & ornement de la vie. L'autre nature ou puiſſance de l'ame s'exerce aux ſens, & a vne force particuliere de veoir, ouïr, toucher, flairer, gouſter, & comprendre, noter & diſcerner les differences, qualitez, grandeurs, mouuemẽts & figures des choſes qui s'obiettent & preſentent à iceux. D'elle auſsi le deuoir eſt de repreſenter les eſpeces & images des choſes vnefois apperceuës, meſmement apres qu'elles ſont paſſées, & les cacher, garder & longuemẽt retenir en la memoire, cõme en vn theſor. D'icelle la fin & propre biẽ eſt la volupté : & certainement ſi rien n'eſtoit en l'homme pour le gouuerner, conduire & moderer, les ſens ne tendroient allieurs qu'à iouïr de la volupté. La troiſiéme eſpece de l'ame appellée la raiſon & propre à l'homme ſeul s'attribue en lui toute la puiſſance & autorité : de laquelle l'office eſt de commander aux autres, eleuer & dreſſer l'homme à la contemplation & congnoiſſance de la verité, & le contenir en telle honneſteté, qu'il ne penſe, & ne face riẽ, qui ne ſoit bienſeant & honnorable. Sa fin particuliere, ſi elle eſt ſeparement conſidere, eſt ſelon l'opinion d'aucuns la verité & ſcience, mais ainſi que les Stoiciens enſeignent, l'hõneſteté ou vertu. Puis donc que l'hõneſteté eſt

conioint & temperé de ces trois puiſſances ou natures: les trois biens auſsi doiuent eſtre aſſemblez & meſlez en vn, pour paruenir à la vie heureuſe & accomplie de touts ſes nombres. Ie t'accorderai q̃ la vertu ſoit le bien le plus noble de touts: mais ie ne veoi pourtãt qu'elle doiue eſtre eſtiméele ſeul: ſi nõ qu'ẽ la nature des choſes ne ſoit tant ſeulement, qu'vne eſpece de biẽs ce qui n'eſt vrai ſemblable. Car à châcune des choſes leſquelles ſont entre elles grãdemẽt differentes & de gẽre & de nature, eſt propoſé vn propre bien, qui a ſa fin certaine & dernier but lequel ne pourroit conuenir à choſes diuerſes: & ſi n'eſtoit ainſi, pluſieurs d'elles ſembleroiẽt auoir eſté vainement procreées de nature, & faites à nulle fin. Mais (courme tu as dit) toute nature ſe propoſe la perfaite conſeruation *de ſoi*-meſme, & cherche touts les moiens pour i paruenir. Commẽt ſe peut il faire qu'elle aſpire à céte fin, ſi elle a vne partie tant chere, que l'autre en ſoit depriſée? Elle s'aime, elle ſe veut entretenir & rẽdre heureuſe, & partant elle toute: autrement ſi elle eſtoit imperfaite & delaiſſée en vne partie, quelque choſe lui defaudroit à ſon heur & accompliſſement. L'homme eſt compoſé de l'ame & du corps: ſi la nature a ſeulement le ſoing d'icelle, & ne la veut emploier qu'en la contemplation de l'Entendement, elle ſemblera aucunement ſe repentir d'auoir engendré le corps & icelui conioint à l'ame. Mais

telz nous ſommes & l'ame ne reffuſe ſes forces au corps, lequel autrement ſeroit ſans vie & vtilité. L'homme ne iouiroit de céte lumiere ſans la ſaine proſperité de la vie & la delectation des ſens: pour quoi ne ſeront elles nõbrées entre les biens, puis qu'elles appartiennent à quelque partie de nous? ſans elles comme nous ſommes, ne pouuons viure: partant auſsi ne faut penſer d'attaindre ſans elles à la vie heureuſe. Châcune partie a ſa force en nous & la veut ſelon nature conſeruer, pourquoi ne la pourra elle retenir des le premier iuſques au dernier? Si non ſeulemẽt on deſire ce qui eſt en châcune choſe le plus excellent, ains auſsi le reſte, pour quelle cauſe tout le bien ſera mis en la ſeule raiſon, à laquelle non ſeulement s'addonne nature? Qui tellement dedaignent les puiſſances communes entre l'ame & le corps, & veullent eſtre veus rapporter tout à la raiſon, iceux ne ſemblent aſſes entendre qu'eſt ce que l'homme: car il n'eſt entierement tout ſpirituel, & ne peut ſeulement viure en contemplation: ains conſtitué en céte vie commune expoſée à infinies neceſsitez, s'exerce principalement en l'action, peparant ce qui lui eſt vtile & commode. Iceux donc par leur trop obſtinée opinion choiſiſſants & embraſſants vne part (ie ne veux nier qu'elle ne ſoit la meilleure) meſpriſent & delaiſſent l'autre pres-que autant neceſſaire. Quelle apparence peut eſtre

en cet argument. Ce qui eſt bien, eſt auſsi louable: mais ce qui eſt louable, eſt tout honneſte: partant ce qui eſt bien, eſt entierement honneſte? Il peut aucunement conclurre q̃ ce qui eſt honneſte, pareillement eſt bien: mais non ſemblablement tout ce qui eſt bien, eſtre honneſte: car auſsi les bonnes & temperées diſpoſitions de l'ame & du corps ne ſont peu louables: eſquelles toutesfois la vertu, telle que tu deſcris, n'a lieu. Pluſtoſt on corromproit l'ordre de nature, que de priuer & la vie & les ſens de leurs propres forces & biens: auſsi diligemment icelle les entretient ſous la conduite de raiſon. Qu'eſt-il plus abſurde, que de partir & diuiſer l'homme, donnant vne certaine fin à aucunes de ſes puiſſances, & laiſſant les autres ſans *quelque* but aſſeuré? On me dira que la vertu ne peut retenir ſon droit & autorité, ſi ce qui eſt hors d'elle, appartient à viure heureuſement: mais le contraire me ſemble (ſous correction) plus veritable, car la vertu ne peut aucunement reluire en ſa ſplendeur, ſi non qu'on rapporte à vne ſomme toutes les choſes par elle choiſies ou reiettées: autrement pluſtoſt elle afoibliroit que renforceroit nature, qui ſcroit la rendre moins honnorable. Quel aiſe, quel plaiſir, quel repos, quel diſcours, quel contentement peut eſtre en l'eſprit, ſi le corps trauaille de maladie, ſi la douleur le tourmen-

te & oppreſſe, ſi la vie eſt en danger de mort, ſi les ſens delibitez ou corrompus ne peuuent ſuffire au deuoir que nature leur a ordonné. Plus ſouuent, que ne voudrions l'epreuue iournaliere nous le fait ſentir. Tu mets la beatitude & felicité en la ſeule vertu, à laquelle rien ne pourroit entierement defaillir. Mais l'entendement esbloui des infirmitez corporelles, combien qu'il ne ſoit de lui-meſme vitieux, ains tout addonné à la vertu, ne peut exercer ſon deuoir. Ce pendant l'heur de la vie, lequel tu dis ſtable & immortel, ſera-il ſuſpendu? Accorde moi ces deux contraires, qu'vn homme autant renommé en toutes vertus, que ton Zenon & partant ſelon ton opinion heureux, ſoit auſsi miſerable à cauſe des calamitez, langueurs, pauureté & ſeruitude, qui l'affligent, tourmentent & pres-que deiettent de lui-meſme. De ton diſcours meſme i'ai recueilli q̃ le ſouuerain bien ne peut eſtre, que ſi touts les maux ne ſont oſtez & chaſſez, à ſçauoir vn comble & embraſſement de touts biens. Nous voions trop ſouuent que ceux, deſquelz au commencement eſtoit quelque bonne eſperance pour pluſieurs ſignes de vertu, qui les ornoient, ſe ſont incontinent abandonnez à toute meſchanceté & diſſolution, de ſorte que nulle marque de vertu ne ſe mõſtroit en eux: & ainſi ſelon ta ſentence ſeroient faits de bien-

heureux plus miſerables : ce qui eſt trop inepte & meſſeant à dire. Mais grandement nous preſſe ce que tu as propoſé que les forces des autres parties ne peuuent eſtre conioíntes auec le bien de la raiſon : combien que tu ne traittes aucun argument pour le prouuer, auſsi la verité le dement: car la raiſon s'eforce d'attirer, conioindre & accommoder les autres à elle. La conuenance de ces trois biens apparoiſt en la coniunction des parties de l'hõme : par ce q̃ cherchãts & pourſuiuãts les particuliers nous deuons rapporter tout à vn poinct cõmun : Et iuſques là ilz s'entr'accordent & aſſemblẽt, que châcun d'eux combien qu'on lui attribue vne ſppre eſpece, eſt entẽdu auoir quelq̃ alliance & ſocieté naturelle auec les autres. Car & ce qui eſt à quelcũ vtile, lui eſt auſsi de ſa nature bienſeant & delectable : & la vertu a ſon vtilité & plaiſir auec elle: la volupté pareillemẽt (laquelle cõſent à nature) n'eſt priuée de ſon vtilité & bienſeance. Ainſi tu veois q̃ les Stoiciẽs, qui ne penſent iamais bien parler s'ilz n'ont touſiours le nom de nature en la bouche, n'ont congneu que c'eſtoit viure ſelon icelle. Tu reiettes les richeſſes du nõbre des biens, cõme pleines d'inſatiable cupidité, l'origine de touts vices. Mais l'opinion de Platon me plaiſt dauentage, lequel eſcrit les richeſſes eſtre conſtituées à cauſe du corps, & le corps pour l'eſprit. Si donc elles ſont deſirées par le iugement de la raiſon pour

Au 9. dialogue de la Choſe-publique.

l'vtilité de la vie humaine, cõment ne meritent elles d'auoir quelque lieu apres la vertu? Ie ne veux meſurer l'honneſteté par les richeſſes, ne blâmer la pauureté. Toutesfois me ſemble qu'autremẽt il faut iuger des choſes, q̃ par opiniõ: car pour quelque faulſe penſée & conception, que l'homme puiſſe apprehender, la verité les choſes ne ſe laiſſe changer: ains demeure touſiours en nature. Partãt ie ne puis m'arreſter aux paradoxes de tes Stoiciẽs. Châcũ ſçait q̃ toutes les choſes produites de nature ſont creées à l'vſage & cõmodité des hommes, & nulle ſe trouue ſans quelque cauſe & vtilité: & c'eſt meſcongnoiſtre nature d'interpreter autrement les choſes qu'elle ne les a conſtituées. Puis qu'elle a voulu l'ordre eſtre tel, que l'hõme ne puiſſe viure ſans les fruits de la terre & autres ſemblables commoditez: celui reuolte contre la bonté d'icelle & ſe rend indigne de la commune lumiere, lequel ne les tient en telle eſtime qu'il doit. Si les richeſſes eſtoient d'elles-meſmes mauuaiſes & pernicieuſes, pour quoi eſt-ce que touts ceux, qui abondent en elles, ne ſeroient meſchãts & vitieux? Les hiſtoires ſont pleines d'infinis exemples & des noſtres & des eſtrangers: ſans repeter l'anciénne memoire nous voions auiourd'hui pluſieurs enrichis & de poſſeſsions & d'eſtats ou dignitez, leſquelz tellement fleuriſſent en vertu & grauité de mœurs, qu'ilz ſemblent eſtre deſtinez aux ri-

De la nature des richeſſes.

cheſſes pour le bien public, à ſçauoir pour la nourriture, aide & conſolation des pauures, entretenement des hommes ſtudieux & decoration de la patrie. De pluſieurs telz la France eſt heureuſement ornée : deſquelz ie pourrois bien nommer aucuns, ſi ie ne craignois ou de faire tort aux autres, ou d'eſtre veu impudent flatteur. Qu'empeſchent les richeſſes, qu'on ne s'addonne à l'honneſteté ? ains au contraire cõbien ſont elles commodes à la felicité de la vie? Par elles l'homme bien-né ſe prepare vne ſeure addreſſe aux arts & diſciplines dignes de ſa nobleſſe: & ainſi facilement paruient à l'amour de la vertu & congnoiſſance de la verité: ſans elles (comme dit Demoſthene) on ne peut rien faire de ce qui merite d'eſtre fait. Ie pourrois dire dauentage de la louange des richeſſes *diſ*courant les lieux cõmuns : mais c'eſt aſſes d'entendre que ſi on vouloit bien vſer d'elles (ce qui eſt plus facile & naturel, que d'en abuſer) on les trouueroit entierement vtiles & neceſſaires à bien & heureuſement viure. L'excuſe eſt trop legere, que pluſieurs miſerablement perdus pour couurir leurs faultes reiettent toute la cauſe en l'abondance des richeſſes, leſquelles ilz dient eſtre les allichemẽts des pompes & ſumptuoſitez diſſolues. Car ilz doiuent accuſer eux-meſmes & recongnoiſtre que l'origine des vices eſt en leur propre ignorance. En quoi peut eſtre celui blâmé, lequel ne faiſant tort

ne violance à autrui, prepare, amaſſe & liberalement emploie les choſes vtiles & neceſſaires à l'vſage de ſa vie. Platon ſous la perſonne de l'hoſte Athenien conſtitue deux eſpeces de biens, les vns diuins & les autres humains: & dit que les humains dependent des diuins: tellement que ſi quelque cité embraſſe les plus grands, elle poſſede auſsi les moindres: ſi au contraire eſt priuée d'iceux, elle pert & les vns & les autres. Des moindres le premier eſt la ſanté, le ſecond la forme, le tiers les forces à courir & autres mouuements du corps, le quatriéme les richeſſes, leſquelles ne ſont aucunement aueugles, ains voient clairement, ſi elles ſuiuent la prudence. Et certainemẽt céte prudẽce eſt la premiere ducheſſe des biens diuins, en laquelle reluit la grandeur de l'entendement, apres la temperée diſpoſition de l'ame. De ces deux conioints auec la force s'eleue au troiſiéme la Iuſtice: mais la force tient le quatriéme lieu. Partant le legiſlateur ſe doit propoſer cet ordre, & le ſuiuant enhorter châcun à s'arreſter principalement en céte diſtinction. Comme nous ſommes participants de deux natures l'vne diuine & celeſte, & l'autre humaine & terreſtre: ainſi rien ne nous empeſche de iouir de ces deux ſortes de biens: pourueu toutesfois que les humains ſe rapportent aux diuins, & les diuins à l'entendement, qui eſt le prince.

Au premier liure des loix.

Diuiſion des biens.

Si les richeſſes ſont mal emploiées, à grand'peine leur vrai vſage, qui eſt d'accompagner la vertu, ſe pourra garder. Le ſemblable on peut dire des eſtats, dignitez & offices, leſquelz ne pourroient mieux eſtre mis, qu'es hommes vertueux. Non pour autre cauſe Platon a eſtimé les choſespubliques eſtre lors heureuſes, quand les philoſophes & hõmes ſages les gouuernent, ou ceux, qui ſont propoſez à elles, mettent tout leur eſtude en la doctrine & ſageſſe: ſi non par ce qu'il voiöit, ſi quelquefois la ſeigneurie & principauté auient à l'hõme decoré de vertu, q̃ rien ne pourroit eſtre plus perfait & diuin en ce trouble des choſes humaines. Pourquoi auſſi les voluptez moderées & conuenables à la vie ne ſeront reputées entre les biens? Seroit rendre l'homme ſtupide, inſenſé & pres-que ſemblable à vne trõche, de lui oſter toutes les eſmotions de l'eſprit. Car les afections ſont engendrées de nature, & quelquefois neceſſaires à exciter la vertu, laquelle auſsi vſe ſouuent d'elles, comme de ſuiet & matiere: & d'icelles depend la principale force des actions humaines. Ceux donc, qui les penſent arracher de nature, s'eforcent entierement de rongner la meilleure part des inſtincts qu'elle a mis en nous, & enſemble peruertir le moien, auquel giſt la vertu. Quelle puiſſance auroit la raiſon en no⁹? Son deuoir eſt de moderer & remettre en ordre les mouuemẽts de l'ame: mais ſi la cauſe n'eſt enracinée en nous-

Au 6. dialo. de la choſepubl.

meſmes, pour quoi eſt ce que les afectiõs ne delaiſſent iamais céte partie laquelle s'éploie toute à deliberer & prendre conſeil de ce qui eſt proufitable au cours de la vie? ne faut eſtre tant rude, ſeuere & difficile à ſoi-meſme, qu'on ſe priue miſerablement de toute honneſte delectation. Quelquefois n'eſt blamé d'eſtre pitoiable, & aucunement participant de la douleur de l'homme iniuſtement afligé, quelquefois l'eſperance eſt coniointe auec la vertu & felicité: La crainte monſtre vn ſigne de quelque modeſtie, la ioie apporte ſouuent grand' vtilité. A ce propos Rabelais commença à parler, me priãt que céte diſpute de la volupté à lui reſeruée, ie traitaſſe le ſecõd poinct, qu'en la vertu n'eſt le ſouuerain bien: ce qu'il diſoit s'eſtre facilemẽt perſuadé, mais le ſeigneur Cotereau aiant iuré en l'opinion des Stoiciẽs ne le pouuoir croire. Lors ie reſpondi: Te laiſſant céte queſtion, ie vien ou tu m'adreſſes. Mais ne te plairoit il point (ſeigneur Cotereau) de changer la forme de noſtre deuis: & à l'imitation ou des Academiciens, ou de tes Stoiciens diſputer par interrogations.

COTEREAV. Tu me ſembles en ton premier diſcours auoir ſeulement tourné à l'entour de mon opinion & m'aſſeure bien de la ſoûtenir quelque autre fois: maintenant ie ne reffuſe de reſpondre à ce que tu voudras me propoſer. L'ESCOR. Ie te prie de m'apprendre à quoi tend la vertu. COTER. I'ai par ci-

deuant monſtré qu'elle n'eſt deſirée, que pour elle-meſme. L'ESC. Ie ne puis entẽdre ta cõception. Quand quelcun eſt decoré de la vertu ne doit il rien chercher ne deſirer dauantage? COTE. En elle ſeule giſt l'entier & ſouuerain contentement de l'homme. L'ESCOR. Mais quelle eſt la fin & le but de la vertu? comme ſi ie te demandois la fin de l'art de biendire, de la ſcience des aſtres, & des autres ſemblables, tu me reſpondrois quelque choſe. COTEREAV. Toutes les doctrines les arts & les ſciences honneſtes aſpirent à la vertu, nous les embraſſons pour elle: mais icelle n'a autre fin que d'elle meſme. L'ESCORCHE'. Comment eſt elle ou tant ſouueraine, ou tant vile, qu'il ne faille rien eſperer apres qu'on la acquiſe? Di moi ſans m'égarer ſi longuement par les ſubtilitez de tes Stoiciens, quel eſt le deuoir de la vertu, puis que de la fin tu ne veus reſpondre. COTEREAV. Son propre & vrai office eſt de rendre l'homme heureux. L'ESCORCHE'. Elle ſe propoſe donc de perfaire & combler la vie humaine du ſouuerain bien. Eſt il ainſi, ou autrement? COTEREAV. Tu es maintenant venu au poinct: car elle s'adonne toute à la felicité. L'ECORCHE'. Par ton propos (lequel me plaiſt grandement) il ſemble que la vertu eſt pour céte cauſe requiſe & couuoitée, à ſçauoir pour faire l'homme meilleur & plus

louable. COTEREAV. Il eſt ainſi. L'ESCORC. Ces trois ne ſont ilz point entre eux diſtincts & ſeparez, ce qui deſire, ce qui eſt deſiré, & ce à cauſe de quoi on deſire? COTEREAV. Ie ne penſe nul en douter. LESCORCHE'. N'eſt ce point l'homme, qui deſire, & la vertu, qui eſt deſirée? COTEREAV. Ie t'ai par pluſieurs fois declairé mõ opinion eſtre telle. L'ESCOR. Mais ne diſois tu point maintenant la vertu eſtre couuoitée pour ce qu'elle rend l'homme heureux? COTEREAV. Oui certainemẽt. L'ESCORCHE'. Comment as tu dit l'honneſteté ou la vertu eſtre la meſme felicité, puiſqu'elle n'eſt qu'vn moien pour paruenir au dernier bien, pour lequel touts les autres ſont deſirez? Veus-tu que nous repreniõs céte queſtion, pour chercher plus exquiſement la verité? COTEREAV. Ie m'eſtonne par qu'elle imprudẽcece propos m'eſt ainſi échappé. Ie te prie de retraitter céte meſme diſpute. L'ESCORCHE'. Dieu, ou la plus haulte & excellente nature pour bienheurer & proſperer les hommes a daigné leur monſtrer quelques moiens, addreſſes & comme inſtruments, qui le menероient & conduiroiẽt à céte. fin. Or' la vertu ou doit eſtre de ces moiens, ou la fin meſme, qu'en penſes tu? COT. I'ai ſi ſouuent repeté, que c'eſt la fin, qu'il ne faut plus diſputer, ſi elle eſt le moien, ou nõ. L'ES G. En

quoi ſe fait congnoiſtre céte fin? COTER. A viure ſelon nature, qui n'eſt autre choſe que de ſuiure la vertu. L'ESCOR. Ainſi donc de la vertu vient vne ſuite & accouſtumance de bienuiure: car autrement pour le premier ſigne de quelque honneſte action l'homme ſeroit reputé & vertueux & heureux, mais ſe chãgeant ou peruertiſſant incontinent rendroit telle felicité non ſouueraine, ains variable & inconſtante. COTEREAV. Ie ne puis te contredire. L'ESCOR. Partant outre la vertu aquiſe eſt deſirée vne frequence de louables & vertueuſes actions, deſquelles la fin eſt ce ſouuerain bien, auquel toutes les choſes humaines ſe rapportent. Car (comme dit Platon) le bien eſt ce, à cauſe duquel touts les autres ſont faits, & non icelui pour les autres. Si ie penſois eſtre bien ouï de touts les philoſophes en mon opinion, ie conſtituerois la felicité en vn contentement des choſes neceſſaires à la vie ſelon la perfaite raiſon & vertu. Ainſi que Cotereau vouloit entrer en plus amples repliques, Rabelais preſt à dire en ſon ordre a vſé de tel commencement. RABELAIS. Si aucũ de vous me penſe auoir apporté de l'eſchole & diſputatiõs d'Epicure le diſcours que i'ai entrepris, qu'il chãge de premiere face ſon opiniõ. Car ie l'aſſeure q̃ ie ne me ſuis iamais obligé ne dedié à céte ſecte n'à autre quelconque. Mais la verité ne permet, que ie vous flatte en voz beaux, gentilz &

Au Philebe & Gorgias.

De la volupté.

& ſubtilz arguments. Ne vous deſplaiſe, ie ne di par moquerie: Eſcoutez vn petit, par ce qu'auez eſté trop goulus de me laiſſer ſi peu de tems: toutesfois ma diligence en radoubera ce qui lui ſera poſsible. Vous ſçauez tous deux (& iamais n'en ai douté) ſi noz penſées & actions n'ont quelque but, auquel comme à la fin elles ſe puiſſent arreſter & repoſer, que rien ne peut eſtre de certain, d'heureux ne d'aſſeuré en céte vie. Et ne ſe faut beaucoup emerueiller ſi ces bons philoſophes du tems paſſé ont tant trauaillé, contemplé, diſputé & eſtudié à trouuer ce poinct: mais plus eſt admirable, qu'ilz ont ſi peu proufité: car vulgairement on dit.

Le tems n'eſt point perdu,
Qui eſt bien deſpendu.

Toutesfois il eſtoit facile d'i paruenir, ſi le trop grand deſir de gaigner la faueur populaire & attirer vne infinie multitude de diſciples & auditeurs (le tout pour le gain, qui eſt le mot du guet) ne les euſt tranſportez à deguiſer & obſcurcir la claire verité: laquelle à céte cauſe ie veux maintenant decouurir, & tirer ou pluſtoſt arracher du noir puîs Cimmerien, ou Heraclite la diſoit eſtre cachée: & i'appelle Dieu, nature, l'Eſprit & tout homme ſage à teſmoins. Pour ne vous detenir en longues harangues & auant-propos des Orateurs, ie commencerai à vn principe plus certain, que touts ceux

des Mathematiciens. Châcune choſe aſpire à ſon dernier & ſouuerain contentement, lequel aiant' obtenu lors elle ne deſire dauentage, ains trouue en ſoi-meſme le comble de touts biens. Qu'eſt-ce qui peut rendre l'homme content? Par ce que la queſtion a ſemblé douteuſe, nous en deuons rapporter au iugement de nature, qui eſt commun à tous les hommes. Nature la tres-bonne parente a eu l'homme ſi cher, qu'elle ne lui a reffuſé aucun moien pour viure heureux & content. Mais qu'eſt-il plus naturel à l'homme, que de veoir la fin proſpere de ſes deſsins & actions? L'Entendement, qui ſe propoſe de congnoiſtre la verité de quelque choſe, ne repoſe iamais iuſques à ce qu'il l'ait trouuée: & paruenu à la parfaite ſcience d'elle, lors ſe contente. Quel prouſit apporte ce contentement? nul autre le peut mieux ſçauoir & iuger, que l'Entendement meſme. Car il ſe remplit d'vn aiſe & plaiſir merueilleux, auquel il ſe cherit aueunement, & recrée de telle ſorte, que nulle douleur, combien qu'aſpre & vehemente le peut pertroubler. Le ſemblable nous voions en la ſanté & bonne diſpoſition du corps, auquel le plus grand bien qui puiſſe auenir, eſt de iouïr d'vne delectation temperée: par ce que ſans icelle toutes ſes parties ſont aucunement diſcordées, & rien n'eſt en lui, qui ſe contente. Les ſens nous peuuent eſtre aſſes ſuffiſants exemples. Car ſi la choſe apperceuë ſe

Des plaiſirs de l'Entẽdemẽt & du corps.

preſente agreable à l'imagination, & la chatouille de quelque contentement de ſon deſir & afection : incontinent s'excite vne douce emotion reiouïſſante céte partie de l'ame, en laquelle eſt toute la force du corps. Ie n'enten toutesfois comparer les plaiſirs du corps auec ceux de l'Eſprit, par ce que la delectation d'iceux n'approche aucunement à la ioïe, que ſe donne l'Entendement content de ſon intelligence, c'eſt a dire, de ſoi-meſme. Regardon aux actions humaines, ſi le plaiſir ne les conduit, ſi la bienſeante volupté ne ſe propoſe à elles pour derniere fin, iamais n'attaindront à ce poinct, auquel elles ſembloiẽt aſpirer. Quãt aux notiõs naturelles deſquelles auez tant diſputé, elles ſont les commencements & premiers inſtincts de la volupté. Ie ne veux comme vous autres meſsieurs éplucher châcun ſecret de nature, & faire vn grand diſcours de l'appetit ou deſir né non ſeulement en l'homme, ains auſsi es autres animaux de couuoiter la volupté & ſe reiouïr d'elle, comme d'vn ſouuerain bien : au contraire de reietter & fuïr la douleur, comme vn ſouuerain mal : car telles raiſons ſont trop vulgaires. Ie vous prie ſeulement de me dire en quelle ſorte faut entendre les choſes. Ie croi que ne reſpondrez autrement, qu'on les doit prendre ſelon la verité. Or' conſiderez ce que vraiemẽt on peut dire de la volupté. Si la voulez particulierement declairer ou de

La definition de volupté.

l'Esprit ou du corps,ie pense que ne la pouuez dire autre chose, que la iouïssance & le contẽtement de ce qui est desiré. Naturellement rien n'est, qui dresse & entretienne noz entreprises, que la delectation : & lors que la chose nous plaist, trauaillons grandement à l'obtenir. Mais rien ne nous peut apporter quelque plaisir, si non que de sa nature il soit bon, ou tienne quelque apparence de bien. Entre vous deux conuient (& ne le veux nier) que les vertus de l'Esprit ou Entendement sont les principaux biens, qui nous menent & conduisent à la beatitude: Céte volupté donc, de laquelle il iouït, est le plaisir, aise & contentement des biens, qui viennent de lui. Toutes les vertus, les arts & les sciences mettent leur fin entiere en la volupté. Car tout ce qui est de *l'hõme*, ou soit en lui, ou appartiẽne à sa vie, *ne* tẽd qu'à le cõseruer & rẽdre heureux: & à céte mesme fin la prudẽce, la iustice, la force, la tẽperance, & toutes les especes de l'honnesteté se rapportent. La prudence gist en la recherche du vrai : mais pourquoi est ce qu'on emploie tant d'estudes à céte congnoissance, si non qu'vne delectation l'accompagne & excite tousiours à ce merueilleux plaisir de sçauoir & entendre la cause & verité des choses cachées en nature? La Iustice pour la volupté de la compagnie humaine, s'exerce à rendre à châcun son droit, garder la foi des choses promises, bienfaire à

Toutes les vertus & sciences desirées pour la volupté.

ceux, qui le meritent, & receuoir le bienfait dignement presenté. Qui pousseroit la force à soûtenir & porter constamment les trauaux & dangers, si non la volupté, qui afranchit & deliure l'homme de toute douleur? Dauentage qu'est-ce autre chose la temperance, que la mesme volupté, laquelle fait que l'appetit obeïsse entierement à la raison: & ainsi accorde en l'homme vne paix, conuenance & tranquilité pleine de si grand plaisir, que rien ne lui defaut pour viure selon nature? De la delectation du corps i'ai des ia parlé: aussi doit elle estre inseparablement coniointe auec celle de l'Esprit pour constituer la vraie volupté de tout l'homme. Par ce qu'on ne peut viure ioieusement, si non aussi sagement, honnestement & iustement: ne par mesme raison sagemẽt, honnestemẽt & iustement, si nõ ioieusemẽt. Et le fruit & guerdon de la vertu est icelle-mesme volupté. Si aucun me veut obietter que l'vtilité attire plusieurs à elle, & est plus cherië, que la volupté: il faut pareillement qu'il m'accorde, que rien ne peut estre desiré, tant soit-il vtile, si non que le plaisir l'accompagne, & quelque esperance de volupté l'incite. Qu'on change en tant de sortes qu'on voudra les noms, tousiours demeure ce que nous entendons sous l'appellation de volupté. Cõme es maladies du corps, celui qui est tourmenté, aucunefois se presente aux incisiõs, bru-

leures, dietes, & autres peines & afflictions ennuiables à nature, par leſq̃lles il rachepte quelque attente de ſanté. Ainſi es choſes humaines les labeurs qui s'ofrent châcun iour, ſont portez & ſoufferts patiemment pour l'eſpoir d'vn honneſte repos, lequel aucuns appellent vertu, les autres (mieux à mon auis) volupté. Car ſi le labeur eſt entrepris par la raiſon & prudence pour la ſocieté des hommes, ou autre iuſte cauſe: icelui eſt la meſme vertu: mais (cõme vous auez diſputé) ce qui eſt deſiré, n'eſt celà meſme, à cauſe duquel il eſt deſiré. Ie puis bien dire que la raiſon eſt aucunement donnée à l'homme pour lui faire congnoiſtre qu'elles ſont les vraies voluptez. cõme es beſtes apparoiſt quelque ame, icelle toutesfois priuée de la raiſon: auſsi en elles eſt née quelq̃ volupté. Mais l'hõme decoré de l'Entendemẽt (ſuiuãt lequel il ne veut rien faire, qui ne ſoit bienſeant à ſa dignité & excellence) ne deſire naturellement autre volupté, que celle laquelle ne corrompt, ains pluſtoſt accorde & entretient l'ordre de ſa nature: & icelle eſt appellée raiſonnable, laquelle lui eſt de tel plaiſir, qu'il ne ſcait que c'eſt de viure, s'il ne iouït touſiours d'elle. Partant ie ne puis que ie n'embraſſe la ſentence du diuin Platon, lequel conſtitue trois voluptez, châcune propre à châcune partie de l'ame: à ſcauoir l'vne conioincte auec celle partie, par laquelle l'homme recherche & congnoit le vrai,

Au 9. dialogue de la Choſe-publique.

La diuiſiõ des voluptez.

l'autre compaigne de celle, par laquelle il s'émeut & courrouce. La troiſiéme deſtinée à céte derniere, laquelle facilement on ne peut expliquer en vn mot, toutesfois nous l'appellerons couuoiteuſe. La ſouueraine volupté eſt celle, laquelle a eſté deſcrite la premiere, plus propre & conuenable à l'homme, de laquelle qui iouit, peut auſsi iouir des autres. En céte maniere faut entendre la conuenance des parties de l'homme: non que les voluptez, forces ou biens de châcune d'elles ſe doiuent aſſembler, conioindre & accoupler pour conſtituer la ſouueraine volupté, force ou ſouuerain bien: mais toutes les autres parties ſe doiuent renger, dreſſer & arreſter à la raiſon, laquelle les conduira, moderera & aucunement fera ſiennes: ainſi conſtituera en tout l'hõme vne perfaite & bienſeante harmonie. Vous pouuez donc entendre de quelle volupté ie parle. Car ie ne repute autre vraie, pure & entiere volupté, que celle de l'hõme ſage & prudent: à laquelle rien n'eſt plus doux, plaiſant & ioieux que la temperance. Non tout ce qui eſt appellé volupté, doit eſtre tel eſtimé: par ce que de ſon nom quelquefois on abuſe, & non moins que de celui de la vertu, lequel ſouuent le vulgaire attribue à vne maſquée & faulſe vantance ou afeterie. A ce propos Demoſthene elegamment diſoit qu'il n'eſt conuenable d'embraſſer châcune volupté:

ains seulement celle, laquelle est née pour les choses honnestes. Les hommes noblement instituez & frequentants les compagnies de leurs semblables ont de nature vn instinct & eguillon, qui tousiours les pousse & incite à faits vertueux, & retire de vice, lequel plusieurs appellent honneur. La fin d'icelui n'est autre, que céte louable volupté, de laquelle l'Entendemẽt respõdit tres-bien à Socrate qu'elle nous estoit presque domestique & ppre à la sagesse: mais ie n'accorde à Timée qu'elle soit la châbriere de la vertu, cõme de quelque Deësse: ains plustost me semble estre l'heureuse esperance de la vertu. Quãt aux autres voluptez, elles ne sont qu'ombres vaines esmeuës d'vn desordre & sedition des sens detournez de la raison, lesquelles Platon appelle les appasts de touts maux. Le cõmencement, la cause & l'origine de céte pure volupté est la congnoissance des choses diuines & plus excellentes: & son propre deuoir de rendre l'hõme content selon la perfaite nature (laquelle souuent auons dit estre la raison ou vertu) & moderer les afections selon l'ordre & iugement d'icelle: afin qu'elles iouissent d'vn ferme & durable plaisir: lequel autremẽt si n'estoit ainsi tẽperé, engẽdreroit plus de douleur, que de ioië. Car de cõstituer cõme les Stoiciens vne apathie, c'est à dire (s'il m'est permis d'vser de ce mot) impasiõneté, c'est faire l'esprit si lâche & couard, que mesmement il ne se puisse

Platon au Philebe.

émouuoir à la vertu. Au contraire ceux me ſemblẽt eſtre trop impudẽts & temeraires, leſquelz abuſants de la faueur des ſciẽces trauaillent ſans repos à mettre en eſcrit & publier à touts leurs inuẽtions languiſſantes d'amoureuſes angoiſſes: cõme s'ilz ſe propoſoiẽt de rõpre en nous l'aiſe de noſtre trãquilité naturelle, & nous cõtraindre à ſuiure meſmes paſsiõs. De telz labeurs la noble volupté ne s'accõpagne iamais: & puis dire franchemẽt que le trauail d'eſcrire & éuẽter au public ſes pẽſées, ne merite grãde louange: ains pluſtoſt doit eſtre reprimé comme vain & entierement inutile. Car ceux & qui ont anciennement ſuiui & ſuiuent encores auiourd'hui tel train, ne ſe peuuent excuſer, qu'ilz n'aient diminué de la grandeur & excellente gloire de la ſcience: par ce que de leurs priuées conceptions ilz ont voulu brider les eſtudes & penſées des autres: ce què font encores ceux de noſtre eage au grand tort & meſpris de la poſterité. Partant ie vous veoi des-ia (meſſieurs) accourir pour embraſſer ces vaillants defenſeurs de la volupté. Mais vous craignez la honte d'honnorer ceux en voz diſputations, leſquelz en auez touſiours chaſſez. Au nom de Dieu, il me ſemble que ie ſuis demeuré vainqueur, grãd honneur à moi, & infamie à vous: par ce que l'heure nous appelle à la retraite, & le chemin d'ici à Paris merite quelque bon petit tems de clairté. L'ESCORCHE'.

Tel feut noſtre deuis, lequel dura plus d'vne heure: & le ſeigneur Cotereau deſiroit grandement en auoir vne certaine reſolution: mais la brieueté du loiſir ne permettant de continuer le remit à quelque autrefois. Et ſi la mort cruelle ne nous euſt priuez de la compagnie d'vn tel perſonnage, i'en eſperois la concluſion, & de t'i appeller comme l'vn des plus familiers amis de ce docte Cotereau digne d'eſtre aimé de touts les bons eſprits. Ie te prie maintenant de dire ton opinion, comme ſi preſent à la diſpute ton ordre eſtoit de parler. VALTON. Ce commencement & premier proiet de voz diſcours me fait penſer que la continuation euſt eſté ſi excellente & perfaite, qu'on n'euſt peu rien deſirer pour l'accõpliſſemẽt de céte queſtiõ. Mais nul de vous ne me ſemble auoir touché le poinct, auql touts voz ppos deuoiẽt eſtre principalemẽt rapportez. Car qui ſe propoſe de parler exquiſemẽt de quelque choſe grande, doit commencer au ſouuerain genre, & chercher tres-diligemment la verité de ce qu'on entreprend traitter. Puis qu'entre vous conuenoit le ſouuerain bien eſtre ce, à cauſe de quoi toutes les choſes eſtoient faites & deſirées, icelui content de ſoi-meſme, ſtable, perfait & pour ſoi-meſme deſirable: vous deuiez plus exactement (à mon auis) conſiderer quel il eſtoit. Ie di meſmement ſelon l'opinion des anciens poëtes & philoſophes.

La vraie opinion du ſouuerain bien.

Ie ne trouue grande apparence de le conſtituer en céte vie, laquelle Solon prudemment dit a Creſe n'eſtre autre choſe qu'vne calamité: cõment donc celui pourroit meriter le nom de bienheureux, lequel eſt ſuiet à infinies miſeres? Si les Rois, les Princes, les Magiſtrats & autres tant ſoient ilz ornez de vertueuſe ſplendeur, il luſtre gloire & excellẽte renommée, ne peuuẽt viure en telle felicité, qu'ilz ne ſoient troublez & afligez de quelque ennui, facherie & tribulation: tellement que l'heur, duquel ilz ſe penſent aucunefois iouir, change incontinent en triſteſſe & calamité: cõmẽt ſeroit il poſsible que le biẽ qui nous chatouille en céte vie feuſt ſouuerain? La felicité emporte en elle vne ſtable & cõſtante eternité, laquelle ne peut eſtre es choſes humaines: par ce qu'elles ne ſont en leur eſtat perdurables. La vertu eſt en telle eſtime enuers moi, que ne la voudrois aucunement depriſer, ne tant auſsi la celebrer, que l'imbecilité humaine s'attribuât l'autorité & le comble de touts biẽs. Car ſeroit borner l'eſperãce des hõmes d'vn trop incertain & leger cõtẽtemẽt. A céte cauſe Simonide diſoit q̃ nul entieremẽt viuoit ſans vice, ou calamité, & Euripide en Andromache.

Le ſouuerain bien ne peut eſtre conſtitué en céte vie mortelle.

Nul des mortelz iamais peut eſtre heureux cõgneu,
Auant que de lui mort ſon dernier iour ſoit veu.

En Medée.

I'eſtime des mortelz les choſes n'eſtre qu'ombre:
Et auſe dire ceux, que pour ſages on nombre,

De folie eſtre pleins: Car qui proſpere mieux
En richeſſes, pourtant n'eſt heureux ſous les cieux.

Allieurs.

Rien n'eſt conſtant ne ferme en la mortelle vie
Sophocle en Edipe tyran.

Toi donc qui es mortel, ce dernier iour regarde,
Souuenant de ne dire aucun iamais heureux,
Auant qu'il ait paſſé ſans ennui douloureux
De la vie le but.

Allieurs.

Nul touſiours vn bien garde.

Allieurs.

Il n'a rien dit nouueau, que l'hõme eſt malheureux.
En Aiax *Ie veoi nous touts viuants n'eſtre qu'image & ombre*
Eſchile. *Plus n'eſt l'homme conſtant, que l'ombre de fumée.*
Empe- *Helas le genre humain en malheur miſerable*
docle. *De quelz debats es né & plainte deplorable!*
Homere *Des hommes la naiſçance & des fueilles ſemblable.*
Allieurs *Ainſi ont deſtiné les veritables Dieux,*
A touts mortelz de viure en trauail ennuieux.

Si ie voulois aſſembler toutes les ſentẽces des anciẽs à ce propos, le tems me defaudroit pluſtoſt que la parolle : mais ces lieux communs laiſſez aux Orateurs, il faut veoir ſi le ſouuerain biẽ doit eſtre cõſtitué ou en l'ame ou au corps: & ſi en l'ame, à ſçauoir ſi quãd elle eſt detenuë en la priſon du corps: ou ſi ce tems doit eſtre attendu iuſques à ce qu'elle en ſoit deliurée, & retirée au lieu de ſa vraië origine. Qui ſeroit celui tant inſenſé, tant ignorãt des choſes & depourueu de iugement, lequel auſãt conſtituer la feli-

cité de l'homme au corps? céte voix ſembleroit eſtre non des hommes, ains des beſtes, leſquelles n'ont l'ame que pour le corps. Puis que telle opinion (ſi parauenture aucun ſe trouuoit l'approuuer) eſt tant contre raiſon, que pour ne lui dõner quelque luſtre d'autorité elle ne meriteroit d'eſtre miſe en diſpute: ie ne perdrai pl' lõg tems à la refuter. Mais noſtre prĩcipale queſtion eſt, à ſçauoir ſi l'ame encloſe & empriſonnée au corps peut iouir de la ſouueraine felicité: ou pluſtoſt ſi apres qu'elle ſera ſeparée de lui? Il n'eſt difficile d'entendre par les lieux que i'ai recitez des plus excellẽts poëtes, que le perfait & dernier biẽ ne peut eſtre en céte vie: ains q̃ le ſeul Dieu immortel bien-heure noz eſprits departis & delâchez de la ſeruitude corporelle. Ce que Platon plus amplement declaire ſous la perſonne de Socrate, lequel voiant ſa prochaine mort entre les autres diſputes de l'immortalité de l'ame dit, que lors elle entend la verité des choſes, quand elle eſt grãdement retirée du corps, pour lequel touts les deſordres & ſeditions s'emeuuent: parce qu'il eſt comme le tombeau & ſepulchre de l'ame, auquel rien ne voiõs & n'oions perfaitement. Mais apres la mort les ames ſont encores, leſquelles viuantes eternellement pour la vertu & ſainteté de la vie paſſée iouiſſent de la vraie congnoiſſance de Dieu. Si donc les philoſophes enſeignent la beatitude eſtre le perfait comble des biens & deliurãce de

Au Phédon.

touts maux: l'homme ne ſe doit propoſer en céte vie pleine de miſeres d'attaindre à la felicité, mais (comme dit Platon) conſtamment eſperer qu'apres la mort il obtiendra tout entierement, ce qui l'excitoit à bien & vertueuſemẽt viure. Mais pour mieux cõgnoiſtre en quoi giſt la beatitude, cõuient dire prémieremẽt qu'eſt ce que le vrai & ſouuerain bien. Pythagore parauenture enſeigné de la doctrine des Egiptiens diſoit n'eſtre qu'vn bien, ce qu'il entendoit de Dieu: comme auſsi Euclide, auquel apres la mort de Socrate, Platon & les autres philoſophes ſe retirerent pour la crainte des tyrans. Et céte opinion a eſté plus excellemment traittée par noſtre Platon, lequel prouue en pluſieurs lieux Dieu eſtre le ſeul & ſouuerain bien, duquel viénent touts les autres qui ſont appellez *biens*: & rien n'eſtre bien de ſoi-meſme, ains *ſeulement* par quelque cõmunication & reſemblance d'icelui. Comme paréillemẽt il mõſtre q̃ Dieu eſt le ſeul & vrai ſage, mais les hommes qui cherchent la congnoiſſance de lui, ont ſeulement le nom d'amateurs de la ſageſſe. Qui ne rapporte tout à ce ſouuerain commencement, ne doit attendre, qu'il approche iamais à la verité. Car ſi premierement la ſource n'eſt trouuée, on trauaille en vain de chercher ce qui s'écoulle & viẽt d'elle. En Dieu eſt le comble, la perfection, & (comme elegamment exprime Platon) l'Idée de tout bien: & au regard de lui faut iuger des

Qu'eſt ce que le vrai & ſouuerain bien.

Au Protagore, Theetete, dialo. de la choſe publiq. des Lois & aus.

choſes, ſi elles meritent d'eſtre reputées biẽs ou non. A ce propos ie veux reciter les carmes de Cleanthe Stoicien.

Puis que tu veus ſçauoir quel eſt le bien, eſcoute.
Ce qu'en ordre eſt perfait, iuſte & plein de pitié,
Se contenant luimeſme, orné de beauté toute,
Vtile, bienſeant, conſtant en amitié.
De nulle pompe enflé, ſaint, pur, ſans mauuaiſtié
Touſiours aidant, ſeuere, illuſtre & honnorable,
Afranchi de la peur & de calamité,
Bien accordant à ſoi, de châcun deſirable,
Modeſte & diligent, qui repris n'a eſté,
Qui eſtant, immortel, ne peut eſtre imité.

La fin de l'homme n'eſt autre, que la pure & vraie congnoiſſance de Dieu: mais le corps lui eſt tres-grand empeſchement, & tirant l'ame à ſes cupiditez detourne allieurs la penſée. A céte cauſe la felicité ne peut eſtre qu'au contentement de la vie eternelle: lors que l'homme fait aucunement ſemblable à Dieu iouit de l'entiere contemplation de lui: & ce par la participation qu'il daigne liberalement faire à châcun qui aura en céte vie mortelle obeï à ſa ſainte volunté. Ie ſçai bien que céte deſcription ſemblera tres-difficile à pluſieurs. Mais (comme diſoit Heraclite) ſi on n'eſpere, on ne trouuera ce qui eſt ineſperé: par ce qu'il n'eſt poſsible de le chercher, & n'apparoiſt aucune entrée pour i paruenir. Platon eſcrit que nul plus grand bien ne peut auenir à l'hõme, que d'eſtre

Ce lieu d'Heraclite eſt amplemẽt diſcouru au 2 liu. du nous. Heracl. au Théete.

fait ſemblable à Dieu, à quoi la ſainteté & vertu (leſquelles ont bien cõduit le cours de ſa vie) heureuſement l'adreſſent. Trois choſes ſont cõſiderables en ce ſouuerain bien, la cauſe, la forme, & la communication. La cauſe eſt en Dieu: la forme eſt en l'Idée ou entendemẽt de Dieu, qui n'eſt autre, que Dieu-meſme: mais qui deſire s'accommoder à la conception des mortelz eſt contraint d'vſer, ou pluſtoſt abuſer de telles manieres de parler. La cõmunication eſt en l'eſprit humain, lequel embraſſant la nature du ſouuerain bien par la vraie cõgnoiſſance qu'il en a, eſt fait participant & de la diuine bonté, & de la perfaite ſageſſe & felicité. Ne faut comparer à l'admirable grandeur de Dieu, la vertu des hommes, n'à la ſouueraine beatitude, le plus excellent bien duquel on puiſſe iouir en *céte vie*. Car ce qui eſt ſous le ciel tant ſoit il accomplì & louable, n'eſt qu'vne ombre & image des haultes perfections, leſquelles Dieu aiant reſer-

Qu'eſt ce qu'eſtre fait ſemblable à Dieu.

uées à ſoi cõmunique par ſa bõté à ceux, qu'il a cherement eleus. Partant eſtre fait ſemblable à Dieu, n'eſt autre choſe, que de l'imiter ſuiuãt ſon immortelle & aſſeurée volunté, laquelle il no⁹ a en pluſieurs ſortes reuellée, ſous l'eſperãce de la felicité: & d'icelle nous a donné vn ſigne euident, qui eſt l'excellence de l'eſprit né aux vertus & ſciences, les vrais moiens pour aller droit à ce dernier but. Ie ſçai biẽ que dit Xenophane Colophonien.

Sus la race des Dieux & des hommes vn Dieu
Eſt ſouuerain, auquel nulz mortelz ſont ſemblables,
N'en corps, n'entendement, n'autrement comparables.

Enapres.

Ce Dieu n'eſt point compris de forme ne de lieu.

Et auſsi Parmenide.

L'vn, qui ſeul comprend tout d'infinie puiſſance, Ces carmes
De rien n'eſt engendré, mais eternel ſans fin, ſont corrõ-
Tout & qui touſiours eſt, immuable & diuin, pus au 2.
Vnique en verité, hors de mort & naiſſance. liu. de la
Dequoi ſeroit il né? nul eſt ſi miſerable philoſoph.
De penſer ce qui n'eſt, auoir iamais eſté:
Mais le premier Eſtant des toute eternité
Eſtoit, & rien deuant: Qui donc lui eſt ſemblable?

Eſchile.

Des choſes des mortelz ſepare Dieu, & croi
Qu'aucunement ne peut eſtre ſemblable à toi.

Telle n'eſt auſsi mõ intẽtiõ, que i'entreprẽne de cõparer l'hõme à Dieu: cõme font les noueaux Typheides, qui à l'exẽple des Geants s'efforcent par leurs propres puiſſances d'échelle le ciel. Mais ſeulement ie veux monſtrer l'inſigne marque, laquelle Dieu fait reluire en nous, pour aſſeurer noſtre certaine attente. En céte maniere Platon dit l'homme iuſte eſtre ſemblable à Dieu: par ce que de lui & la Iuſtice & toutes les vertus procedent: & qui honnore ſa vie de vertueuſes actions, ne tend qu'à ſuiure l'exemple que Dieu lui a enſeigné, ou par nature, ou par loi & doctrine. Puis donc que

la ſubſtance du bien eſt toute en Dieu, céte addreſſe me ſemble droitement conduire à la felicité, laquelle fait que châcũ flechiſſe & accõmode la raiſon humaine à la volunté du ſouuerain ſeigneur. A céte cauſe Hippodame Pythagoréã elegamment deſcrit trois ſortes d'amitié. L'vne auec Dieu par la congnoiſſance de lui, laquelle nous rend meilleurs & fait reputer ſages. Car ce nom eſt propre à lui ſeul, & pareillemẽt la ſageſſe ne conuient qu'à lui, en laquelle eſt la verité & perfection de toute congnoiſſance. L'autre amitié eſt auec les hõmes & depend de la premiere, ſans laquelle on ne peut cõgnoiſtre en quoi l'homme doit proufiter à l'homme. La troiſiéme vient du plaiſir des animaux pour la nourriture & conſeruation de la vie : mais céte derniere s'eſtend iuſques aux beſtes. Tu veois de quelle diligence les philoſophes ont recherché le ſecret de céte difficulté, leſquelz ſeulz maintenant i'imite, eſperant quelquefois parler plus grauement du ſalut & reſurrection des eleus & bien-aimez de Dieu. Partant comme i'ai peu recueillir de leur doctrine, ces trois me ſemblent comprendre la meilleure partie du ſouuerain bien deſtiné à l'homme, à ſçauoir la perfaite cõtemplation de Dieu, à laquelle l'Entẽdemẽt humain auoit touſiours aſpiré: La participation de la verité, au deſir de laquelle il s'éploioit tout: & la iouïſſance d'vne vie eternelle deliurée de la mort & afrãchie de toutes les ca-

Trois eſpeces d'amitié.

Céte queſtiõ eſt amplement traittée au nouueau Narciſſe, ou l'ignorance des philoſophes eſt deſcouuerte.

lamitez. Combiẽ que céte felicité s'attribue entierement cõme de ſon droit le nom & dignité de bien : toutesfois pour l'eſperance du moien, que la vertu nous addreſſe (car elle eſt le plus ſeur, conuenable & neceſſaire acces à la beatitude) elle a merité enuers nous d'eſtre eſtimée bien : non qu'elle ſoit de ſoi-meſme contente, ains touſiours aſpire à la ſur-naturelle ſcience de Dieu, de laquelle ſe promet & attend iouïr, quand l'ame ne ſera plus empeſchée du corps. Comme nous diſons de la ſageſſe par aucuns definie la cõgnoiſſance des choſes diuines & humaines, & par Xenocrate la ſciẽce des premieres cauſes & de l'eſſence incomprenable, ſi non par l'Endement : Laquelle combien qu'au ſeul Dieu proprement conuienne, eſt quelquefois attribuée à la contemplation de noſtre eſprit, & appellée la ſageſſe humaine : en laquelle reluit quelque image de la felicité & la plus grande tranquilité de l'eſprit, ſi aucune l'hõme peut auoir deuant la mort : & d'elle la prudence eſt diſtinguée & miſe en l'action. Partant le bien, lequel nous entretient au contentement de céte vie n'eſt que l'eſpoir de la ſouueraine beatitude. Aucuns le conſtituent en vn amas de diſciplines, ce qui ne ſemble eſtre aſſes : car tous les arts doiuẽt tẽdre à quelque fin, en laquelle l'hõme ſe puiſſe repoſer. Pour paruenir à ſi haulte congnoiſſance (laquelle deuons touts deſirer) nous faut entierement ſeparer de la

Au liure de la prudence.

compagnie du corps, & aucunement transporter en la nature diuine, meſmement en céte vie; en tãt q̃ peuuent les forces humaines. Ainſi noſtre aiſe, repos & contentement giſt en la tranquilité de l'eſprit, eſperant l'ẽtiere iouïſſance de plus grand bien. C'eſt ce que dit Pythagore.

Ταῦτα πόνει. ταῦτ' ἐπιμελέτα. τούτοῳ χρὴ ἐράσσαι.
Ταῦτάσοι τῆς θείης, ἀρετῆς ἐκς ἴχνια θήσει.

Emploie toi en ces choſes, penſe diligemment en elles, il te les faut aimer. Elles te mettront es traces de la diuine vertu. Par leſquelles parolles il me ſemble entẽdre q̃ trois choſes conduiſent l'homme à ce but, que nous diſons: à ſçauoir l'action de la vertu laquelle vulgairement on appelle morale, & appartient à l'inſtitution du deuoir de la vie commune. L'autre eſt la contemplation de la verité, c'eſt à *dire la* ſcience des choſes diuines & premieres cauſes. La troiſiéme l'amour & ardante afection de iouïr d'vn ſi excellent biẽ. Ces trois addreſſent l'homme à la diuine vertu, ou ſageſſe, c'eſt à dire, comme Pythagore meſme interprete.

Ἢν δ' ἀπολείψας σῶμα, εἰς αἰθέρ', ἐλεύθερον ἦλθῃς,
Ἔνεσαι ἀθάνατος, θεός, ἄμβροτος οὐκέτι θνητός.

Aiant laiſſé le corps pur au ciel monteras:
Lors deliuré de mort Dieu eternel ſeras.
C'eſt la tres-bonne fin des honneſtes labeurs.

Ie ne veux toutesfois dire l'homme eſtre par la mort changé en Dieu, ou fait egal à lui: ains comme Dieu eſt de ſa nature incorrõpable, pur

& immortel, ainſi q̃ l'hõme, qui aura ſainctemẽt & vertueuſemẽt veſcu, ſera fait par la bonté & grace de Dieu, participãt de la perfectiõ & pureté de la vie eternelle. Ainſi Empedocle (qu'õ dit eſtre de l'eſcholle Pythagorique) ſemble l'auoir entendu.

Sont auſsi en la terre à touts hommes ſuiette
Prophete, Medecin & chante uers Poëte.
D'iceux viennent les Dieux, qui reluiſent d'hõneurs.

I'ai aſſes de quoi cõtinuer ce diſcours iuſques au ſoir : mais ie croi auoir ſatisfait à ton bon eſprit, duquel ie me ſemblerois defier, ſi plus diligemment voulois recueillir tout ce qui me ſeroit bien facile de dire à ce propos. Reſte à mõ auis que nous parlions de l'aiſe que l'homme peut auoir en cẽte vie, pour ne celer à l'eſprit aucun moien de viure en tranquilité. Le commencemẽt du repos de l'hommevient de la cõgnoiſſance de ſoi meſme. Car conſiderant ſon imbecillité & l'incõſtãce des choſes leſquelles ſe preſentent à lui, iamais ne ſe laiſſera tõber es troubles & cõfuſions de la vie: ains touſiours ſe cõtẽtera de ſon biẽ preſent, ſuiuãt l'addreſſe & cõduite de raiſon. Partãt de toutes les afectiõs il n'embraſſera ſeulement q̃ celles, leſquelles ſont bõnes de nature, & peuuẽt eſtre appellées les eguillõs & inſtincts de vertu : cõme la bienueullance, la pitié & autres. Mais quant à celles, leſquelles ſont vitieuſes & mauuaiſes, il les reiettera entieremẽt, ſans les temperer ou moderer en

De la trãquilité de l'eſprit en cẽte vie.

La diuiſion des afections.

aucune ſorte:par ce qu'impoſsible eſt de reduire ce qui eſt de nature vitieux,en telle mediocrite,qu'il ne ſoit touſiours mauuais. Telles ſont la haine,l'ẽuie,l'orgueil,le deſeſpoir.Mais il pourra bien moderer par le iugement de la raiſon celles qui ſont de quelque moienne & indifferente nature: cõme le corroux,l'eſperãce,la cupidité,l'amour,la ioië,la triſteſſe, la crainte : car elles peuuẽt non moins eſtre bonnes, que mauuaiſes, ſelon qu'elles conuiennent à la vertu,ou diſcordent d'elle. Si l'homme des ſa premiere nourriture eſt ſi bien diſpoſé, que l'ordre de nature ne ſoit en lui aucunement corrompu, ains demeure entier en la conuenance de ſes parties:rien ne lui ſera plus deſirable,que le repos & aiſe de ſon eſprit ; au contraire rien plus ennuieux,que la perturbation. Car(*comme dit* Platon)le corps doit eſtre temperé de telle cõplexion,qu'il ſoit entierement proportionné & accõmodé aux forces de l'ame : En quoi giſt la ſymmetrie & proportion de tout l'hõme: pour la ſanté & cõſeruation duquel ne deuõs mouuoir l'ame ſans le corps, ne le corps ſans l'ame: ains tenir céte maniere de viure, que traittãs les actions de l'ame nous aions pareillement ſoing des afections du corps ſelon la moderation,que lui enſeigne la raiſon. Par ce moiẽ il ſe gardera de tomber en la miſerable pareſſe, laquelle a accouſtumé de lui engendrer & en l'ame & au corps les plus pernicieuſes maladies, que la vie

Au Timée.

humaine endure: par ce que l'endormie & ſtupide oiſiueté empeſche que l'Eſprit ne deſſigne & pourſuiue quelques graues diſcours dignes de ſa haulteſſe: & le corps ne iouïſſe à ſon aiſe des nourritures à lui neceſſaires. Auſsi ne faut penſer qu'en elle ſoit la tranquilité de l'eſprit. Car au contraire ceux qui viuent en pareſſe, ſont plus-ſouuent tourmentez des paſſions, angoiſſes & fâcheries d'eſprit: & d'autant plus qu'ilz s'élongnent de la compagnie des hommes, l'ennui leur eſt plus familier. Ilz feingnent en eux-meſmes pluſieurs abſurdes & indignes penſées: eſquelles merueilleuſement ilz ſe delectent & complaiſent, nõ moins, que ſi elles eſtoiẽt vraies. L'vn imagine quelque magiſtrat, roiaume, tyrannie ou autorité, & en céte fantaſie diſcourt infinies cõceptions, deſquelles ſon eſprit eſt miſerablement trauaillé. L'vn ſe donne en penſant la iouiſſance des Dames, que l'œil trompeur lui fait iuger eſtre belles. L'vn amaſſe en grands theſors les vaines richeſſes. Quelquefois ilz s'eblouiſſent tant de leurs imaginations, qu'ilz eſſaient touts les moiens, pour paruenir à telles choſes, comme ſi elles leur eſtoient deſtinées des cieux. La fable de Paris ſi ſouuent rechantée nous peut eſtre exẽple: car le iugement qu'il feit des trois Deëſſes Iunon, Minerue & Venus, n'eſt autre choſe que le chois de l'amour, qu'il prefera aux richeſſes, & ſciences, leſquelles ſe pre-

La trãquilité n'eſt en la pareſſe,

ſentoient à lui otieux en la montagne Ide. Partant Sophocle dit tres-bien.

La vaine oiſiueté n'apporte rien de bon.

Quelque genre de vie que l'homme ſuiue, il ne doit perdre le repos de ſon eſprit : ce qu'il fera commodement, ſi en quelque ſorte que l'heur tõbe ſus lui, il le reçoiue & porte cõſtamment par vne aſſeurée prudence de la mutation des choſes humaines : & ne change tantoſt l'vne, tantoſt l'autre maniere de viure : par ce que de telle inconſtance vient vne longue ſuite de triſteſſes & perturbations. Mais l'homme bien entendu à l'exemple des mouches à miel peut ſouuent recueillir quelque prouſit & cõmodité des choſes aſpres & ameres, & leſquelles ſemblent eſtre inutiles & incommodes : En quoi diligẽment il ſe doit exercer. Si *quelque* calamité, iniure ou fâcherie te viẽt aſſaillir, propoſe toi les exemples des anciens, & ce que dit Electre en Euripide.

Tant difficile n'eſt d'ennuits l'affliction,
Ne la calamité ſi cruelle ne dure:
De laquelle ne puiſſe en ferme afection,
Tout le fardeau porter de l'homme la nature.

Il n'appartiẽt dõc à vn noble cœur de dõner place aux aduerſitez, deſaſtres & infortunes: ains vertueuſemẽt les donter, ſe mõſtrant touſiours d'vn meſme viſage en l'vne & l'autre fortune. Toutesfois ie ne puis prouuer l'opinion d'aucũs philoſophes, leſquelz trop ſtupidemẽt

meſpriſoient les iniures faites à leur honneur & dignité:cõme Stilpõ Megariẽ, qui nullemẽt ne ſe ſoucioit du blâme de ſa fille impudique, diſant qu'elle ne lui eſtoit à pl⁹ grãd deshõneur, qu'il eſtoit à elle à gloire & ornement. Car cõbien que l'hõme ne ſe doiue afliger pour telles calamitez: toutesfois puis qu'il eſt né non ſeulement pour lui, ains auſsi pour les autres hommes, & la ſplẽdeur de ſa vie depend d'vne honneſte renommée de lui & des ſiens: ie ne ſçai commẽt il ſe rend ſi lâche de diſsimuler ce qui touche ſa bonne reputatiõ. Ie cõgnoi pluſieurs tant aueuglez ou d'attraiãtes & faulſes mignardiſes, ou d'auarice, ou de ie ne ſçai quelle autre meſchanceté, qui trop negligemment diſsimulent les adulteres de leurs femmes. Combien que les laſsifz baiſers, les impudiques careſſes & autres plus euidentes coniectures leur puiſſent eſtre ſuffiſants arguments pour dõner aucunement foi au bruit du vulgaire, afin d'oſter l'offenſe publique: ilz ſont neaumoins ſi trãſportez & depourueus de bon iugemẽt, que deſiräts viure (cõme ilz dient) en repos, ilz ne veullent ouir aucun auertiſſement pour éfacer céte tâche de leur maiſon. Ie dirai ce qui me ſemble, que la tranquilité d'eſprit ne peut eſtre en la conniuence & diſsimulation d'vne choſe vitieuſe, deshonneſte & meſchãte. Ie trouue la vie des mortelz pleine de ſi amere calamité, que châcun abaſtardit ſa nature pour dépẽdre de la

vie d'autrui:tellemẽt q̃ ſans regarder à ſoi-meſme cruellemẽt il ſe paſsiõne des biẽs & richeſſes des autres, ou impitoiablemẽt ſe moque de leurs miſeres. En quoi mal il entẽd q̃ c'eſt d'eſtre hõme : Car ce mõde eſt la cõmune cité, de laquelle châcũ hõme eſt vne partie : ainſi touts doiuent eſtre liez & aſſemblez d'vne cõcorde & amitié naturelle, au moins ceux qui viuent ſous meſmes lois:tellemẽt que les vns ſe reiouiſſent des biens & proſperitez des autres: & châcun humainemẽt cõſole ceux qui ſont tombez en afflictions, & toutesfois il ait egard à ſoi-meſme, afin qu'il ſoit content de ſon heur, par ce que nul n'eſt ſi miſerable, que s'il veut biẽ conſiderer ſa nature, il n'ait aſſes de quoi ſe reiouir, contenter & conſoler. Nous auõs pluſieurs remedes de la philoſophie pour repouſſer *l'ennui*, que la mutatiõ & diuerſité des choſes quelquefois nous apporte. Ie ne reciterai toutes les ſentences des philoſophes : mais ſeulement l'apophthegme d'Anaxagore, lequel ouï le meſſage de la mort de ſon filz ſagement reſpondit, ie ſçauois bien l'auoir engendré mortel, & en telle eſperance l'ai eleué. Deux choſes peuuẽt entretenir noſtre vie en repos, l'eſpoir de la ieuneſſe: & la memoire & reſouuenance des biẽfaits, en laquelle ſe delecte la vieilleſſe. Car leſperance eſt le ſoulas des labeurs, eſquelz s'ẽploie la ieuneſſe, & fait que riẽ ne lui ſemble plus fâcheux & difficile, que ſa nature le peut porter. Mais

le plaiſir, qui conſole la vieilleſſe d'vne memoire des choſes vertueuſes par elle autrefois heureuſement entrepriſes, eſt plain d'vn ſouuerain contentement. L'aiſe donc de l'eſprit non pertroublé ſurpaſſe toutes les voluptez, que pourroit donner ou la ſplendeur d'vne pompe magnifique, ou l'elegance d'vn ſumptueux baſtiment, ou la nobleſſe d'vne race ancienne, ou le ſuperbe theſor des richeſſes, ou la grandeur d'vn Empire, ou la grace de la biẽ-diſante facõde, ou autre choſe ſemblable. Quelle plꝰ grãde ioie peut auoir l'hõme, que de iouir de ſoi-meſme, c'eſt à dire du repos & cõtẽtemẽt leql il ſe dõne par les pẽſées, cõceptiõs & diſcours, qu'il fait en luimeſme des choſes excellẽtes & louables? Partãt ceux qui ont dit la Tẽperãce & la Muſique eſtre les deux plus neceſſaires à la trãquilité, me ſemblẽt dignes d'eſtre ouis. Car la cõcorde & cõuenãce, qu'icelle fait en l'hõme, entretiẽt l'ordre naturel & l'aiſe de la vie: qui a eſté la cauſe, pour laquelle pluſieurs l'õt appellée l'vnique vertu, auſsi elle ſe trouue en toutes les autres & les ſemble preceder & ſuiure. C'eſt elle, qui noꝰ enſeigne céte moderation de biẽ viure. Cõme en vn bãquet celui ne meriteroit le nõ de ciuil, cõtinent ne modeſte, lequel ſans attẽdre ſon ordre s'éforceroit de toucher le plat, qu'on porte par la table pour preſenter à châcũ: ainſi celui ſembleroit eſtẽdre ſon appetit outre le cõſeil de la raiſon, leql s'amaigriroit de la cupidité d'ẽbraſ-

De la Temperance.

Au Cratyle.

De la Musique.

fer ſans moien les richeſſes, dignitez & faueurs populaires, qui ne s'offrent encores à lui. A céte cauſe, Platon interprete tres-bien la temperance (laquelle eſt appellée des Grecs σωφροσύνη) l'entretenement & conſeruation de la prudẽce. La muſique auſsi excite vn merueilleux plaiſir en l'homme, & le faiſant reſouuenir de la bienſéance & gracieuſe harmonie qui eſt en lui, eſueille ſon eſprit aux choſes pl⁹ grandes & le retire des mauuaiſes & ennuieuſes penſées. Parquoi nul ne ſe doit émerueiller ſi elle a eſté tant cherie & honnorée des anciens: & les enfants des Heroës, Rois, & grands-ſeigneurs ont eſté ſi diligẽment des leur tendre ieuneſſe inſtituez à bien chanter & toucher la lyre, les flutes & autres inſtruments de muſique: comme Homere eſcrit d'Achille, lequel le ſage Chyron auoit *enſeigné à* chanter les nobles faits des illuſtres princes. Et les Lacedemoniẽs vſoient en guerre de telz inſtruments pour ſe rendre plus prõpts & adextres à la bataille. Themiſtocle feut depriſé pour l'ignorance de la muſique: au contraire Epaminonde Capitaine des Thebains feut renõmé dauentage pour la congnoiſſance & experience qu'il auoit d'elle. C'eſt le plus beau & excellent theſor, que la muſique à ceux qui l'ont appriſe: car elle dreſſe les mœurs, amollit le courroux, appaiſe les ennuits, & tempere les afections mal ordõnées. Si quelcun eſt de trop difficile codition (comme eſtoit Clinias Pythagoricien) *il* ne

trouuera nulle plus douce medecine pour se re mettre en meilleure dispositiõ, que la musique. Ausi Theophraste tesmoigne au liure de l'aflatiõ diuine, que par elle plusieurs ont esté gueris de fâcheuses & grieues maladies. Non pour autre cause les anciẽs l'ont receuë aux bãquets, que pour reiouir l'esprit, le retenir en la temperance d'vne honneste volupté, & l'exciter à son deuoir par les louanges des hommes vertueux, lesquelles estoient harmonieusement chantées. I'en pourrois reciter plusieurs exemples: mais ie crain de trop m'élongner du propos. L'ESCORCHE'. L'heure ausi ne permet de continuer plus longuement nostre deuis, duquel remettants la conclusion à autre fois nous contenterons de ce qui a esté discouru.

RONSARD. OV, DE LA *Poësie.* *Dial. 4.*

DEnsant quelquefois cõment la poësie a gaigné en la France le premier hõneur, entre toutes les sciences dignes de l'hõme noble & vertueux: il m'est resouuenu que par le mesme commencement les autres natiõs ont paruenu à la gloire

de la ſouueraine cõgnoiſſance de toutes les chõ ſes leſquelles l'homme bien né doit embraſſer. D'autre part cõſiderãt ce que les anciẽs auoiẽt iugé de l'excellence de la poëſie, laquelle pluſieurs deſirent veoir plus perfaitemẽt repreſentée es carmes de noz poëtes: il m a ſemblé q̃ ne pourrois mieux exciter les bienheureux eſprits de noſtre eage, que ſi ie recherchois en la venerable antiquité quelque exemplaire de ma conception, afin de leur donner vn meilleur eguillon à plus haultes inuentions. Mais l'aiant trouué i'ai longuement douté s'il pourroit ſatiſfaire aux hommes de plus éueillé & ſubtil entendement. Toutesfois pour monſtrer le chemin aux autres ie me ſuis enhardi d'expoſer mon nom au hazard des diuerſes opinions d'vne volage multitude. Socrate diſputãt auec Alcibiade recite ce carme d'vn poëte.

En l'Alcibia. 2. ou du veu.

Il auoit bien congneu pluſieurs choſes: mais mal Il auoit congneu tout.

Alcibiade n'entẽdãt q̃ vouloit dire Homere ne pẽſoit q̃ ce vers euſt quelque cõuenance auec leurs propos. Mais Socrate l'interpretant monſtre que de ſa nature la poëſie eſt pleine d'enigmes, & non vulgaire à châcun. Qui me fait pẽſer qu'elle a eſté tant honnorée par les anciens, qu'ilz ne la prophanoient à la multitude: ains la rẽdoient admirable par vne graue obſcurité de ſentences. Auſsi premieremẽt les Rois, les princes, les preſtres & les prophetes eſtoient ſeulz

qui la traittoient. Encores l'eage commençant à se changer ilz ont longuement retenu & gardé l'honneur aux poëtes : comme Polycrate tyran des Samiens à Anacreon, Hieron Syracusien à Eschile & Simonide, Denis tyrã de Sicile à Philoxene, Antigone Roi de Macedon à Antagore Rhodiẽ & Arate. Ie sçai biẽ que Hesiode & Homere n'õt suiui les courts des Rois, ou par vne iniure de fortune, ou par le mespris des vaines põpes & richesses, ou par quelque autre cause. Toutesfois no⁹ lisons en Homere Demodoque auoir esté familier à Alcinoë, & Agamemnon auoir laissé vn poëte auec sa femme. Nõ moĩdre a esté la faueur d'aucũs de noz Rois, mesmemẽt de Frãçois le vrai Roi de toutes les sciẽces, enuers ceux qui auoiẽt quelque grace & naïueté à biẽ dresser vne rime, cõbiẽ qu'il n'eussent beaucoup de poësie. Recueillãt dõc en mon esprit infinis autres semblables discours ie ne les ai peu mieux expliquer, qu'en vne maniere de familier deuis, leql desirãt embellir & decorer de toutes ses biẽseãces, à lexẽple des anciẽs qui auoiẽt accoustumé d'ẽrichir leurs dialogues de telz ornemẽts, i'ai pẽsé qu'il representeroit biẽ sa dignité, s'il estoit discouru par les deux, qui sont au iourdhui à bõ droit reputez les premiers poëtes de nostre tẽs, Rõsard & Iodelle, auec deux orateurs Pasquier & Fauchet, lesqlz l'excellẽce de leur esprit, pour la bõne esperãce d'eux m'a fait tousiours aimer. Mais si aucũ d'eux s'estonne, que ie le fai

Pausanias au liu. 1. des choses Attiques.

parler de ce que parauenture il n'a iamais ne dit ne penſé, ou eſt entierement cõtraire à ſon opinion: ie croi, que ſe reſouuenãt de la couſtume des dialogues il ne trouuera eſtrange, que i'aie emprunté ſon nom & ſa perſonne. Auſsi ie les cõgnoi eſtre mieux nez, qu'ilz daignaſſent tirer en la mauuaiſe part, ce qu'vne biẽueullance me leur fait franchement attribuer. Partant i'ai fait ainſi commencer Ronſard, comme ſi tout le propos euſt eſté diſputé en la grande ſalle du palais roial de Paris, la plus renommée & excellente ville du roiaume: En laquelle ſouuent les compagnies des hõmes doctes s'aſſemblent & ſe pourmenants deuiſent quelquefois de choſes graues & ſerieuſes. RONSARD. Ie m'eſbahi (meſsieurs) comment le bruit de tant de voix tumultuantes ne trouble le repos de voz tẽdres & delicates oreilles, leſquelles aucunefois amignardez des amoureuſes douceurs de la poëſie. IODELLE. Nous eſtions en meſme propos traittans la raiſon, que le ſeigneur Paſquier en auoit dõnée, laq̃lle il te recitera mieux. PASQVIER. Ie diſois (ſeigneur de Ronſard) q̃ l'accouſtumãce cõioĩte auec vn gracieux eſpoir du gain nous auoi ſit bien faits & ſtillez au tumulte, qu'il ne nous eſtoit plus qu'vn plaiſir: à l'exemple du bruit des diſputes ſcholaſtiques, auſquelles celui qui eſt façõné ne les trouue enapres aucunement fâcheuſes. Mais laiſſon ce propos, au lieu duquel ié te prie nous dõner

vn

vn meilleur gouſt des delices de la poëſie: car ie pẽſe q̃ de ta riche veine, cõme de la ſource d'Helicõ ſont écoullez en la Frãce infinis ruiſſeaux, deſquelz les ieunes poëtes s'éforcẽt d'épuiſer les plus beaux carmes de leurs braues rimes: & naiſſẽt d'vne de tes inuẽtiõs auſsi drus & frequents, que d'vne des dẽts du Dragõ tué par Iaſon armé des arts de Medée, il naiſſoit (cõme eſt aux fables) de petits hõmeaux RONS. Ie ne ſuis tãt amoureux de moi-meſme, q̃ ie face céte louãge miẽne: car elle ſeroit mieux reſeruée au ſeigneur Iodelle, duquel eſperõs choſes admirables. Mais pour ne perdre le tẽs en telles careſſes couſtumieres entre les amis, ie me veux éforcer de te ſatisfaire, ſi ce propos ne deplaiſt à la cõpagnie. IODEL. Ie ne penſes point (Rõſard) qu'aucũ de nous ſe puiſſe ennuier de t'ouir pler principalemẽt des choſes ſi grãdes & conuenables à noſtre cõmũ eſtude. RONS. De touts les gẽres des hõmes, q̃ ont iadis fait reluire à l'vtilité publique quelque profeſsiõ, quelque art ou quelque ſciẽce digne d'ímortelle memoire, nous liſons les poëtes auoir eſté les premiers: de ſorte que de touts les ſecrets des choſes plus cachées en nature, qui ſont paruenus aux hõmes du moiẽ eage & de cétui-ci, il n'en faut dõner la gloire à autre, qu'à la poëſie. Nõ ſeulement les fables (leſquelles toutesfois ſont les imitatiõs de la verité) ains auſsi les hiſtoires font foi ſuffiſãte que le ſiecle heureux eſtoit doré & enrichi des

poëtes, qui châtoiẽt la grãdeur de Dieu, les vertus des Heroës, & excitoiẽt châcũ à faire les choſes hõnorables à l'ĩmortalité de leurs nõs. Ainſi leurs chants eſtoiẽt vne vraie doctrine de bien-uiure, ou pluſtoſt vne ſainte fureur qui inſpiroit les hõmes à cõgnoiſtre le lieu de leur celeſte origine, & dreſſer à ce but toutes leurs penſées. A céte cauſe ilz ſont appellez meſmement par Platon les peres & Capitaines de ſageſſe, & les premiers laboureurs des vertus. Le cõmencement de la ſocieté politique, laquelle au iourd'hui châcun cherit, eſt l'vne des marques de l'excellence de la poeſie. Car Amphion & Orphée par le ſon de leurs lires ont aſſemblé les hõmes brutaux & ſauuages, qui n'eſtoiẽt beaucoup differents des arbres & des pierres. Qu'eſt ce qui euſt peu mieux attirer à vne cõpagnable ciuilité les hõmes épars & impolis, que la plaiſante & harmonieuſe douceur de la lire? Il failloit reueiller ces premiers eſprits endormis en vne horreur de vie par l'attraiãte volupté de ce q eſt plus agreable aux oreilles. Qui eſt l'hõme ſi mal né & de ſi groſsier & lourd entendemẽt, qui ne ſente en ſoi toutes ſes parties plus nobles ſe rauir au chãt d'vne gracieuſe chãſon, & i prẽdre quelquefois ſi grãd plaiſir, qu'il ſẽble eſtre trãſporté de tout autre pẽſemẽt? Ie ne dirai q̃les lois eſtoiẽt anciẽnemẽt eſcrites en carmes & les oracles rẽdus en vers: mais ie ne puis paſſer ce q̃ dit noſtre Pindare les mortelz reluire p les poëtes, & l'hinne eſtre ſemblable à l'or, lequel quãd

on fait fõdre, mõſtre touts ſes raiõs reſplẽdiſſãts: ainſi l'hinne celebrãt les faits des hõmes vertueux les rẽd illuſtremẽt ſemblables aux Heroës & aux Rois. Puis-q̃ noſtre vie deſtinée à la mort eſt bornée d'vn ſi brief eage : quel autre eſpoir nous peut mieux conſoler, que de chercher les moiẽs pour ꝑpetuer noſtre nõ: afin q̃ la poſterité cõgnoiſſe q̃ nous aiõs eſté quelquefois? Cõbiẽ que pour pluſieurs autres cauſes l'ame ſemble eſtre diuine & immortelle: toutesfois pour céte raiſõ principalemẽt les hommes en ont eu pl⁹ certaine opiniõ, qu'õ veoit les eſprits des excellẽts perſõnages preſentir tellemẽt la poſterité, qu'ilz ne ſẽblẽt riẽ pẽſer ne regarder, que les choſes eternelles. Céte cõgnoiſſãce nous a eſté reuellée par les poëtes, meſmemẽt par Pindare, lequel a châté que les hõmes ſont ſẽblables aux Dieux quãt à l'Entendement, & ceux qui ſont priuez de céte vie (cõbien que leurs corps ſoiẽt couuerts de poudre) iouiſſẽt d'vne bõne ꝑtie des faits vertueux de leurs enfãts & neueux: mais la vertu ſeulemẽt, qui eſt congneue par les riches vers, dure à ꝑpetuité. Tu veois la grãdeur de la poëſie, laquelle peut exprimer tout ce qu'elle veut & en telle ꝑfectiõ, que les autres arts l'admirẽt pluſtoſt, qu'ilz ne l'imitent. Qu'õ face les Legiſlateurs, les ſages & les philoſophes tãt grãs qu'on voudra, s'ilz confeſſent deuoir aux poëtes tout ce qu'ilz ont de meilleur, ilz les doiuent recongnoiſtre cõme les plus honnorables: s'ilz nient, tres-facile ſera de les cõuincre de lar-

Od. 8. des Olymp. 3. des Pyth. 6. des Nemées & aut.

cin. Quelz autres plus anciẽs philoſophes peuuent reciter les Grecs vãtarts, que Line, Muſée, Anaxagore, Empedocle, qui touts ont eſcrit en poëſie? A meſme fin elle tẽd que la philoſophie, à ſçauoir d'exercer & orner l'eſprit de l'hõme. Elle peut auſsi biẽ s'attribuer la ſciẽce des choſes diuines & humaines, q̃ l'autre ſe vãte de l'ẽbraſſer: Et n'eſt grãdemẽt diuerſe de la peinture de Polygnote ou Zeuſis nõ moins doctes es autres arts, qu'excellẽts en leur profeſsion: Leſquelz ſe propoſoient deux choſes, l'vne de leur art, & l'autre qui dependoit de la vertu & congnoiſſance des autres choſes. C'eſtoit biẽ de leur art de repreſenter au vif l'image du corps, qu'ilz deſsignoiẽt de peĩdre: mais il venoit de leur vertu & plus haulte ſciẽce d'exprimer la perfectiõ d'vne beauté en toutes ſes graces & biẽſeances. En telle ſplẽdeur faut veoir la poëſie: car outre le ſuiet qu'elle ſe propoſe à imiter, elle doit cõprẽdre tout ce qui eſt d'exquis, de rare & de parfait es ſciẽces nõ indignes de ſa grauité. Ie veux recueillir deux ou trois lieux des odes de Pindare pour les comparer aux ſentences de Platon, que tant on appelle diuin. Ce grãd philoſophe eſt honnoré de châcun pour auoir en pluſieurs de ſes dialogues diſputé, que la ſageſſe & la vertu ne viennent de nature, & ne ſont aquiſes par art, ains données par l'heur de la puiſſance & volunté diuine. Ce que Pindare auoit deuant lui chanté en la 9. ode des Olympies.

Au Teage, ou de la ſageſſe, Menõ, ou de la vertu & autre.

Mais les bons & les ſages
Du grand Dieu ſeulement.

Strophe 2.

Prouiennent.

En la meſme ode.

Pluſieurs par leurs vertus
Aquiſes de ſcience
Se ſont fort debattus
De gaigner l'excellence
D'vn renom honnorable:
Mais ce qui eſt ſans Dieu
Par deſtin miſerable
Eſt obſcur en tout lieu.

En l'ode 3. des Iſthmies parlant à Iupiter.

L'illuſtre vertu par ta grace
Compaigne aux mortelz les embraſſe.

En l'ode 5. du meſme liure.

La force des mortelz eſt de Dieu.

Ce que dit Platon de Dieu, qu'il eſt la perfaite cauſe & l'auteur de toutes choſes, qui gouuerne le monde, proſpere & enrichit les hommes, le cõmencemẽt, le milieu & la fin de tout: a eſté premieremẽt eſcrit par Pindare diſant que Iupitér celà & celà gouuerne, ſeigneur de toutes choſes: en lui eſt la fin & entier accompliſſement des euures q̃ le commẽcement des choſes humaines croiſt touſiours par l'inſpiration de Dieu, lequel ſelõ ſa volũté perfait tout, eſleuãt quelquefois les choſes petites & abaiſſant les haultes: & rend les choſes faciles, leſquelles

Au Parmenide, Cratyle, Phedon & au.
En l'ode 5. des Iſthmies. 1. 2. 5. 10. des Pythies.
En l'od. 13. des Olym.

Au Phedon, Timée & au. En l'ode 7. & 12. des Olymp. & 3. des Pyth.

estoient contre toute esperance. La doctrine de Platon est qu'es choses humaines, perissables & suiettes à diuers chãgements ne se trouue rien de certain : Pindare dit qu'à l'entour de la pẽsée humaine pendent infinis erreurs, & la felicité ne dure longuemẽt: ains l'esperãce tourne plusieurs choses desus, & derechef plusieurs desous ne trouuant aucune asseurance en l'euenemẽt de son entreprise. Platõ fait souuẽt disputer Socrate q̃ le seul sage est riche. Pindare,

En l'ode 2. des Pyth.

Excellente est la richesse,
Laquelle est iointe à la sagesse.

En la 8. du mesme liure.

Quand quelcun s'enrichit sans peine,
Il semble aux ignorants auoir.

Epode.

Par l'art de la prudence humaine
Aquis si grands biens & pouuoir.
Mais des hommes la force est vaine:
Ains Dieu, qui or' hausse en grandeur,
Or' baisse par raison certaine,
Est celui, duquel vient tel heur.

Platon au Gorgias. Pindare en l'ode 12. des Pyth. & 7. des Nemées.

Châcun d'eux parle du destin de la mort en mesme sorte, disant ne le riche ne le pauure, ne le viuant sans gloire ne l'ennobli de renommée pouuoir fuir le tombeau de la mort. Pindare en l'ode 2. des Olimp.

Les mortelz n'ont l'heure aßignée
De la mort, & auec vn bien
Perdurable n'est ordonnée

La fin du iour, qu'on attend ſien.

Platon au dialogue du roiaume & au 8. de la Choſe-publique traitte que l'eſtat populaire, ou gouuernement de la multitude, cõbien qu'il ſemble auoir quelque apparẽce de perfaite adminiſtration, ne peut toutesfois eſtre vne vraie Choſe-publique. Laquelle opiniõ cõuient à ce que dit Pindare en l'ode 8. des Olympies.

Car ou eſt vne multitude
Diuerſe en auis & eſtude,
Et ou ſe retirent ſans fin
Variables choſes, en vain
On penſeroit eſtre facile
De diſcerner vn droit vtile:
Il fauldroit quelque loi des Dieux,
Qui viuent immortelz aux cieux.

Mais qu'eſt-il beſoing de plus lõg propos? I'ai le teſmoignage de Platon meſme, lequel en vn lieu recite que Pindare a dit la loi eſtre la Roine de touts les mortelz & immortelz & icelle cõduire le droit d'vne main tres-puiſſante: & au premier dialogue de la Choſe-pub. il eſcrit qu'à celui qui n'eſt à ſoi-meſme coupable d'aucune iniure, ſe preſente touſiours la ioieuſe eſperãce, la tres-bõne nourrice de la vieilleſſe, cõme dit Pindare. Mais nõ ſeulemẽt de cétuici, aïs auſsi de Theognide, Homere & infinis autres diuins poëtes Platõ a retiré le meilleur de ſa philoſophie. Nous liſons qu'il s'eſt grãdement aidé des labeurs d'Epicharme Comique, meſmemẽt

Au Gorgias.

Diogene Laërtien en la vie de Platon.

es diſputes du bien, des Idées & de la differẽçe des choſes qui ne ſont cõpriſes que par l'Entendemẽt & celles qui tõbent au ſens. Ie parleroïs & de lui & des autres philoſophes plus amplement, ſi ie ne doutois que par trop grãde admiration des anciẽs ie feiſſe iniure à ceux de noſtre eage, leſquelz i'accuſerois d'iguorãce, ſi me defiant de leurs forces ie donnois à iceux tout l'hõneur des ſciences. Car i'eſpere quelquefois de veoir noſtre France ſi riche, que les vantances des eſtrãgers n'aurõt plꝰ de lieu enuers elle. Les Poëtes donc (pour retourner à mõ premier ꝓpos) n'ont rien oublié en leurs vers de ce qui pouuoit eſtre cõgneu en céte grãdeur de l'vniuerſelle nature. Mais cõme toutes les choſes deſirẽt de retenir leur perfection, & s'auiliſſent ſi quelquefois eſt diminué de leur excellẽce: ainſi les poëtes (leſquelz le peuple eſtimoit ꝓphetes des Dieux) penſants eſtre indigne de proſtituer leurs ſacrées inuentions au prophane vulgaire, les ont voulu couurir de fableś: afin qu'elles ne feuſſent entẽdues, que des plus ſages & doctes. Toutesfois ſi naïuemẽt elles imitẽt & repreſentent la nature, qu'elles ſemblẽt eſtre tirées d'elle: les autres ſont plus graues & élõgnées de l'opinion cõmune, ſous leſq̃lles auſsi ſont cachées les plus haultes & excellẽtes choſes, mais ſi obſcures, que l'ignorante multitude euſt mal fait ſon prouſit, ſi autremẽt elles euſſent eſté reuelées. En quoi les poëtes me ſemblent auoir pru-

Des fables

demment regardé à la nature de l'eſprit humain. Car riẽ n'eſt qui plus l'exerce en ſes cõceptiõs, qui lui apporte plus grãde volupté & qui le rende plus content, que de diſcourir les choſes plus ſeparées de la cõgnoiſſance du vulgaire. Quel grand plaiſir ſe donne l'eſprit, quãd raui & abſtrait des penſemẽts terreſtres il cherche & recherche franchement, inuente, conçoit, entend, traitte & deſsigne infinis diſcours, pour trouuer la verité, de laquelle la ſubtile fable lui dõne quelque amorce? L'épreuue iournaliere fait foi de ce que ie di. L'eſprit eſt ſi noble & haultain, qu'il ſe monſtre plus chiche épargneur d'honnorable louãge enuers les choſes que preſent il regarde, que celles qui de lui ſont plus élongnées I'ai ſeu quelquefois en vn poëte, que tãt ſoit la beauté belle, ſi elle n'eſt parée de riches ornemẽts, de nul ſera congneue & eſtimée: auſsi tant ſoit la ſentence excellẽte, ſi elle n'eſt enrichie d'inuentions bien agenſées & appropriées au ſuiet qui lui donnent grace, couleur & autorité, ne faut eſperer qu'elle ſoit recueillie de telle faueur, que parauanture elle merite. I'admire non ſans cauſe les poëtes, leſquelz ſe propoſoient de contenter & les plus excellents & le cõmun. Car ſi les ſecrets cachez & enueloppez de leurs rares inuẽtions ne pouuoient eſtre de châcun entendus: au moins le plaiſir du diſcours chatouilloit & les vns & les autres, ſe rẽdant digne d'eſtre embraſſé de touts.

Comme le vulgaire ne peut facilement porter la grandeur des plus puiſſants, s'ilz ne remettent beaucoup de leur grauité: ne le riche plaire aux pauures, s'il ne s'abaiſſe iuſques à s'accommoder aucunement à eux, ne la vertu eſtre bien receue de la volupté, ſi elle n'eſt couuerte de quelque fard: Ainſi le philoſophe quelque vtilité qu'il puiſſe apporter à la multitude, pour ſa fâcheuſe ſeuerité eſt incontinent repouſſé: Mais le poëte duquel on n'a telle opinion, eſt de châcun aimé, priſé & honnoré, non toutesfois qu'il ſoit ſans prouſit. Nous voions les medecins quand ilz veulent preſenter au malade fâcheus & difficile vn bruuage de ſaueur amere, auoir de couſtume de le deguiſer par quelque douce liqueur. En meſme maniere l'ancíéne philoſophie a gaigné ſon premier honneur par le voile & couuerture des fables, des carmes & des chants, deſquelz elle fardoit la grauité de ſes ſentences. Ie reiette auec Pindare les fables bigarrées de variables menſonges, plains d'inutiles & vaines moqueries: celles me plaiſent ſeulement, qui ont vne exquiſe imitation de la nature des choſes, & auec la delectation l'vtilité coniointe. Aucuns eſcriuent la fable eſtre en la poëſie, ce que la couleur en la peinture, laquelle a plus de force que la ligne, pour faire regarder l'image bien tirée: auſsi en l'eure poëtique céte vraiſemblãce ornée de fables rend aucunement eſtonnez ceux qui l'oiënt, ou

En l'ode 1. des Olym.

liſent: & auec meilleure grace, qu'vne trop recherchée elegance de ſentences & de vers. Phidias ſe propoſant de faire l'image de Iupiter ou de Minerue n'addreſſoit ſon proiet à aucun, pour en tirer de lui la ſemblance: ains vne Idée de la ſouueraine beauté eſtoit engrauée en ſon eſprit, à l'imitatiõ de laquelle il dreſſoit l'art & la main. Le poëte ſe doit encores moins aſſeruir à quelq̃ ſuiet, pour entieremẽt le reciter tel qu'il a eſté fait: ains comme rapportant ſes conceptiõs à l'vniuerſité des choſes diſcourir ce qui a peu eſtre fait, ou a eſté vrai-ſemblable, ou grãdemẽt neceſſaire, & le deſcrire de telle perfection, que rien ne ſoit en lui qui n'ait ſa bienſeance tãt admirable, que la verité ſemble pluſtoſt l'auoüer ſien que le fait meſme. Qui voudroit eſtimer le poëte à cauſe des vers qu'il eſcrit, ne donneroit beaucoup de gloire à la poëſie: car ne ſe trouueroit ſi petit rimeur, qui ne ſe nombrât incontinent entre les diuins poëtes: ce qui ſeroit trop abſurde & meſſeant. Comment eſt ce qu'vne ſciẽce tant ſainte, tant diuine, tant pleine de ſouuerains & ſacrez miſteres ſe laiſſeroit familierement traitter par ceux, qui ne s'eleueroiẽt plus hault, qu'à ſeruir à l'applaudiſſemẽt du vulgaire? En quoi eſt ce que la grãdeur d'vn gẽtil eſprit pourroit pl⁹ noblemẽt reluire, qu'à feindre, conceuoir & repreſenter les mœurs, les afections & les dignitez des perſonnes: & d'infinis ſuiets & argumẽts, qui ſe preſentẽt, choiſir

vn qui mieux conuienne & ſemble eſtre né auec la meſme choſe? Mais nõ ſeulemẽt les poëtes combien que les premiers: ains auſsi les philoſophes, orateurs, hiſtoiriens & auteurs dignes de nom ont enrichi leurs inuentiõs de diuerſes ſortes de fables. Qu'eſt ce qui rend tant admirable la faconde de Platon, ſi non la maieſté des ſentences decorées de ſi haults ſecrets? La fable d'Hercule tant ſouuent repetée & meſmemẽt par Socrate, monſtre qu'elle fin ſe doit propoſer l'homme, & par quelz moiens i aſpirer. Ie ne puis me perſuader qu'il euſt eſté poſsible au plus ſubtil philoſophe, au plus eloquent orateur, au mieux diſcourant hiſtorien de diſputer, dire, ou reciter en telle grace les afections, penſées, deliberations, entrepriſes & difficultez qui ſe preſentent à l'homme nõ encores aſſeuré d'vne prudence virile. Que dirai ie de la fable de Promethée? Le feu celeſte, lequel il rauit du ciel pour l'inſpirer aux mortelz, n'eſt autre choſe (comme auſsi Platon eſcrit les anciens auoir declairé es oracles) que l'Idée, & la pure, ſubtile & diuine cõgnoiſſance des ſecrets, que Dieu a voulu eſtre cachez au vulgaire. Ie pourrois auſsi parler du muable Prothée, qui ſe changeoit en diuerſes formes, lequel Orphée dit en ſes Hinnes auoir premier enſeigné les commẽcements de toute nature: tellement que pluſieurs ont entẽdu ſous ſon nom la premiere matiere, laquelle & les poëtes & les philoſophes dient auoir

Xenophon au. liu. 2. des dits & faits de Socrate.

Au Philebe, ou du ſouuerain bien.

eſté au commencemẽt confuſe, ſans ordre, ſans forme & ſans diſpoſition : & depuis ſeparée & ordonnée en diuerſes eſpeces auoir cõſtitué ce mõde tel qu'il eſt. Auſsi Homere appelle la fille de Prothée, Eidothée, comme celle, εἰδοθέη, laquelle auoit preſenté l'obiet de chãcune forme ou Idée. Si ie voulois reciter ce qu'õ dit d'Atlas, lequel feignẽt les poëtes ſoûtenir le ciel de ſes eſpaulles : & diſcourir la fable de ſes filles, leſquelles enſeignées en la congnoiſſance de nature ont recueilli des precieux pommiers des iardins, qu'elles labouroient, les põmes d'or, c'eſt à dire, la ſcience non moins reſplendiſſante & riche, que l'or: i'aurois aſſes ample ſuiet, pour vous detenir le reſte de céte matinée. Mais laiſſon l'antiquité en ſa gloire, car noſtre Frãce plus heureuſe laquelle iadis s'eſpouantoit des fieres & vantereſſes imaginations d'elle, conſacre maintenant à la memoire les plus haultes & excellentes inuentions, deſquelles la poëſie deuoit eſtre perfaite. La felicité d'eſprit que chãcun ſçait eſtre le premier heur du poëte, reluit plus illuſtremẽt en la grace & naïueté Françoiſe, qu'en l'orgueil enflé des Grecs, des Romains, ou des Italiens. Toutesfois ſouuent la France ſe peut plaindre d'enfanter ie neſçai quelz mõſtres, qui ſemblent eſtre plus nez aux eſtrãgers, qu'à la patrie. Puis que de la ſage & induſtrieuſe nature, ou de l'art naturel vient la noble poëſie : allieurs ne faut chercher ou plus liberale- *Odyſſ. 4.*

ment elle ſe preſente, qu'en céte grandeur & liberté françoiſe, prodigue d'admirables & riches inuentions. IODELLE. I'ai touſiours ainſi penſé de la France, la reputant aucunement ingrate enuers les bõs eſprits, ſes vrais enfants; leſquelz peu, ou pluſtoſt rien au regard des eſtrangers elle n'hõnore. Mais i'ai accouſtumé de parler de la poëſie autrement que des autres arts: par ce qu'elle a ie neſçai quoi de diuin, qui ſurpaſſe les vulgaires conceptions. Comment peut eſtre l'eſprit tant bien né, tant diligemment inſtitué, qu'il inuente les choſes *plus* grandes que la nature humaine & la prudence de l'art? Ie croi que c'eſt vne celeſte fureur, laquelle nous inſpire & rauit ſus les communes penſées, & dedie noz purs eſprits au temple des Muſes, c'eſt à dire, les fait rechercher (*cõme interprete* Platon) les ſecrets des choſes épandues par nature. Si les anciens n'euſſent eſté agitez de céte inſpiratiõ, le nom de fureur n'euſt iamais eu quelque autorité: mais ſentans en eux que leurs conceptions eſtoient vaines ſans la chaleur qui renforçoit leur naturel, ilz ont congneu céte fureur venir de Dieu, & eſtre plus excellente, que la prudence humaine. L'homme forcené par la violance d'vne ardante maladie ſemble eſtre tranſporté hors de la raiſon, & pres-que ſemblable aux beſtes: au contraire pourquoi celui, lequel la haulteſſe des imaginations rauit & abſtrait des eſtudes, deſsins &

De la fureur poëtique.

Platon au Cratyle eſcrit les Muſes eſtre appellées de μῶσθαι, c'eſt à dire, rechercher.

exercices du commun des hommes, ne ſera eſtimé plus excellent que les autres, comme tenant dauentage du celeſte? Qu'eſt ce autre choſe céte fureur, ſi non l'inſpiration des Muſes, laquelle ſouffle en l'ame pure & non ſouillée des vaines afections; vne ſainte chaleur qui l'embraze toute de diuinité? Ce que les vrais poëtes reuelent par leurs chants, quand la fureur commençant à les rauir les preſſe de ſi terrible force qu'ilz tremblent de fraieur, treſaillants de l'horreur, qui les eſtraint, leurs cheueux dreſſez, & leur eſprit plus hault eleué, que la congnoiſſance du vulgaire. Qui dira donc céte aſlation ne venir d'vne ſecrette vertu deſcendante du ciel? Mais qui voudroit ſans la fureur des Muſes approcher (comme dit Platon) aux portes poëtiques ſous céte eſperance que par l'art il pourroit eſtre bon poëte: icelui certainement ſeroit imperfait, & ſa poëſie au regard de celle qui eſt pleine de fureur, s'éuanouïroit. Si pour l'amour des choſes diuines & humaines le philoſophe s'enorgueillit d'immortelle renommée: pour l'imitation d'elles le poëte me ſemble pl⁹ digne de l'ĩmortalité meſme. Bien me plaiſt la ſentẽce de Socrate, lequel diſputant auec Iön Rhapſode & recitateur des vers d'Homere prouue l'art ne pouuoir faire que les poëtes chãtẽt les carmes riches & ornez d'excellentes & haultes inuentions: mais ſeulement l'inſpiration de la diuine fureur, laquelle il

Au Phedre.

cõparé à l'Emant: ce qui a eſté imité en ces vers par vn de noz amis.

Comme l'Emant non ſeulement attire
Le fer touché: mais l'autre & l'autre auſſi
Tiré attire en longue ſuite ainſi
Qu'enſemble à touts la meſme force inſpire:
Ainſi eſpris le poëte tres-ſaint
De la fureur diuinement infuſe,
Par la vertu d'vne celeſte Muſe,
Vient ſaiſir l'vn, qui l'autre auſſi attaint.
Qui veit iamais des anneaux l'entreſuite
Touts hault-pendus, & enſemble enchenez:
Celui peut veoir des hommes eſtonnez,
Rauis d'eſprit l'inſpirante conduite.

Contre Platon. Mais ie ne trouue grande raiſon en ce que Socrate dit la fureur rauir pluſtoſt vn inepte & mauuais poëte, qu'vn prudẽt & de noble *eſprit*: afin qu'il ne ſemble que l'euure d'icelui vienne de l'art humain, ains de l'infuſion & vertu celeſte. Car ie penſe les eſprits d'autãt plus qu'ilz ſont honnorez des dons & de nature & de l'art, approcher plus pres à la diuinité. I'auſe encores dire dauẽtage, que ſans l'inſpiration & inſtinct de Dieu telz dõs ſont froids, ſans grace, ſans force & ſans valeur. Comment les bõs poëtes peuuent eſtre autrement diſtinguez des mauuais, ſi non par céte raiſon, que les vns ſaiſis de la ſainte fureur des Muſes chãtent les vers ſurpaſſants les humaines conceptions, & embellis de l'admirable grauité de toutes les ſciences: les autres par

par art, par ſueur & par peine s'éforcent de faire, ce que le cõmun eſprit des hõmes peut cõprendre, trauaillants en vain d'aſpirer à l'accõpliſſement de quelque euure memorable. Ie ne doute qu'on m'obiettera que le poëte remis & delaiſſé de la fureur qui l'agitoit, ne peut à grãd' peine recongnoiſtre les graues & obſcures inuentions, deſquelles la chaleur celeſte le rẽpliſſoit: cõme ſi céte inſpiration n'eſtoit qu'vn vẽt, lequel ſoufflé ne laiſſe de lui aucune trace. De quoi on penſe auoir certain argument des carmes de noz plus ſuperbes & audacieux Poëtes, leſquelz ſont quelquefois au commencement enflez de telle haulteſſe, qu'ilz ſemblent vouloir ſurpaſſer la grandeur du Soleil. Mais peu à peu ilz s'abaiſſent au plus humble & abiet vulgaire ſans rien retenir de leur premiere fureur. Toutesfois ie ne ſçai ſus quelle vrai-ſemblance céte opiniõ peut eſtre appuiée: car de raiſon elle n'ẽ a point. Auſsi faudroit dire la nature ou l'art, eſtre de de plus grãde felicité, que l'inſtinct venant de Dieu, ce qui n'eſt religieux de pẽſer L'heur de nature apporte tel plaiſir, qu'il excite touſiours à eſperer vn biẽ plus hõnorable: l'art dõne merueilleux cõtentemẽt à l'eſprit, & cõſole ſes labeurs de fauorable attente. Mais que ſeroit ce, ſi auec la relâche de la fureur diuine laquelle inſpiroit toutes les ſciences, incontinent l'ardeur du ciel eſtoit eſteinte ? Ce n'eſt ainſi qu'on doit iuger de la puiſſance des Muſes: de-

puis qu'vnefois rauiſſẽt l'eſprit à elles, touſiours l'entretiẽnent en vne grandeur digne de leur diuinité. Ainſi elles ont fait exceller Orphée, Amphiõ, Homere, Pindare, Virgile, Horace & autres: meſmemẽt en noſtre eage plus fleuriſſãt en bõs poëtes, que nuls des tẽs paſſez. Quãt à ceux, leſqlz ſe feignẽt par momẽts eſtre époints d'vne celeſte & violante agitatiõ, & incõtinẽt à eux reuenus ſe meſcõgnoiſſẽt, ilz me ſẽblẽt miſerablemẽt tourmẽtez de quelque maladie, qui les rẽd ainſi par interualles furieux, ſots ou inſẽſez. Maisla fureur des Muſes n'inſpire riẽ, q̃ ne ſoit tout perfait, diuin & rare. A céte cauſe Pindare parlant (à mon auis) des poëtes chante ainſi.

En l'ode 3. des Iſthmies.

Des Dieux les enfants immuables
Proſperent touſiours indontables.

Partãt le poëte inſpiré des Muſes, & hauſſãt le vol de ſon meilleur eſprit a congneu l'ordre, la cõuenãce & l'harmonie de l'Vniuers, les mouuemẽs, les accords & les diſpoſitiõs nõ ſeulemẽt des huit cieux ou globes, ains auſsi des intelligẽces plus haultes & ſurnaturelles. Dauẽtage céte ſainte fureur l'a tãt fait diuin, qu'il a peu cõprẽdre en vne certaine raiſon de nõbres & de meſures les proportiõs & cõſonãces, auſsi biẽ de tout l'Vniuers, q̃ de ſes parties entre elles. A quoi iamais le ſens cõmũ des mortelz n'euſt peu & ne peut aucunemẽt attaindre. Ainſi ſeparãt ſes cõceptiõs de l'opiniõ du ſens variable, douteux & incertain, il a dreſſé le chemin aux grãds eſprits

pour paruenir à la vraie ſcience. Qu'eſt ce qui pourroit apporter plus ſeure & ferme cõgnoiſſãce des choſes diuines & humaines, q̃ la recherche de l'harmonie, q̃ entretiẽt le mõde: & fait q̃ riẽ ne ſoit fortuit au ciel, ne riẽ en la terre, ne riẽ auſsi es autres elements, ſans cauſe & ſans quelque raiſon de nombre & meſure? ne faut penſer que par autre maniere les hommes aient peu entendre la vertu de temperer & accorder les afections de l'ame; que par l'imitation de l'ordre & bienſeance de l'harmonie celeſte, laquelle premierement a eſté par le poëte exprimée es nombrées, meſures, rimes & proportions de ſes vers: tellement qu'on le peut dire le premier auteur de la Muſique, non de céte vile & corrompue, laquelle ſans raiſon degoiſe vn amas de chanſons: mais de celle, laquelle par la ſcience des nombres rend l'harmonie bien proportionnée de toutes ſes meſures & conſonances. Les anciens philoſophes & entre autres Pythagore ont eſcrit toutes les choſes conſiſter en nombre, duquel venoit l'harmonie: ce qu'ilz n'auoient appris du ſon des marteaux (quoi que pluſieurs l'aient ainſi recité) ains des obſeruations qu'ilz faiſoient tant de l'accord des choſes celeſtés, que de la conuenance des actions humaines temperées par vn conſentement des deſirs corporelz obeïſſants à la raiſon. Mais qui a eſté le moulle, l'obiet, ou le patron de ſi admirable & exquiſe recherche, ſi

De la Muſique.

non la poëſie? Châcun ſcait la muſique eſtre appellée des Muſes, ſous les noms deſquelles ſont compriſes toutes les ſciences: comme il eſt vulgaire meſmement entre les Grammariens. Partant les poëtes (qui ſeulz ſe renomment des Muſes, qui ſõt d'elles plus que nulz autres cheris, & rien ne penſent ne conçoiuẽt que par l'inſtinct & aſlation d'elles) ne peuuent eſtre autres, que ſouuerains en la congnoiſſance de toutes les choſes. Ie n'ignore que pluſieurs abuſent des noms & des Muſes & de la Muſique. Mais les autoritez de Pythagore, Timée Locrien & Platon ſont telles enuers moi, que les autres ne peuuent rien. Ilz ſont touts de céte opinion que la muſique eſt le plus excellent exercice de l'eſprit pour accorder, compoſer & moderer les mœurs de l'ame en vne gracieuſe cõuenance, à l'imitation de l'ame de l'Vniuers. Telle eſt auſsi la poëſie nõ cõtrouuée â quelque vaine & deraiſõnable volupté, ains dõnée des Muſes pour la conſolation de l'eſprit. Timée eſcrit. *Puiſque la Muſique & la philoſophie Ducheſſe et gouuernante d'elle ſont cõſtituées & des Dieux & des lois, pour corriger les eſprits: elles deux enſemble excitent, ſuadent, & auſsi contraignent la partie de l'ame ſauuage & cruelle à obeir à la raiſon: en maniere que l'ire ſoit facile & bien-traittable, & la cupidité tant moderée & tranquile, que ſans la raiſon elle ne s'emeuue.* Ainſi dõc il cõioint la Muſique auec la philoſophie. Si plus diligemment

Au liure de l'ame du monde.

nous voulons regarder, la Musique est la vraie philosophie, & la philosophie la vraie Musique: mais l'vne & l'autre ont leur cõmencemẽt de Poësie, ou plustost sont la mesme Poësie. I'ai appris des plus celebres auteurs que l'ancienne poësie tant la Scenique que la Lyrique estoit toute composée de chœurs, ou troupes de personnes chantantes, comme depuis a tousiours esté la Tragedie. Et certainement si les carmes ne sont façõnez à la raison harmonique, ilz n'õt nulle grace & nulle bienseance. Qui est la cause, qui m'a plus facilement persuadé, que si la Musique n'a esté recueillie des nõbres poëtiques, au-moins elle a esté inuentée pour eux. Ie sçai biẽ qu'au lieu de la vraie & excellente Musiq̃, telle que iadis les sages embrassoient, a tousiours depuis couru cõme vn vent de ville, quelque vulgaire & impudẽte châterie (i'vse de ce mot, que le commun a receu à mesme propos). Athenée recite qu'Aristoxene escrit qu'anciẽnement estoit vne marque d'ignorance de meriter l'applaudissement du vulgaire: mais apres q̃ la Musique a esté toute destinée aux theatres pour complaire à vne sotte multitude, elle est deuenuë tant vile, que les nobles esprits la dedaignants l'ont reiettée aux mercenaires farceurs, menestriers, & ie nesçai quelz autres encores plus abiets. Toutesfois la sageſſe des Grecs a esté principalement traittée par les principes & theoremes de Musique, suiuant l'o-

Au liu. 14. des Dipnosop. chap. 13.

Au Laches au de la force.

pinion de Pythagore, qui auoit par telles raiſons demonſtré la cõpoſition de l'Vniuers. Platon appelle celui le vrai Muſicien, lequel ſelon la melodie Dorique (laquelle eſt Grecque & reſonne de plus excellente & magnifique harmonie) tempere ſa vie d'vne concorde de parolles & de faits, diſputant de la ſageſſe & de la vertù, ſans offenſer les oreilles des hommes bien nez. Les anciens conſtituoiẽt trrois Muſes Melete, Mnime & Aöide, trois tons Hypate, Meſe & Nete, trois parties de l'ame, la cupidité, l'ire & la raiſon: ce qu'ilz auoient appris d'vn certain ſecret, lequel es cadences, repriſes & rimes des vers les poëtes auoient accouſtumé de donner au nombre de trois pour quelque cachée perfection, qui eſt en lui. comme encores nous voions es *Odes*, Hinnes & autres chants lyriques, *leſquelz* me ſemblent retenir dauentage de l'antiquité: parce qu'ilz eſtoient chantez en la gloire des Dieux Heroës, Rois & Princes. Et pour céte cauſe les poëtes diſtinguoiẽt ainſi leurs chants, afin qu'ilz feuſſent marques immortelles de l'obſeruation qu'ilz auoiẽt faite des deux mouuements du ciel: l'vn qui eſt de tout le monde d'orient en occident, & l'autre contraire à icelui d'occident en orient, propre aux ſpheres & globes particuliers: & auſsi de l immouuable fermeté de la terre. Depuis le nombre des Muſes a eſté augmenté iuſques à neuf, à cau-

se des neuf harmonies, lesquelles accordent l'ordre des huit cieux, & lefont consoner auec celui de l'Vniuers, suiuant la sentence des Pythagoréans, qui constituoient vne ame vniuerselle de toute céte machine, laquelle ilz nommoient le premier nombre ou le commencement des nombres, & la souueraine harmonie, ou la perfection des harmonies: ainsi que i'ai peu recueillir des commentaires, qui nous restent auiourd'hui de leurs doctrines, mesmement des Platoniciens qui les ont principalement imitez. Partant l'harmonie de l'ame de l'Vniuers est representée par Calliope, laquelle nous pourrons dire estre tirée de καλὸν, que Socrate interprete beau, & prouue estre le vrai surnom de la prudence. Les autres Muses sont ainsi ordonnées aux huit spheres: Vranie au huitiéme globe orné d'vne infinie multitude d'estoilles resplendissantes, lesquelles semblent estre fichées au ciel, tant sont constantes & arrestées en leurs cours, mouuements & distances. Polymnie accompagne Saturne, Eraton Iupiter, Terpsichore Mars, Melpomene le Soleil, Thalie Venus, Euterpe Mercure & Clion la Lune: lesquelles les poëtes anciens ont feint estre filles de Iupiter & Mnemosine (c'est à dire Memoire) engendrées par neuf baisers. Mais le baiser de Iupiter signifie aux anciens l'aflation diuine, laquelle infuse en la memoire de

De cétẽ question est amplement disputé au premier dialog. du nous. Pyt.

l'eſprit humain inſpire en lui toutes les ſciences. Ie ne veux philoſopher ſus les fables du cheual Pegaſe, de la fontaine Cabaline, ne du mont Parnaſſe ſi ſouuẽt repetées: Toutesfois ne faut oublier qu'à l'imitation des harmonies des ſept planettes diuiſées en ſept ſpheres, les Muſiciens ont diuerſifié les tons iuſques au nõbre de ſept, & ont prins le huitiéme qu'ilz appellẽt double ou octaue, ſus la conſonãce du huitiéme ciel. Mais ilz n'õt encores attaint à la reſonnance de Calliope l'ame de l'Vniuers, à quoi toutesfois ilz doiuent aſpirer pour la perfection du nombre de neuf. PASQVIER. Voz diſcours merueilleuſement me cõtentent, non ſeulement pour le plaiſir du deuis, ains auſsi pluſtoſt pour l'vtilité de la congnoiſſance qu'ilz apportent. Mais repenſant plus diligemment à iceux ie neſçai quelle diſcorde s'émeut en mon eſprit pour chercher la raiſon, qui a perſuadé à ce grand philoſophe Platon de bannir de ſa Republique touts les poëtes, & meſmement le plus excellent d'eux Homere, lequel toutesfois en pluſieurs lieux il honnore, l'appellant le diuin poëte, & excite châcun à le ſuiure & embraſſer, comme le vrai Capitaine des ſages. Si ie voulois reciter toutes les ſentences d'Homere, leſquelles Platon confeſſe auoir tirées de lui pour en decorer ſa philoſophie: ie croi qu'à grand' peine vn an me ſuffiroit. Socrate condamné à mort, deuant que de boire le

Au Phedon, Menõ dialogues des Lois, Théetete.

venin eût vn propos auec ſes diſciples de l'immortalité de l'ame, auquel il vſurpe ces carmes d'Homere.

Lors frappant ſa poitrine Vliſſe ainſi parla,
Endure encor' mon cœur par ta force celà.
Car tu as autrefois porté plus dures peines.

Pour monſtrer que la nature de l'ame n'eſt ſemblable à celle du corps, ne tant liée aux afectiõs d'icelui, qu'elle ſe doiue flechir & aſſuiettir à elles. Quãt à l'opinion des philoſophes, de laquelle tu diſputois maintenant (ſeigneur Iodelle) il me ſemble que l'harmonie des ſons celeſtes accordez d'vn perpetuel mouuemẽt a eſté mieux exprimée par Homere, que par nul autre. Il chante en céte ſorte d'Apollon (qui eſt auſsi appellé le Soleil)

Pendant qu'il ſe mouuoit, ſes fléches reſonnantes *Iliad.1.*
D'vn grand ſon s'élançoient de courroux eſtõnantes.

Car les anciẽs pẽſoient q̃ les corps celeſtes & principalemẽt le Soleil en céte vehemẽte courſe qu'ilz font ſans repos & entre-ceſſe d'orient en occidẽt par la violãce de l'Vniuers, rendoiẽt quelques ſons, qui s'accordoiẽt en vne harmonie: comme deſcrit Alexandre Epheſien.

Ilz rendent touts d'accord vne douce harmonie
Quand leurs ſons ſeparez d'interualles certains
Ilz reſonnent, touchants la lyre en ſymphonie
A ſept cordes par ordre en leurs cours plus ſoudains.

Homere allegoriquement appelle les raiõs du Soleil fléches, dards ou ſagettes. Et n'eſt céte

inuention moins poëtique, c'eſt à dire, pleine de la fureur des Muſes & digne d'admiration, que celle de Platon, lequel attribue à châcune ſphere vne chantante Sirene. Il me reſouuient de l'interpretation que fait Socrate de la cheſne d'or du diuin Homere, par laquelle il dit qu'il n'entend autre choſe, que le Soleil. Car iuſques à tant que le circuit & mouuement du Soleil perſeuerera, toutes les choſes tant des Dieux, que des hommes ſeront & demeureront : mais s'il s'arreſtoit comme lié, incontinent tout ſe diſſouldroit, & aduiendroit ce qu'on dit vulgairement tout deſſus deſſous. Ie receurai l'opinion de Socrate pour donner autorité à noſtre Homere : mais qui entẽdroit par céte cheſne q̃ l'ordre & conuenance de l'Vniuers dépend de la ſeulle *puiſ*ſance du ſouuerain Dieu, ie penſe qu'il *ne me*riteroit moins d'eſtre ouï. Ie ne puis paſſer (biẽ qu'il me deplaiſe de vous amuſer plus longuement à mes parolles) la deſcription du mõde engrauée au bouclier ou eſcu d'Achille, lequel Homere deſcrit à la figure de l'Vniuers, laquelle eſt perfaitement ronde. Premierement il feint la nuit auoir eſté le tems de tout l'ouurage, repreſentant l'ancienne confuſion des choſes appellée Chaös. Enapres il fait Vulcan l'ouurier, lequel (comme Socrate etymologiſe) ſignifie le preſidẽt, ou aiant la charge de la lumiere, c'eſt à dire (à mõ auis) céte premiere clairté,

Au Theéte.

Au Cratyle.

qui a ſorti du Chaös, non encores illuſtrée des raions du Soleil, laquelle aucũs philoſophes eſcriuent auoir eſté miſe ſous la ſphere de la Lune, pour eſtre le quatriême & plus ſubtil element nommé le feu. Et qui voudra tirer de ce diſcours l'interpretation de la cheute de Vulcan, aura dequoi philoſopher. Mais ie m'élongne trop du propos, il eſt tems d'ouir ce que la tailleure de ſi excellent bouclier decouuroit.

Au bouclier & la terre & la mer & le pol,
Le trauaillant Soleil & la Lune auſſi ronde,
Et touts il entailla les Aſtres, qui au monde
Couronnent de ſplendeurs le ciel de plus hault vol.

Dauẽtage que ſignifient autre choſe les deux villes deſcrites en ce bouclier, l'vne de paix & l'autre de guerre, ſi non que l'amitié & la diſſention ſont les commencements des choſes, qui a eſté l'opiniõ d'Empedocle auſsi poëte Agrigentin? Que reſte il plus? Les cinq bandes ou zones eſquelles le ciel eſt diuiſé, ſont repreſentées en ces vers.

Apres que par ſon art Vulcan a façonné
Cinq plis, les deux d'airain, les deux d'eſtain orné,
Mais l vn plus riche d'or.

Ainſi elegamment il appelle plis les zones du mõde: par ce qu'on conçoit qu'elles enuirõnẽt, embraſſent & cõtiẽnent l'vniuers à la maniere d'vne ceinture. Les deux plus élongnées qui entourent les pols arctique ou ſeptentrional &

l'antarctique ou meridional, ſont bien comparées à l'airin, duquel la nature eſt pleine de froid & comme dit en quelque autre lieu le poëte:

Il a le froid airin mordamment empoigné.

Aux deux autres temperées conuient la qualité de l'eſtain, lequel eſt de matiere humide & entierement traittable. Celle du milieu laquelle le Soleil frappe de ſes plus droits raions, & eſt appellée brulante ou haſlée, a beaucoup de reſemblance auec l'or. Tout ce que Platon a eſcrit des enfers & de la cõdition des morts apres céte vie, a eſté entieremẽt imité d'Homere. I'ai le Cratyle en main, lequel ſeul nous peut rendre certains en quelle opiniõ Homere a eſté enuers Platon. Car voulant diſputer de la vraie & droite raiſon des noms ſous la perſonne de Socrate il vſe de telle entrée, que d'Homere *faut* apprendre la cauſe & verité des noms: *par ce* qu'il diſtingue les noms donnez & impoſez des Dieux, de ceux des hommes: & iceux certainement cõſiſtent en nature. En lui plus qu'en nul autre apparoiſſent les traces de toutes les ſciences & les exemples des vertus pour bien & heureuſemẽt viure en politiq̃ cõpagnie, ou en l'autorité roiale, ou en l'eſtat priué. Qui a dõc meu Platon de le chaſſer ſi rigoreuſemẽt? Si nous cõparons le deſsin de l'vn auec l'intention de l'autre, il me ſemble que trouuerõs quelque moien pour diſſoudre aucunement ce doute. Platon ſe propoſant de retirer les mortelz du deſordre

Pourquoi Platon a chaſſé Homere de ſa republicq.

des penſées & actions humaines, & conſiderant toutes les citez, les polices, les choſes-publiques & les tyrãnies tant des Grecs, que des barbares eſtre entieremẽt corrõpuës, il a plus hault eleué ſon entẽdemẽt à la cõgnoiſſance d'vne perfaite republique, de laquelle à ſa couſtume il a cherché l'exemplaire & obiet en l'Idée de la Iuſtice diuine. Ainſi donc il ne s'eſt point aſſerui à deſcrire les mœurs & manieres de viure des hommes en ce monde qui tombe ſous le ſens : ains pluſtoſt s'eſt eſtudié de les accõmoder à la ſouueraine perfection d'vn mõde tout intellectuel, ſelon la conception de ſon admirable eſprit. Il n'a point imité les vulgaires imagiers, leſquelz de toutes parts recueillent les fleurs & traits de beauté, & ingenieuſement les enrichiſſent de diuerſes couleurs: afin que de pluſieurs pourtraits ilz tirent vne beauté entiere & accomplie. Mais reiettant toutes les autres polices & choſes-publiques il a trouué au ciel le moule & patron de la ſienne, laquelle des les tendres ongles (comme dient les Grecs) il inſtitue en telle diſcipline, qu'il ne veut rien apparoir en ſes citoiẽs, qui ne ſe reſente d'vne plus haulte & diuine penſée. Combien que les poëtes en autres choſes ſoient honnorez & admirez de Platon : toutesfois ilz ne pourroient auoir lieu en ſa republique. Car aucuns ſe rendẽt trop populaires & ſemblẽt eſtre ſerfs des afections humaines, les autres & ceux plus graues & excellẽts (cõme Homere)

imitent les mœurs des hommes, qui ont eſté ou vertueux ou vicieux, & plus ſouuent ſe bigarrent ſelon les diuerſes opinions du vulgaire. Dauentage Platon, qui n'a rien traitté, que tres-exquiſemẽt & en telle maieſté que ſa grãdeur meritoit, s'eſt touſiours propoſé de ſuiure vne vraie & certaine raiſon, reputant indigne de chatouiller ſes citoiens de ie neſçai quelles blandices & amorces des fables, deſquelles la ieuneſſe ne peut rapporter aucune vtilité. Anacharſis interrogé d'vn Athenien ſi les Scythes auoient l'vſages des fleuttes, reſpondit, & non auſsi des vignes: par ce que la ſuite des voluptez eſt telle, que l'vne attire & inuite l'autre, leſquelles incontinent épandues font vne enueloppe, qui ne peut eſtre ne deliée, ne rompuë, n'aucunement defaite. En quoi ne ſe preſente nul autre moien de ſalut, que la fontaine des voluptez ſeichée, eſtoupper la ſource. Ce que Platon a voulu faire en ſa republique. Et ne ſe faut eſtõner de ſa haulte conception. Car pareillement entre ceux, qui ont plus ſuiui le train des actiõs humaines eſquelles ſont infinis erreurs, nous voïons ſi grande diuerſité & repugnance de penſées, que les lois des vns ſont trop ſeueres & pres-que importables à l'imbecillité des mortelz, les autres trop douces & faciles. Partant comme ie ne puis blâmer Platon: ainſi ie ne veux reietter la Muſe d Homere digne d'memoire immortelle, mais non à touts & n'en

touts lieux conuenable. FAVCHET.
Ie ne doute qu'il ne me ſeroit plus honnorable de taire en voſtre preſence, & apres ſi doctes & elegants diſcours. Mais afin qu'il ne ſemble qu'en céte compagnie ie ſerue ſeulement de nombre, ie reprendrai le propos que le ſeignenr Paſquier a traitté le dernier, non que i'aie obſtinement iuré en l'opinion de Platon: mais ie deſire ſçauoir quelle poëſie merite d'eſtre receue en la choſe-publique bien inſtituée, laquelle en vne compagnable tranquillité contente les citoiens. Le premier poinct de céte inſtitution eſt la diſcipline & accouſtumance de la ieuneſſe: car en châcune choſe le commencement a le premier lieu, & eſt pres-que le tout: principalement en vne molle tendreſſe, en laquelle eſt facile d'empraindre telle figure, qu'on veut. Mais (comme dit Pindare) ne le fin regnardeau, ne le terrible Lion pourroit facilement changer la couſtume enracinée de nature. A céte cauſe ie neſçai commẽt céte choſe-publique proſpereroit, en laquelle les enfants des le berceau ſeroient abbreuuez pres-que auec le laict de la nourrice des vaines fables chantées par Heſiode & Homere: comme de celles, qui recitent les guerres & diſcordes, les adulteres, les riſées & mocqueries, les ſurpriſes, les courroux, les liens & autres ſemblables menſonges des Dieux. En quelles plus grandes corruptions pourroit

En l'ode 11. de Olymp.

Contre Homere & les ſemblables poëtes.

eſtre enueloppé le ieune eſprit, que de l'accouſtumer à ouir telles follies ? Les vns me diront que la delectatiõ qu'apporte le recit des fables, eſueille l'enfant, lequel autrement ſeroit morne & endormi : les autres que ce qu'Homere & les poëtes ont ainſi chanté, n'eſt ſans grand' allegorie, ſous laquelle eſt couuerte vne admirable ſcience. Mais ne les vns ne les autres n'ont aſſes de quoi ſatisfaire à l'exquiſe & perfaite inſtitution, laquelle nous deſirons. Car ne faut eſtimer la volupté tant chere, qu'elle ſoit preferée à la vertu: ains l'eſprit bien né des ſa premiere congnoiſſance ſe doit tellement façonner à l'amour & plaiſir de la vertu, qu'à elle ſeule, & non à autre il dreſſe ſes pẽſées. Partant ſi quelques fables doiuent eſtre racontées à la ieuneſſe, il faut reciter celles qui ſont pleines d'exemples des faits vertueux & memorables. Quant aux autres, on ne les ſçauroit tant farder & deguiſer d'allegories, qu'elles doiuẽt eſtre appriſes par les enfants, qui ne les peuuent diſcerner,

En l'ode. 1. des Olymp.

Ie ne m'eſbahi donc ſi Pindare, combien qu'il ſoit poëte, les blâme & reiette : parce qu'il ne conuient dire des Dieux, ſi non choſes honneſtes. Dauentage quelle louãge merite céte poëſie, en laquelle les paſsions des hommes mal affectionnez ſont imitées ? Qu'eſt il de plus pernicieux exemple, que de repreſenter les ſuiets deſobeïſſants à leur Roi, magiſtrat, & Capitaine, ou d'exprimer l'auarice, la fureur ou la volupté

lupté d'vn Prince. Puis qu'Homere ſe propoſoit de dõner le premier lieu de ſon euuré à Achille neueu de Iupiter, deuoit-il deſcrire & mettre deuant les yeux d'vn peuple Grec les vices de celui, lequel il vouloit faire l'honneur de la Grece ? Beaucoup mieux les poëtes Romains ont eſcrit, leſquelz (comme recite Ciceron en l'oraiſon pour la loi Maniliẽne) taiſoiẽt les vices & calamitez des princes & grands ſeigneurs: afin qu'ilz ne feuſſent congneus du vulgaire, qui en euſt fait mal ſon proufit. Quelle louange peut meriter Homere d'auoir fait ſon Neſtor le plus grãd beuueur de l'armée, & chãter de lui à l'heure de l'aſſault, *Neſtor a oui le bruit, toutesfois il beuuoit*: Combien qu'il lui attribue la gloire d'eſtre le plus ancien & meilleur conſeillier. Si toutes choſes meritoient d'eſtre honnorées, on pourroit reputer l'imitatiõ d'elles indifferẽte. Mais la Iuſtice de laquelle depẽd la ſocieté humaine, ne ſe peut accompagner d'aucune meſchãceté: & partant comme elle excite à imiter la vertu & prudence des anciẽs, & au contraire à fuïr les vices, qui les font vituperer: ainſi le bõ poëte qui rapporte ſon eſtude au bien public, ne ſe doit accõmoder à autres deſcriptions, qu'à celles, qui ſont les vraies images de l'honneſteté. qui fait veoir Achille & Agamẽnõ s'ẽtr'iniuriãts, Achille auſsi épleuré pour la mort de ſon cõpagnon Patrocle, & vſant d'extreme cruauté contre les Troiens vaincus: vn

Pandare rompant la foi des treues ſous l'eſperance des dons d'Alexandre filz de Priam, vn Aiax deſeſperé & autres ſemblables : icelui repreſente le plus miſerable theatre de la vie humaine. Mais ſi telle eſt la force de la poëſie, que ſi viuement elle exprime les mœurs & afections des hommes, que nul tant ſoit il graue & feure, ne pourroit flechir allieurs ſa penſée, qu'en céte part, à laquelle la vehemence poëtique l'auroit émeu & attiré : il me ſemble que par elle la raiſon eſt grandement offenſée. Ainſi dõc pluſtoſt elle dõne place aux paſſions deſordonnées, qu'elle les donte & repri-

De l'imitation.

me : ce qui eſt trop élongné de l'excellence des hommes, deſquelz qui ne reputeroit indigne de conſumer la vie en triſteſſes, paſsions & fâcheries pour la perte des choſes fortuites & periſſables: icelui ietteroit la raiſõ en telz troubles, qu'à grand' peine l'ẽtendemẽt humain ſe pourroit addreſſer à la verité. Toutesfois la premiere gloire de la poëſie ſe vãte de telz diſcours: & ainſi par ce qu'elle n'eſt qu'vne imitation, Platõ l'appelle troiſiéme de la verité, ou pluſtoſt le voile, qui maſque & deguiſe icelle de l'abus de touts mẽſonges. Car ſi elle exprime les choſes qui ſont en nature, elle ne ſuit que l'art, lequel eſt ſeulement l'image de la verité : mais ſi elle feint & cõtrouue les choſes leſquelles ne ſont, ou n'eſt poſsible d'eſtre (cõme eſcrit Ariſtote) qu'eſt ce qu'elle ſe propoſe, ſi non de corrom-

pre & obſcurcir la verité? Comme le prudent Medecin aiant la congnoiſſance des herbes & ſimples medicaments s'arreſte pluſtoſt à la ſcience fondée ſus vne certaine raiſon, qu'à la fortuité experience de ie neſçai quelz Empiriques : Ainſi le ſage gouuerneur de la Choſepublique croira pluſtoſt à la doctrine du philoſophe qui ne traitte que l'amour de la ſageſſe, qu'à la volage & inconſtante deſcription diſperſée par l'euure du Poëte, lequel ne tend qu'à plaire à la ſotte multitude, & partant ſe change en diuerſes perſonnes & contraires afections. Si l'homme a quelque bonté de nature & ſent vn inſtinct de nobleſſe, il ne veſtira iamais de propos deliberé vne perſonne vile & indigne de ſoi : ains lui ſera fâceux d'en ouïr ſeulement parler. Mais les Poëtes ne trouuent rien, qui ne ſoit conuenable à leur imitation : & ne donnent moins aux choſes vituperables leur grace & bienſeance, qu'aux louables & vertueuſes. IODEL. LE. Ie n'ai iamais eſté ſi grand admirateur des anciens, que ie n'aie quelquefois obſerué en eux pluſieurs fautes, meſmement en la poëſie, laquelle ie puis dire n'auoir encores eſté traittée ne par les Grecs, ne par les Romains, & beaucoup moins par les Italiens & autres eſtrangers en telle dignité, qu'elle merite. Es vns (ie parle des plus excellents) tu trouueras vn diſcours mal commencé, plus

Les vices de la poëſie.

ineptement pourſuiui, & ſans quelque bonne fin, les cauſes ou ignorées, ou ignoramment recitées, les comparaiſons impropres, meſſeantes, & trop indignes. Les autres s'éſchaufẽt des le cõmencement de ie neſçai quelle fureur, mais incontinent leur Muſe s'écoulle ſi baſſe, qu'elle pert toute grauité. Ie reprouue en touts les fables mal inuentées, mal diſpoſées & mal accõmodées à l'euure entrepris. Toutesfois i'eſpere qu'vn iour la Francę verra la poëſie au plus hault luſtre de ſa perfection. PASQVIER.

Ie ne veux (ſeigneur Iodelle) entrer en diſpute auec toi, pour rendre la memoire des poëtes eſtrangers plus honnorable. Car la commune amour enuers la patrie m'excite à renouueller ton eſperance. Auſsi (ſeigneur Fauchet) ie t'accorde franchement, qu'es fables anciennes, principalement des Dieux n'eſt qu'vne abſurde, inutile & menſongere vanité, indigne d'eſtre ouïe entre les hommes congnoiſſants vn ſeul & tout-puiſſant Dieu: duquel les poëtes abuſez d' Idolatrie n'ont aſſes dignement parlé. Mais ie ne puis eſtre tant difficile à l'imitation, que ie reprouue celle laquelle artificieuſement exprime ce qui eſt laid & difforme de nature. En quoi le iugement commun fait pour moi. Car non ſans grande volupté & admiration nous voions l'image & figure des choſes, leſquelles viues & naturelles n'auſons à grand' peine regarder: comme des

beſtes cruelles & ſauuages, des hommes defigurez, & d'autres ſemblables : non que telles choſes apparoiſſent belles : mais par ce que naïuement depeintes & repreſentées de leurs vraies & non feintes couleurs elles ſemblent auoir quelque vie, & enſeignent celui qui s'arreſte à elles de leurs formes & figures, leſquelles autrement il ne voudroit ne pourroit congnoiſtre ſans grand deſdain & fâcherie.

Telle eſt l'imitation de la poëſie, laquelle nous appellons la viue ou parlante peinture, & céte-ci la muëtte poëſie. Quand donc les poëtes deſcriuent quelques choſes horribles, quelques faits triſtes & miſerables, quelques mœurs & afections vehementes, il ne faut tant regarder au ſuiet, qu'à la bienſeance de l'art qui l'a diligemment exprimé. Qu'elle grace auroit ou la peinture, ou le diſcours de la choſe laide, ſi elle n'eſtoit peinte ou deſcrite ſelon ſon naturel ? On doit conſiderer en la Poëſie ou les excellentes & admirables ſentences deſquelles elle eſt toute pleine, ou l'agenſement & conuenance des perſonnes & des choſes accommodées à l'argument propoſé.

Quand le poëte deſcrit le mol & laſsif Paris fuiant de la bataille au lict, que nous declaire il autre choſe, que les mœurs d'vn homme voluptueux & éfeminé ? Toutesfois il ne le propoſe à imiter, ains pluſtoſt à fuir & deſeſtimer. Auſsi nous liſons que ſouuent Homere ſe mõ-

ſtre offenſé des vices, leſquelz l'entrepriſe de ſon diſcours le contraint d'exprimer, & à céte cauſe les reprend & blâme. Il vitupere l'impudence des parolles d'Agamemnon au preſtre, leſquelles ſemblerent aux Grecs trop furieuſes & violantes. Faiſant Achille iniurier Agamemnon il declaire en ces vers, que rien ne peut eſtre bien dit ne fait par l'homme irrité.

Encor' le fier Pelide en ſon audace pire
Pourſuit Agamemnon & mal dente ſon ire.

Il eſt ſi frequent en Homere, qu'aux recits & deſcriptions des choſes vilaines & deshõneſtes il entrelaſſe ſon iugement de ce qui ſe deuoit dire ou faire: q̃ ie ſemblerois vouloir imiter vn Rhapſode, ſi ie recitois dauẽtage de ſes vers. Il cõuient donc péſer la grauité des parolles, leſquelles ſont par les poëtes attribuées *aux* perſonnes ſelon la dignité de châcune: & ainſi expliquer leurs ſentences qu'elles ne repugnẽt aucunemẽt à la bien-ſeãce & hõneſteté. Mais ſi quelque-fois ſe trouue es mauuais poëtes vne abſurdité inſigne, nõ pourtãt toutesfois la poëſie doit eſtre entierement depriſée. Et n'eſt le fait de Lycurge digne d'exemple, lequel à cauſe de l'iurõgnerie de pluſieurs arracha toutes les vignes, à l'entour deſquelles il ſe proumenoit: car il lui eſtoit permis de moderer la fureur du vin par l'attrempance de l'eau. Puis-que la fragilité humaine eſt ſuiette à infinies calamitez & miſeres, & n'eſt la condition de nul touſiours

conſtante & immuable: en quoi ſont vitupe-
rables les poëtes, s'ilz repreſentent les diuerſes
auentures & contraires deſaſtres? Ilz nous font
veoir le cours de noſtre vie, n'oubliants rien
qui lui puiſſe eſtre aucunement prouffitable. Si
l'hõme enclin à quelque vice, le veoit dépeint
par le poëte, il rougira incontinent, & en apres
ſe contiẽdra de tomber en ſemblable malheur,
par lequel vn autre s'eſt perdu. A ce propos
Timocle comique (comme recite Athenée)
aſſeuroit la tragedie eſtre pour pluſieurs cau-
ſes vtile à la vie humaine: & ainſi a eſcrit d'el-
le en la Comedie des celebrants les feſtes de
Denis.

Au liur. 6. chap. 1. des Dipno ſophiſtes.

Eſcoute ami ce que dirai,
L'homme eſt ſuiet de ſa nature
A tout trauail, & peine dure:
Mais de ce point t'aſſeurerai,
Qu'il a trouué à ſes ennuits
Pour cher ſoulas la tragedie.
Si d'vne horreur de maladie
Il eſt eſpris, & iours & nuits
S'afflige, il eſt lors conſolé,
Et peut auoir ioie en l'exemple
Des paſſions, qu'au theatre ample
Il en veoit vn plus affollé.

Partãt la poëſie no⁹ admoneſte de deux cho-
ſes, à ſçauoir du vertueux honneur, & de l'infa-
mie deshõneſte, icelui pour aimer, céte-ci pour
haïr. Auſsi elle eſt vtile & à la temperance &

à la haulteſſe d'eſprit. Toutesfois ie ne lâche tãt la bride à tout ce qu'on peut dire imitatiõ, que ie veulle donner trop d'autorité aux vulgaires traductions de ie ne ſçai quelz fabuleux Romans, leſquelz outre les parolles fardées à la volupté des femmes ne cõtiennent rien que des menſonges: Et ſerois bien de l'auis d'Alexandre le grand, lequel aiant ouï reciter par Ariſtobule pluſieurs menteries feintes en ſon hiſtoire contre toute ſemblance de verité ietta le liure au fleuue Hydaſpe, & ſe tournant vers Ariſtobule lui dit, tu eſtois auſsi digne d'i eſtre ietté. FAVCHET. Si l'imitation eſtoit autre (ſeigneur Paſquier) que le ſuiet qui ſe preſente à elle, ie n'aurois que dire. *Mais penſes-tu* que nature ſe laiſſe vaincre par l'art, & ſi en elle quelque defaut ſe trouue, l'imitation le puiſſe de telles couleurs deguiſer, qu'il ne ſoit touſiours tel, que nature la formé. Ciceron dit tres-

Au liure 1. de la nature des Dieux.

elegãmẽt que nul art ne peut imiter la ſubtilité de nature: ce qu'auoit eſcrit Pindare deuant lui, cõme des-ia il a eſté diſputé. De quelque fard que tu colores ton opinion, tu ne ſcaurois me perſuader que celui qui ſe ꝓpoſe d'exprimer les mœurs & afections voluptueuſes & laſsiues, ne ſe rende entierement ſemblable à elles: & pour faire trouuer ſon euure agreable, ne cherche toutes les manieres, afin d'émouuoir & exciter à ſemblables cupiditez & paſsiõs les hommes, qui perdent quelque peu de leur tems à

les ouir, ou lire. Mais (comme dit l'eloquent orateur Demosthene) il ne se peut aucunement faire, que ceux qui s'empeschẽt aux choses viles & legeres, soiẽt de noble & hault esprit. Car quelz sont les desirs & estudes des hõmes, telz aussi faut estre leurs esprits. Partant la nature d'vn excellent esprit ne peut souffrir, qu'il s'abaisse aux choses moindres & indignes de lui: à quoi toutesfois l'imitation le veut assuiettir, si elle a telle autorité que tes fardées & subtiles raisons s'éforcent lui attribuer. RONSARD. Nostre disputé à trouué plus ample discours, que ne pensois au commencement: telle est la suite des propos, quand vnefois ilz tombent es meilleurs esprits, comme sont les vostres. Mais ie vous dirai, ce qu'il me semble de toute céte question. Ie ne pense aucũ douter, que les inuentions inspirées de Dieu ne soient incomparablement plus rares, exquises, perfaites & admirables, que celles lesquelles l'imagination humaine feint & conçoit à son plaisir. Mais (comme dit Platon) touts ne sont également fauorisez de Dieu. Partant nous pouuons dire que la nature & l'art sont les dons communs de Dieu, sans lesquelz le poëte ne doit esperer de rendre quelque euure louable & excellent. Quant à l'inspiration diuine, elle me semble estre vn bien plus celeste, duquel châcun ne iouit: ains seulement celui lequel Dieu a voulu plus cherir & decorer: comme

En la 3. Olynthiaque, en l'oraison de l'ordonnãce de la Chose-publique.

aufsi nous difons de la prophetie. Céte poëfie donc laquelle eft inſpirée d'vne ſainte fureur, ne peut rien imiter qui ne ſoit tout celeſte, illuſtre & accompli: à l'exemple de laquelle ie voudrois q̄ noſtre vulgaire ne ſe propoſât que les ſuicts dignes de quelque honnorable grandeur & vertueuſe nobleſſe. Mais ie veoi (meſsieurs) que no⁹ ſommes pres-que demeurez ſeuls en céte ſalle, & l'heure preſſe de nous retirer.

CLAIRE, OV DE LA beauté. dialogue 5.

Ce premier dialogue de la beauté eſt comme l'argument, ou epitome des autres.

'Autant plus que l'eage me fait ſentir les miſeres, calamitez & inconſtãces du ſort humain, i'éprouue dauẽtage combien de repos, de contentement & de conſolation apporte la philoſophie. Car en toutes ſortes fortune ſe iouë de moi: toutesfois ie repouſſe ſes plus durs aſſaults par la tranquile liberté de mon eſprit ia pres-què tout retiré des choſes humaines. Si châcun diligemment s'em-

ploioit non à retarder par enuieuſes calomnies, ains à exciter les eſtudes de ſes égaulx: en peu de tems la France éleuée à ſa ſouueraine grandeur eſteindroit le luſtre des autres nations. Mais ie neſçai par quel deſtin aucuns enflez de vaine arrogance dedaignent les meilleures entrepriſes des hommes de leur eage: les autres aueuglez d'ignorance impudemment s'en moquent. Platon dit ceux qui meſpriſent les choſes bonnes, eſtre ſi malades, qu'il ſeroit plus vtile & à eux & à la choſe-publique de les renger à l'obeiſſance de quelque pedagogue, ſi on a encores quelque eſperance d'eux: ſi non les deietter & bannir de la compagnie des autres hommes. Ie laiſſerai donc telz ennemis & du nom & de l'honneur François, ſans renforcer contre eux la modeſtie philoſophique de plus vehemente oraiſon. Car ilz ſont tant éperdus & égarez de bon iugement, que nulle marque de ſanté apparoiſt en eux. Auſsi leurs moqueries n'ont peu rompre mes deſsins. A l'exemple des nobles anciens, leſquelz pour relâcher leurs eſprits du trouble des afaires publiques alloient ſouuent prendre le plaiſir de la vie ruſtique: ie ne trouue meilleur moien, ſi quelquefois l'ennuieuſe triſteſſe me vient aſſaillir que d'aller au Poullangis de monſeigneur de Canli mon pere, lieu autant propre à la delectation philoſophique qu'à touts autres plaiſirs: par ce qu'il n'eſt élongné de Pa-

ris que deux lieues, desscouuert en vne plaine, separé des autres voisinages, & non toutesfois trop distant: deuant lequel Marne riuiere insigne fait son cours, & pres la riue d'elle est vn plaisant bocage, auquel toutes sortes d'oiseaux degoisent à l'enui vn ramage si harmonieux, qu'on diroit les Nymphes (si ce que les poëtes ont escrit d'elles, n'estoit fabuleux) l'auoir choisi pour leur seiour. De l'autre costé sont les Isles peuplées de saulsaies. Ie ne descrirai les iardins, ne les bastiments du logis, pour n'estre veu admirateur de mes propres choses, combié que plusieurs s'i delectent. Vn iour donc me proumenant en ce lieu sus le riuage de Marne i'auisai vne ioieuse troupe de gẽtils-hommes & domoiselles, desquelz aucũs m'estoient familierement cogneus: & entre autres amiablement se presenta vne damoiselle Claire de nõ, de noblesse & de vertu. Ie m'adressai à eux & apres les caresses accoustumées les priai de descendre leur offrant & le plaisir du lieu & le meilleur traittemẽt, dont ie me pourrois auiser. Vaincus de mes prieres combien qu'ilz tẽdissent allieurs, en fin m'accorderent de ne passer outre. Estants descendus ce pẽdant qu'on mettoit ordre au disner, ilz voulurent veoir le logis, & receuoir quelque plaisir du Rossignol. Ie ne refusai de les conduire au petit buisson, & n'aiãts encores passé le milieu nous trouuâmes vn detour le plus delectable, qu'on pourroit souhait-

ter: car il eſt ſpatieux & de toutes parts ombragé du fueillage d'vn grand nombre d'ormeaux plantez par tel ordre & induſtrie, qu'ilz font enſemblent vne couuerture forte aſſes pour repouſſer les raions du Soleil. La recreation du lieu inuita châcũ de nous à s'aſſeoir ſus l'herbe. Lors Claire non moins accomplie en beauté d'eſprit que bienſeance de corps commença à dire. Vous voiez mes-gentilzhommes & mes-damoiſelles & le lieu & le tems eſtre conuenables à deuiſer: car à grand' peine peuuent eſtre huit heures. Ie vous prie que ne laiſsiõs échapper céte occaſion ſans quelque bon diſcours. Châcun priſa grandemẽt la vertueuſe afection de céte damoiſelle, & feut priée de touts d'ouurir tel propos qu'elle eſtimeroit digne de la cõpagnie. Apres s'eſtre modeſtement excuſée elle reſpondit. Si l'eſtroite loi des deuis priuez & familiers ne m'empechoit de reueller le propos, qui a eſté entre le ſeigneur Narciſſe & moi ſus le chemin de Paris, ie prẽdrois la hardieſſe non de le reciter, ains d'emouuoir icelui à le voº cõmuniquer. Ce gẽtil-homme reprenãt la parole dit aſſes gracieuſement: ie voudrois bien que le deuis, lequel nous a fait trouuer le chemin moins ennuieux, feût tel qu'il meritât d'eſtre repeté en ſi excellente compagnie, combien que de ſoi il ne puiſſe eſtre que beau, par ce qu'il eſt de la beauté: mais conſiderant l'imbecilité de mon eſprit inſuffiſante pour publier quelque

grande choſe, il me ſemble meilleur, ou de diſcourir vn autre propos ou qu'autre que moi le traitte. Ie ne voulû toutesfois permettre q̃ l'excuſe du ſeigneur Narciſſe detournât allieurs noſtre entrepriſe : ains pour le contentement de toute la bande grãdemẽt afectionnée à l'eſcouter, ie lui reſpondi que nulle diſsimulation pouuoit auoir lieu enuers ceux, qui congnoiſſoient aſſes la dexterité de ſon eſprit : car il ſembleroit deſirer plus grande preuue de leur bonne opinion. Nous ne ſommes (diſois ie) ici aſſemblez, comme en quelque celebrité pour iuger de la congnoiſſance que châcun peut auoir des choſes, ne de ſa facon de: mais pour deuiſer priuement de ce qui s'offre. A céte cauſe afin que toute la charge ne tombe ſus toi, ie prie auſsi & céte illuſtre damoiſelle (*à laquelle nous deuons l'occaſion de tout ce propos*) & châcun de la compagnie, qu'il ne dedaigne d'énrichir la diſpute de ſon eloquence. Nous euſmes autres pluſieurs auant-propos, qui feirent l'entrée de noſtre deuis plus ioieuſe. En fin Narciſſe ne ſe pouuant deſuelopper des eſtroites & frequentes prieres deſquelles châcun de nous l'incitoit, donna tel commencement à la diſpute. Si la courtoiſie laquelle ne me permet d'entreprendre ſus aucun de vous, & l'erudition laquelle ie ſen tres-petite en moi, me defaillent en cet endroit : le deuoir de voz bonnes graces les ſupplira. Car ie n'euſſe iamais penſé

que tel heur me deuſt auenir de récõtrer ſi noble compagnie, que ie veoi eſtre céte-ci: en laquelle eſt perfaitement repreſentée l'ancienne maniere de deuiſer, plus louable que ie neſçai quelz ieus inuentez pour abaſtardir les nobles eſprits en vaines & inutiles delectations. Et telle a touſiours eſté mon opinion, que le plaiſir ſe doit principalement accompagner de l'honneſte vtilité, laquelle i'enten eſtre, ou la cõgnoiſſãce que l'eſprit s'aquiert, ou le biẽ cõuenable à la choſe-publique ou à la vie priuée. Mais châcun congnoit aſſes, combien eſt vtile la diſpute de la beauté: par ce que rien n'eſt plus-ſouuent en propos, & qui merite d'eſtre mieux entendu, comme le vrai & certain fondement d'amour. Ie ſçai bien que les penſées de ceux qui ont parlé de la beauté, ſont grandement diuiſées: mais rapportant le iugement des yeux à celui de l'Eſprit, la congnoiſſance d'elle ne me ſemble eſtre ſi difficile. Il ne faut tant s'abſtraire & rauir en la contemplation philoſophique, qu'entierement on s'éloingne de la vie commune. L'homme par deux choſes deſquelles il eſt compoſé, peut iuger de ce qui ſe preſente à lui, à ſçauoir par l'entendement & par le ſens. Dauentage nous voiõs & éprouuõs ordinairemẽt eſtre veritable ce que les anciens ont dit, que rien ne vient en l'entendement qui n'ait eſté premierement compris par le ſens. Quand donc ie regarde & conſidere

La beauté est le vrai lustre des femmes.

en ce monde tout ce qui eſt appellé beau, il me ſemble que la beauté eſt le vrai luſtre des femmes, à elles ſeules propre & conuenable: car les autres choſes, qui ſont reputéesbelles, ont quelque autre nom plus propre & particulier pour exprimer leur excellence. Comme l'ornement du ciel, combien qu'il ſoit quelquefois decoré du nom de la beauté, eſt proprement nommé l'ordre ou l'harmonie. Châcũ dit le Soleil beau: toutesfois ſa beauté n'eſt autre que la ſplẽdeur & clairté, laquelle il épãd par le monde, & à céte cauſe proprement il eſt appellé clair, reſplendiſſant, & reluiſant. Quelquefois on donne le nom de beau aux beſtes, aux fleurs, aux pierres, aux metaux & autres ſemblables: mais trop impropremẽt & par abuſion. Les hommes le meritent mieux, mais ilz ont autre tiltre plus conuenable à leur dignité, qui eſt ou la vertu, ou la grauité, ou la nobleſſe. Ainſi en quelque ſorte qu'on parle de la beauté, faut touſiours regarder à céte biẽſeance & grace, de laquelle les femmes ſont embellies: tellemẽt que ce nõ excellẽt a eſté impoſé ou pour elles ſeules, ou pour auoir en elles ſa perfection. En quoi i'admire la prudẽce de nature: par cé que ſi elle n'euſt dõné quelque attrait pour émouuoir, inciter & attirer les ſiens à s'entr'aimer, les inſtincts qu'elle engendre en châcun, n'euſſent eſté aſſes puiſſants: & à grand' peine ſe feut elle cõſeruée & perpetuée iuſques au but, auquel eſt maintenãt paruenue

paruenuë. L'intention de nature eſt de rendre toutes les choſes qu'elle produit ſi biẽ cõiointes en leur eſpece, que nulle diſcorde les puiſſe diuiſer. A céte cauſe elle a voulu tẽperer les conditions de l'hõme auec celles de la fẽme, tant en l'eſprit, qu'au corps. Mais auſsi elle a eſté tãt diligẽte à orner châcune choſe d'vne propre grace, naïueté & excellẽce, pour la faire aimer des autres. Et la raiſon de nature me ſemble tres-bonne: car ſi de toutes les choſes n'eſtoit qu'vne meſme condition, l'vne à grand'peine s'exciteroit au deſir de l'autre : par ce que châcune auroit en elle tout ce qui ſeroit louable & digne d'eſtre aimé, autant l'vne que l'autre. Ainſi la police & concorde naturelle ſeroit en grand danger d'infinis troubles. Qui auſera donc remettre en diſpute, que la propre & vraie ſplendeur des fẽmes ne ſoit la beauté? Ie ne puis pẽſer que noz maieurs aient vainemẽt impoſé ce nom: car ilz ont eu aſſes d'argumẽt, pour imiter l'inſtitution de nature. Par les yeux ilz ont peu comprendre la difference des choſes, & combien l'vne plus que l'autre ſembloit à leur iugement agreable, plaiſante, & conuenable à céte commune notion, que nature auoit engendrée en eux: par ce que naturellement ſans autre doctrine nous congnoiſſons ce qui eſt beau ou laid : mais non pluſtoſt en pouuons iuger, que n'aions veu l'obiet de la perfaite beauté, duquel les ſeules ſemmes ſont illuſtrées. Nous

Naturellemẽt nous cõgnoiſſons ce qui eſt beau.

voions que l'Enfant au berceau qui n'a encores l'vſage de raiſon, s'émerueille aucunement de tel luſtre : & comme ſi quelque reſouuenance lui repreſentoit ce qu'il auoit veu autrefois, il fait ſigne par les mains d'vne nouuelle ioïe. Enapres commençant à ſortir d'enfance, que la parolle exprime aucunement ſes petites penſées & conceptions, ſouuent ces deux mots ſont en ſa bouche, elle eſt belle, elle eſt laide : & par telle raiſon careſſe & embraſſe les vnes & repouſſe les autres. Aux hommes il n'vſe de telles parolles ne de tel acueil, ains tend les bras plus ſouuent aux femmes. Et la cauſe eſt bonne : car eſtant né en telle imbecillité, qu'il depend entierement de l'aide d'autrui, il s'addreſſe pluſtoſt à vne beauté, comme à la vraie image de toute humanité & douceur. Mais noſtre diſpute ſera plus certaine, ſi ie deſcri premierement que c'eſt que la beauté, ainſi qu'autrefois ie l'ai conceu en mon eſprit, & l'excellente clairté de céte Damoiſelle m'en fait reſouuenir. La beauté donc n'eſt autre choſe, que la naïue grace du corps cõuenablemẽt proportionné & en lui tout & en ſes parties: & orné de bienſeantes couleurs. Céte deſcription eſt tirée de la cõmune raiſon de nature, & peut eſtre aucunement accommodée à toutes les choſes, leſquelles ſont appellées belles. Car nature ne ſe propoſe, que de rẽdre perfait & accõpli ce qu'elle procree: & partant elle s'éforce de cõpoſer

La deſcription de la beauté.

châcune chose en tel ordre & cõuenance de ses parties, qu'on ne puisse trouuer quelque defaut ne messeance en sa disposition & agensement. Nous en auons infinis exemples es choses presentées à noz yeux. L'harmonie de l'Vniuers auquel rien n'est à redire, comprend toute céte beauté laquelle admirons en lui. Le corps bien façonné & proportionné en ses membres nous plaist & semble beau. L'accord réd la Musique harmonieuse, agreable & belle: au contraire la discordãce la fait desestimer. Que dirai ie plus? Parlerai-ie de l'harmonie economique, ou politique? Châcun sçait la tranquilité humaine ne pouuoir durer si l'vne ou l'autre est en trouble & confusion. Qu'est-il besoin de descrire les ornements corporelz bien agensez? Ie ne pense l'homme si mal né & depourueu de tout iugement, qui ne repute la chose belle par l'ordre qui l'entretient en son estat. Ie desire dauentage en nostre beauté vne grace & bienseance de naïues couleurs, desquelles la face soit decorée (i'ẽten céte forme du corps, laquelle figure toute la femme) Par ce que la forme est comme l'ame de châcune chose, & icelle premierement nous remet en memoire les notions de nature, par lesquelles entendons ce qui peut tomber en nostre congnoissance.

C'est vne commune opinion de touts que la forme est la vraie cause & origine de la beauté. Qu'on regarde les choses priuées & de l'ame

& de la vie, on verra que la figure leur donne ce luſtre, qui les fait trouuer belles : laquelle vne-fois oſtée tout ce qui les rendoit excellentes & dignes d'eſtre regardées, eſt incontinent eſtaint. I'ai appris des philoſophes que l'obiet qui nous attire à veoir, eſt la couleur appellée par Platon la flâmette ou ſplendeur venante de châcun corps. Mais par le iugement que nous auons de la beauté, facilement congnoiſſons entre les couleurs les vnes eſtre plus reſplendiſſantes que les autres : & ſus toutes la blanche nous plaiſt, au cõtraire la noire apporte ie neſçai quoi de triſte & ennuieux. Ainſi toute la beauté eſt compriſe en ces deux, à ſçauoir en la proportion & en la couleur de la forme. Mais la difficulté eſt plus grande à monſtrer quelles choſes ſont deſirées en la perfection de la vraie beauté: car les opinions ſont tant contraires, qu'il ſemble que châcun n'a ſuiui pour tout iugement, que l'afection de laquelle il eſt trãſporté: par ce qu'arreſtãt en ſon eſprit l'amour n'eſtre autre choſe, que le deſir enflâme à la iouïſſance de la beauté, il s'égare tant en ſes pẽſées, qu'il ne repute rien beau que ce qui eſt la cauſe de ſon amour. Ce n'eſt ainſi qu'il faut iuger des choſes. Si ie voulois reciter des liures de noz Frãçois toutes les deſcriptiõs & diuers traits de la beauté : à grand' peine ce iour me ſuffiroit : mais aſſes me ſera d'exprimer ma conception laiſſant aux autres la liberté

Au Timée.

d'eſcrire ce qu'ilz voudront. La diſpoſition de tout le corps ſera de droite & bienconuenable haulteur, la couleur blanche d'elle-meſme, decorée d'vn luſtre naïuement vermeil, le chef bien compoſé au regard des autres parties du corps, repreſentant vne graue modeſtie, les cheueux blonds comme le plus fin or, le front bien poli, la face pure, les ſourcilz éleuez & diſtants enſemble conuenablement, les yeux clairs, reluiſants, agreables à veoir, ne trop hauſſez ne trop demis, le nés droit ſeparant également la face, de iuſte proportion & bien-flairante odeur, la bouche formée de telle grace, qu'entre les deux leüres vermeilles mediocrement ouuertes ſe monſtrẽt les dents blanches comme le fin iuoire ou les perles exquiſes, & tout le reſte du viſage embelli d'vne gracieuſe douceur & humanité: les bras bien-ioints, ne trop ſerrez ne trop eſtendus, les mains & les doigts de meſme conuenance & de couleur roſine: brief tout le corps de telle elegance, que rien ne ſoit en lui que bienſeant, digne d'eſtre regardé, & de tel port, geſte & maintien, que nul ſe puiſſe promettre quelque attente impudique: ains pluſtoſt châcun admire & admirant honnore la honte virginale le premier ornement de la beauté, laquelle auſsi doit eſtre accompagnée d'vne benine & amiable parolle, ne trop molle & delicate, ne trop aſpre & fiere: mais touſ-

Quelles choſes ſont requiſes en la perfectiõ de beauté.

iours enrichie de quelque honneſte deuis, non indigne des doctes oreilles. Quelle eſt la puiſſance & vertu de la beauté, ie penſe eſtre aſſes congneu par les hommes de bon eſprit. Car châcun l'admire comme l'vnique & ſouuerain bien, qui entretient la ſocieté commune. Qui eſt celui, qui ne deſire la iouiſſance d'elle, & qui l'aiãt obtenuë ne ſe repute auoir attaint le comble de toute felicité? n'eſt-ce point vne vertu plus qu'humaine, que d'amollir, changer & attirer en quelque part qu'on veut le cœur de l'homme iuſtement irrité? La ſeule beauté le peut faire, non par violance, ains par douceur. Qui ſe pourroit tant obſtiner en ſon courroux, combien qu'il euſt iuré vn dépit irreconciliable, que la beauté ſe preſentante à lui ne le flechiſſe à toute humanité. Nous voions outre les exemples leſquelz on peut repeter des anciens, qu'elle a vne merueilleuſe force de tirer les parolles gracieuſes & fauorables, meſmement de ceux qui ſont renfrongnez d'vn ſeuere regard. Homere le poëte des Grecs aſſes fournira de telz diſcours, non ſeulement des Capitaines, Princes & Rois: ains auſsi du foudroiant Iupiter, & des autres que la ſuperſtitieuſe antiquité feignoit eſtre Dieux & Deëſſes. Si ie voulois reciter toutes les fables eſcrites de leurs amours, ie n'aurois moins d'argument pour declamer, qu'auoient anciennement les Sophiſtes: mais ie ne veux ainſi me

iouer du tems: ſeulement ie dirai ce qui eſt tres-vulgaire, qu'entre Iunon, Pallas & Venus, & les autres Dëeſſes, Roines & illuſtres Dames n'a iamais eſté plus-grande diſcorde que de la beauté. Auſsi quel bien plus excellent, plus precieux & plus diuin pourroit eſtre deſiré en toute la nature des choſes, principalement entre les mortelz, que céte rare & ſinguliere perfectiõ, pour laquelle ſeule ilz peuuent eſtre aimez? Les autres, qui ſont eſtimez les plus honnorables biens ſont cachez, & ne meritent aucune louange, s'ilz n'apparoiſſent par quelque éfait: mais la beauté touſiours ſe monſtre & ne peut eſtre cachée. La prudence, la force, la Iuſtice, & l'autre vertu combien qu'elles ſoient d'elles-meſmes louables: toutesfois ne ſont aucunement renommées ſi non par l'action, en laquelle reluit la ſplendeur de leur gloire, laquelle auſsi eſt leur vraie beauté: & pour elle ſeulement ſont admirées & enrichies du luſtre, qui les fait tant eſtimer. Dauentage les vertus ſont enuiées, & n'eſt celui tant prudent, tant iuſte & de ſi grand cœur, que ſi par bien-faits & plaiſirs ordinaires ne nous attire à lui & contraigne aucunement à l'aimer, il ne trouue pluſieurs ennemis enflez d'enuie contre lui. Mais la beauté de ſon ſeul attrait gaigne les cœurs de châcun qui la regarde: tellement que ſans aucune enuie elle eſt adorée, comme quel-

que image deſcendue du ciel, & mieux aimons ſeruir & obeïr à elle que d'auoir l'empire & gouuernement de toutes les autres choſes: & rendons immortelles graces à la gentilleſſe des belles Dames, ſi elles daignent nous emploier en la meilleure part de leurs commandements, nous reputãts plus heureux, que ſi elles ne no⁹ commandoient rien. Si voulons iuger de noz afections, l'inſtinct naturel nous fera recõgnoiſtre que des autres choſes, deſquelles noſtre vie reçoit quelque vtilité, ne deſirons rien plus que la iouiſſance, & paruenus à icelle l'ardeur du premier deſir ſe refroidit & meurt en no⁹. *Mais* l'amour de la beauté nous eſt donnée *de nature*, & partant ne pouuõs iamais eſtre *ſoulez ne laſ*ſez d'elle. Qui eſt la cauſe pour laquelle i'ai ſouuent diſputé, q̃ l'amour ne s'eſteint par la iouiſſance, ains ſe renforce dauentage: par ce que la beauté eſt plaine de ſi grãd plaiſir, que d'autant qu'on eſt plus fauoriſé d'elle, on deſire dauentage de l'embraſſer: & ſi quelquefois les hõmes ſont accuſez d'vne volage inconſtance, leur déloiauté ne doit faire la reigle generalle pour les autres : 'us vertueux: encores ne faut ainſi penſer de ..ours. Car quand on parle à la verité de l'amour, on la dit eſtre le deſir de iouir de la beauté: & nõ de céte, ou icelle femme belle: par ce que ſuiuant la commune ſentence des philoſophes, les definitions doiuent eſtre generalles & vniuerſelles, non particulieres. Ainſi donc

L'amour ne s'eſteint par la iouiſſance.

L'homme ne doit eſtre reputé déloial pour en aimer pluſieurs.

celui qui delibere d'aimer, ſe ꝓpoſe vne beauté, c'eſt à dire, la notion, congnoiſſance & (comme dient les Platoniciens) l'Idée de ce qui eſt vraiement beau (laquelle eſt née en châcun de nous) & ſuiuant icelle il recongnoit maintenant en vne femme, maintenant en l'autre les traits plus excellẽts de céte perfection: laquelle n'embellit ſeulement vn corps, ains eſt comme abſtraite en l'Entendement: ainſi que nous diſons de la gloire, de l'honneur & des autres ſemblables. Il eſt trop abſurde de dire, que pour aimer tantoſt céte-ci, tantoſt céte-là l'homme de noble cœur ſoit pourtant déloial, muable & incõſtant. Car il ne tend qu'à rechercher, recueillir, & comme reprendre les diuers traits de la vraie beauté cà & là épandus & diſperſez, afin de iouir perfaitement d'elle: qui eſt vne loiauté & conſtance admirable. Quelque delectation ou pluſtoſt amorce, que l'vne ou l'autre lui puiſſe donner, il ne s'arreſte iamais en elle, & ne ſe detourne aucunemẽt de ſon heureuſe entrepriſe & pourſuite, ains touſiours à l'exemple d'Vliſſe aſpire à la ſouueraine beauté, en laquelle giſt le comble de touts biens & plaiſirs. Il me ſemble qu'on diminueroit de la dignité & grandeur de l'amour & de la beauté, ſi on les vouloit brider de ſi eſtroites lois, & les enclorre au premier obiet, qui repreſenteroit aucuns de leurs traits. Pour ſemblable raiſon ce-lui ne ſemble rompre la fidelle loiauté, lequel

en meſme tẽs s'emploie à l'amour de pluſieurs Dames: car diſcourãt par les images de la beauté il les embraſſe & aſſemble toutes, pour comprẽdre la commune notion, eſpece & vraie nature d'icelle. Et ne faut penſer que les exquiſes & rares ſingularitez de la beauté ſoient toutes entieremẽt enfermées en vne ſeule femme tant ſoit elle excellente. Ce que Zeuzis ſagement monſtra voulant dépeindre le tableau d'Helẽne aux Crotoniens, quãd d'entre pluſieurs pucelles choiſies à l'eſlite il forma vne tres-accomplie & admirable image des plus elegãtes & ſingulieres excellences de leurs plus belles parties. Partant nature ententiue à vne infinité de choſes les a ſi bien ordõnées & cõpaſſées, que châcune a ſon propre ornement: & pour embellir & rendre l'vne ſouuerainemẽt perfaite n'a voulu en elle ſeule épãdre touts ſes dons & richeſſes. Toutesfois ce qu'elle donne de beauté, eſt tãt exquis, que par la ſplẽdeur d'vn œil attraiãt, la dignité d'vn port haultain, la bienſeance d'vn gracieux viſage, ou tel autre ſemblable trait elle gaigne & attire ſecrettement noz cœurs à l'aimer, aimants l'honnorer, honnorants s'aſſeruir entierement à elle. A céte cauſe tres-elegammẽt dit Euripide.

C'eſt le bien ſouuerain de la mortelle vie
D'auoir le corps orné de beauté ſans enuie.

Elle eſt la cauſe, l'obiet, le moien & la fin des grãdes entrepriſes, pour elle ſeule toutes choſes

ſont faites : & a non ſeulement puiſſancé ſus le corps, ains auſsi émeut, enflâme & flechit l'eſprit à ſon plaiſir: tellement qu'elle fait l'homme tout siẽ qui s'offre vnefois à elle, lequel auſsi en rapporte vn merueilleux contentement. Que pourroit on dire dauentage? Châcun peut veoir l'excellence de l'Vniuers repreſentée en elle. Narciſſe voiant la compagnie arreſtée à la diuine Claire, pour entendre la reſponſe qu'elle auoit faite à ce diſcours, meit fin à ſon oraiſon. CLAIRE. Cõbien que (ſeigneur Narciſſe) ton propos ſemble eſtre grandemẽt à l'illuſtration de noſtre ſexe, lequel ie penſe que tu as voulu pluſtoſt flatter par forme de deuis, que dire franchement ton opinion: Toutesfois ie ne ſuis du nombre de celles, leſquelles ſe delectent en leurs propres louanges & deſirent eſtre careſſées de telles vaines harangues, comme s'il eſtoit beſoin d'oindre leurs molles & delicates oreilles. Car ſelon ma penſée celui qui delibere de traitter quelque propos, ne doit eſtre aucunemẽt ouï, ſi non qu'il vſe d'vne ſimple, pure & non fardée oraiſon. Mais ſous la correctiõ de ton honneur, ſi voulons plus diligemment conſiderer le propre de la vraie beauté, nous entẽdrons qu'elle ne peut eſtre telle, que tu l'as deſcrite. Auſsi cõmme nature eſt tres-puiſſante & ne laiſſe ſes inſtincts ſans quelque vertu, i'ai obſerué combien qu'en toutes manieres tu t'éforces de deguiſer la verité que ſou-

uent toutesfois la bonté de ton esprit te cõtraint de l'attoucher bien pres. Quelques couleurs & ornements que tu aies exquis, ilz ne suffisent pour decorer les seules femmes de la beauté: par ce que seroit corrompre la commune cõgnoissance & opinion des hommes, lesquelz ont appris de nature, que tout ce qui est plaisant & agreable à la veuë, à l'ouïe, ou à l'entendement, doit estre appellé beau. N'est il point plus conuenable de laisser le nom general en sa commune definition, que de l'approprier & accommoder seulement à vne espece? Ie ne puis facilement conceuoir en mon esprit, comment aucũs voulants peruertir l'ordre des choses rẽuersent tout entierement ce qui est receu par l'vsage & approbation vulgaire. Ou faut accuser noz maieurs d'ignorance, ou par ingratitude reietter les biens qu'ilz nous ont laissez, pour n'estre veus enrichis d'autres que de nous-mesmes. Ilz ont feigné que le nom de la beauté s'estẽd tres-amplement: ce que iusques au iourdhui auons retenu: & m'émerueille comment tu as ausé proposer le cõtraire, sinon que par ce moien tu pẽses complaire dauentage à la maistresse de ton cœur. Si en tõ discours n'estoit autre faute, que céte-ci, aucunemẽt la dissimulerois: mais voi en quelz erreurs elle t'a ietté. Au lieu de nous descrire la vraie & naïue beauté, à grand' peine tu depeins l'ombre & image d'elle: & en telle sorte tu t'oublies, qu'il semble que tu veus attribuer

La beauté n'est propre aux seules femmes.

les meilleures & plus excellentes parties de l'hõme non à l'esprit qui les a de son droit, ains au corps qui ne les merite. Tu deuois mieux regarder l'ordre de l'Vniuers pour façonner la proportion du corps de ta beauté. Car c'est trop abaisser son esprit de penser l'harmonie du mõde n'estre qu'en céte masse corporelle, laquelle embrassons des yeux. Nous voions biẽ les parties de l'Vniuers s'entretenir en bon ordre. Mais la conuenance qui les accorde ainsi, ne viẽt d'icelles-mesmes, ains de quelque chose plus grãde cachée à noz yeux, laquelle i'ai ouï diuersement appeller, maintenãt la prouidence diuine, maintenãt l'ame du monde, quelquefois nature. Le semblable nous pouuons dire de l'homme, lequel i'ai souuent entendu nõmer le petit mõde. Car le corps n'a de lui-mesme ne force ne vie aucune, & partant aussi nulle beauté: si ne la voulons dire estre vne vaine imagination iettée au vent. Puis donc que l'homme (quand ie di l'homme, i'enten aussi la femme) est composé de l'ame & du corps, icelle participante de la nature diuine & seule donnée pour le gouuerner, cetui-ci commun auec les bestes & fait pour obeïr à l'ame: nous deuons autrement iuger de la beauté que par le corps. Comme Archidame Roi de Lacedemõ se voiant hõnorer pour l'insigne victoire qu'il auoit euë cõtre les Arcades dit sagement, il feut mieux auenu s'ilz eussent plustost esté vainc' par prudẽce, que par forces.

Le corps n'a lui-mesme aucune beauté,

Ainſi deuons parler de la beauté, ſi aucun exoi-
ne par ſon eloquence les traits du corps, que
beaucoup mieux il feroit de recueillir les graces
& perfections de l'eſprit. Ie neſçai comment tu
entens confondre la proportion du corps auec
la reluiſante couleur, & des deux faire vne beau
té: par ce que ſont choſes nõ touſiours cõioin-
tes & aſſemblées, mais ſouuẽt aduient que de-
meurante la diſpoſition & conuenance des par-
ties corporelles, la forme laquelle nous faiſoit
trouuer le corps plaiſant & beau, ſe change &
enuiellit. De mettre en ce luſtre du corps qui
eſt tant peu durable & conſtant, la beauté de
tout l'homme, ſeroit le faire entierement corpo
rel, & l'aſſuiettir aux perpetuelles calamitez, mi-
ſeres & afflictions, auſquelles eſt expoſée l'imbe
cillité mortelle. Quand la fleur d'Heléne feût
euanouïe, que pouuoient autre choſe dire les
Grecs & Troiẽs la voiãts ridée: ſi non, qui nous
auoit tant aueuglez d'entreprendre ſi longue &
cruelle guerre pour vne choſe ſi toſt periſſable?
Nous eſtions malheureuſement abuſez de pen-
ſer enrichir noz païs d'vne vaine ſplendeur, la-
quelle trop impudẽmẽt aſſeuriõs eſtre la vraie
beauté: maintenant la voions tant defigurée,
que nul de nous la daigneroit ſaluer. Ainſi faut
conclure de toutes les autres. Ie ne veux à l'-
exemple de Medée blâmer noſtre ſexe: car ie
n'en ai l'occaſion & ne me ſeroit bienſeant:
mais ie ſuis de l'opiniõ d'Andromache en Eu-

ripide, laquelle par céte raiſon refute l'orgueilleuſe pompe d'Hermenione. *Non la plaiſance du corps, ains la vertu delecte les maris*. Ie te prie de conſiderer amiablement auec moi, qu'eſt ce qui nous fait congnoiſtre la beauté de quelque choſe. NARCISSE. L'experience nous eſt ſuffiſant argument que par le ſens l'ame comprend les differences des choſes: & à céte cauſe la beauté ne ſe monſtre, qu'en ce qui eſt preſenté aux ſens. Car elle quoi que tu dies, ne peut eſtre qu'en la conuenance & proportion des parties bien compoſées en vn corps. CLAIRE. Puis-qu'ainſi eſt que l'ame par les ſens iuge de la beauté, elle n'eſt entierement priuée de la conception & intelligence de ce qui eſt beau: par ce que de toutes les choſes leſquelles lui ſont rapportées des ſens, elle retient vne commune eſpece & notion, laquelle nous fait quelquefois reſouuenir de la meſme choſe, ou d'autre à elle ſemblable. Si en telle maniere nous congnoiſſons la beauté, il ne faut tãt permettre au ſens, qu'il entreprenne tout le iugement ſus elle: autrement ſeroit la proſtituer au deſordre des paſsions humaines: & comme châcun ſe ſentiroit afectionné, ainſi feindroit en ſa penſée vne image de la beauté. Dauentage ie craindrois que les ſens n'abuſaſſent de la liberté qu'on leur abandonneroit: tellement que céte beauté, laquelle doit eſtre auſsi cherement gardée,

que la rose ne feût deshonnestement souillée; & sous la couleur fardée de quelque plaisante face ne se cachât le deshonneur d'vne miserable infamie. En vain seroit la felicité tant desirée, si elle n'estoit en plus asseuré bien, que la iouissance de céte inconstante & perissable delectation. Que seroit ce des autres femmes, si pour n'estre ornées de la beauté, que seule tu prises, elles n'estoient dignes de l'amour? n'auroiét elles point iuste occasion de se pleindre de nature? Mais ie croi ta pensée ne consentir à la parolle. Car l'épreuue iournaliere fait foi, que nature donne à châcun, tant à l'homme qu'à la femme vne certaine grace & naïueté, laquelle le rend aimable: de telle sorte que nous voiõs souuent les hommes de meilleur entendemẽt estre plustost enamourez des femmes non tant belles en l'apparence du corps, qu'en quelque autre excellence cachée en l'esprit. Ie ne voudrois que châcun feût de tõ opiniõ: car nulle de nous ne meriteroit la moindre faueur d'amour: au cõtraire plusieurs vieilles (desquelles aucunes te sont asses congneues) gaigneroiét par leur visage reblanchi, fardé, escorché, repoli, renouuellé & en infinies autres manieres deguisé la gloire & splendeur de la beauté. Ce qui est contre nature, à laquelle toutes feintises, tromperies & corruptions deplaisent. Car elle a voulu estre vne fleur du ieune eage, vne meureté du moien, & apres venir l'ancien depouillé de toute verdeur:

Le corps n'a de luimesme aucune beauté.

deur : afin q̃ ſe voiãt approcher au dernier but de la vie il delaiſſe les plaiſirs de la ieuneſſe. Elle a diſpoſé cet ordre en toutes choſes, lequel n'eſt honneſte de corrõpre ou peruertir: & la fẽme laquelle cherche telz parements, ſe mõſtre plus afectée aux põpes voluptueuſes, qu'à la cõſeruatiõ de ſa naïue grace: par ce que la beauté (cõme noſtre Caron m'a quelquefois dit auoir leu en Stobée, lequel le recite de Perictyone Pythagorique) laquelle vient de la prudence, & n'eſt mandiée des ornemẽts eſtrãgers, plaiſt merueilleuſemẽt aux fẽmes bien nées. Ie pẽſe que toutes ces refardées, par l'abus des meſmes fãtaſies deſquelles tu penſes nous deceuoir, ne peuuent entendre le vrai vſage du corps, non pour autre choſe engendré, que pour l'eſprit. Si tu es ſi ialous de la forme du corps, n'admires tu point auſsi les peintures ingenieuſemẽt éfeintes & retirées au vif ſus le patron conceu en l'eſprit du peintre? Te reſouuiens tu de ceux, qui ont eſté follemẽt eſpris de l'amour des images? NARCIS. Ie n'euſſe iamais pẽſé (ma Damoiſelle) te trouuer autre en céte diſpute, qu'ẽ noſtre familier deuis. Mais ie ſçai biẽ q̃ tu me diras la cõpagnie ne pouuoir ſousfrir quelque diſsimulatiõ. Toutesfois ie ne reputerai à hõte d'eſtre vaincu de ſi docte & gẽtille Damoiſelle: pourueu q̃ tu ne dedaignes d'entendre toute ma conception.

CLAI. Tu peus dire franchement ce qu'il te ſemble: car ie ſerois trop mal gracieuſe, ſi ie tẽ

refuſois céte faueur. NARCIS. Mõ opiniõ eſt, q̃ la beauté ne peut eſtre autre choſe, que céte naïue biẽſeance, de laq̃lle le corps eſt decoré. CLAI. Tu ne dis rien dauentage que ce qui a eſté des-ia diſputé. Et l'vne de tes raiſons eſt principalemẽt fõdée ſus la puiſsãce que la grace du corps a d'attirer les hõmes à la regarder. Ce qui ne cõuient moins aux peintures richemẽt colorées, aux ſtatues éleuées, aux ſũptueux baſtimẽts, aux triõphes, aux põpes & manificéces enflées de l'or, & aux autres ſemblables, qui nous eſtõnẽt de leur braue luſtre. NARCIS. Ie ne veoi encores ou tẽd tõ oraiſon. Si tu euſſes eſté iadis entre les Eléans, Lesbiẽs & Tenediẽs, leſq̃lz auoiẽt accouſtumé de propoſer aux Dames le cõbat de la beauté: apres auoir rapporté l'heur de la victoire, riẽ ne t'euſt ſẽblé plus veritable, q̃ mõ opiniõ. Les Lacedemoniẽs auoiẽt en grãd' admiratiõ l'hõme beau & la fẽme belle. A céte cauſe les Ephores punirent de grieue amẽde Archidame leur Roi, pour auoir preferé la fẽme riche & laide à la belle: par ce qu'il auoit choiſi de leur engendrer non des Rois, ains des Roiauteaux. CLAI. Laiſſõ ioüer les peuples à leur plaiſir: tãt s'ẽfault q̃ i'aſpire à telle gloire, q̃ libremẽt ie la quitte aux autres Damoiſelles: & pour céte ſeule cauſe i'ai entréen debat auec toi. Car tu n'es ſeulemẽt cõtẽt d'hõnorer la beauté corporelle: ains entieremẽt t'éforces la preferer aux vertus de l'eſprit, faiſãt p ce moié le moindre & pire cõtre toute raiſõ exceller le plus no-

ble & pfait. Si tõ opinió eſtoit receuë, faudroit auſsi abãdõner l'amour auxvoluptez corporelles, & abaiſſer l'hõme à la miſerable cõditió des beſtes: ce qui eſt tout indigne de ſa nature. Telz plaiſirs leſqlz on pẽſe ſi grãds en l'ébraſſement des corps p l'ardeurd'vne impudique iouïſſãce, ſõt furieux & brûlãts d'intẽperée cupidité. Mais la vraie amour ne cõſent iamais à quelque vilenie ou meſchãceté: & ſi telle eſtoit, l'hõme reuenant à ſoi meſme pleureroit touſiours ſa faute paſſée. Car l'iſtinct naturel ne peut ſousfrir qu'il abuſe ppetuellemẽt de ſa cõgnoiſſãce: ains ſouuẽt le remet à l'obeiſſãce de raiſõ. Partãt la beauté naturelle n'apporte iamais aucune fâcherie, ennui ne dõmage, & n'eſt incõſtãte ne ſuiette à vices, & ne laiſſe aucũ tõber en triſte repẽtãce. En quelle partie de l'hõme ſe trouuera céte ſouueraine beauté? Ie pẽſe que ceux qui ne deguiſeront le iugemẽt des choſes, la diront eſtre en la plus honnorable partie, laquelle rend l'homme ce qu'il eſt, à ſçauoir en l'Eſprit. En céte meſme maniere deuõs pler de l'amour: ainſi que Socrate diſoit à Alcibiade. Qui t'aime, il aime tõ eſprit: & noſtre Carõ l'a exprimé en ſa poëſie.

La beauté eſt en l'eſprit, & pareillement l'amour.

En l'Alcibiade 1.

Le trait d'Amour, qui reluit fauorable,
Rend par vertu celui vrai amoureux,
Qui n'eſt du corps vainement langoureux:
Ains ſe flechit à l'eſprit honnorable.
Icelui tend au but incomparable
D'vn ſaint obiet, qui le fait plus heureux:

Qui le corps aime il ſe pert malheureux,
Ne deſirant qu'vn ennui deplorable.
L'engraueur n'eſt pour ſon cizeau aimé,
Pour ſon pinceau n'eſt le peintre eſtimé.
De l'homme n'eſt le corps qu'vn inſtrument,
Qui ſert l'Eſprit. Ie di donc que la flâme
Du chaſte amour n'eſt le cruel tourment
Du corps mortel, qui de plaintes s'enflâme.

Il faut cõſiderer la beauté & pareillemẽt l'amour en deux ſortes, car la vraie beauté ne giſt en vne apparẽce exterieure, ains en l'excellence de la grace & vertu interieure: au contraire céte beauté eſt faulſe, laquelle n'a qu'ũ luſtre exterieur, mais au dedãs riẽ ne ſe trouue de beau. D'icelle viẽt l'amour chaſte, vertueuſe & honneſte, de céte-ci vn appetit impudiq̃ & vitieux, autant ennemi & mortel aux nobles dames, q̃ le venin. Car (commẽ Xenocrate diſoit) la chaſteté eſt le propre element des pucelles, & entierement de toutes les fẽmes, nõ autremẽt que l'eau des poiſſons, & l'air des oiſeaux. Si la beauté n'eſt corrõpuë en l'hõme, la bienſeance corporelle eſt cõme le raion d'vne plus-grãde clairté. Ainſi que le Soleil cõmençant à ſe leuer enuoie quelque luſtre meſſager de ſa reluiſante ſplendeur, lequel delecte les yeux des regardãts, apportant meilleur eſpoir de la plus reſplẽdiſſante lumiere. Pourquoi eſt-ce auſsi que nous parlons de l'amour humaine, ſi non que la deuiõs entẽdre ſelon la nature de l'homme, laquelle n'eſt de ſon premier inſtinct dediée aux voluptez, ains

aux choſes excellentes & dignes de la raiſon? Si les hõmes ſe propoſoiẽt d'aimer en la maniere que ie di, riẽ ne les empeſcheroit d'eſtre afectionnez à pluſieurs Dames : toutesfois pour le cõtentemẽt & de l'Eſprit & du corps châcũ en doit choiſir vne ſelõ ſes mœurs, à laq̃lle il s'areſte, ſans ſe paſsiõner pour la vaine iouïſſance tantoſt de l'vne, tantoſt de l'autre. Car en quelque maniere que tu trauailles de voiler la verité, tu ne perſuaderas iamais à vn hõme d'eſprit, (ſi ce n'eſt quelcun égaré de bon iugemẽt) que la legereté de changer ainſi en amour, ne doiue eſtre appellée vne volage inconſtance. Et ſuiuant le vulgaire prouerbe,

Celui ne ſçait que c'eſt d'aimer,
Qui penſe pluſieurs enflâmer.

Partãt l'amour doit eſtre traittée par la prudẽce de la ſaine raiſõ: tellemẽt que la fẽme ſage diligẽmẽt cõſidere qui eſt celui, q̃ l'aime chaſtemẽt, modeſtemẽt & vertueuſemẽt, on feint l'aimer p̃ vne cupidité voluptueuſe, laſsiue & deſordõnée: par ce qu'õ ne doit temerairemẽt iuger en meſme ſorte de tous les amoureux. Auſsi la p̃faite beauté, telle q̃ ie deſire eſtre en l'hõme, n'eſt autre choſe, q̃ l'excellẽte grace de l'Eſprit decouuerte par l'aimable & biẽſeãte figure du corps. Claire auoit dit, quãd l'Archer ainſi pla.

La definition de la vraie beauté de l'hõme

L'ARCHER. Ie ne trouue grãde apparẽce en voz opiniõs. Car l'vn & l'autre trauaillés à rechercher la cauſe de la beauté en nature, en la-

La beauté n'eſt point naturelle.

quelle nullemẽt ne peut eſtre. Et q̃ nul s'émerueille de céte propoſition, cõme ſi elle eſtoit tirée des paradoxes des Stoiciẽs: par ce qu'elle ne vient d'allieurs, q̃ de la cõmune ſentẽce du vulgaire, toutesfois biẽ appuiée & ſus l'autorité des plus anciẽs philoſophes & ſũs la raiſon. Il conuiẽt entre nous, que la beauté eſt cõpriſe par les ſens, ainſi que toutes les autres choſes leſquelles ſont par eux cõme par quelq̃s inſtrumẽts rapportées à l'Eſprit. Mais icelle eſt tant diuerſe & cõtraire à elle-meſme, qu'elle ne ſemble iamais tout'vne à touts les hõmes: ains châcũ la repute telle qu'il cõçoit en ſa pẽſée, & ſouuent ce qui eſt beau à l'vn, deplaiſt à l'autre. Or ſi la beauté eſtoit de nature, vne meſme choſe ſembleroit belle ou laide à touts: cõme la neige eſt à touts égallemẽt froide & le feu chault. Car l'vn de ces deux eſt neceſſaire, ou que tout ce qu'aucũ eſtime beau, ſoit tel: ou le cõtraire. Mais cõment ſe pourroit-il faire que ce qui eſt agreable à l'vn & deplaiſant à l'autre, ſoit beau à l'endroit de touts les deux? Il auiendroit (ce qui eſt impoſſible) vne meſme choſe eſtre belle & laide. Si on ne doit eſtimer beau tout ce qu'aucun repute entieremẽt tel, il faut diſtinguer les opiniõs, leſquelles ſont enueloppées d'infinies cõtrarietez, & n'eſt facile de recueillir d'elles vne certaine raiſon de la beauté. Dauentage cõme la nature de châcune choſe ne s'eſteint iamais, qu'auec elle: ainſi les inſtincts naturelz, combien qu'ilz

soient quelquefois obscurcis,accõpagnent perpetuellement celui, auquel ilz sont engendrez, donnants tousiours quelque signe & marque, qu'ilz ne peuuẽt estre separez de lui,si nõ quãd l'ame sera deliurée du corps. Mais les afections & cupiditez, lesquelles sont en no' excitées par les obiets des choses exterieures, comme elles n'ont aucune cause en nature, ains viennent de l'opiniõ & fantasie:ainsi se changent, & tantost nous émeuuẽt,tantost nous delaissent:en vn eage sont plus fortes & violantes, en l'autre plus foibles & temperées : tellement qu'elles ne sont ne certaines,n'asseurées,ne constantes: ains aussi muables,que noz desirs & pensées, & partant non naturelles.Telle se mõstre la beauté. En la fleurissante ieunesse, quand elle est paruenuë à son souuerain lustre, tousiours decroist iusques à la vieillesse ridée, que nulle trace de la splendeur passée n'apparoist:cõbien que la figure du corps (par ce que naturelle) demeure iusques à la fin.Le semblable cõgnoissons en l'amour: car ainsi que les desirs des hommes se tournent, elle se renforce ou afoiblit. Qui dira donc la beauté, ou l'amour venir de nature ? Si telles estoient, rien ne nous seroit commun auec ces femmes lesquelles d'vne pres-que commune opinion le vulgaire repute laides. Mais souuent nous les voions nõ moins aimées & cheries,que les estimées plus belles.Repensant quelquefois aux raisons,qu'on pourroit obietter cõtre mon

auis, m'eſt venuë en l'Entendemẽt la cõſideration de l'ordre de nature, duquel céte grace & bien-ſeance laquelle on appelle beauté, ne me ſemble faire aucune partie. Car pour la proportió du corps de l'homme rien n'eſt requis dauentage, que la bonne conuenance, lineaments, & diſpoſition des membres accomplis de touts leurs nõbres. La figure eſt l'vne des parties du Chef, laquelle nature a formée & colorée, cõme auſsi les autres, & d'elle ſont participants tant les hõmes que les femmes. Mais ce qu'on dit la beauté, ne conuient à touts, & entre ceux qu'on repute vulgairement en eſtre decorez, apparoit vne grande difference: Ce qui eſt tout contraire à la loi de nature, laquelle s'eſt eſtudiée de nous rendre ſemblables, en tant qu'il lui a eſté poſsible: afin que la diuerſité n'engẽdrât quelques diſcordes. En noſtre cõpagnie eſtoit vne Damoiſelle autãt gracieuſe, que fleuriſſante en beauté, laquelle pour céte pure naïueté qui la decoroit, a eſté ornée du nom de Roſe: elle reſpondit ainſi à l'Archer. ROSE. Il ſemble (ſeigneur l'Archer) que tu remettes en diſpute la vaine opinion & de l'amour volage & de la feinte beauté aſſes debattuë par la Damoiſelle Claire. Si ton diſcours eſtoit veritable, faudroit oſter de nature la difference des choſes, qui ſeroit l'entiere confuſion de l'ordre de l'Vniuers. Car ſi rien n'eſtoit certain & n'auoit ſa propre force de nature, châcun forgeroit libre-

Contre l'opinion ci-deſſus traitée.

ment les choſes à ſa fantaſie, dont s'émouuroit vne diſcorde irreconciliable entre les hommes. Mais nature i a pourueu: par ce qu'elle nous a donné entre les autres inſtincts la congnoiſſance de diſtinguer les choſes, comme la vertu du vice, l'hõneſte du meſſeant, le froid du chault, & ainſi des autres. Nature donc a ordõné châcune choſe eſtre telle, qu'elle a premierement fait congnoiſtre à noſtre eſprit. Ie croi que nul ne ſe trouue ſi éperdu & tranſporté de bon entendemẽt, qui doute que de nature ne ſoit quelque hõneſteté: ce q̃ monſtre auſsi céte cõmune notiõ & nom general d'hõneſte. Toutesfois nous voions les diuerſes mœurs, lois & couſtumes des peuples conſtituer vne grande variatiõ & diuerſité des choſes honneſtes. Faudroit-il pourtãt dire, que rien ne feût hõneſte de nature, ains ſeulemẽt d'opiniõ? Seroit cõmettre tout à la volupté des hommes. Mais pluſtoſt on doit dreſſer les deſirs, afectiõs & mœurs des mortelz à la reigle generalle de l'hõneſteté, & riẽ n'eſtimer hõneſte, qui ne lui conuienne. Ainſi deuõs entẽdre la beauté: car la premiere cõgnoiſſance d'elle nous a eſté dõnée de nature pour diſcerner les choſes belles ou laides: & auõs empreinte en noſtre eſprit vne certaine eſpece, à laquelle ſe rapporte le iugemẽt de ce qui s'ofre à no⁹. Partãt la beauté n'eſt céte ou icelle choſe reputée belle: ains vne excellence & perfection, laquelle la rẽd digne d'eſtre eſtimée telle. Et icel-

La beauté eſt conſiderée en deux ſortes, ou en la verité, ou en l'opinion.

le eſt cõſiderée en deux ſortes, ou ſelõ la verité, ainſi qu'en auõs l'Idée en noſtre entendement: en laquelle maniere elle eſt touſiours vne, immuable, cõſtante & à ſoi-meſme ſemblable: ou ſelõ l'opiniõ & fantaſie des hõmes, ainſi qu'elle eſt cõpriſe par les ſens, qui ſont infirmes, douteux & mal-aſſeurez. Deſquelz auſsi viẽnẽt les penſées humaines, ſi differẽtes, qu'à grand' peine l'vne ſe rapporte aucunement à l'autre. Qui dõc veut bien iuger de la beauté, il ne ſe doit arreſter à la volage & temeraire diuerſité des affections des hõmes: ains plus diligemment regarder ce que la raiſon lui monſtre en nature.

L'ARCHER. I'enten bien que vous autres Damoiſelles ne deſirez autre choſe, que de captiuer ſous voſtre obeïſſance les ieunes innocents, par l'amorce de quelque fard & belle apparence d'vne amour honneſte: Et tant les eſblouiſſez d'vne fauſſe opiniõ de la vraie beauté, q̃ ſans preuoir en quelle calamité ilz tombẽt, ſe reputent tres-heureux de vous offrir le ſeruice, ou pluſtoſt ſacrifice de leur cœur. Mais ſi prudẽmẽt ilz cõſideroiẽt que ce qui ſemble reluire ſus voz viſages, n'eſt qu'vn voile qui cache ſouuẽt la plus fiere rigueur: la hõte les feroit rougir de ſe rendre ſi ſuiets à vn corps mortel. Ou la beauté eſt cõmune aux hõmes auec les fẽmes, ou propre ſeulemẽt à elles: mais en quelque ſorte que ce ſoit, mõ auis eſt le plus veritable. Car ſi la beauté eſt generale, ou elle eſt la meſme naï-

ueté de nature, ou quelque autre chose: si elle vient de la naïueté naturelle, on ne la doit plus estimer que les autres dons de nature. Ainsi ce n'est vne chose tãt rare & exquise qu'on la vãte, ains elle est entieremẽt semblable aux autres qualitez dispersées par les parties du corps. Au cõtraire si elle est autre chose, qu'vne grace vniuerselle dõnée par nature tant aux hõmes qu'aux femmes, on ne me sçauroit persuader que chãcun n'en puisse iuger selon qu'il feint en sa pensée: Par ce qu'vn homme peut auoir en lui quelque chose, qui le rendra aux vns agreable, mais deplaisant aux autres: pareillement les beautez des femmes ne s'accordent aux graces des hommes, & ce qui donne lustre aux vns, ne seroit bienseant aux autres. Dauentage c'est le plus miserable desordre, auquel on se iette par cête opiniastre fantasie d'vne beauté naturelle. Celui qui la cherche en la femme & l'admire comme l'vnique obiet d'amour, se fait ennemi de soi-mesme; tellemẽt que Theophraste auroit bien dit que la beauté est vne secrette & couuerte tromperie. Car rien n'est qui plutost s'euanouisse, q̃ cête fumée laquelle colore vn visage mignard & fardé: & les femmes apres qu'elles ont eu lõguemẽt le plaisir de leur serf lãguissant, & voient que leur feinte beauté cõmẽce à fletrir, lors elles mesmes poursuiuẽt la vaine iouissance, qu'auparauant elles faignoient refuser mesmement iusques à la mort. Qu'el-

Je asſeurance peut eſtre de s'arreſter à vn corps tant corrompu de laſsiues voluptez, à vn eſprit volage, inconſtant & déloial? Les femmes (cõme diſoit Medée) ſont ennemies du bien & promptes au mal. Si la beauté eſtoit telle de nature que tu dis, on parleroit d'elle par vn libre iugement de la raiſon: mais nous voions que touts ceux qui en dient quelque choſe, accuſent touſiours leur folie, leur captiuité, leur malheur, leur opiniaſtre imagination, & n'ont autre parolle, que de tranſis, éperdus, inſenſez, aueuglez & tranſportez. Encores ſont ilz tant impudéts qu'ilz s'enorgueilliſſent d'auoir perdu leur peu de liberté pour eſtre eſclaues d'vne dame cruelle: & pour mieux deceller leur ardante afection, ilz ſe veulent perſuader que l'amour n'eſt iamais ſans ialouzie. Il ſemble aux femmes qu'on ne peut preuoir, ou tendent les ruſes leſquelles de premiere face arrogãment elles obiettent, comme la defenſe de l'honneur, l'eſtroite loi de mariage, & autres ſemblables feintiſes de ſainteté. Telles reſponſes d'elles-meſmes ſeroient graues & dignes d'vne chaſte vertu, ſi en fin la traihiſon cachée en elles ne ſe deſcouuroit. Car elles n'aſpirent qu'à lier & aſſeruir d'auentage l'imprudent amoureux, afin de tirer de lui tout ce qu'il a de plus cher, les biens, l'honneur & la vie. Qui eſt celui, qui neſçait la condition de cet eage eſtre telle?

En Euripide.

CLAIRE. Comment (ſeigneur l'Archer) es-

tu ſi enflâmé cõtre noſtre ſexe, lequel ie ne pẽſe t'auoir offenſé en rien. Tu meſdis ſans cauſe & de l'amour & de la beauté, qui ſemblẽt auoir mis en toi le cõble de leurs faueurs. Mais tempere toi vn peu & conſidere qu'on ne pourroit ſi cherement garder vne choſe, tant ſoit elle rare & ſinguliere, que les vices ne la viẽnent quelquefois aſſaillir. Ie ne veux tant flatter l'amour, que ie l'afrãchiſſe de touts abus : toutesfois i'auſe bien dire que pourtant la vraie amour n'eſt corrõpuë, ains demeure touſiours, & s'en trouuent pluſieurs marques es eſprits vertueux. Qu'on reiette la faulſeté, la tromperie & traihiſon: d'autant plus en reluira l'excellen ce denature. Ie t'accorde que la beauté eſt la meſme naïueté donnée de nature ou pluſtoſt de Dieu tant aux hommes qu'aux femmes: auſsi elle a ſa cauſe naturelle, cõme les autres dons deſquelz le genre humain a eſté plus noblement decoré de Dieu, que les autres animaux. Dernierement le ſeigneur Caron me recitoit des Dipnoſophiſtes d'Athenée (en la traduction deſquelz il a long tems trauaillé) qu'on eſcrit Zenon Citien auoir penſé qu'Amour eſtoit le Dieu d'amitié, liberté & concorde, & partant en la choſe-publique entretenoit l'eſtat & la police d'icelle. Les plus anciens philoſophes le diſoient eſtre vn Dieu graue & élõgné de tout deſhonneur, lequel eſtoit ſouuent accompagné des Dieux d'eloquence & de force. Ie ne ſuis tant

Au liu. 13. cha. 5.

ſauuage & ruſtique, que ie m'éforce d'arracher l'amour des cœurs ou des hommes ou de nous: car ſeroit oſter le Soleil du monde. Mais ie deſire ce que diſoit Theophaſte, qu'on tempere l'vſage de l'amour, comme du vin. Il faut aimer: mais quoi? La beauté: non céte faulſe, laquelle iuſtemẽt tu dedaignes Mais quelle dõc? on me dira que céte ſeule eſt congneuë. Ie penſe que ſi on ne s'arreſte à autre iugement, que celui des yeux corporelz, on n'en eſtimera autre choſe, que ce que le vulgaire en dit. Mais les yeux de l'eſprit la cherchẽt en la plus haulte & illuſtre partie de l'homme, qui eſt l'entendement: & l'amour, qui vient d'elle, ne pert nullement ſa liberté, ne ſçait que c'eſt de ialouzie, & ne pouroit mal ſoupçonner ſans s'offenſer elle-meſme. NARCISSE. Depuis que tu as auſé chaſſer la beaute de ſa propre place, laquelle nature lui auoit deſtinée en l'excellence du corps des femmes: elle n'a peu trouuer ou bien s'aſſeurer, & encores moins l'amour, de laquelle nous diſons icelle eſtre l'obiet. Mais pour ne rien celer à céte noble cõpagnie de tout le deuis que nous auons tenu ſus le chemin, ie remettrai en propos deux ou trois petites queſtions non indignes (à mon auis) d'eſtre diſputées. Il me reſouuient que nous auons parlé de la maniere, par laquelle la beauté ſe dõne à congnoiſtre. Ie diſois qu'il ne te deuoit ſembler tãt aſpre & fâcheux, que ie mettois au

corps l'obiet de la beauté : car non pourtant ie la faisois toute corporelle. Si nous estions puremẽt spirituelz, il ne faudroit chercher allieurs la beauté, qu'en l'Idée : mais puis- que telz ne pouuons estre, il est bien raisonnable que nous accommodions nostre iugement à ce qui nous conuient mieux. Ie sçai bien qu'il est impossible de cõprendre la beauté & estre aucunemẽt touché de son lustre, si premierement n'est emprainte en la pensée vne certaine espece d'elle, laquelle nous fait congnoistre que la chose qui se presente, est belle & merite d'estre aimée. Car la fin du desir, qui nous attire à la beauté, n'est autre que la iouissance de l'amour. Si donc quelcun trop fantastique veut separer & abstraire la beauté de la chose plaisante & reputée belle, outre le nom il ne laisse aucune marque du beau, & feint vne vaine amour. Ie ne diminue rien des perfections de l'entendement, mais il me semble que la cause de la beauté ne peut estre si élongnée des sens, qu'on la doiue constituer en si haultes contemplations : par ce que seroit entreprendre outre les bornes de nature. Ainsi la beauté est émeuë en céte partie de l'ame, laquelle vulgairemẽt on appelle sensitiue, & ce par la cõgnoissance qu'elle a de la chose aimable : en sorte que des sens elle vient en la pẽsée. Les deux pricipaux instrumẽts, qui no'la font embrasser, sont les yeux & l'ouïe : & pouuõs bien attribuer

Les yeux & l'ouïe pres instrumens d'amour.

la premiere & souueraine gloire aux yeux, qui donnent plus seur commencement, continuent, & entretiennent mieux le cours de l'amour. Incontinent que céte beauté se vient offrir à l'hõme de gentil esprit, les yeux sont les premiers qui l'accueillent rapportants à la pensée l'image de si reluisante splẽdeur, laquelle soudainement saisit tout l'homme: tellement que raui & aucunement transporté hors de soi-meſme en la beauté qu'il regarde, cõtemplant tout ce qui est en elle d'excellent & illustre, il fait infinis discours des plus rares & singulieres perfections, desquelles nature à decoré le genre humain: & de si ardãte afection, qu'il semble se vouloir couertir en la chose meſme, que tant il admire.

CLAIRE. Céte raison (seigneur Narcisse) est asses suffisante pour monstrer ce que i'ai tousiours dit que la congnoissance des beautez vient de l'ame, laquelle aussi seule les iuge, les aime & se delecte en elles. Car les sens ne cõgnoissẽt rien d'eux-meſmes: & s'ilz auoiẽt telle puissance, il faudroit conclure que châcũ qui a yeux & oreilles, peût egalement comprendre les beautez des choses corporelles, prẽdre plaisir en elles, & les aimer semblablement. Mais nous voions aucuns tãt enueloppez en la lourde matiere du corps, qu'ilz ne se peuuẽt éleuer à la cõgnoissãce de quelque espece de la beauté, ie di meſmement telle que tu descris, & ne sentent à grand peine la difference des choses.

Puis

Puis donc que c'eſt l'ame, qui nous fait diſcerner la beauté de ſon contraire : il s'enſuit que ſon origine vient d'icelle, & ne peut prendre ſa cauſe d'allieurs. Qui voudroit meſler & cofondre la pureté de l'ame auec l'incõſtance des beautez corporelles brouillées des trõperies ſenſuelles, il ne ſeroit moins à blâmer, que celui lequel s'éforceroit de corrompre l'or par le meſlange des metaux groſsiers. Si tu veus te remettre à la raiſon, tu iugeras que la beauté eſt autre, que la choſe qu'on eſtime belle: & partant que d'elle-meſme elle ne peut eſtre corporelle: car autrement elle periroit incontinent auec le corps. Ainſi donc ſi quelque beauté doit eſtre attribuée à la choſe corporelle, il la faut entendre par vne certaine reſemblance, que la notiõ ſpirituelle nous lui fait donner. I'ai quelquefois imité en ces vers ce qu'vn ancien poëte auoit chanté à meſme propos.

Tout ce que le Soleil éclaire
De ſon plus reluiſant flambeau,
Se decore d'vn luſtre beau:
Et la beauté qui le fait plaire
Se diſperſe par l'Vniuers:
Auſsi le Soleil, qui l'elance
Affine en ſes raiz l'excellence
De châcun par moiens diuers.
A tous ſa ſplendeur il apporte
En vn tems, non en meſme ſorte.

L'homme, qui eſt vn petit monde,
Eſt orné de l'Entendement
Qui l'embellit diuinement
D'vne clairté, qui ſeule abonde
Au ſaint ornement des vertus.
C'eſt le Soleil, & la lumiere,
Qui de ſa ſplendeur couſtumiere
Dreſſe les mortelz abbatus
Sous la tenebreuſe miſere,
A vne eſperance proſpere.

De ce Soleil les raiz illuſtres
Sont les claires perfections,
Qui honnorent les actions
Des hommes luiſants de telz luſtres:
Ce que le grand Soleil fait veoir
En ſa beauté plus admirable,
Fel ne ſeroit: ſi fauorable
Ne lui faiſoit ce bien auoir.
Ainſi du corps l'obſcure face
Sans la vertu n'a point de grace:

NARCISSE. Ie veoi bié (ma damoiſelle) qu'il ne m'eſt poſsible de te complaire en telle ſorte, il me faut eſſaier vne autre maniere, laquelle parauẽture te ſera plus agreable. Tu ſçais bien que cõme ſont trois eſpeces du bié ou du bon (ie ne ſuis ſuperſtitieux des noms) ainſi pareillemẽt la beauté ou le beau, & l'amour ou l'aimable ſont de trois ſortes. Nous diſons qu'vn

Trois eſpeces du bien, de la beauté et de l'amour.

bien eſt delectable, l'autre prouſitable & le tiers honneſte plus propre à l'eſprit . La beauté des choſes vtiles ne giſt qu'au prouſitable & cõmode vſage d'elles, l'amour eſt le deſir de les auoir. Les choſes plaiſantes & delectables n'ont autre beauté que céte grace & biẽſeance, qui émeut à les aimer: & l'amour d'elles eſt l'afection d'en iouïr. Quand à ce qui eſt honneſte, il a vne plus haulte beauté, qui eſt l ornement de l'eſprit decoré de vertu, ou illuſtré de ſcience: il a ſon amour au plaiſir & contentement ou de ſes actions vertueuſes, ou de la congnoiſſance des choſes excellentes. Mais ſouuent on abuſe du deuoir & des vnes & des autres eſpeces. Pluſieurs ſe trouuent, qui n'eſtimẽt autre choſe belle, que les richeſſes, & en elles mettẽt toute leur penſée & afection, comme ſi rien n'eſtoit plus aimable . I'ai touſiours reputé telz hommes ſi miſerables; qu'autre plus grande faueur ie ne pourrois leur deſirer, que d'eſtre afligez d'vne infamie publique ; afin que forcez & vaincus de la honte à eux deuë ilz recouuraſſent quelque plus ſain iugement. Partant châcũ doit reietter telle amour, laquelle eſt ennemie de l'hõneſteté. Ie ne puis auſsi enroler en la bande d'amour ces faulſaires de beauté, leſquelz feignãts d'eſtre touchez d'elle, ſous quelque couleur pauanture que l'obiet en a aucuns traits , ſont toutesfois plus attirez de la force de l'or reſplẽdiſſant ; duquel l'eſpoir fait qu'ilz ſe maſquent

ainſi d'vne faulſe paſsiõ. Qui diroit ceux ſentir quelque éguillon de la vraie amour, leſquelz impudemment s'abandonnent à toutes eſpeces de vaines & laſsiues voluptez, ſans raiſon, ſans égard de l'honneur, & ſans aucune conſideration? Mais au contraire ſi la derniere ſorte d'amour ne ſe veut propoſer qu'vne abſtraite cõtemplation des choſes diuines, elle ne peut bien eſtre recueillie entre les hommes ſuiuans le trin d'vne vie commune. Car qui deſire de s'accõmoder à la politique compagnie, doit regarder ce qui eſt plus eſtimé & cheri du commun: & non ſe forger en l'eſprit vne opinion fantaſtique, de laquelle il ne puiſſe trouuer aucun imitateur. Partant de toutes ces *eſpeces d'amour* nous en tirerons vn perfait exemplaire non corrompu d'abuſiues tromperies, & nullement elongné de la penſée plus vulgaire. Le comble des deſirs & afections de l'homme giſt en la delectation: ainſi donc en elle nous tempererõs & l'vtilité & l'honneſteté pour conſtituer noſtre amour. Son commencement vient d'vne force incroiable: par ce que rempliſſant de ſoi tout l'homme elle contraint meſmement la raiſon à lui ceder, afin de preſẽter à l'Entẽdemẽt l'obiet de la choſe aimée, & le faire cõſentir à telle afection: autremẽt l'ẽgraueure qui ſe fait au cœur de l'image regardée, ne ſeroit aſſes forte ne lõguemẽt durable. Mais il faut qu'elle ſoit ſemblable à la tailleure du Diamant, lequel rõ-

Le perfait exemplaire d'amour.

proit pluſtoſt ſous le marteau, que de changer ſa premiere figure. Qui a eſté l'vne des raiſons, deſquelles ie me ſuis facilement perſuadé, que la iouïſſance de l'attouchemẽt corporel ne rõpt point l'amour entiere. Car non tant elle vient de ce ſens, que de la veuë & de l'ouïe, qui ſont inſatiables du plaiſir, que par eux l'ame ſe donne: Et non pluſtoſt elle ſe peut repoſer, qu'elle ne ſoit entieremẽt vnie & cõiointe à la choſe aimée & & aucunemẽt faite elle-meſme. Mais qui diroit lors l'amour eſtre eſteinte, quãd l'amãt a trouué ſa moitié tãt deſirée? Ie pourrois à ce propos reciter la fable Platonique de l'Androgyne, ſi elle n'eſtoit trop vulgaire. Pluſieurs ont diſputé qui eſtoit le premier en amour ou l'amãt ou l'aimé: mais de ce que i'ai dit s'en peut recueillir quelque reſolutiõ. La cauſe éficiente de l'amour eſt cet obiet de la beauté, lequel excite le regardãt à ſe donner à lui, & d'vn trait ſecret engraue en ſon cœur l'image de la choſe preſentée: ainſi la premiere émotion vient de l'obiet de l'aimé, & l'amant voluntairement s'i offre. Ce ſecret eſt tant merueilleux, qu'à grand'peine on pourroit diſcerner, ſi l'aimé donne l'occaſion d'aimer, ou ſi l'amant la prent de lui-meſme. Toutesfois i'ai touſiours eſté de cété opinion, que la cauſe viẽt de l'aimé. Car puis-que l'amour d'elle-meſme ne s'émeut en nous, ains deſire vn obiet, afin que par quelque raiſon elle ſoit excitée: il s'enſuit que l'aimé auquel il eſt, produiſe le premier

Qui eſt le premier en amour ou l'aimé ou l'amant.

L'amour est en nostre chois.

ou pluſtoſt élance cet éguillon, qui nous attire à aimer. Mais ie puis bien aſſeurer, que l'amour eſt en noſtre chois, ſi tout le iugement ne nous default : par ce qu'il nous eſt libre de conſiderer ſi l'obiet qui ſe preſente, a telle beauté en lui qu'il merite d'eſtre aimé, & pour quelle raiſon on ſe peut rendre à lui : autrement ne ſeroit tant vne amour, qu'vne vaine & temeraire afection, laquelle auſsi toſt s'éuanouiroit, qu'elle auroit eſté legerement enflâmée. Ie ne veux nier qu'incontinent que noſtre penſée ſe fléchit à la puiſſance d'amour, l'aimé ne ſe face maiſtre de nous : mais céte force eſt tant voluntaire, qu'il ſemble que franchement nous aions nous-meſmes abandonnez. *Or l'amour ne* paruient ſi ſoudainement au but de ſon contentement : ains celui qui ſe rend ſon captif, de premier ſault ſe iette en l'abiſme de touts ennuits, ſe bannit de ſoi-meſme pour viure en vn autre, ſe nourrit d'incertaines eſperances, & plus-ſouuent le deſeſpoir le vient aſſaillir pour lui rompre en vne heure toutes les attentes de ſes deſsins plus de trois ou quatre ans pourpenſez, la ialouzie ſans repos le trauaille, les pleurs, les ſouſpirs & les angoiſſes touſiours l'accompaignent, les deſpits aucunefois le decouragent & pour quelque tems l'enferment en ſolitude. Mais quoi? la puiſſance d'amour eſt ſi grande, que toutes ces paſſions lui renforcent dauentage ſa ferme afe-

&tion ſous vn honneur de loiauté, & vn eſpoir d'entiere iouïſſance. Au contraire il reçoit pluſieurs faueurs, car il lui eſt permis de ſe periurer, & Platon dit que Dieu pardonne à telz periuremens, il peut en toutes compagnies franchement ſouſpirer (ce qui ſeroit meſſeant en vn autre) il prent tel plaiſir en ſa peine, qu'il tire à ſon auentage toutes les rudeſſes, deſquelles ſa Dame vſe enuers lui, & combien qu'il ſoit paſſionné de ialouzie, il ſe fait à croire qu'il n'en a aucun ſoupçon. En telle ſorte ſe gouuernent auiourd'hui ceux qu'on repute les plus fermes amants. Ainſi donc l'amour n'eſt autre choſe, qu'vne paſſion émeuë de la beauté, laquelle enflâme à la iouiſſance & delectation mutuelle, faiſant viure l'amant en la contemplation de l'aimé. Mais ie veoi le plus grand mal, que ſouuent celui qui eſt plus afligé de telle douleur, a moins de moien pour eſtre aimé: Ce qui m'a fait quelquefois douter de l'amour. Car ſi l'attrait de l'aimé incite à aimer, cõment ſe peut-il faire qu'il n'aime égallement? Nous voions que ſouuẽt il fuit l'amant d'vne haineuſe malueilláce, & ſemble eſtre deſtiné, qu'il i ait entre-eux vne perpetuelle inimitié. C'eſt la plus cruelle tyrannie, de laquelle on ait iamais ouï parler, que l'aimé haïſſe celui, lequel il veoit languir de la trop ardante amour qu'il lui porte. Car nature nous cõmande de recõpẽſer de meſme l'afectiõ qu'on a enuers no°

Au Barquet.

Definition d'amour.

Pour-quoi eſt ce que l'aimé haït quelquefois l'amãt.

Plusieurs ont cherché la cause: mais nul ne m'a peu encores satisfaire. I'en dirai en passant mon auis. Châcun sçait que la face est comme le signe & marque des afections câchées en l'ame, lesquelles icelle represente par ses diuerses émotions, couleurs & contenances. Ainsi les cõplexions interieures sont découuertes par les gestes & mouuemẽts exterieurs. Mais comme souuẽt l'interieur s'abuse, ou trompe les autres: aussi pareillement l'exterieur ment quelquefois & discorde de l'interieur. L'amant qui ne s'arreste qu'à la superficie du corps, sans entrer en plus profonde consideration, se promet de premiere face quelque heureuse esperance, & sans auoir plus auant sondé le naturel de l'aimé, il lui est asses de le veoir exterieuremẽt gentil, accort & tel qu'il lui semble beau. Au contraire l'aimé, qui a parauanture ses pensées plus haultes, ou des-ia s'est dedié à vn autre obiet, ne se peut façonner aux desirs de cet Amant. Encores i'enhorte l'aimé de ne suiure l'exẽple du superbe Empereur Alexãdre, auquel il deplaisoit d'estre paint d'autre main que d'Apelle: ains de reçeuoir en bonne part l'afectionné seruice qu'on lui presente & vouloir bien à celui qui l'aime. Car non sans grande cause (& parauanture au proufit de l'aimé) telle amour s'est excitée. ROSE. Comme la noble Claire a daigné soûtenir ma cause contre le seigneur l'Archer, ie veux aussi me mettre de son parti

contre toi (tres-docte Narciſſe.) CLAIRE. Céte faueur vient de la grace de ta ſinguliere humanité. Mais (*elle dit ſe retournant à l'autre Damoiſelle nommée Marguerite, laquelle de ſa rare excellence accompliſſoit la perfection de la compagnie.*) Ie ne ſçai (ma-damoiſelle) ſi noſtre opinion eſt plus agreable à ton diuin eſprit, que celle de ces gentilz-hommes: & deſquelz tu deſires eſtre. MARGVERITE. Ie n'auois deliberé de parler iuſques à ce que le ſeigneur Caron eût dit ſon auis: Toutesfois afin que ie ne ſemble dedaigner mon ordre, ie reprẽdrai le propos de Roſe ma grãd' amie contre le gracieux Narciſſe: non pour autre cauſe, que pour émouuoir le Caron à ſe mettre en la diſpute. Ton diſcours (ſeigneur Narciſſe) meriteroit plus long tems, ſi ie voulois éplucher tout ce que i'i pourrois bien reprendre, meſmemẽt en la queſtion de l'amour: de toute laquelle i'ai recueilli vn poinct, auquel ie voudrois qu'en cet eage on eût plus grand égard. C'eſt de la corruption de l'amour, qu'on brouille iniuſtement auec la faulſe cupidité de l'or. Entretenant quelquefois mes conceptions i'ai penſé que les anciens auoient feint le Dieu Amour eſtre aueugle: par ce qu'alors il eſtoit, comme encores auiour-d'hui, aueuglé du bandeau d'auarice. Et ne puis dire que par grand ennui (ce qui eſt trop notoire) que nous n'auons plus en ce tems que le nom

Pour quelle cauſe les anciens ont appellé amour aueugle.

d'amour : ſa vraie nature eſt tant obſcurcie, qu'il ne ſe faut émerueiller, ſi les meilleurs eſprits trauaillent tant à la remettre en lumiere. Mais nous pourrons ci-apres plus amplement deuiſer de l'amour : maintenant ſera aſſes de parler de la beauté. Ie ne puis cõceuoir ou tu as appris céte philoſophie de baſtir la diuiſion & de la beauté & de l'amour ſus le fondement des trois eſpeces du bien ou du bon (car non plus ie me ſoucie des termes, que toi) s'il eſtoit permis d'vſer de céte raiſon pour toutes les choſes, il ne faudroit autre reigle Lesbienne: Mais il conuient mieux, qu'on traitte châcune choſe diuerſement ſelon ſa particuliere nature, ſans ainſi confondre l'ordre de toute doctrine. Autrement s'entend le bon, & autrement le beau, châcun d'eux a ſa propre congnoiſſance : ie n'ignore que le bon ne puiſſe eſtre beau, & au contraire : mais c'eſt accuſer la pauureté des ſciences d'emprunter la diuiſion de l'vn pour l'accommoder à l'autre. Quand on parle de la beauté humaine, on ne doit point regarder aux choſes, qui ſont à l'entour de l'homme : ains ſeulement à l'excellence de lui-meſme, pour laquelle il eſt reputé beau : Et me ſemble que Platon la tres-bien appellée vne prerogatiue & plus ſingulier don de nature, car ſa rare & ſouueraine perfection, qui nous eſt ſi cachée, monſtre aſſes qu'elle eſt quelque plus gran-

La beauté humaine n'eſt hors de l'hõme.

de choſe, que ne pourroit comprendre la pẽſée du vulgaire. Si ie ne craignois de trop m'égarer de noſtre propre diſcours, ie monſtrerois bien & que mal on a voulu départir le bon en trois eſpeces, & que l'amour ne peut eſtre hors de ce qui eſt en l'homme, non plus que la beauté. Si plus diligẽment ton bon eſprit ſe feût conſeillé à lui-meſme, il n'eût iamais enduré, que ta parolle ſe feût tant éuantée de ſoûtenir que l'amour doit forcer la raiſon. Ie penſe que tu euſſes mieux dit, que la pure & ſainte amour par la iouiſſance de la vraie beauté ſe fait vne perfaite raiſon: comme a dit vn poëte Grec, duquel i'ai autrefois exprimé la ſentence en ces vers.

De deux amours perfaitement coniointes
Par le doux trait d'vne pure beauté,
En deux eſprits de meſme loiauté,
Se dreſſe vn bien ſus deux heureuſes pointes.
Elles ne ſont de paſſions attaintes,
Ne du deſir çà & là écarté:
Mais la raiſon en ſeure liberté
En prent l'honneur pour ſes vertus plus ſaintes.
Nature ainſi tout le monde ordonna,
Quand à chacun ſon propre heur deſtina,
Qu'vn d'entre touts ne puiſſe ſeul reluire.
En touts les biens, ſans la faueur d'autrui:
Ains que deux ſoient aſſemblez ſans enui,
Pour plus grand bien au dernier but conduire.

Mais quoi ſeigneur Caron! veus-tu plus longuemẽt laiſſer la cõpagnie en doute de la reſolution de céte diſpute, laquelle entieremẽt depẽd de toi? LE CARON. Me voiant alors inuité à dire ſelon mon ordre, ainſi continuai le propos. Ce n'eſt à moi d'entreprendre de parler de la beauté, principalemẽt apres vous (mesdamoiſelles) qui auez peû rendre ces gentilzhommes ſi confus & devoſtre admirable beauté & de voſtre biendiſante faconde, qu'ilz ſont demeurez ſans reſponſe. Toutesfois ne voulant me ſeparer de la compagnie, ie ne reffuſerai de vous communiquer mon opinion. Recueillant en mon eſprit touts les diſcours de la beauté il m'a ſemblé que ſa nature ne peut eſtre perfaitement congneuë, ſi plus hault n'eleuons noſtre entendement. Car qui delibere de la chercher en l'infinie multitude des choſes, abuſé de l'ombre il s'égare de la verité. La beauté ou le beau eſt de meſme nature, que la bonté, la iuſtice, la ſageſſe, ou le bon, le iuſte, le ſage: c'eſt à dire, compris en vne Idée ou eſpece: par la participation & communication de laquelle toutes les choſes qui ſont belles, ſont telles reputées. Partant le beau n'eſt qu'vn, touſiours eſtant par ſoi-meſme, & à ſoi-meſme ſemblable, vniuerſel, pur, entier, & immuable, auquel on ne peut rien adiouter ne diminuer: & combien que pluſieurs choſes participent de lui, il demeure toutesfois perpetuellement en ſon

Haulte cõtemplation de la beauté.

eſtat,nõ ſuiet aux paſsiõs,& ne croiſt,ne decroiſt nullement. La beauté ne doit eſtre ainſi feinte par quelque imagination, comme le beau viſage, les belles mains, ou autres ſemblables parties du corps:ne comme quelque oraiſon,quelque ſcience, ne quelque vertu particuliere. Car elle n'eſt enueloppée de couleurs, ne d'autres choſes mortelles,ne toute entierement cõprise en vn particulier obiet : Mais la faut contempler en l'entendement, qui eſt le gouuerneur de l'ame & approche plus pres à la nature diuine: par lequel auſsi nous paruenons à la congnoiſſance de Dieu, de la ſageſſe, & de la vraie ſcience:& ainſi no⁹ cõgnoiſſons nous-meſmes. Comment ſeroit entenduë la diuerſe multitude des choſes qu'on eſtime belles,ſi n'eſtoit quelque beau, par lequel elles feuſſent belles? La vertu eſt belle, la grace auſsi, & telle on repute la bienſeance du corps. Toutesfois elles ne ſont toutes ornées d'vne meſme beauté. ains ſe trouue grande difference : car la vertu participe dauentage du ſouuerain beau : au contraire le luſtre du corps en eſt plus élongné. Il appert donc que pour attaindre à la vraie iouiſſance du perfait & celeſte beau, ſont quelques degrez par leſquelz de plus en plus aſpirons à ce ſeul poinct, auquel giſt l'heureuſe trãquilité de noſtre eſprit: par ce que nature a engẽdré en nous vn deſir & amour de la beauté. Si nous voulons plus auant entrer en la recherche de

secrets de nature, facilement nous entendrons ce beau estre la cause de la formation & disposition de l'Vniuers. Car le tout-puissant Dieu, auql est la souueraine Idée de toutes les choses, mesmement des belles, à creé, formé & façonné le mõde, nõ pour autre cause, que pour ce qu'il lui plaisoit & sembloit beau. Cõme nous voiõs les choses corporeles estre ce qu'elles sont par leur forme: ainsi deuons considerer q̃ rien n'est vraiement en nature, que par la participatiõ de l'Idée: de laquelle vient céte splendeur reluisante es choses obiettées au sens: tellement qu'on pourroit bien dire la beauté estre l'excellente perfection des choses. Mais en céte imbecillité mortelle la congnoissance de si haultz secrets nous est obscure. Cõbien que nostre entendement recongnoisse en soi l'image & notion de l'vnique beau, & par sa cõmunication soit fait à lui aucunemẽt semblable: dont l'hõme merite quelquefois d'estre appellé beau: Neaumoins vn corps tant soit il decoré sus touts les autres, n'est iamais rien d'auãtage, que l'ombre de la diuine beauté: & n'a riẽ beau de soi, ains par la cõuenance & symmetrie, qu'il a auec l'ame. Comme la docte & prudenre Claire me prioit d'exprimer plus facilement ma conception; & desirois poursuiure nostre deuis, on nous rapporta que l'heure de disner s'approchoit. Qui feut cause de mettre fin à ce propos, lequel depuis continuâmes par diuers iours.

Parce que la grandeur des dialogues enſuiuants de la beauté, & des autres liures merite plus ample volume, on a differé de les imprimer iuſques à ce que l'auteur aiant plus grande commodité mette touts ſes euures en lumiere. Ce pendant benin lecteur iouï de ſes labeurs, & en ren gloire au ſouuerain Seigneur: Si parauãture tu trouues quelques fautes en l'impreſſion, comme pluſieurs peuuent eſtre échappées, excuſe la commune condition des hommes ſuiets à faillir, & le peu de loiſir qu'a eu l'auteur.

Extrait du priuilege.

Par priuilege du Roy noſtre ſire donné à Paris le 7. iour de Iuillet 1556. ſigné par le cõſeil de Courlay, & ſcelé ſur ſimple queuë de cyre Iaulne: Il eſt permis à Vincent Sertenas de faire imprimer & expoſer en vente ce preſent liure Intitulé les dialogues de Loys le Caron pariſien. Et deffenſes ſont faictes à touts libraires, imprimeurs & autres de ce roiaume de n'i contreuenir, iuſques à ſix ans ſur peine d'amende arbitraire, & de confiſcation des liures imprimez par autre, que par ledict Sertenas.

10192/88